

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

THÈSE PRÉSENTÉE À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DU DOCTORAT EN ÉTUDES QUÉBÉCOISES

PAR  
MATHILDE KANG

« LA FORTUNE LITTÉRAIRE DU *JOURNAL*  
D'EUGÉNIE DE GUÉRIN AU QUÉBEC : INTERTEXTUALITÉ ET  
FORMES DE L'INTIME (1850-1950) »

SEPTEMBRE 1998

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

À la mémoire de mes  
compagnons de route:  
Miami et Panda.

## RÉSUMÉ

La littérature de l'intime est devenue aujourd'hui une discipline à part entière dans le champ des études littéraires. Non seulement suscite-t-elle de plus en plus d'intérêt de la part des chercheurs, mais sa popularité atteint des sommets jusqu'ici inégalés. Ses origines datent cependant de très loin. Depuis fort longtemps, la lettre, le mémorial, les annales, les mémoires, voire les récits de voyages, circulent et font partie de la vie culturelle des sociétés. La montée du sentiment du «moi» à partir de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle crée des conditions propices à la pratique des écrits intimes. Sans doute l'accessibilité à la lecture et à l'écriture chez un plus grand nombre d'individus favorise-t-elle une telle pratique. Il en est de même des changements socioéconomiques profonds qui amènent les individus à intérioriser leur rapport au monde. La tenue d'un journal quotidien s'avère alors la forme d'expression la plus intime, la plus secrète même, susceptible de combler le sentiment d'absence ou de solitude causé par une mutation sociale sans précédent. Rien alors de surprenant de voir le genre intime devenir au XIX<sup>e</sup> siècle le mode d'expression privilégié du Romantisme.



Paru en 1862, le *Journal* d'Eugénie de Guérin voit le jour au moment où la littérature de l'intime bat son plein en France. Couronné par l'Académie française l'année suivante, le *Journal* acquiert la consécration et est classé comme une des oeuvres les plus intimes de la littérature française de l'époque. Sa fortune, de même que son influence, seront immédiates. À l'étranger comme en France, le *Journal* donne naissance à une quête de l'intime qui va se manifester à travers les formes d'écriture autobiographique les plus diverses. Un tel succès s'inscrit, il va sans dire, dans la tendance littéraire de l'époque et dans le climat intimiste du temps.

\*

Cette fortune littéraire est le point de départ de nos recherches sur Eugénie de Guérin et son *Journal*. À travers elle, se concrétisent à la fois les objectifs de notre thèse et les analyses historiques, comparatistes et sémiotiques qui fondent l'ensemble de notre étude. De fait, trois grands axes structurent nos recherches qui sont autant de divisions de notre thèse. Notre **PREMIÈRE PARTIE** est consacrée à la description de l'avènement du *Journal* en France. Nous y présentons les événements historiques importants qui marquent la publication du *Journal* jusqu'à son couronnement par l'Académie française en 1863. Notre **DEUXIÈME PARTIE** porte sur la reconstitution des parcours anglo-saxon et canadien-

français empruntés par le *Journal*. Nous établissons d'abord son premier parcours Paris-Londres-New-York; puis celui de New-York-Montréal, à partir duquel nous décrivons les conjonctures intellectuelles qui sont à l'origine de sa pénétration au Québec. Enfin, notre TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE est centrée sur son rapport intertextuel avec des journaux fictifs ou réels québécois. De *Charles Guérin* à *Angéline de Montbrun*, nous analysons et recherchons une signification aux formes de l'intime exploitées dans la fiction littéraire; puis, nous poursuivons notre approche intertextuelle avec les journaux réels, notamment avec celui d'Henriette Dessaulles dont la chronologie interne est mise en interrelation avec celle du *Journal* d'Eugénie de Guérin. De fait, l'analyse comparée des structures formelles du temps de ces journaux fictifs ou réels nous conduit à postuler la règle narrative suivante: *l'expérience temporelle régit la configuration de l'écriture diariste*. Nous terminons cette partie en évoquant les changements socioculturels des conditions de vie des femmes à partir des années 1880. Plus que jamais la figure angélique d'Eugénie de Guérin se heurte, autour des années 1900, aux conditions féminines de la modernité. La réédition du *Journal* d'Eugénie par les Éditions Fides, en 1946, s'avère le dernier et vain effort pour sauvegarder un modèle de femme chrétienne de plus en plus contesté.

Une théorie du récit englobe tout particulièrement nos analyses des journaux intimes: **l'herméneutique de l'identité narrative** développée par Paul Ricoeur. À la lumière de ses trois volumes magistraux, au cours desquels l'auteur du *Conflit des interprétations* met à l'oeuvre et à l'épreuve la «triple mimésis» du récit, nous chercherons à notre tour à montrer pourquoi et comment l'écriture diariste et le vécu quotidien puisent dans le discours du récit leur pérennité face aux apories du temps. Plus justement, nous soutenons que l'écriture du moi refigure l'expérience quotidienne de la diariste à travers la fréquence de son écriture, la répartition hebdomadaire ou mensuelle de ses jours écrits et les moments d'écriture de son journal intime. Enfin, nous croyons apporter, pour notre part, une contribution à l'avancement des études sémiotiques et narratologiques du journal intime. À partir des travaux de Benveniste, de Barthes, de Guillaume et de Jacob, nous soutenons l'hypothèse que **le récit mime l'agir humain par le biais des temps grammaticaux**. Le temps devient **temps humain** quand il est refiguré par le récit.

\*

De Paris au Québec, en passant par Londres et New-York, le parcours littéraire et culturel du *Journal* d'Eugénie de Guérin marque un siècle de littérature intime. Une image

universelle et pérenne de la femme l'alimente: celle de la femme domestique et privée, adoptée et âprement défendue par les sociétés obsédées par l'«Idéal féminin». Ce parcours met aussi en évidence l'importance des transferts littéraires et culturels au siècle dernier. Il témoigne de façon convaincante de la place stratégique que tient New-York dans la diffusion de la culture française en Amérique du Nord. Le parcours triangulaire du *Journal* (Paris-Londres, Londres-New York, New-York-Montréal) est au coeur des relations croisées que tissent entre elles les cultures française et anglo-américaine tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle.

\*

D'un journal privé qui n'intéresse que son frère, au journal modèle pour les jeunes filles, le récit de vie d'Eugénie de Guérin rend compte des enjeux littéraires et sociaux qui sous-tendent au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la **bataille des modèles féminins**. Des deux côtés d'Atlantique s'affrontent, dans une lutte féroce, deux conceptions du rôle social de la femme et de son avenir. Par-delà des frontières culturelles, les élites chrétiennes, qu'elles soient protestantes, anglicanes ou catholiques..., exigent le respect des valeurs traditionnelles: maternité, fidélité, domesticité, etc. Dans l'autre camp, se retrouvent les partisans, et surtout les partisanes, de la «femme moderne» - entre autres, les suffragettes et les féministes de toute tendance - qui

réclament, pour elles et pour leurs «soeurs», les libertés du monde moderne. **Femme angélique** ou **femme laïque**, voilà les deux éternelles et incompatibles espérances que nous retenons de la fortune littéraire du *Journal* d'Eugénie de Guérin.

## REMERCIEMENTS

Notre long et sinueux parcours sur la fortune littéraire d'Eugénie de Guérin au Québec connaît une fin heureuse. Après avoir franchi quatre années de recherches intensives, parsemées de joies et de déceptions, nous sommes enfin au seuil de la transmission des résultats de notre enquête dont les objectifs nous ont littéralement conduits à prendre contact avec plusieurs aires culturelles européennes et nord-américaines. Aux dernières heures de cet immense travail, nous éprouvons la certitude d'en sortir grandis et fortifiés. En jetant notre regard sur le chemin parcouru, les souvenirs et les émotions affluent à notre pensée.

Nous adressons d'abord notre profonde gratitude au professeur Guildo Rousseau, notre directeur de recherche. Son dévouement et la passion qu'il a vouée à notre entreprise ont inspiré notre démarche depuis les premiers tâtonnements jusqu'à la mise en ordre souvent délicate d'une immense matière. Ouvrant depuis des années dans le champ de la littérature comparée, le professeur Rousseau a toujours su trouver les réponses à nos questions et à nos interrogations. Chercheur éminent, il a constamment partagé nos idées et orienté nos recherches. Sa compétence nous a permis de mener à bien notre étude.

L'enquête historique minutieuse que nous avons poursuivie sur les parcours littéraire et culturel du *Journal* d'Eugénie de Guérin n'aurait pas non plus vu le jour sans l'aide précieuse de monsieur Guy Trépanier, directeur du Centre de documentation d'études québécoises de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Qu'il soit bien remercié! Nous remercions aussi le personnel du Service du prêt entre bibliothèques; grâce à son excellent travail, des dizaines de documents historiques de première importance nous sont parvenus de la France et des États-Unis.

Nos remerciements vont aussi aux professeurs Normand Séguin, directeur du Centre interuniversitaire d'études québécoises, et Roger Levasseur, directeur du comité d'études avancées, qui ont bien voulu nous accorder leur soutien pour une partie de nos recherches. Merci aussi à madame Angèle Montour du Secrétariat d'études québécoises. Nous aimerions aussi exprimer notre reconnaissance aux professeures Manon Brunet et Lucie Guillemette du Département de français pour leur amitié et leur bienveillance à notre égard.

Nous voudrions encore rendre hommage à Armand et Bernadette Guillette; les longues et pénibles journées de rédaction nous semblent aujourd'hui quelque peu atténuées grâce à leur encouragement et leur amitié. Enfin, une douce pensée à l'époux qui nous a accompagnée tout au long de cette difficile traversée.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv-ix
REMERCIEMENTS	x-xi
TABLE DES MATIÈRES	xii-xvi
LISTE DES SIGNES ET DES ABRÉVIATIONS	xvii
LISTE DES TABLEAUX, DES GRAPHIQUES ET DES PORTRAITS	xviii
INTRODUCTION	1-20

## PREMIÈRE PARTIE

L'AVÈNEMENT DU *JOURNAL* D'EUGÉNIE DE GUÉRIN  
EN FRANCE (1855-1863)

## CHAPITRE I: UN CHEF-D'OEUVRE FRANÇAIS 21-53

1. *La floraison de l'écriture du «moi»*. Le climat du préromantisme intimiste et la montée de la sensibilité favorisent l'expression du «moi» (22-25). L'émergence, la pratique et l'avènement de la littérature du «moi» en France (25-28). La pratique du journal intime chez les jeunes filles de l'époque (28-30). L'attente d'un public intimiste à la veille de la parution du *Journal* d'Eugénie de Guérin (30-31).

2. *Les éditions privée et publique du Journal*. Les circonstances de la découverte des cahiers (31-36). La stratégie éditoriale: intervention, retouche, censure (36-43). Le circuit français: la presse, les milieux catholiques, l'Académie française (43-47).

3. *Le succès littéraire du Journal*. Un succès de la librairie (48-51). Les éditions, rééditions et traductions du *Journal* (51-52). Les études élogieuses dans les journaux et les revues de l'époque (52-53).



## CHAPITRE II: LA FEMME ET L'OEUVRE

54-90

1. *La personnalité d'Eugénie de Guérin*. Quelques caractères peu connus de l'auteure (54-59). Son rapport intime avec son frère (59-64). Les ambitions littéraires d'Eugénie de Guérin (64-66).

2. *La présentation du Journal*. Le contenu des seize cahiers (66-74). Les caractéristiques du texte: mélange des genres diariste et épistolaire; statut du destinataire, fonction de communication, texte en dialogue (74-79). Le caractère transitif du texte d'Eugénie de Guérin: du journal privé à l'oeuvre littéraire et publique (79-83).

3. *L'avènement d'un modèle féminin*. Le *Journal* et le concept de «journal modèle féminin» (83-85). Les éléments formels interne et externe du texte d'Eugénie de Guérin (85-87). Le *Journal* d'Eugénie de Guérin comme premier journal féminin publié (87-90).

## CHAPITRE III: UN MODÈLE POUR LES JEUNES FILLES 91-118

1. *Un paramètre de la vertu féminine*. Le contexte sociohistorique de l'époque (91-92). Le changement du modèle éducatif féminin et le maintien de la femme chrétienne (92-96). La vie d'Eugénie de Guérin comme modèle pour les jeunes filles (96-97).

2. *La consécration du modèle*. La promotion des modèles de romans-journaux et leur limite (97-99). Le *Journal* d'Eugénie de Guérin: une oeuvre qui correspond à la réalité de la vie des jeunes filles (100-102). La biographie pieuse et la promotion du *Journal* d'Eugénie (102-103). Eugénie de Guérin et Octavie de Gallery (103-106).

3. *Les lectrices d'Eugénie de Guérin*. Eugénie de Guérin dans les journaux intimes de ses lectrices (106-111). Lecture comparée entre le *Journal* de Caroline Brame et celui d'Eugénie de Guérin: structure formelle, les thématiques de l'amour maternel, de l'amour fraternel, de la mort (112-118).

## DEUXIÈME PARTIE

LA PÉNÉTRATION DU *JOURNAL*  
D'EUGÉNIE DE GUÉRIN EN AMÉRIQUE DU NORD

## CHAPITRE IV: LE DOUBLE PARCOURS ANGLOPHONE 119-166

1. *La recherche d'une femme modèle chez les Anglo-protestants*. La mentalité et les enjeux de la société américaine des années 1850 (120-124). L'image stéréotypée de la femme victorienne chaste, pieuse et sans passion (124-128). La femme comme défenderesse de la morale et des valeurs traditionnelles (128-132).

2. *Eugénie de Guérin en Nouvelle-Angleterre*. Le circuit Paris/Londres/New-York entre 1855-1861 (132-134). Les premiers promoteurs anglo-saxons du *Journal*: madame Carey et son poème en 1858 (134-135). Les études d'Henry James et de Matthew Arnold entre 1861 et 1865 (135-142). Le réseau de promotion du *Journal* dans le monde anglo-saxon (142-143). La traduction du *Journal* (143-149).

3. *La promotion d'Eugénie de Guérin au Canada anglais*. L'existence des éditions françaises, anglaises et américaines au Canada anglais (150-154). La littérature anglaise au Canada anglais (154-157). La circulation des journaux et revues anglaises et américaines au Canada (157-160). La pratique du journal intime chez les jeunes filles anglophones; un journal intime modèle: *Les Mémoires* des trois jeunes converties (160-166).

## CHAPITRE V: LE CIRCUIT CANADIEN-FRANÇAIS 167-199

1. *La recherche d'un modèle de femme chrétienne*. Le contexte québécois de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (167-168). Le maintien des valeurs chrétiennes (168-170). La littérature canadienne-française (170-173). L'image de la femme canadienne-française (173-177).

2. *Le parcours New-York/Québec du Journal: un mouvement triangulaire*. L'existence des premières éditions du *Journal* et des *Lettres* d'Eugénie de Guérin au Québec (178-181). Le rôle de relais que joue le réseau américain dans la pénétration québécoise de ces oeuvres (181-184). Le réseau casgrainien et sa connexion au réseau anglo-saxon dans l'introduction du *Journal* (184-188).

3. *Un livre contre la mauvaise littérature*. La circulation des oeuvres d'Eugénie de Guérin dans la librairie Jean-Baptiste Rolland & fils (188-190). Les extraits du *Journal* dans *L'Écho de la France* (190-194). Le *Journal* comme antidote à la mauvaise littérature: la thèse de la *Revue Canadienne*; ses extraits dans la revue *La Voix du Précieux-Sang*; les *Mémoires* de Lionel Groulx (194-199).

### TROISIÈME PARTIE

#### LA BATAILLE DES MODÈLES

##### CHAPITRE VI: LA CONTINUATION DU MODÈLE FRANÇAIS

200-231

1. *Le journal de Marichette*. La continuation de l'intime français dans le roman *Charles Guérin* (201-206). La correspondance de Louise (206-208). Les caractéristiques du «moi» féminin à travers le «journal» de Marichette (209-213).

2. *L'Écho de la France et la promotion du modèle*. Les premiers extraits du *Journal* dans *L'Écho* (213-214). La figure dominante de la maternité chez Eugénie de Guérin (214-216). L'étude de Gabriel Cerny et la vie en détail au Cayla (216-218). Mme Desrivières et l'appel aux jeunes filles du modèle d'Eugénie de Guérin (218-220).

3. *Le pèlerinage de Casgrain au Cayla*. Le voyage de Casgrain chez Eugénie de Guérin (220-222). Le renouvellement de la femme chrétienne à travers Eugénie de Guérin: la poursuite de «l'idéal féminin» perçu chez Marie de l'Incarnation (222-223). «Un pèlerinage au Cayla» de l'abbé H.-R. Casgrain (223-227). Des photos des de Guérin dans les *Miettes* (228-231).

##### CHAPITRE VII: LE MODÈLE QUÉBÉCOIS

232-275

1. *Les structures formelles du temps dans le journal intime*. L'étude comparée diachronique et le concept d'«invariant» (232-237). La fréquence de l'écriture dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin (237-242). La fréquence de l'écriture dans le *Journal* d'Henriette Dessaulles (242-246).

2. *La répartition des jours écrits*. La répartition des jours écrits dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin (246-250). La vie de la femme domestique chez Eugénie de Guérin (251-253). La répartition des jours écrits dans le *Journal* d'Henriette Dessaulles (253-256).

3. *Le temps de l'énonciation.* Le système du temps linguistique et l'expérience humaine (256-259). Le présent chez Eugénie de Guérin (259-261). Le présent de permanence chez Henriette Dessaulles (261-262). Le passé sous les régimes de passé composé et de passé historique chez Eugénie de Guérin (262-267). Le passé composé et le passé simple chez Henriette Dessaulles: dans la «scène avec le cousin» et dans la «scène avec Maurice» (268-271). Le futur chez Eugénie de Guérin (271-272). Le futur chez Henriette Dessaulles (273-275)

#### CHAPITRE VIII: LA FIN D'UN MYTHE

277-314

1. *Le mythe dans l'oeuvre littéraire: le «journal» de l'héroïne d'Angéline de Montbrun.* Eugénie de Guérin et Laure Conan (277-283). Le «journal» d'Angéline: la fréquence de l'écriture et la répartition des jours (283-289). L'étude comparée entre le «journal» d'Angéline et le Cahier XI d'Eugénie: l'axe temporel présent/passé (289-292). La configuration du «moi» amoureux et triste des «je» sripteurs (292-296)

2. *Le mythe dans la vie.* Les années 1880 et la transformation majeure des conditions féminines (296-298). Le renouvellement des concepts du mariage et du devoir maternel à travers le journal d'Anna de Gonzague et de celui de Gaétane de Montreuil (298-301). La place de la nouvelle femme au sein de la famille: les opinions de la fondatrice du *Coin du feu*, Joséphine Marchand-Dandurand (301-303). Le mythe d'Eugénie de Guérin et son antimythe(303-304).

3. *Le chant de la mort.* Une nouvelle campagne en faveur de la femme chrétienne: les extraits du *Journal* dans *La Voix du Précieux-Sang* (304-306). L'adaptation du modèle féminin traditionnel aux exigences de l'heure: l'introduction du *Journal* de Marie Bashkirsteff (306-308). La réédition québécoise du *Journal*: le dernier chant du mythe d'Eugénie de Guérin (308-314).

#### CONCLUSION GÉNÉRALE: DE LA FEMME ANGÉLIQUE

À LA FEMME LAÏQUE	315-332
BIBLIOGRAPHIE	333-359
ANNEXE I	360-362

## LISTE DES SIGNES ET DES ABRÉVIATIONS

### 1. SIGNES

*	indique la séparation des segments d'idées
* * *	indique la séparation des subdivisions
[...]	indique un passage supprimé dans une citation
(?)	faits, renseignements incertains

### 2. ABRÉVIATIONS

et coll.	pour et collaborateur(s)
<i>Ibid.</i>	pour <i>ibidem</i>
IQRC	pour Institut québécois de recherche sur la culture
n°	pour numéro
<i>op.cit.</i>	pour <i>opere citato</i>
p.	pour page
PUF	pour Presses universitaires de France
PUL	pour Presses de l'Université Laval
[s.a.]	pour [sans auteur]
[s.d.]	pour [sans date]
[s.é.]	pour [sans éditeur]
[sic]	pour [incorrection]
[s.p.]	pour [sans pagination]
t.	pour tome
vol.	pour volume

LISTE DES GRAPHIQUES, ILLUSTRATIONS,  
PORTRAITS ET TABLEAUX

Graphique I: Fréquence de l'écriture d'Eugénie	240
Graphique II: Fréquence de l'écriture d'Henriette	244
Graphique III: Répartition des jours écrits d'Eugénie	248
Graphique IV: Répartition des jours écrits d'Henriette	253
Graphique V: Fréquence de l'écriture d'Angéline	284
Graphique VI: Répartition des jours écrits d'Angéline	286
Illustration I: L'image de l'Ange gardien	125-126
Illustration II: L'image de la femme moderne	314
Illustration III: Les portraits des de Guérin	228-229
Tableau I: Activité quotidienne d'Eugénie	251
Tableau II: Le temps du récit et les temps grammaticaux	257

## INTRODUCTION

Aujourd'hui tombé pratiquement dans l'oubli, le *Journal* d'Eugénie de Guérin fut pendant longtemps un chef-d'oeuvre d'édification chrétienne<sup>1</sup>. Or, bien que ce «best-seller» du XIX<sup>e</sup> siècle ait atteint les rives de l'Amérique du Nord dès sa première édition publique en 1862, et que l'auteure ait été considérée depuis comme l'un des plus importants modèles de l'idéal féminin, il n'existe à notre connaissance aucune étude historique sur la pénétration de l'oeuvre, sur sa promotion et sa postérité en Amérique du Nord<sup>2</sup>. L'enthousiasme que suscite le *Journal* aux États-Unis et au Canada, ainsi que sa contribution à la consécration de l'intime féminin, ont été jusqu'ici laissés dans l'ombre, voire complètement ignorés par

---

1 Wanda Bannour, *Eugénie de Guérin: ou une chasteté ardente*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 14.

2 Deux mémoires de maîtrise ont néanmoins été amorcés sur Eugénie de Guérin et son oeuvre; ils ne furent jamais déposés; il s'agit du mémoire de Simon Henri Tremblay, *Laure Conan et Eugénie de Guérin*, Université de Montréal, 1967, et de celui de Ramzi Chaker, *Laure Conan, lectrice d'Eugénie de Guérin*, Université d'Ottawa, [s.d.] (voir à ce sujet Antoine Naaman, *Répertoire des thèses canadiennes, de 1921 à 1976*, Sherbrooke, Éditions Antoine Naaman, 1978, p. 124). Le même *Répertoire* mentionne aussi une thèse de doctorat enregistrée en 1969 à la Sorbonne intitulée *Eugénie de Guérin* d'un(e) nommé(e) L. Beschet, qui n'aurait pas, elle aussi, été déposée (*Répertoire*, p. 166). Ajoutons finalement la thèse de Jocelyne Néraud, *Eugénie de Guérin et le journal intime*, Université de Paul Valéry de Montpellier, 1986. On peut consulter cette thèse sur microfiche au Service de la microthèque de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

les chercheurs américains, canadiens ou québécois.

Un tel silence à l'endroit d'une femme qui a contribué à ennoblir une écriture au féminin a de quoi, il va sans dire, retenir l'attention de quiconque s'intéresse au phénomène de transfert littéraire et à l'écriture de l'intime féminin. Notre intention est effectivement d'étudier la fortune du *Journal* d'Eugénie de Guérin en Amérique du Nord, en particulier au Québec. Notre étude s'appuie sur l'hypothèse que le *Journal* d'Eugénie de Guérin incarne un modèle de femme recherché non seulement en Europe, mais aussi dans les sociétés nord-américaines où la représentation de la femme vertueuse fait partie de l'idéologie dominante. Le succès du *Journal* en France et sa pénétration immédiate aux États-Unis et au Québec corroborent notre interprétation.

\*

Étudier la fortune d'une oeuvre française en terre nord-américaine constitue un immense défi. Non seulement faut-il comprendre les conditions sociohistoriques qui sous-tendent une telle fortune, mais aussi articuler la littérarité des corpus étudiés, et ce, depuis l'avènement du *Journal* d'Eugénie de Guérin comme modèle du genre en France jusqu'à sa postérité dans la littérature de l'intime féminin au Québec. Force nous est donc de poser dès le début la double orientation de notre étude: 1) décrire le rayonnement du *Journal* comme chef-



d'oeuvre français; 2) reconstituer sa traversée transatlantique et analyser sa fortune littéraire au Québec. Trois objectifs orientent en quelque sorte notre démarche: l'établissement des faits littéraires entourant la publication et la consécration du *Journal* en France; la recherche des circuits littéraires qui ont permis sa diffusion nord-américaine; l'analyse textuelle de l'écriture de l'intime d'Eugénie de Guérin et le rapport d'intertextualité qui unit cette écriture à celle des diaristes et des écrivaines canadiennes-françaises. Encore faut-il situer ces objectifs dans une période historique bien précise: soit de 1855, année de la première édition privée du *Journal* à sa réédition québécoise, en 1946, par les Éditions Fides à Montréal.

De sa gloire littéraire en son propre pays à son renom en Amérique du Nord, nous conduirons notre étude tantôt en nous mettant à la recherche des sources historiques inédites qui fondent le transfert littéraire du *Journal* de Paris vers Montréal; tantôt en mettant à profit les méthodes d'analyse comparée susceptible d'éclairer l'intertextualité et l'interculturalité de l'oeuvre; tantôt encore en cherchant dans la vie de la châtelaine du Cayla le détail biographique propre à étoffer notre argumentation. Ainsi arriverons-nous, peut-être, à donner un tableau historique complet d'une oeuvre qui a marqué la littérature intime d'expression française pendant près de trois quarts de siècle. Mais d'abord retraçons brièvement un certain nombre de jalons démontrant sa

publication, sa renommée littéraire, ainsi que le chemin parcouru par la critique guérinienne depuis les années 1860.

\*

Publiés sept ans après sa mort, survenue le 31 mai 1848, le *Journal*<sup>3</sup> et ensuite les *Lettres*<sup>4</sup> d'Eugénie de Guérin deviennent rapidement un succès de librairie. Leurs multiples réimpressions et rééditions<sup>5</sup> attestent non seulement leur prestige littéraire, mais aussi l'engouement du public vis-à-vis de ces oeuvres<sup>6</sup>. Couronné par l'Académie française en 1863, le *Journal* acquiert ainsi la consécration et est classé comme une des oeuvres les plus intimes de la littérature française de l'époque. Son rôle de modèle du genre réside, croyons-nous, dans son mode d'expression féminine, sa façon singulière de «parler» de l'intime, qui touche la sensibilité

---

<sup>3</sup> L'édition privée du *Journal* a pour titre *Reliquiae*; elle paraît à Caen en décembre 1855.

<sup>4</sup> Les lettres sont publiées pour la première fois sous le titre: *Eugénie de Guérin: Journal et Lettres*, par G.S. Trébutien, Paris, Librairie Académique Didier et Cie, 1862, 496 p.

<sup>5</sup> Les nombreuses éditions et rééditions françaises du *Journal* et des *Lettres*, ainsi que leurs traductions anglaises ont été pour la plupart recensées dans la *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* (1801-1941), t. VII, Paris, Éditions de la chronique des lettres françaises, 1941. Entre 1864 et 1925 le *Journal* et *Lettres* connaît pas moins de 59 éditions ou rééditions.

<sup>6</sup> Le succès des oeuvres d'Eugénie de Guérin s'étend dans l'Europe entière. L'éditeur G.S. Trébutien fait part à Marie de Guérin (soeur cadette d'Eugénie), qu'on lui demande des traductions du *Journal* en hollandais (1868), en allemand (1869) et en polonais (1870); voir à ce sujet Émile Barthés, *Eugénie de Guérin, d'après des documents inédits*, t. II, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1929, p. 295.

de l'heure et, de ce fait, va être lu par des milliers de diaristes tout au long de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui contribue à promouvoir le *Journal* au rang de chef-d'oeuvre littéraire français, c'est en quelque sorte la façon dont Eugénie de Guérin exprime son «moi» féminin, et ce, en décrivant ses tristesses, ses ennuis ou ses joies quotidiennes sous forme d'un journal destiné à son frère Maurice de Guérin<sup>7</sup>. Or, ces touches d'intime féminin représentent des éléments nouveaux aux yeux du public initié qui se montre capable d'apprécier une telle forme. Autrement dit, le *Journal* d'Eugénie de Guérin concrétise la sensibilité et la tendance esthétique du temps en donnant une forme à la pratique du journal par les jeunes filles.

\*

Il est donc opportun de dire que le succès immédiat du *Journal* en tant que modèle de l'intime est lié à la manifestation du climat intimiste du XIX<sup>e</sup> siècle. La montée du sentiment du «moi» après 1750, suivie de la pratique culturelle de plus en plus répandue des écrits intimes et, surtout, le sentiment d'isolement croissant qu'éprouvent les

---

<sup>7</sup> Né en 1810 et mort en 1839, Maurice de Guérin épouse le 15 novembre 1838 Caroline de Gervain, originaire des Indes. Il laisse derrière lui un journal intime *Le Cahier vert* et deux recueils de poèmes qui ont pour titres le *Centaure* et *La Bacchante*. Pour une vue d'ensemble de la vie et des oeuvres du poète, voir Abel Lefranc, *Maurice de Guérin d'après des documents inédits*, Paris, H. Champion, 1910, 321 p. et Élie Decahors, *Maurice de Guérin: essai de biographie psychologique (textes et documents inédits)*, Paris, Bloud et Gay, 1932, 579 p.

groupes sociaux, constituent des conditions socioculturelles propices à sa réussite. Sous cet «horizon d'attente», le journal intime s'avère pour ainsi dire un genre privilégié, puisqu'il accorde une place prépondérante au sentiment du «moi». Conçu comme un «texte» qui parle de soi-même<sup>8</sup>, le journal intime donne toute la place au «moi» de l'individu à faire exhibition de son état d'âme avec spontanéité, sans gêne, sans altération aucune<sup>9</sup>. En réalité, cette garantie de la sincérité et de l'authenticité, attribuée de façon absolue à la diariste, s'avère plutôt naïve. Non seulement celle-ci ne peut «transplanter» la réalité vécue dans un cahier de journal, puisque «les écritures du «moi» ne sont pas une transcription fidèle de la réalité vécue<sup>10</sup>», mais il y aura toujours une distance entre ce qui a eu lieu et ce qui est écrit; plus exactement, le monde énoncé et le monde de l'énonciation ne coïncident pas. À ces caractéristiques inhérentes à l'écriture diariste, s'ajoute l'altération que cause la publication du journal intime lui-même. Comme nous le constaterons dans le cas du *Journal* d'Eugénie de Guérin, ses deux premiers éditeurs, Barbey d'Aurevilly et G. S. Trébutien, sont intervenus activement dans le texte, allant jusqu'à réécrire des passages entiers, afin de l'adapter à l'attente du public. De tels remaniements ne sont pas sans conséquences.

---

<sup>8</sup> Jean Rousset, *Le lecteur intime*, Paris, J. Corti, 1986, p. 155.

<sup>9</sup> Voir à ce propos Peter-André Bloch, «Le journal de Max Frisch», *Le Journal intime et ses formes littéraires*, Genève, Droz, 1978, p. 135.

<sup>10</sup> Georges Gusdorf, *Les Écritures du moi. Ligne de vie I*, Paris, O. Jacob, 1991, p. 16.

Ils dévient l'écriture privée de son objet premier vers ce qui est aujourd'hui communément appelé le «champ littéraire». Destiné à demeurer «privé», le journal intime est ainsi soumis aux enjeux de la légitimité symbolique et à ceux de la concurrence au sein du champ social. La compréhension de tels enjeux repose, il va sans dire, sur la mise en place d'approches théoriques et méthodologiques susceptibles de rendre compte d'une recherche dont les cadres de références font constamment appel à la littérature comparée<sup>11</sup> et à l'intertextualité<sup>12</sup>.

Évidemment, notre étude n'est pas la première à avoir été effectuée sur le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Depuis l'édition privée en 1855 jusqu'à aujourd'hui, bien des chercheurs avant nous se sont intéressés à la vie et à l'oeuvre de la châtelaine du Cayla. Cependant, ce qu'on a retenu depuis plus d'un siècle, c'est avant tout son côté pieux, l'image de la femme vertueuse des Françaises d'autrefois: «un mélange de

---

<sup>11</sup> Pour une compréhension assez complète du champ de la littérature comparée, ainsi que de ses approches méthodologiques, voir Cl. Pichois et A.-M. Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée?*, Paris, A. Colin, 1996, 172 p.; M.-F. Guyard, *La littérature comparée*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», n° 499, 1961, 123 p.; Adrian Marino, *Comparatisme et théorie de la littérature*, Paris, PUF, 1988, 390 p.

<sup>12</sup> Sur l'intertextualité, on consultera: Nathalie Piegay-Gros et Daniel Bergez (sous la direction de), *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod, 1996, 186 p.; Colloque «Formes et fonctions de l'intertextualité dans la littérature française du 20<sup>e</sup> siècle», Frankfurt, P. Lang, 1986, 370 p.; Marc Eigeldinger, *Mythologie et intertextualité*, Genève, Slatkine, 1987, 278 p., et Georges Gusdorf, «Réflexions sur l'interdisciplinarité», *Bulletin de psychologie*, t. XLII, n° 397, p. 869-885.

paysanne et de grande dame du dix-huitième siècle...», proclame un de ses admirateurs<sup>13</sup>. «Le saint Augustin des femmes<sup>14</sup>», comme l'appelle aussi Lamartine. De la France au Québec, en passant par les États-Unis, la critique guériniennne, davantage intéressée aux faits biographiques que textuels, puise principalement ses analyses et commentaires dans la vie d'Eugénie de Guérin, en faisant surtout ressortir sa vertu et sa piété. D'où le monument d'éloges qui fait écho à sa vie de «sainte» et de soeur sacrificante. Cette critique hagiographique connaît, tout comme la critique littéraire en général, un tournant majeur depuis les dernières décennies. En effet, aujourd'hui les études guériniennes se démarquent des études biographiques par leur rigueur scientifique, leur intérêt porté aux aspects narratologiques, sémiotiques et structurels<sup>15</sup> que recèle le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Cette volonté d'aller au-delà des idées reçues et des stéréotypes a comme l'ambition de revoir la femme et l'oeuvre suivant les modèles théoriques d'analyse qui ont marqué l'évolution de la critique littéraire contemporaine.

\*

Il va sans dire que notre étude sur la fortune littéraire

---

<sup>13</sup> Jean Larnac, *Histoire de la littérature féminine en France*, Paris, Éditions Kra, 1929, p. 206.

<sup>14</sup> Cité par Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 267.

<sup>15</sup> Voir à ce sujet la quatrième subdivision de la section V: «Narratologie» de notre bibliographie.

d'Eugénie de Guérin en Amérique du Nord s'inscrit dans cet élan d'approches scientifiques grâce auxquelles il est possible d'apporter un regard nouveau sur un objet d'étude encore fort d'actualité. Aussi avons-nous l'ambition de soumettre le texte d'Eugénie de Guérin à l'herméneutique narrative de Paul Ricoeur. Plus précisément, à la lumière de ses trois volumes magistraux portant sur le «temps» et le «récit»<sup>16</sup>, nous entendons développer une grille d'analyse susceptible de montrer l'interaction narrative qui unit l'écriture diariste et l'expérience humaine. Nous verrons comment l'écriture du moi refigure et mime l'expérience quotidienne, et, de ce fait, est régie par le temps quotidien. Ce rapport dialectique entre le vécu et sa configuration narrative dans le journal se traduira à travers plusieurs éléments, dont la fréquence de l'écriture, la répartition des jours écrits, les moments d'écriture, etc.

Cette corrélation entre temps/écriture fondera aussi notre analyse comparée du *Journal* d'Eugénie de Guérin et de celui d'Henriette Dessaulles<sup>17</sup>. À travers la notion du «temps refiguré», nous établirons un rapport intertextuel - voire une «interdiscursivité<sup>18</sup>» - entre le *Journal* d'Eugénie de Guérin

<sup>16</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*, Paris, Seuil (édition de poche), 3 vol., 1983-1985. À chaque citation du *Temps et récit*, nous nous référerons à cette édition.

<sup>17</sup> On trouvera au chapitre VII un exposé plus détaillé des fondements théorique et méthodologique de notre analyse comparée des deux journaux.

<sup>18</sup> En s'appuyant sur la notion d'interprétant de C. Pierce, Michel Riffaterre nous offre une description opératoire du concept d'«interdiscursivité»: «[...] pour qu'il y ait intertextualité, soutient en effet Riffaterre, la présence

et celui de la diariste québécoise. À la lumière notamment des travaux de Benveniste, de Guillaume, de Barthes, de Jacob et de Brès, nous examinerons les significations que recèlent les temps grammaticaux dans les deux textes. Une telle approche nous permettra de résoudre aussi le problème de la diachronie des deux journaux dont la composition, loin d'être en synchronie, est séparée par un intervalle de quarante ans<sup>19</sup>. Certes, le statut linguistique des temps grammaticaux est complexe. Il est néanmoins ce par quoi advient toute expérience personnelle ou intime du temps. Comme l'affirme avec force Paul Ricoeur: «[...] le système des temps [...] ne se laisse pas dériver de l'expérience phénoménologique du temps et de sa distinction intuitive entre présent, passé et futur<sup>20</sup>». Et Ricoeur de conclure en ces termes son analyse des rapports entre «les temps du verbe et l'énonciation»:

[...] l'étude des temps verbaux ne peut pas plus briser ses liens avec l'expérience du temps et ses dénominations usuelles que la fiction ne peut rompre ses amarres avec le monde pratique d'où elle procède et où elle retourne<sup>21</sup>.

---

d'un interprétant reliant les textes est nécessaire, et cet interprétant peut être une structure» (*Essai de stylistique structurale*, cité par A.J. Greimas et J. Courté, *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, t. II, 1986, p. 121).

19 La composition et la publication des deux journaux ne se situent pas au même plan chronologique: le *Journal* d'Eugénie est rédigé entre 1834-1841 et est publié pour la première fois en 1855; celui d'Henriette est écrit entre 1874-1881 et est paru en édition Princeps chez HMH en 1971.

20 Paul Ricoeur, *Temps et récit*, II, p. 116.

21 *Ibid.*, p. 142.



Ainsi pensons-nous résoudre l'écart diachronique entre les deux journaux féminins; du moins, osons-nous établir entre eux le double rapport herméneutique suivant: celui du «langage du temps» et celui du «temps du langage», pour reprendre les termes de Jacques Brès<sup>22</sup>.

\*

Partant encore de l'hypothèse que le journal «réel» et le journal «fictif» ont une structure narrative identique dans leur façon de refigurer l'expérience humaine, nous soumettrons également à la même grille d'analyse le journal fictif tenu par l'héroïne d'*Angéline de Montbrun*<sup>23</sup>. L'analyse de la chronologie interne de ce journal nous conduira, d'une part, à établir à la fois la particularité du journal fictif et son obéissance aux critères fondamentaux du genre et, à affirmer, d'autre part, son rapport intertextuel avec le génotexte du *Journal* d'Eugénie de Guérin, plus précisément avec le «Cahier XI» de son *Journal*. Ces analyses nous permettront de montrer que toute narrativité - journal réel et journal fictif - exploite le caractère temporel de l'expérience humaine<sup>24</sup>. En

---

<sup>22</sup> Voir à ce sujet Jacques Brès, *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot, p. 119-121. Nous développerons plus largement dans notre chapitre VII la problématique relative à l'écart diachronique entre les deux journaux intimes.

<sup>23</sup> Intitulé «Feuilles détachées», le journal constitue le dernier volet du roman.

<sup>24</sup> Ricoeur affirme notamment: «à savoir que l'enjeu ultime aussi bien de l'identité structurale de la fonction narrative que de l'exigence de vérité de toute oeuvre narrative, c'est le caractère temporel de l'expérience humaine. Le monde déployé par toute oeuvre narrative est

racontant une vie «comme» une histoire, déclare l'auteur de la *Métaphore vive*, le récit transforme le temps en temps humain: c'est dans la narration que «l'histoire d'une vie y devient une histoire racontée<sup>25</sup>». Ainsi à travers les structures sémiotiques et méta-sémiotiques du temps - considérées comme «formants intertextuels<sup>26</sup>» - nous démontrerons le rapport d'intertexte qui sous-tend le «journal» d'Angéline de Montbrun et le Cahier XI du *Journal* d'Eugénie de Guérin. Bref, du journal «réel» au journal «fictif» québécois le lien d'intertexte avec le modèle français passe obligatoirement par l'expérience narrative du temps.

\*

Notre initiative de soumettre le «journal fictif<sup>27</sup>» à la

- 
- 25 toujours un monde temporel» (*Temps et récit*, t. I, p. 17). Paul Ricoeur, «Postface», *La Narration: quand le récit devient communication*, Bruxelles/Montréal, Labor et Fides, 1988, p. 288.
- 26 Voir à ce sujet Michel Riffaterre, *Essai de stylistique structurale*; à consulter aussi A. J. Greimas et J. Courtés, «Intertextualité», *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, (Paris, Hachette, t. II, p. 119-122). Les deux sémioticiens soutiennent notamment qu'au plan de l'intertextualité «les formants intertextuels se présentent en général sous le couvert de *textèmes figuratifs*, c'est-à-dire en termes [...] d'éléments constitutifs d'un texte considéré non pas au point de vue «étique» et se référant à l'homogénéité du texte-langage, mais plutôt au point de vue «émique» portant sur l'hétérogénéité sémiotique bi- ou pluri-plane du texte-occurrence, tel qu'il «fonctionne» à divers niveaux de représentation au sein d'une communauté culturelle» (p. 121; l'italique et ces guillemets sont des auteurs).
- 27 Les mentions du concept de «journal fictif» proviennent des articles parus dans l'ouvrage sous la direction de V. Del Litto, intitulé *Le Journal intime et ses formes littéraires*, Genève, Droz, 1978, 330 p.

même grille d'analyse que le journal réel s'appuie encore sur des travaux menés par maints chercheurs. La catégorisation du journal réel et du journal fictif en tant qu'écriture hétérogène a été pareillement soulevée et débattue par les critiques littéraires. De Maurice Blanchot<sup>28</sup> dans les années cinquante à l'étude plus récente de Jean-Louis Major<sup>29</sup>, la critique littéraire aussi bien française<sup>30</sup> que québécoise<sup>31</sup> a souligné, d'une part, la concordance des deux types d'écriture dans leur structure narrative, et, d'autre part, le poétique, voire la fictivité du journal intime quant à sa façon de configurer le réel. La nature scripturale du journal intime<sup>32</sup> entraîne tout un artifice discursif inévitable, tel la mise en discours, la sélection, la temporalité des événements racontés, appartenant aux oeuvres de fiction. D'où la fictivité<sup>33</sup> inhérente à toute narration diariste qui, par le fait même de narrer, recourt au processus de la narrativité pour configurer l'expérience humaine. Une telle parenté narrative situe, à notre avis, le journal intime au même rang que toute oeuvre littéraire. Cette parenté narrative que

---

<sup>28</sup> Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p. 224-230.

<sup>29</sup> Jean-Louis Major, «Journaux fictifs/fiction diaristique», *Voix et images*, n° 58, 1994, p. 200-204.

<sup>30</sup> Voir aussi Philippe Lejeune, *L'Autobiographie en France*, Paris, A. Colin, 1971, p. 24.

<sup>31</sup> Du côté québécois il y a aussi l'étude de Pierre Hébert, *Le Journal intime au Québec: structure, évolution, réception*, Montréal, Fides, 1988, 209 p.

<sup>32</sup> À ce propos voir l'étude de Mireille Calle-Gruber, «Journal intime et destinataire textuel», *Poétique*, n° 59, septembre 1984, p. 389-391.

<sup>33</sup> Par cette expression nous voulons désigner les événements sortis de leur déroulement chronologique et réarrangés dans une concordance temporelle menant vers une signification.

partagent le journal réel et le journal fictif dans leur mise en concordance temporelle des événements et dans leur configuration de l'expérience humaine, correspond encore aux deux grandes catégories du discours proposées par Paul Ricoeur: «L'histoire et la fiction se réfèrent toutes deux à l'action humaine, quoiqu'elles le font [sic] sur la base de deux prétentions référentielles différentes<sup>34</sup>». Si le journal réel renferme les capacités qu'on attribue traditionnellement aux oeuvres de fiction, le journal fictif, quant à lui, possède des qualités d'«authenticité». Il donne non seulement un sens - le sens de l'oeuvre - au lecteur, mais transmet également par son univers diégétique sa référence spatiale et temporelle. Quoique fictif, cet univers diégétique est l'élargissement du monde réel: ce qui «aurait pu avoir lieu» [...] recouvre à la fois les potentialités du passé «réel» et les possibles «irréels» de la pure fiction<sup>35</sup>. Après tout, tout texte est écrit comme si ce qu'il dit ou raconte a réellement eu lieu<sup>36</sup>.

\*

---

<sup>34</sup> Paul Ricoeur (sous la direction de), «La fonction narrative», *La Narrativité*, Paris, Éditions du CNRS, 1980, p. 57.

<sup>35</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit*, III, p. 347.

<sup>36</sup> Sur ce sujet, l'approche de Käte Hamburger a été grandement citée par Ricoeur et d'autres chercheurs: «[le récit fictif...] procède toujours d'une suite d'énoncés de réalité que rien, formellement, ne permet de distinguer de la suite d'énoncés constitutifs d'une autobiographie, d'un journal ou d'une correspondance authentique» (*Logiques des genres littéraires*, Paris, Seuil, 1986, p. 11).

Parallèlement à cet apport théorique qui contribue, à notre avis, à mieux connaître la nature même de l'écriture diariste, nous voulons aussi personnellement faire un pas en avant dans la recherche des sources historiques. L'itinéraire du *Journal* d'Eugénie de Guérin de Paris à Montréal nécessitera une enquête exhaustive dans le but d'exhumer les faits littéraires qui sont au coeur de sa pénétration nord-américaine. Isolés dans le temps et dans l'espace, ces faits historiques seront mis en chaîne suivant les différentes étapes du parcours du *Journal*. L'étude des sources, dont plusieurs sont demeurées jusqu'ici quasi inédites, éclairera le chemin emprunté par le *Journal* et démontrera par quels réseaux littéraires du siècle dernier l'oeuvre est venue jusqu'aux lecteurs québécois. La recherche du parcours du *Journal* réaffirmera d'une façon solide le rattachement naturel du réseau québécois vis-à-vis du réseau américain. Plus précisément, c'est par les revues et les journaux anglais et américains qui annoncent et commentent le succès du *Journal* que les élites canadiennes-françaises entendent l'introduire au Québec.

\*

Nos approches théoriques et méthodologiques mettent encore en évidence les corpus littéraires d'expression française et anglaise qui fondent notre recherche. Paru pour la première fois en 1862 à Paris, aux Éditions Trébutien, le

*Journal* d'Eugénie de Guérin est traduit trois ans plus tard en anglais et est édité respectivement à Londres et à New-York chez A. Strahan. En nous appuyant principalement sur l'édition d'Émile Barthés du *Journal*<sup>37</sup> pour le texte français, nous ajouterons au fur et à mesure de notre analyse, les études guériniennes françaises, ainsi qu'un certain nombre de journaux intimes de jeunes filles françaises postérieurs à celui d'Eugénie de Guérin. Notre corpus français s'étend, il va sans dire, aux extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin, de même qu'aux études guériniennes d'expression canadienne-française parues dans les revues et les journaux québécois des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Du couronnement du *Journal* par l'Académie française en 1863, à la reprise de cette forme de l'intime dans le *journal fictif* intégré au roman *Angéline de Montbrun* de Laure Conan, un corpus de base formé de journaux réel et fictif québécois est ainsi mis à contribution. Le corpus québécois comprend aussi des chroniques parues entre les années 1890 et 1920 dans les pages féminines de la presse écrite, et dont le contenu atteste les profondes mutations du «moi» féminin au tournant du siècle.

\*

Le parcours anglo-saxon du *Journal* nous invite également

---

<sup>37</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*. Texte complet précédé d'une lettre aux lecteurs et suivi d'une Table analytique par Mgr Émile Barthés, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1934, 423 p.

à porter une attention spéciale au corpus anglais. À la première édition anglaise du *Journal* s'ajoutent les études guériniennes d'expression anglo-saxonne parues dans les revues et les journaux anglais ou américains de l'époque. Nous nous pencherons plus particulièrement sur les études des pionniers - tels Matthew Arnold et Henry James - qui ont découvert l'oeuvre française et l'ont fait connaître à leur public respectif. Enfin, nous accorderons une attention spéciale à la circulation des diverses éditions du *Journal* et des *Lettres* au Canada anglais. L'histoire du «moi» féminin ainsi que la pénétration des études guériniennes anglaises ou américaines au Canada font partie également du corpus anglais.

\*

Le plan de notre étude découle, quant à lui, logiquement de notre double objectif: retracer la fortune littéraire d'Eugénie de Guérin en terre d'Amérique et étudier les formes d'intertextualité que son *Journal* entretient avec les journaux réels ou fictifs québécois. La **PREMIÈRE PARTIE** de notre thèse sera consacrée à la description de l'avènement du *Journal* en France. Notre intention est de décrire les événements importants, allant de sa publication jusqu'à son couronnement par l'Académie française en 1863, qui marquent l'ascension du *Journal* à la fois comme chef-d'oeuvre littéraire et comme le livre de référence de haute vertu morale et chrétienne. Ainsi de la découverte de l'oeuvre par

ses éditeurs à l'engouement des jeunes diaristes françaises qui font d'Eugénie de Guérin leur inspiratrice, nous décrirons comment le texte et l'image de la châtelaine du Cayla ont été retouchés et promus au rang de mythe. Leur mutuelle célébrité prépare ainsi leur pénétration nord-américaine.

La DEUXIÈME PARTIE porte sur la reconstitution des parcours anglo-saxon et canadien-français empruntés par le *Journal*. Suivant le dépouillement et la recension des sources guériniennes, nous reconstituerons d'abord le premier circuit Paris/Londres/New-York du *Journal*. Nous décrirons les faits littéraires qui entourent l'entrée américaine du *Journal*, ainsi que les efforts de ses premiers promoteurs pour le faire connaître du public anglo-américain. L'étude de ce parcours sera suivie de celui de New-York/Montréal, à partir duquel nous montrerons les conjonctures intellectuelles qui sont à l'origine de la pénétration du *Journal* d'Eugénie de Guérin au Québec.

Notre TROISIÈME PARTIE sera centrée sur l'analyse intertextuelle entre le *Journal* d'Eugénie de Guérin et des journaux fictifs ou réels québécois. Nous analyserons la «correspondance» de Louise et le «journal» de Marichette dans *Charles Guérin* (1853) en soulignant que leur auteur, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1820-1890), a exploité les formes narratives de l'intime féminin presque dix ans avant la parution publique du *Journal* d'Eugénie de Guérin... Voilà un



fait d'intertextualité que la littérature comparée a, bien des fois, démontré, pièces à l'appui. Nombre de littératures nationales ne peuvent rarement concurrencer les littératures dont la renommée dépasse les frontières de leur pays respectif. Ces littératures nationales ne produisent pas moins parfois des oeuvres dont le contenu, loin d'être le reflet d'une littérature dominante, laisse transparaître des touches distinctives tout à fait originales.

L'approche intertextuelle entre le *Journal* d'Eugénie de Guérin et le journal québécois se poursuit avec l'étude comparée du *Journal* d'Henriette Dessaulles (1874-1881). En reprenant notre analyse des structures formelles du temps, nous comparons les écritures des deux diaristes dans le but d'étoffer les convergences avec le temps quotidien vécu. Nous verrons alors comment l'expérience temporelle dans sa quotidienneté régit la configuration de l'écriture diariste; comment aussi la fréquence, la répartition et le temps de l'énonciation reflètent ou subissent les événements du jour. Notre analyse comparée des journaux se terminera avec l'étude intertextuelle du *Journal* d'Eugénie de Guérin et du «journal fictif» tenu par l'héroïne d'*Angéline de Montbrun* (1884). À travers les structures temporelles et l'expression du «moi» d'Angéline de Montbrun, le mythe d'Eugénie de Guérin renaît de ses cendres tel un Phénix condamné sans cesse à mourir et à renaître. De fait, le mythe d'Eugénie de Guérin resurgit, avec *Angéline de Montbrun* dans l'«ordre du futile» - disons plutôt

dans l'ordre de l'imaginaire - «trouvant [ainsi] un terrain qui pour de multiples raisons se prête à [une] expression compensatrice<sup>38</sup>». Dans sa préface à l'édition de 1884 du roman, l'abbé Henri-Raymond Casgrain n'écrit-il pas: «C'est un livre dont on sort comme d'une église, le regard au ciel, la prière sur les lèvres, l'âme pleine de clartés et les vêtements tout imprégnés d'encens<sup>39</sup>». Mais voilà: l'avènement de nouvelles «voix féminines» et les changements socioculturels dans les conditions de vie des femmes à partir des années 1880, donnent plutôt la preuve que le mythe d'Eugénie de Guérin rencontre pour la première fois son antimythe. Plus que jamais la figure angélique d'Eugénie de Guérin se heurte autour des années 1900, aux conditions féminines de la modernité. La réédition du *Journal* par les Éditions Fides, en 1946 - et celles qui sortent des presses d'autres éditions au cours des années 1940 - sonnent pareillement le glas d'un Mythe-Mère encore plus significatif: celui de la «femme sainte<sup>40</sup>» dont la perméabilité avait jusqu'alors résisté à bien d'autres mythes.

---

<sup>38</sup> Alain Pessin, «Pour une sociologie de l'imaginaire», *Le Mythe du peuple et la société française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1992, p. 44.

<sup>39</sup> Henri-Raymond Casgrain, «Étude sur Angéline de Montbrun», *Oeuvres complètes, I: Légendes canadiennes et Variétés*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1884, p. 413.

<sup>40</sup> Ce mythe renvoie non seulement au mythe de la Vierge dans la mythologie gréco-romaine, mais aussi à celui de la Vierge Marie dans la religion chrétienne.

PREMIÈRE PARTIE  
L'AVÈNEMENT DU *JOURNAL* D'EUGÉNIE DE GUÉRIN  
EN FRANCE

CHAPITRE I  
UN CHEF-D'OEUVRE FRANÇAIS

1. La floraison de l'écriture du «moi»

Paru en 1862, le *Journal* d'Eugénie de Guérin voit le jour au moment où la littérature de l'intime bat son plein en France. L'événement de sa publication, sa promotion au rang de chef-d'oeuvre français et la glorification de son auteure jalonneront longtemps sa fortune littéraire autant en France qu'à l'étranger. Un tel succès trouve aussi sa réponse dans la tendance littéraire de l'époque et dans le climat intimiste du temps. De fait, l'accueil enthousiasmé du public est l'aboutissement de la montée de la sensibilité et de la littérature du «moi» dans les sociétés occidentales à partir de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'émotion et la complicité dont fait preuve plus particulièrement le public français devant les oeuvres d'Eugénie de Guérin sont pour ainsi dire les fruits d'une longue maturation de l'épanchement du «moi» en France. En effet, depuis les *Essais* (1580) de Montaigne, jusqu'à *La Nouvelle Héloïse* (1761) de J.-J. Rousseau, le lecteur français a été tour à tour attendri, ému

et sollicité par toutes ces grandes figures que représente cette littérature du «moi». Pour bien saisir l'attitude du public vis-à-vis du *Journal* d'Eugénie de Guérin, retraçons d'abord l'avènement de la découverte du «moi» qui demeure le fondement même de cette écriture de l'intime. Ainsi pourrions-nous mieux rendre compte, à travers l'évolution du «moi» et la popularité du genre à partir des années 1850, du contexte littéraire intimiste qui entoure la publication du *Journal* d'Eugénie de Guérin en 1862.

\*

Les écritures du «moi» apparaissent en France dès le XV<sup>e</sup> siècle. Dans son tout premier temps, elles s'expriment à travers des genres, tels le carnet, le cahier et la chronique. Elles connaissent ensuite un essor au cours des deux siècles suivants, avec notamment la parution des *Essais* (1580) de Montaigne et des *Lettres portugaises* (1669) de Guilleragues, premier roman épistolaire, reconnaît-on aujourd'hui. Ainsi l'écriture de l'intime se répand peu à peu dans la société du temps. Puis viennent les grandes transformations qui marquent la société française à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle: transformations qui faciliteront notamment l'apparition de la classe bourgeoise, et, conséquemment, l'avènement de la sphère du privé. Historiquement, le développement de l'écriture de l'intime s'insère donc dans une suite de changements socioéconomiques

qui aboutissent à la mise en place de la «société romantique» du XIX<sup>e</sup> siècle. De là, vient aussi l'éclatement même du genre. À côté de la correspondance, de l'autobiographie et des mémoires, il y a le journal intime, qui exprime à lui seul les passions intimes du «moi».

Associée à l'ascension de l'individu dans la société, la popularité du journal intime a aussi ses racines dans la culture du «préromantisme intimiste et psychologisant de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>». Voilà, croyons-nous, le creuset principal dans lequel se forme le changement de mentalité à l'égard de la représentation du «moi». Au culte du classicisme, exprimé par l'axiome «aimer donc la raison», Musset répond «qu'il faut déraisonner<sup>2</sup>». Le sentiment prime donc sur la raison! L'élan du cœur s'approprie dorénavant à sa façon la recherche du beau et du vrai, lequel est jugé apte à produire les «nouveaux modes de penser et de sentir<sup>3</sup>». Inscrit dans cette nouvelle aspiration, le journal intime se veut une forme nouvelle d'écriture capable d'exprimer «la fraîcheur des émotions vécues<sup>4</sup>», et ainsi d'accorder une place

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre Jossua, «Le journal comme forme d'expression religieuse», *La Vie spirituelle*, janvier-février 1983, p. 18.

<sup>2</sup> Cité par P.-G. Castex et P. Surer, *Manuel des études littéraires françaises XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1968, p. 45. Voir aussi à ce sujet Madeleine Ambrière (sous la direction de), *Précis de littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1990.

<sup>3</sup> Jacques Voisine, «De la confession religieuse à l'autobiographie et au journal intime: entre 1760 et 1820», *Néohélian*, vol. 3-4, 1974, p. 337.

<sup>4</sup> P.-G. Castex et P. Surer, *op.cit.*, p. 45.

accrue à l'Homme et à la vicissitude de ses sentiments. Aussi n'est-il rien d'étonnant que le récit à la première personne connaisse un succès immense; non seulement permet-il l'épanchement de la confiance, mais il devient, comme le souligne Jean Rousset, «un outil perfectionné d'analyse intérieure<sup>5</sup>». Dès lors, le «je» se retrouve au centre et anime le «moi» narratif qui demande à éclore. Certes, Jean-Jacques Rousseau avait, avec ses *Confessions* (1782), contribué d'une façon magistrale non seulement à imposer le genre, mais encore à lui assurer une notoriété littéraire et une valeur d'art. En racontant sa vie dans un livre<sup>6</sup>, Rousseau «[...] inaugure une ère nouvelle par son culte pour [...] le sentiment individuel<sup>7</sup>».

\*

À l'instar du récit à la première personne, le roman épistolaire connaît, lui aussi, son heure de gloire. Plus particulièrement avec les *Lettres persanes* (1721), la *Nouvelle Héloïse* (1761), *Werther* (1774) et les *Liaisons dangereuses* (1782)<sup>8</sup>..., l'habitude de publier des correspondances se

---

<sup>5</sup> Jean Rousset, *Formes et signification*, Paris, J. Corti, 1964, p. 73.

<sup>6</sup> Voir Robert Mauzi (sous la direction de), *Précis de la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1990, p. 118.

<sup>7</sup> Paul Van Tieghem, *Le Romantisme dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, 1969, p. 40.

<sup>8</sup> Voir à ce sujet l'étude de Jean Rousset, «La monodie épistolaire: Crébillon fils», *Études littéraires*, août 1968, p. 167-174.

répand dans la société<sup>9</sup>. Le succès des romans épistolaires engendre par ailleurs un changement dans le statut de la lettre. Il ne s'agit plus de lettres spontanément écrites, destinées à des destinataires spécifiés, mais de récits narrés sous forme de lettres et qui ont comme destinataires l'ensemble du public<sup>10</sup>. Leur vocation première n'est pas de communiquer, mais d'exprimer un état d'âme<sup>11</sup>.

L'avènement du roman épistolaire prépare aussi un autre genre qui nous intéresse en particulier: le journal intime. Comme l'affirme Michel Gilot: «[son arrivée] a été préparée par toutes sortes de formes [du «moi»], littéraires ou non, qui connaissent une grande vogue au XVIII<sup>e</sup> siècle: mémoires, journaux de voyage, lettres d'amour<sup>12</sup>». Bien qu'il connaisse un certain essor au cours de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ce, grâce à la montée du sentiment du «moi» dans la conscience de l'époque, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que le journal intime fait florès et conquiert enfin ses lettres de noblesse. Suivant Béatrice Didier, l'éclosion du genre est due à la rencontre de «trois facteurs: [le] christianisme,

---

<sup>9</sup> Nous pensons plus particulièrement aux publications successives de la correspondance de Mme de Sévigné (1725, 1726, 1734 et 1754).

<sup>10</sup> Voir à ce sujet Nathalie Abdelaziz, «La lettre et l'être: Une correspondance d'artiste (Sand-Musset)», Mireille Bossis (sous la direction de), *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994, p. 108.

<sup>11</sup> Jacques Voisine, *op.cit.*, p. 353.

<sup>12</sup> Michel Gilot, «Quelques pas vers le journal intime», *Le Journal intime et ses formes littéraires*, Genève, Droz, 1978, p. 3.



[l']individualisme et [le] capitalisme<sup>13</sup>», dont les transformations et les rapports ont marqué la société occidentale à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Grâce à sa structure fragmentaire et à son écriture intermittente, le journal intime s'avère effectivement un mode d'écriture propice à la conservation des sentiments quotidiens. En ce sens, il tient à «l'esprit populaire» qui marque le XIX<sup>e</sup> siècle; sa pratique se répand dans les moeurs parce que, loin de faire partie des genres classiques tels que l'épopée, la poésie lyrique, la tragédie et l'éloquence, il est un genre mineur, dérivé des genres dits didactiques. Aussi est-ce sans doute pourquoi les «premières grandes entreprises diaristes [qui] datent du tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle: Joubert, Sade, Constant, Maine de Biran[...]»<sup>14</sup>, ne seront publiées qu'après 1830. Suivant Gérard Rannaud, c'est au cours des années 1830 que l'on voit «se multiplier les publications de journaux historiques, de chroniques, de pensées, de journaux de voyages<sup>15</sup>». Dès 1860, Sainte-Beuve constate, pour sa part, le phénomène naissant dans ses *Causeries du Lundi*:

On aura remarqué que ce mot *Journal* revient bien souvent depuis quelques années aux titres des livres [...] l'on est devenu singulièrement curieux de ces

---

13 Béatrice Didier, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1976, p. 60.

14 Robert Mauzi, *op.cit.*, p. 118.

15 Gérard Rannaud, «Le journal intime: De la rédaction à la publication. Essai d'approche psychologique d'un genre littéraire», *Le Journal intime et ses formes littéraires*, p. 279.

documents directs et de première main; on les préfère même [...] à l'histoire toute faite [...] <sup>16</sup>.

La parution sous forme de journal des grands romans de l'heure accroît aussi d'une façon considérable la popularité du genre. Les longues lettres dans *Delphine* (1802) de Madame de Staël et *Oberman* (1804) de Sénancour revêtent effectivement les caractéristiques du journal intime: «Les grandes symphonies à voix multiples de Richardson et de Rousseau <sup>17</sup>» sont supplantées peu à peu, écrit Jean Rousset, par le monologue introspectif du héros diariste. La popularité du journal intime atteindra son apogée lors de la publication des journaux intimes des grandes figures littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle - Alfred de Vigny (1866), Michelet (1884) et Stendhal (1888) - qui enflamment littéralement la passion du public pour la pratique du genre.

\*

Au sein de cette floraison de journaux intimes, un fait historique mérite surtout d'être souligné: la pratique du genre chez les jeunes filles de l'époque. Pourquoi les jeunes filles de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle tiennent-elles en effet un journal? Y a-t-il des journaux modèles qui leur soient destinés? Suivant Philippe Lejeune, leur grande

---

<sup>16</sup> Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, vol. 15, Paris, Garnier Frères, 1926, p. 35.

<sup>17</sup> Jean Rousset, «La monodie épistolaire: Crébillon fils», p. 173.

popularité<sup>18</sup> viendrait en partie des mères et des éducatrices qui voient dans le journal intime une «technique éducative<sup>19</sup>», un dressage moral et une pratique d'écriture, susceptible de préparer les jeunes filles à leur futur rôle de mère et d'épouse. Corrigés par les mères, ces journaux, «plus comportement[aux] que véritablement intime[s], dev[iennent] [...] un observatoire expérimental supposant continuité et régularité<sup>20</sup>». Leur popularité s'inscrit dans l'avènement d'une forme de l'écriture intime qui vise l'éducation morale de la jeune fille. À l'émergence du genre entre les années 1830 et 1850, succède, en effet, un véritable engouement qui fait du journal intime le genre privilégié de la jeune fille à partir de 1850. Enfin, le *Journal* de Marie Bashkirtseff (1858-1884)<sup>21</sup> et celui de Catherine Pozzi (1882-1934)<sup>22</sup> marqueront le triomphe du genre. Avec elles, le journal intime devient véritablement le véhicule de l'épanchement et de l'émancipation du «moi» de la jeune fille.

L'engouement du journal chez les jeunes filles coïncide aussi avec le développement de leur scolarisation. La

---

<sup>18</sup> Voir Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, Paris, Seuil, 1993, 455 p.

<sup>19</sup> Philippe Lejeune, «Le je des jeunes filles», *Poétique*, n° 94, avril 1993, p. 235.

<sup>20</sup> Michelle Perrot, «Journaux intimes jeunes filles au miroir de l'âme», *Adolescence*, 1986, vol. 4, n° 1, p. 31.

<sup>21</sup> Marie Bashkirtseff, *Journal* édité par André Theuriet, Paris, Charpentier, 1887 [s.p.].

<sup>22</sup> Catherine Pozzi, *Journal de jeunesse: 1893-1906*, édition établie et annotée par Calire Paulhan avec la collaboration d'Ines Lacroix-Pozzi, [s.l.], Éditions Claire Paulhan, 1995, 285 p.

corrélation de ces deux phénomènes est relevée par Philippe Lejeune: «Le diarisme s'est développé en même temps que l'enseignement secondaire féminin<sup>23</sup>», soutient-il. Rappelons que depuis la loi Falloux (1850), l'instruction des jeunes filles est devenue obligatoire. Une fois alphabétisées, celles-ci sont invitées à l'imitation des modèles. Mais la scolarisation n'explique pas tout. Le changement de stratégie dans la production pédagogique destinée aux jeunes filles donnerait un vrai élan à la pratique du genre. Ainsi on voit apparaître, écrit Philippe Lejeune, «[...] un nouveau type de production pédagogique, des romans-journaux, qui racont[ent] des aventures morales en faisant semblant d'épouser la forme du journal<sup>24</sup>». Ces romans-journaux édifiants visent à donner des leçons de vie afin de guider les jeunes filles vers la réalisation de leur future fonction de mère et d'épouse. Du premier roman-journal pour les jeunes filles, intitulé le *Journal d'Amélie*<sup>25</sup> (1834), jusqu'à l'apparition en 1858 du *Journal de Marguerite* de Mlle Monniot qui marque l'apogée du genre, le rôle de promoteur que jouent ces oeuvres dans la pratique du journal intime chez les jeunes filles est indéniable.

\*

---

<sup>23</sup> Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, p. 88.

<sup>24</sup> Philippe Lejeune, «Le *Journal de Marguerite*», *Le Récit d'enfance*, Paris, Éditions du Sorbier, 1993, p. 42.

<sup>25</sup> *Journal d'Amélie, ou Dix-huit mois dans la vie d'une jeune fille. Scènes de familles par Mme Tourte-Cherbuliez*, Paris et Genève, Cherbuliez, 1834, cité par Philippe Lejeune, «Le *Journal de Marguerite*», p. 61.

L'enthousiasme et la passion dont fait preuve le public devant le *Journal* d'Eugénie de Guérin tout au long de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est donc loin d'être un phénomène isolé. Le succès que va connaître cette oeuvre est tributaire de la conjugaison de plusieurs éléments qui s'avèrent favorables: la découverte du «moi» depuis 1750, la popularité des écrits intimes et l'étendue de la pratique du journal intime chez les jeunes filles des années 1860. À cause d'indéniables qualités de forme et d'écriture, le *Journal* d'Eugénie de Guérin deviendra rapidement le «maître-d'oeuvre» pour toute jeune fille désireuse d'écrire au jour le jour les confidences de son moi. Cette mise en perspective du contexte historique particulier au sentiment du «moi» et à l'élan des jeunes filles pour la pratique du genre, nous conduit à évoquer maintenant les circonstances particulières entourant la publication du *Journal* d'Eugénie de Guérin, les efforts de ses premiers promoteurs en France et son élévation au rang de chef-d'oeuvre français.

\* \* \*

## 2. Les éditions privée et publique du *Journal*

Comment apprécier aujourd'hui l'immense succès du *Journal* d'Eugénie de Guérin auprès du public français de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle? S'il est vrai que la fortune littéraire

d'une oeuvre se fonde sur des éléments divers, elle est d'abord, croyons-nous, déterminée par les circonstances qui entourent sa première parution publique. C'est notamment le cas du *Journal* d'Eugénie de Guérin. Deux événements majeurs précèdent effectivement sa première édition publique en 1862: la mort d'Eugénie de Guérin le 31 mai 1848 - elle avait 43 ans - qui rend encore plus tragique le *Journal* lui-même; puis, la parution en 1855, soit sept ans plus tard, sous le titre de *Reliquiae*, d'une édition privée du texte par l'intermédiaire de l'éditeur G.-S. Trébutien (1800-1870) et de l'écrivain Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889), ami intime de Maurice de Guérin (1810-1839).

La réussite de l'édition privée est au-delà de toutes les prévisions même de ses éditeurs. Le succès de l'édition jette dès lors les bases de l'édition publique de 1862, qui deviendra à son tour un des événements littéraires européens les plus importants de l'époque<sup>26</sup>. La renommée de l'oeuvre et de son auteure n'est pas pour autant le fruit d'un art consommé de l'écriture de l'intime. Elle est le résultat des efforts conjugués de plusieurs instances venant de milieux influents. C'est dire que derrière le succès foudroyant de l'oeuvre, se profile un réseau promoteur et une mise en vente

---

<sup>26</sup> Grâce au succès du *Journal*, l'éditeur Trébutien obtiendra facilement des contrats de publication commerciale chez Didier. Voir à ce sujet Jean-Luc Pire, «Trébutien vu du Cayla», Claude Gély (sous la direction de), *Lectures guériniennes Colloque international (15 - 17 juillet 1988)*, Montpellier, Université de Montpellier, 1989, p. 245-253.

commerciale bien planifiés: «La fantastique production épistolaire<sup>27</sup>» d'Eugénie de Guérin recèle des mobiles complexes, comme le soutient aussi Christine Planté:

La passion dont se prirent de nombreux hommes de lettres pour les écrits d'Eugénie, et le public à leur suite, ce dont témoignent les très nombreuses rééditions de son *Journal* au cours du siècle, obéit à des motifs plus obscurs, et plus difficiles à démêler<sup>28</sup>.

Grâce à ses éditeurs, qui tissent autour de l'oeuvre un réseau littéraire influent, le *Reliquiae* fait donc l'objet dès sa parution d'une campagne publicitaire soigneusement orchestrée. En d'autres termes, l'ascension de l'édition publique du *Journal* au rang de chef-d'oeuvre français, son rôle de «journal modèle», et, surtout, l'image de l'«idéal féminin» accolée à l'auteure ne sont pas dus uniquement au mérite littéraire de l'oeuvre, mais à des raisons sociohistoriques plus profondes. Au-delà de la célébrité d'Eugénie de Guérin, c'est l'intervention d'un réseau littéraire qui manipule, sinon contrôle l'accueil du *Journal* par les premiers lecteurs<sup>29</sup>.

\*

---

<sup>27</sup> Norbert Dodille, *Le Texte autobiographique de Barbey d'Aurevilly*, Genève, Droz, 1987, p. 95.

<sup>28</sup> Christine Planté, *La Petite Soeur de Balzac*, Paris, Seuil, 1989, p. 161.

<sup>29</sup> Voir à ce sujet Rita Schober, «Réception et historicité de la littérature», *Revue des sciences humaines*, t. LX, n° 189, janvier-mars 1983, p. 7-20.

Dans quelles circonstances les cahiers d'Eugénie de Guérin parviennent-ils aux éditeurs Trébutien et Barbey d'Aurevilly? Quelles sont les ambitions de ceux-ci? Comment et pourquoi retouchent-ils le texte d'Eugénie de Guérin? Répondre à ces questions exige que l'on remonte à un autre projet de publication. L'idée de publier le *Journal* et les *Lettres* d'Eugénie de Guérin est en effet née du projet de publication des oeuvres poétiques de Maurice, lequel date depuis l'apparition du *Centaure* dans la *Revue des Deux Mondes* en 1840<sup>30</sup>, soit un an après sa mort. Aussitôt le numéro de la revue sorti des presses, Barbey d'Aurevilly et la famille de Guérin, en particulier Eugénie<sup>31</sup>, entreprennent sérieusement

---

<sup>30</sup> C'est grâce à Sainte-Beuve, à qui Barbey a passé les textes de Maurice, que George Sand a écrit une préface pour *Le Centaure* (*Revue des deux Mondes*, 15 mai 1840, p. 569-583). Le lendemain matin Barbey adresse donc une lettre de remerciement à Sand. Voir à ce sujet Barbey D'Aurevilly, *Correspondance générale I*, (1824-1844), Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 84.

<sup>31</sup> Dès le temps collégial de Maurice, sa soeur Eugénie ne cesse de l'encourager à écrire pour publier. Après la mort du frère, lorsqu'on apprend à Eugénie que George Sand va présenter le poème de son frère dans la *Revue des Deux Mondes*, ce fut tout un émoi. Elle écrit le 18 mars 1840 dans son *Journal*: «Que dire, que répondre? [...] Pauvre rayon de gloire qui va venir sur sa tombe! Que je l'aurais aimé sur son front, de son vivant, quand nous l'aurions vu sans larmes! C'est trop tard maintenant pour que la joie soit complète» (Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. II, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1929, p. 59). L'année 1841 débute avec le même grand projet de publication: Eugénie va expressément à Paris dans le but de donner la gloire littéraire à son frère Maurice. Le 20 février 1841, elle écrit à Hippolyte de La Morvonnais, un ami intime de Maurice: «Me voici à Paris [...] En arrivant, je me suis informée de la publication et j'en ramasse les matériaux» (*Eugénie de Guérin. Lettres à sa famille et à divers*, t. II, (1839-1848), Textes en majorité inédits, recueillis et annotés par Mgr Émile Barthés complétés par les amis des de Guérin, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1962, p. 177).



la préparation de la publication des oeuvres complètes de Maurice de Guérin sous forme de recueil. Pendant que Eugénie contacte les amis et recueille les manuscrits de Maurice éparpillés chez les amis, Barbey d'Aurevilly, ce frère d'adoption à qui elle a confié la tâche d'éditer Maurice, sombre dans le silence. Il ne répond pas à ses lettres, ni ne lui retourne les manuscrits de Maurice... Ce silence plonge Eugénie dans un abîme de tristesse et d'incompréhension qui aboutit à une interruption de lien d'amitié entre Barbey et la famille de Guérin. Puis survient la mort d'Eugénie de Guérin en 1843, qui suspend définitivement le projet.

Quelques années plus tard, G.S. Trébutien, conservateur-adjoint de la Bibliothèque de Caen, entre en contact avec Marie de Guérin et envisage de reprendre le projet abandonné. Ami et admirateur du poète de Cayla, Trébutien tente d'achever la tâche énorme<sup>32</sup>. Lors du classement des écrits de celui-ci, il tombe par hasard sur le journal et les lettres d'Eugénie et s'y attache profondément. La piété de cette fille, sa vertu et son amour inconditionnel pour son frère font de ses écrits un complément précieux pour éclaircir les oeuvres de Maurice de Guérin. Ainsi c'est pour s'assurer de la gloire littéraire de

---

<sup>32</sup> Ses rencontres avec Maurice et Barbey datent des années 1830. En 1832, il publie dans sa revue qui ne connaît qu'un numéro, la première nouvelle de Barbey intitulée *Léa*... Après les mystérieuses raisons de la disparition de Barbey pour l'édition de Maurice, les deux amis se réconcilient encore une fois en 1841 en vue de reprendre l'édition de Maurice. Voir à ce propos Jean-Luc Pire, «G.-S. Trébutien et la postérité littéraire de Maurice de Guérin au XIX<sup>e</sup> siècle», *L'Amitié guérinienne*, 1992, p. 13-21.

Maurice qu'on investit sur Eugénie. Une fois déterminée la publication d'abord du journal de la soeur, Trébutien fait alors appel à Barbey<sup>33</sup>. La reprise de contact avec Barbey, ainsi que son retour au projet de publication des de Guérin, demeurent encore un énigme pour les critiques guériniens, à cause notamment de la disparition de plusieurs lettres et de documents de première importance. Même si on n'est pas en mesure de se prononcer sur cette attitude changeante, une chose est néanmoins sûre, c'est que Barbey voit dans sa participation l'occasion en or d'édifier son propre texte autobiographique<sup>34</sup>.

\*

Le lien intertextuel étroit entre les écrits autobiographiques de Barbey et ceux de Maurice et d'Eugénie de Guérin réside encore dans le jeu de personnages communs, d'événements partagés, de textes cités... Il arrive donc à Barbey d'évoquer, de commenter ou d'analyser dans son propre texte autobiographique, un passage du *Journal* d'Eugénie de

---

<sup>33</sup> Depuis son silence inexplicable avec Eugénie sur le projet d'éditer Maurice, Barbey ne cesse de dire qu'il tient ce projet à coeur. En janvier 1844 il affirme ainsi à Trébutien: «Oui, mon ami, j'éditerai Guérin et j'écrirai sa vie» (Barbey d'Aurevilly, *Correspondance I*, p. 153). Et finalement il n'est ni éditeur, ni biographe des de Guérin. Faute de documents de première main, les chercheurs ne parviennent pas à en résoudre le mystère. Voir à ce sujet *Ibid.*, p. 155.

<sup>34</sup> Pour les motifs de Barbey de reprendre le rôle de co-éditeur des *Reliquiae*, voir l'étude de Norbert Dodille, *Le texte autobiographique de Barbey d'Aurevilly*, Genève, Droz, 1987, 313 p.

Guérin que lui a lu Maurice de Guérin<sup>35</sup>. Plus encore, après la mort de celui-ci, Barbey devient le destinataire du *Journal* d'Eugénie de Guérin et entre définitivement dans le texte de cette dernière... Un autre élément qui s'avère également capital dans sa décision de se joindre à Trébutien dans la publication des Guérin, c'est la notice qu'il fait pour les *Reliquiae* d'Eugénie de Guérin, dans laquelle il parle forcément de lui-même. Sans oublier non plus les dédicaces qu'il adresse aux grands noms du monde littéraire français, qui deviendront éventuellement un référent utile à la publication de son propre texte:

Le livre (d'une autre) sert de support et de référent à l'inscription du texte barbeyen [...]. Ainsi se met en place un corpus de dédicaces que seule a pu rendre possible la publication des lettres d'Eugénie de Guérin: c'est là un nouveau bénéfice que tire Barbey (et le lecteur des lettres) de cette opération<sup>36</sup>.

C'est sous l'influence de tous ces aspects que Barbey retourne au projet d'édition des de Guérin et co-édite les *Reliquiae* avec Trébutien en 1855.

---

<sup>35</sup> Dans son *Memoranda*, Barbey évoque souvent les passages du *Journal* d'Eugénie de Guérin que lui a lus son ami Maurice: «Guérin est venu. [...] Pendant que je m'habillais, Guérin m'a lu le *Journal* de sa soeur, cette Pythonisse de la solitude, à laquelle je trouve trop de Dieu dans le sein» (le 22 septembre 1836, *Memoranda* 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>, Paris, Typographie François Bernouard, 1927, p. 25-26).

<sup>36</sup> Norbert Dodille, *op.cit.*, p. 38. Et l'auteur d'ajouter: «Ce que Barbey songe à publier, sous la forme de Notes, ou de Notice, ou dans le recueil qu'il veut intituler *Guériniana*, c'est son propre texte épistolaire [...] avec ce droit que lui confère, à lui Barbey, la mort des Guérin. On comprend l'importance que Barbey accordait à un tel projet» (*Ibid.*, p. 39).

\*

Après deux ans de correspondance intense entre les deux éditeurs<sup>37</sup>, on parvient à une édition privée du journal intitulé *Reliquiae* en décembre 1855 «sous la réserve encore d'une demi-publicité<sup>38</sup>». Tirée à 50 exemplaires, cette édition est assumée financièrement par Trébutien<sup>39</sup>. Les éditeurs tout comme la famille de Guérin fondent l'immense espoir sur cette édition qui devait déterminer l'avenir des projets de publication des oeuvres de la soeur et du frère disparus. Autrement dit, ces 50 exemplaires portent chacun la mission précise de lancer le volume, de plaire à la critique et d'enchanter le lecteur<sup>40</sup>. Barbey confie ainsi à Trébutien: «Le placement de chaque exemplaire de notre volume doit être un placement d'usurier de génie. Il doit nous rapporter deux cents pour cent ou nous serions des imbéciles!<sup>41</sup>», calcule

---

<sup>37</sup> La correspondance entre Trébutien et Barbey connaît plusieurs suspensions. Leur première brouille date du 5 avril 1837 au 14 mai 1841, pour ensuite reprendre après la mort de Maurice de Guérin. Voir à ce sujet Norbert Dodille, *op.cit.*, p. 103.

<sup>38</sup> Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, vol. 15, p. 2.

<sup>39</sup> Jean-Luc Pire, «G.-S. Trébutien et la postérité littéraire de Maurice de Guérin au XIX<sup>e</sup> siècle», *L'Amitié guérinienne*, 1992, p. 17.

<sup>40</sup> Voir à ce sujet ses lettres à Trébutien les 7 et 14 février 1856; *Correspondance générale V*, Paris, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1985, p. 32-40.

<sup>41</sup> Lettre de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, citée par Christine Planté, «L'intime comme valeur publique», Mireille Bossis (sous la direction de), *La lettre à la croisée de l'individuel et du social*, p. 84.

ingénieusement l'éditeur. Pour s'assurer du succès des éditions privée et éventuellement publique du *Journal* d'Eugénie de Guérin, les éditeurs font face, a priori, à un problème fondamental. Comment transformer un texte privé «en une oeuvre d'art capable de toucher le public<sup>42</sup>», de susciter l'intérêt du lecteur? En d'autres termes, comment formuler une «nouvelle» énonciation des textes sans altérer son énonciation première? Ce passage d'un état d'énonciation à un autre, passage nécessaire à la mise en place d'une instance de lecture autre que privée, sera accompli par des retouches qui intègrent au texte original des nouvelles formes de lecture. De telles interventions dans un texte privé ne sont pas nouvelles. La publication de la correspondance de Mme de Sévigné est à ce propos très révélatrice et fait état d'une pratique fort répandue<sup>43</sup>.

Dans le cas du *Journal* d'Eugénie de Guérin, ce qu'il faut ennoblir pour rejoindre la sensibilité du lecteur de l'époque, c'est la figure de la soeur aimante: «Tout le monde comprend une soeur qui pleure son frère», écrit Barbey le 28 octobre 1855, qui tient à souligner la valeur marchande d'une telle

---

<sup>42</sup> Roger Duchêne, *Écrire au temps de Mme de Sévigné*, Paris, Librairie Philosophique, J. Vrin, 1982, p. 174.

<sup>43</sup> Roger Duchêne soutient d'ailleurs à ce sujet: «[...] le texte ne peut devenir public ou semi-public sans avoir été profondément remanié en fonction de l'attente présumée des lecteurs. Les éditeurs, en préjugant du goût du public, ont inscrit dans le texte une certaine forme de lecture, différente de celle qui était en quelque sorte programmée dans la lettre originale. Ils ont par là contribué à constituer les lettres de Mme de Sévigné en objet littéraire[...]» (p. 225).

figure: «[...] et voilà ce qui peut faire un jour, ajoute-t-il en effet, un véritable succès de nombre à Eugénie [...]»<sup>44</sup>. Ainsi le thème de l'amour fraternel, le mobile de l'intervention éditoriale, est mis de l'avant par les éditeurs: «c'est l'expression de la tendresse fraternelle qui tient encore la première place dans ce recueil...»<sup>45</sup>, écrira à son tour Trébutien dans la préface des *Lettres*. Il est évident que la figure de la soeur pleurant la mort du frère est une image infaillible en ces temps de malheur, où sévit la tuberculose qui arrache par milliers les jeunes frères des bras de leur soeur aimante. Ce sentiment entre le frère et la soeur, mis en relief par les éditeurs, touche une corde sensible des lecteurs de l'époque: «Ceux qui ont des morts à pleurer aimeront toujours à lire Eugénie de Guérin»<sup>46</sup>, constate encore un demi-siècle plus tard Émile Barthés.

\*

Une fois déterminée l'orientation éditoriale, on s'attaque aux «opérations de mainmise sur le texte d'Eugénie de Guérin»<sup>47</sup>. Première consigne: donner une pureté au texte. Barbey d'Aurevilly écrit à ce sujet à Trébutien:

la Gloire d'Eugénie doit avoir sa pudeur [...] nous

---

<sup>44</sup> Lettre de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, citée par Christine Planté, «L'intime comme valeur publique», p. 85.

<sup>45</sup> «L'Avertissement de l'éditeur», *Lettres*, 1864, p. 5.

<sup>46</sup> Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. II, p. 8.

<sup>47</sup> Norbert Dodille, *op.cit.*, p. 36.

voulons que le suaire d'Eugénie ait la blancheur pure de ce talent virginal<sup>48</sup>.

D'ailleurs s'il y a des choses trop intimes [...] trop troublantes pour la pudeur de sa mémoire, nous jetterons la feuille de vigne du respect sur les dénuements du coeur<sup>49</sup>.

Ainsi seront biffés du *Journal* les passages qui ont trait à la vie intime des de Guérin. Dans la préface du *Journal, lettres et Poèmes* de Maurice de Guérin, Trébutien justifie les fréquentes et longues mutilations qu'il impose au texte au nom de la sauvegarde de la vie privée des de Guérin:

[...] leur caractère confidentiel ne permet pas de les transcrire en entier. Pour tout ce qui touche aux détails intimes de la vie domestique, il y a des limites où la curiosité des plus légitimes doit s'arrêter<sup>50</sup>.

Pour donner une image de vierge chrétienne, les cahiers d'Eugénie de Guérin subissent donc des coupures abusives. Les

---

48 Lettre à Trébutien le 12 février 1855, *Correspondance générale IV*, p. 175.

49 Lettre de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, citée par Christine Planté, «L'intime comme valeur publique», p. 85.

50 Préface de Trébutien au *Journal, lettres et Poèmes*, Paris, Didier et Cie, [s.d.], p. VI. Les retranchements des éditeurs dans les lettres et les cahiers d'Eugénie de Guérin sont nombreux. En particulier, devant les scrupules de Marie de Guérin qui ne veut dévoiler aucun indice privé et intime susceptible d'entacher l'image des Guérin, Barbey rédige ainsi une lettre pour calmer l'esprit de Marie qu'il retranscrit d'ailleurs dans sa lettre à Trébutien; en voici un extrait: «Les fragments de lettre que nous publions de Mlle Eugénie sont des lettres choisies pour l'honneur de sa mémoire, à elle, et pour l'honneur du Génie de son frère. [...] Ce qui était trop intime de ton ou de détail a été RETRANCÉ par moi, avec quel soin!» (*Correspondance générale IV*, p. 303. Les soulignements sont de Barbey).

exemples cités par Wanda Bannour<sup>51</sup> et Christine Planté<sup>52</sup> montrent les critères d'élimination des éditeurs: tous les passages susceptibles d'entacher l'image de parangon d'Eugénie de Guérin tombent sous l'épée des éditeurs. Sont biffées toutes évocations de sensualité ou de sentiment immodeste, qui pourraient compromettre le portrait de la femme vertueuse. Un tel exercice de purification modifie, il va sans dire, la compétence textuelle des lecteurs et contribue par là à orienter la réception même de l'oeuvre. Non seulement les passages qui «[...] n'apporte[nt] que du trouble dans l'esprit du lecteur<sup>53</sup>» sont supprimés, mais aussi les lacunes sont remplies par les éditeurs:

Quand au remplissage à faire dans les deux pages blanches d'Eugénie, c'est moins aisé car [...] je ne vois nullement avec quoi nous pouvons remplir ce hiatus blanc. Est-ce avec du texte d'Eugénie? Est-ce avec de mon texte? Si c'est du sien, où couper? Si

---

<sup>51</sup> Les sautes d'humeur imprévisibles d'Eugénie posent aussi un problème à son image de femme chrétienne. Ainsi le passage du 14 mars 1836 où après le plaisir que procure à Eugénie l'échange de boucle de cheveux avec un enfant, l'éditeur Trébutien finit cette journée ainsi: «La réflexion me plonge vite au fond de toute chose où je vois le néant». L'édition Barthés rétablit les passages retranchés par Trébutien: «Néant dans la poésie, néant dans l'étude, néant dans le savoir, néant dans les affections, néant dans tout» (Wanda Bannour, *Eugénie de Guérin une chasteté ardente*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 88).

<sup>52</sup> Parmi les nombreuses coupures auxquelles se livrent les éditeurs, l'attrait à la sensualité est soigneusement omis par Trébutien. En évoquant le lait d'une chèvre, Gazelle, l'édition Trébutien s'arrête ainsi: «Je l'aime pourtant plus qu'elle ne croit pour le bon lait qu'elle nous donne». La phrase suivante est, quant à elle, biffée: «C'est moi qui la trait, et, roub, roub, ce lait coule de ses mamelles dans mon estomac comme d'une bouteille dans l'autre [...]» (Christine Planté, «L'intime comme valeur publique», p. 85).

<sup>53</sup> Lettre de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, citée par Norbert Dodille, *op.cit.*, p. 37.



c'est du mien, qu'inventer<sup>54</sup>?

Ces nombreuses coupures et remplissages altèrent sérieusement l'authenticité du texte d'Eugénie de Guérin. Ils corrompent considérablement le sens original du texte initialement inscrit par la diariste. Mais voilà, c'est sans doute le prix à payer pour accorder au *Journal* d'Eugénie de Guérin son droit de passage vers le monde littéraire. Ces retouches, amputations et ajouts sont-ils vraiment nécessaires? Ne transforment-ils pas quelque peu le *Journal* en une oeuvre de fiction? Barbey d'Aurevilly se montre défensif sur ce sujet:

Les futés littéraires, les Bibliophiles *Jacob* [...] prétendent que je suis l'auteur des *Lettres* d'Eugénie. Ils ajoutent, ces hommes sagaces et raisonneurs, qu'Eugénie et Maurice de Guérin sont des *personnages* de Roman inventés par le Romancier d'Aurevilly qui a fait mieux que Joseph Delorme<sup>55</sup>.

Malgré son talent de réplique et sa plume impardonnable, Barbey d'Aurevilly ne parvient pas à étouffer l'opinion littéraire qui lui reproche d'avoir «fabriqué» le modèle d'Eugénie de Guérin...

\*

---

<sup>54</sup> Lettre de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, citée par Christine Planté, «L'intime comme valeur publique», p. 89.

<sup>55</sup> Lettre du même au même, le 17 mai 1856. Voir *Correspondance générale* V, p. 148. Les italiques sont de Barbey.

Le travail acharné de G.S. Trébutien et de Barbey d'Aurevilly sur le texte d'Eugénie de Guérin est fait dans le but de solliciter de certains milieux une éventuelle promotion de l'auteure. Aussi les éditeurs multiplient-ils les démarches auprès des grandes figures littéraires de l'époque: Sainte-Beuve, Lamartine, Baudelaire, Alfred de Vigny, Victor Cousin... Ils leur envoient un exemplaire des *Reliquiae* d'Eugénie de Guérin et leur demandent de parler d'elle dans les journaux<sup>56</sup>. Par exemple, pour s'assurer que la presse parle d'Eugénie, Barbey fait alors appel à Louis Veillot; le 20 mars 1856, il écrit à Trébutien:

Il [Louis Veillot] promet un mot et un mot de lui vaut dix articles des prostituées littéraires qui vomissent l'éloge [...] Veillot marquera, comme un mordant, sur la presse parisienne et en exaltera la curiosité<sup>57</sup>.

Ainsi se met en place une campagne de promotion de l'oeuvre afin de lui assurer une envergure nationale. Quelques bons mots de la part des écrivains en vue de l'époque contribueront, pense-t-on, à la percée commerciale et littéraire de la future édition publique du *Journal*. En même temps on espère que l'intervention de ces romanciers et poètes prestigieux catalysera «l'horizon d'attente» des lecteurs. Ainsi le procédé ne date pas d'aujourd'hui; au milieu du XIX<sup>e</sup>

---

<sup>56</sup> Voir par exemple la lettre de Barbey à Louis Veillot, le 5 mars 1856 et celle à Charles Baudelaire, le 25 mars 1856 (Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale* V, p. 64 et p. 85).

<sup>57</sup> Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale* V, p. 78.

siècle, il était ainsi courant de faire appel aux «acteurs du système littéraire [...] de] défendre ou [de] rejeter la pertinence de certains modèles [...]»<sup>58</sup>. À cet égard, l'intervention élogieuse de Sainte-Beuve en faveur des *Reliquiae*, - intervention «signé[e] par une plume qui a autorité officielle<sup>59</sup>» suivant les mots de Barbey d'Aurevilly - demeure décisive quant à l'accueil que réservera le public à Eugénie de Guérin et à l'édition publique de son *Journal*.

\*

Mais la gloire littéraire d'Eugénie de Guérin passe inévitablement par la reconnaissance de l'Académie française. Aussi faudra-t-il trouver, écrit Barbey, «[...] un Académicien d'influence et de zèle qui se charge[ra] de présenter les *Reliquiae*<sup>60</sup>». Malheureusement, aucun Académicien ne semble vouloir prêter son nom. Après maints efforts, et ce, jusqu'à l'apparition de l'édition publique, c'est enfin par l'entremise de Lamartine, d'Alfred de Vigny, de Victor Cousin et de Villemais, qui forment un cercle d'influence susceptible d'orienter le vote<sup>61</sup>, que le *Journal* d'Eugénie de Guérin obtient finalement un Prix Montyon en 1863<sup>62</sup>. Le triomphe à

---

<sup>58</sup> Schmidt, cité par Elrud Ibsch, «La réception littéraire», Marc Angenot et Edmond Cros (sous la direction de), *Théorie littéraire: Problèmes et perspectives*, Paris, PUF, 1989, p. 260.

<sup>59</sup> Lettre de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, le 14 février 1856; voir *Correspondance générale* V, p. 38.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 65-67.

<sup>62</sup> Voir Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale* V, p. 15-

l'Académie française assure dès lors la postérité d'Eugénie de Guérin.

Le couronnement de l'Académie française ne vient pas sanctionner seulement la forme littéraire du *Journal*, il reconnaît aussi son auteure comme modèle féminin. La promotion de l'oeuvre d'Eugénie de Guérin s'inscrit dans la tradition catholique française de promouvoir les oeuvres féminines. La reconnaissance des écrits féminins par le biais de la vertu date de très loin, comme le remarque d'ailleurs Michela De Giorgio:

L'élaboration par les catholiques d'un modèle spécifiquement féminin utilisant ses ressources sentimentales comme un correctif moral vis-à-vis des hommes est plus aisée dans la tradition littéraire française où la «féminité du coeur» a été illustrée par de grands textes de Mme de Sévigné à Mme de La Fayette où la touche féminine, savante et légère, s'exprime dans la trame des rapports privés<sup>63</sup>.

Dorénavant, le nom d'Eugénie de Guérin symbolise ainsi les vertus féminines, l'amour maternel et l'image de la soeur aimante. Ces figures véhiculées dans son *Journal* seront largement exploitées<sup>64</sup> et constituent effectivement les

---

239; et également Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. II, p. 307. Mentionnons également que le Prix Montyon est considéré comme un prix de «morale» littéraire.

<sup>63</sup> Michela De Giorgio, «La bonne catholique», Georges Duby et Michelle Perrot (sous la direction de), *Histoire des femmes en Occident*, 4, Paris, Plon, 1991, p. 171.

<sup>64</sup> Voir à ce sujet Émile Barthés qui écrit: «[...] Eugénie de Guérin devient le symbole de la soeur pleurant la disparition d'un frère et apparaît comme un remarquable modèle de douleur chrétiennement supportée» (*Eugénie de*

principaux leitmotifs de la promotion d'Eugénie de Guérin en France. Les articles et les études qui envahissent les revues et journaux de l'époque réaffirment tous ces aspects. Le rôle que jouent les milieux catholiques dans le succès du *Journal* d'Eugénie de Guérin est prépondérant tout au long de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est par la promotion religieuse que le *Journal* atteint des milliers de lecteurs et de lectrices partout en France. Nous verrons plus loin que c'est encore par les mêmes milieux religieux que les oeuvres d'Eugénie de Guérin traversent l'océan et pénètrent dans les milieux catholiques et protestants nord-américains.

\*

Ainsi de la découverte des cahiers d'Eugénie de Guérin, à leur publication, nous voyons toute une intervention de la part des éditeurs dans la correction du texte du *Journal* et dans l'envoi d'exemplaires à des personnalités littéraires susceptibles d'assurer la promotion de l'oeuvre. D'un texte privé à l'oeuvre littéraire et publique, le *Journal* traverse un passage significatif et connaît un cheminement fortuné. Son ascension au rang de chef-d'oeuvre français démontre comment une oeuvre, soutenue par un réseau littéraire fort bien organisé et influent, peut atteindre la renommée et le succès commercial.

---

*Guérin d'après des documents inédits*, t. II, p. 3). En effet, le biographe présente le *Journal* comme «le plus beau monument que l'amour d'une soeur a élevé à son frère» (*Ibid.*, t. I, p. 284).

\* \* \*

### 3. Le succès littéraire du *Journal*

Ainsi paru en édition publique, couronné par l'Académie française et soutenu par des instances littéraire et religieuse, le *Journal* d'Eugénie de Guérin ne tarde pas à devenir un des best-sellers de l'époque. Lu par des milliers de jeunes filles, il obtient «[...] un des plus magnifiques succès de librairie [du] siècle<sup>65</sup>». Commence alors la course aux éditions et rééditions du *Journal* et des *Lettres* d'Eugénie de Guérin en France: douze éditions entre 1862 et 1864, une somme de deux cent mille exemplaires, épuisés en deux ans<sup>66</sup>. L'enthousiasme du public pour ces deux oeuvres est incontestable, et ce, non seulement en France mais aussi dans l'Europe tout entière. Un tel succès de librairie est lié sans doute à l'opportunité des décisions que prennent ceux dont l'ambition se mesure en termes de réussite commerciale. Mais l'accomplissement de sa forme et l'originalité de son contenu demeurent, croyons-nous, une autre cause du succès.

Ce qui contribue, à notre avis, à hisser le *Journal* au rang de chef-d'oeuvre littéraire français, c'est la façon dont

---

<sup>65</sup> Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. XI.

<sup>66</sup> Voir à ce sujet «L'Avertissement de l'éditeur», *Lettres*, p. I; et également Jean-Luc Pire, «Trébutien vu du Cayla», p. 261.

Eugénie de Guérin exprime son univers intérieur, en décrivant ses tristesses, ses ennuis ou ses joies quotidiennes sous forme d'un journal destiné à être lu uniquement par son frère. Remarquons que plusieurs éléments recherchés de l'époque sont au rendez-vous: la forme du journal, l'amour fraternel, la mélancolie, les larmes... Ces ingrédients répondent à l'attente d'un public initié qui accueille le *Journal* avec empressement. En ce sens, l'oeuvre d'Eugénie de Guérin concrétise la sensibilité et la tendance esthétiques du temps. Elle correspond à un désir mûri et travaillé par des décennies d'épanchement intime de «l'homme de sentiment<sup>67</sup>».

Le couronnement du *Journal* par l'Académie française en 1863 vient officialiser la place de l'oeuvre dans l'histoire littéraire française. Le geste est hautement significatif, parce qu'il attribue l'autorité et le prestige<sup>68</sup> à une oeuvre dont la forme et le contenu sont tout à fait nouveaux. De fait, ce prix décerné par la plus haute institution littéraire, sanctionne le *Journal* comme modèle moral du genre. On ne cesse d'ailleurs d'en faire l'éloge. Dans un discours prononcé à l'occasion de la distribution des prix de vertu, M. Carné voue avec enthousiasme Eugénie de Guérin à «l'idéal féminin»<sup>69</sup>. Au-delà du couronnement, c'est l'image de la femme

---

<sup>67</sup> Paul Hazard, *La Pensée européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle: de Montesquieu à Lessing*, Paris, Fayard, 1963, 470 p.

<sup>68</sup> Il faut souligner que le *Journal* d'Eugénie de Guérin est le premier journal intime à être couronné par l'Académie française.

<sup>69</sup> Suite au couronnement du *Journal*, l'Académie honore également maintes monographies sur Eugénie de Guérin,

chrétienne qui s'attache dorénavant à la personnalité d'Eugénie de Guérin. La reconnaissance de l'Académie sonne effectivement le départ des études élogieuses qui envahissent alors les journaux et les revues de l'époque: pensons à l'étude de A. Duquesnel dans *Le Messager de la semaine*<sup>70</sup>, à celle de Léon Gautier dans la *Revue du monde catholique*<sup>71</sup>, à celle aussi de Xavier Rondelet dans la *Revue d'économie chrétienne*<sup>72</sup>, et à beaucoup d'autres<sup>73</sup>, qui moussent l'image de la femme vertueuse chez Eugénie de Guérin. De nombreux extraits du *Journal* font aussi l'objet de publication. Ainsi la *Revue du monde catholique* fait paraître, sous différentes rubriques, 40 extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin «qui valent bien, déclare Léon Gautier, les pensées de Joubert et celles de Madame Swetchine<sup>74</sup>». Nombreux sont encore les journaux qui multiplient les recommandations de lecture en faveur du *Journal*. C'est notamment le cas du prestigieux *Journal des demoiselles* (1833-1922) qui porte à l'attention

---

notamment: *La Mission d'Eugénie de Guérin* de M. Pauthe (1874), *Eugénie de Guérin* (1921) d'Ernest Zyromski et les *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne* (1927) d'Émile Barthés.

70 A. Duquesnel, «Eugénie de Guérin», *Le Messager de la semaine*, le 4 juillet 1863. Voir à ce sujet *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* (1801-1941), t. VII, Paris, Éditions de la chronique des lettres françaises, 1941, p. 354.

71 Léon Gautier, «Pensées d'Eugénie de Guérin», *Revue du monde catholique*, t. 5, 1863, p. 62-68.

72 Xavier Rondelet, «Eugénie de Guérin», *Revue d'économie chrétienne*, août 1864. Voir à ce sujet *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* (1801-1941), p. 356.

73 Jacques Madaule écrit pour sa part: «Tant qu'il y aura des femmes et des filles chrétiennes [...] le *Journal* d'Eugénie de Guérin est assuré de l'immortalité» (*La Reconnaissance III*, Lille, Desclée de Brouner, 1946, p. 196).

74 Léon Gautier, *op.cit.*, p. 62.



des jeunes filles le modèle d'Eugénie de Guérin: «Il sort de la vie d'Eugénie de Guérin, telle qu'elle l'a tracée elle-même, une grande leçon de force et de résignation [...]. Ce livre est d'un grand enseignement<sup>75</sup>».

\*

La fortune littéraire d'Eugénie de Guérin, c'est aussi son renom dans les pays voisins européens. Depuis l'édition publique en 1862, le nom d'Eugénie de Guérin paraît en effet dans bien des journaux et revues étrangères. Trébutien reçoit pour sa part maintes offres de traduction du *Journal*. Aussi est-il heureux d'annoncer à Marie de Guérin qu'on lui demande des traductions en hollandais (1868), en allemand (1869) et en polonais (1870)<sup>76</sup>. Les traductions anglaise et américaine du *Journal* paraissent également à Londres et à New-York dès 1865. Outre les traductions, les monographies sur les de Guérin en langues étrangères se multiplient; mentionnons à titre d'exemple, *Maurice and Eugénie de Guérin* d'Harriet Parr<sup>77</sup>, *Cuor di Sorella* d'Ettore Allodoli<sup>78</sup> et aussi un recueil de morceaux choisis en allemand<sup>79</sup>... Nous verrons plus loin dans

---

<sup>75</sup> Mme Bourdon, citée par Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, p. 299.

<sup>76</sup> Voir Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. II, p. 295.

<sup>77</sup> Harriet Parr, *Maurice and Eugénie de Guérin*, London, Chapman & Hall, 1870, 253 p.

<sup>78</sup> Ettore Allodoli, *Cuor di Sorella. Eugénie de Guérin*, Firenze, Felice Le Monnier, 1927. Voir à ce sujet *Bibliographie des auteurs modernes de langue française* (1801-1941), p. 348.

<sup>79</sup> Voir Émile Barthés, *Eugénie de Guérin: Lettres à son frère*

notre thèse comment le monde nord-américain tisse à son tour un réseau de connexions et de promotion autour du *Journal*. Dès 1861 les oeuvres d'Eugénie de Guérin traversent effectivement l'océan pour atteindre les États-Unis, le Canada anglais et le Canada français. Autour des années 1900, le *Journal* et les *Lettres* continuent de se répandre en Europe comme en Amérique du Nord: «[...] la soeur de Maurice compte des dévots convaincus, et son oeuvre continue de rayonner dans les milieux les plus divers<sup>80</sup>», affirme Abel Lefranc en 1910. La renommée d'Eugénie de Guérin se poursuit jusqu'aux années 1940. La Deuxième Grande guerre viendra en quelque sorte mettre un terme, sauf dans certains milieux très catholiques et conservateurs, à cette longue et brillante fortune littéraire.

\*

Inscrit dans l'histoire de la sensibilité romantique, le *Journal* d'Eugénie de Guérin, et dans une certaine mesure, les *Lettres*, sont tributaires des mutations littéraires, culturelles et sociales que connaît le XIX<sup>e</sup> siècle. Non seulement sa forme plaît-elle aux lecteurs initiés de l'époque, mais son contenu correspond à l'image de la femme traditionnelle de mère et d'épouse pieuse. À vrai dire, les tendances esthétique, littéraire et idéologique sont à

---

*Maurice*, (1824-1839), Paris, J. Gabalda et fils, 1929, p. XIV.

<sup>80</sup> Abel Lefranc, *Maurice de Guérin d'après des documents inédits*, Paris, H. Champion, 1910, p. 24.

l'avant-scène de l'avènement et de la fortune du *Journal*. Sa publication devient un événement littéraire qui marque le siècle. Par une sorte de contrepoids, le *Journal* affirme un ordre moral face à un nouvel ordre social par lequel règnent l'ambition, l'argent, le luxe..., et bien d'autres «libertés modernes» du siècle. L'écriture d'Eugénie de Guérin est liée à tous ces bouleversements qui, à leur tour, viennent modifier la condition sociale de la femme. Cette écriture offre un autre tableau social: celui de la paix de l'âme et de la tranquillité de l'esprit qui feront la renommée du *Journal* en France et à l'étranger.

## CHAPITRE II

### LA FEMME ET L'OEUVRE

#### 1. La personnalité d'Eugénie de Guérin

Depuis sa consécration par l'Académie française en 1863, le nom d'Eugénie de Guérin figure dorénavant au palmarès de la littérature française. Le prestige littéraire et l'image de «l'idéal féminin» qu'il projette créent un véritable mythe autour d'elle. Cette déification marque, il va sans dire, la critique guérinienne tout au long de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, voire jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui les chercheur(e)s tentent de revoir la femme et l'oeuvre à la lumière des modèles théoriques d'analyse qui marquent l'évolution de la critique littéraire. Cette volonté d'aller au-delà des idées reçues et des stéréotypes vise à déchiffrer chez Eugénie de Guérin à la fois la femme et l'écrivaine ardentes et passionnées jusqu'ici occultées. C'est dans cette même foulée que nous aborderons, dans ce deuxième chapitre, quelques côtés peu connus de la personnalité d'Eugénie de Guérin. Notre intention est de démontrer que, derrière cette avalanche de louanges, se cache une femme sensible,

sentimentale et romantique. Son penchant mélancolique, son ambition pour la gloire littéraire et son désir de vivre à côté de son frère marquent aussi sa personnalité. Le deuxième volet du présent chapitre sera consacré à la présentation de l'oeuvre d'Eugénie de Guérin. En mettant en relief quelques traits fondamentaux qui caractérisent le texte du *Journal*, tels que le mélange des genres, le rôle du destinataire, la vocation de communication..., nous verrons les aspects textuels de cette oeuvre. Le survol mettra en avant les qualités du *Journal* comme modèle du genre féminin.

\*

Eugénie de Guérin (1805-1848) naquit dans une famille d'ancienne aristocratie provinciale en déclin. Orpheline de mère à 13 ans, elle décide dès lors de veiller sur son petit frère Maurice et de s'occuper du vieux manoir familial (le Cayla) à côté de son père Joseph de Guérin. La fortune modeste des Guérin n'attire pas les chevaliers fortunés. L'apparence effacée de Mlle Eugénie n'aide pas non plus à la cause. La fameuse description de Barbey d'Aurevilly sur la physionomie d'Eugénie de Guérin est très connue: «N'est pas jolie de trait et même pourrait passer pour laide<sup>1</sup>». Même portrait de la part d'Émile Barthés: «De taille moyenne, plutôt petite, elle n'est

---

<sup>1</sup> Cité par Hermann Hofer, «Eugénie de Guérin dans l'oeuvre de Barbey d'Aurevilly», *L'amitié guérinienne*, n° 4, 1971, p. 122.

point jolie<sup>2</sup>». Eugénie de Guérin, qui n'aurait jamais fréquenté un seul homme, reste alors célibataire.

Vivre ainsi sous le toit paternel, Mlle Eugénie voit son existence rythmée au gré des jours et des saisons. Sa vie quotidienne est ponctuée de joies familiales, de sérénité spirituelle, mais aussi de solitude sentimentale, voire d'immense tristesse. Son penchant mélancolique et son inclination à l'introspection demeurent en harmonie avec l'univers champêtre du Cayla. Ses activités journalières sont réparties entre le ménage, la messe et la correspondance avec les chers absents. Cette vie de châtelaine et de solitaire sentimentale cultive chez elle une sensibilité aiguë, un goût profond pour les lettres, propice à une mélancolie vague qui se traduit par l'évocation des souvenirs heureux et par l'amour excessif de la mort et des larmes. Ces caractères profondément romantiques la rapprochent infiniment de son frère Maurice et lui font tenir un journal à la demande de ce dernier.

\*

Depuis plus d'un siècle, les promoteurs lui accolent une image de femme parfaite. Ce qu'ils retiennent avant tout de sa personnalité, c'est son côté pieux et dévoué des Françaises

---

<sup>2</sup> Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t.I, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1929, p. 306.

d'autrefois. Pour tracer un portrait fidèle de la femme, il nous faut donc sortir des idées reçues, de l'univers textuel considéré jusqu'ici comme unique source sur l'auteure: «Qui voudrait, pour découvrir Eugénie [...] s'en tenir uniquement au *Journal* et aux *Lettres* risque d'en avoir une image singulièrement tronquée<sup>3</sup>», écrit à ce sujet Wanda Bannour. Nous croyons, en effet, que le journal intime ne reflète qu'une facette de la personnalité de sa scripteure. Non seulement le monde raconté ne coïncide pas avec le monde racontant - on ne peut pas transplanter réellement le vécu dans un cahier - mais en plus, il y a toujours une part de non-dit dans un journal. Cette lacune irrémédiable laisse libre cours, dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin, à l'épanchement de la piété, au dévouement familial et à l'amour maternel... Or, la seule dimension de la vie familiale ne représente pas l'intégralité de la personnalité d'Eugénie de Guérin. Ses séjours parisiens, ses fréquentations du monde littéraire et sa passion pour la gloire littéraire nous dévoilent les autres côtés de sa personnalité.

Fille de campagne, vivant une existence patriarcale et réservée, Eugénie de Guérin rêve pourtant de la vie à Paris. Sa lettre de 1829 à son frère, étudiant alors à Paris, révèle une Eugénie qui se prête à quitter la vie monotone de la campagne pour celle tumultueuse et mondaine de la ville:

---

3 Wanda Bannour, *Eugénie de Guérin ou une chasteté ardente*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 118.

Alors, au lieu d'une vie pénible et ennuyée au Cayla, tu pourrais te procurer [...] les agréments de la société; car on y en trouve beaucoup dans le commerce des personnes aimables, instruites, vertueuses qui sont répandues dans le monde. Il me paraît que ce sont là les vrais plaisirs de la société qui manqueront toujours à notre campagne<sup>4</sup>.

Ce désir de vouloir connaître le monde, de jouir des agréments de la société contrastent avec l'image «classique» d'une Eugénie de Guérin confinée au foyer, mais heureuse d'être ainsi vouée à l'espace domestique. Ses séjours parisiens en 1838 et en 1841 nous montrent plutôt une Eugénie mondaine et coquette, bien intégrée dans la société parisienne:

Eugénie, de son côté, cette laide de Génie, qui avait passé trente ans à rêver l'amour [...] transportée dans cette serre tropicale des salons de Paris qui ferait éclater les cactus, sentit son coeur fleurir, - pan! pan! - comme un aloès, cette fleur qui déchire son bouton avec le bruit d'un coup de carabine [...]<sup>5</sup>.

Les sorties mondaines et les conversations galantes dans les salons parisiens lui vont bien. Plusieurs passages de son journal attestent d'ailleurs du plaisir de cette vie diversifiée: «Et néanmoins je les aime [...] Je m'enchanté aux conversations distinguées et sérieuses des hommes, comme aux causeries, perles fines des femmes<sup>6</sup>». Contente, elle se

---

4 Lettre à son frère, le 3 février 1829, reproduite par Émile Barthés, *Eugénie de Guérin. Lettres à son frère Maurice (1824-1839)*, Paris, Lecoffre, 1929 p. 25.

5 Lettre inédite de Barbey d'Aurevilly à Trébutien, citée par Abel Lefranc, *Maurice de Guérin*, Paris, H. Champion, 1910, p. 312.

6 Émile Barthés, *Eugénie de Guérin. Lettres à sa famille et*



confesse ainsi à son amie Louise de Bayne: «[...] oui ma chère, j'ai vu le monde et j'en suis enchantée<sup>7</sup>». L'aspect mondain d'Eugénie de Guérin ne correspond pas tout à fait à son image virginale de sainte; il nous indique les ambitions qui agitent son coeur. Femme de souche aristocratique, Eugénie de Guérin accorde une importance naturelle à la richesse et au rang. Sa lettre à son frère Maurice, après l'échec de la proposition de mariage de ce dernier auprès de Louise de Bayne en 1831<sup>8</sup>, montre le froid calcul d'Eugénie: «Elle [Louise] n'est pas aussi riche que nous croyons; j'ai [su] d'elle-même que sa mère avait avalé une bonne portion de sa fortune<sup>9</sup>».

\*

Soeur maternelle ou amoureuse déçue, quoi qu'il en soit, les promoteurs de première heure ont du mal à se prononcer sur les vrais motifs entourant le choix de célibat d'Eugénie de Guérin. Femme ardente et passionnée, conçoit-elle le bonheur

---

à diverses (1839-1848), t. II, Albi, imprimerie coopérative du sud-ouest, 1962, p. XVIII.

<sup>7</sup> Lettre à Louise de Bayne, le 14 février 1833, citée par Wanda Bannour, *op.cit.*, p. 120.

<sup>8</sup> En septembre 1831, Maurice et son père Joseph de Guérin partent pour le Château familial de Bayne dans l'espoir de tisser une union entre Maurice et Mlle Louise. Malheureusement la situation financière des de Guérin et, plus particulièrement, la santé chancelante de Maurice amènent les de Bayne à repousser la proposition. Voici ce qu'écrivit à ce sujet Louise de Bayne, en octobre 1831, à Eugénie: «J'avoue qu'à la place de M. Maurice, j'aimerais mieux m'enthousiasmer d'une vivante que d'une morte» (Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 193).

<sup>9</sup> Émile Barthés, *Eugénie de Guérin. Lettres à son frère Maurice*, p. 85.

possible pour elle? Pourquoi refuse-t-elle à maintes reprises de 1821 à 1840 les offres de mariage<sup>10</sup>? Connaît-elle un rêve doux, un homme capable de troubler son coeur? Les documents inédits publiés par Émile Barthés<sup>11</sup>, Abel Lefranc<sup>12</sup> et la revue *L'Amitié guérinienne* nous permettent de voir, au-delà du dévouement familial, la véritable raison de son désintéret pour le mariage: il s'agit de son sentiment envers son frère. Sur ce point délicat, François Mauriac offre une réflexion convaincante:

[...] une soeur qui ne se marie pas, c'est souvent une femme qui, ayant renoncé à sa propre histoire, à son drame particulier, s'efforce de se maintenir au centre de la vie du frère qu'elle chérit, de cet inconnu dans lequel, avec une passion tenace, elle tente de ressusciter l'enfant qu'elle a bercé sur ses genoux<sup>13</sup>.

En effet, le désir de vivre aux côtés de son frère est le grand rêve d'Eugénie de Guérin: «[...] de telles espérances contribuèrent, à l'âge de seize ans, dans l'année 1821 par conséquent, à lui faire rejeter une proposition de mariage<sup>14</sup>».

---

<sup>10</sup> Suivant Émile Barthés, Eugénie de Guérin aurait refusé en tout trois ou quatre propositions de mariage, toutes pour le même motif de vouloir partager sa vie avec son frère Maurice. La première proposition date de l'année 1821 à l'âge de seize ans, suivie de celle du début de 1832, de la fin de 1839 et aussi du début de 1840. Voir à ce sujet Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 74-75.

<sup>11</sup> Voir Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 75.

<sup>12</sup> Abel Lefranc, *Maurice de Guérin d'après des documents inédits*, p. 254-312.

<sup>13</sup> François Mauriac, «Maurice et Eugénie de Guérin», *Mes grands hommes*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1983, p. 205-206.

<sup>14</sup> Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 75.

Au fil des ans, plusieurs autres propositions sont également refusées pour le même motif. Nous voyons à quel point Eugénie désire sceller sa destinée à celle de son frère.

Il est donc impossible de saisir la personnalité de la soeur sans entrer dans son rapport avec son frère bien-aimé, lequel occupe le centre de sa vie. Grâce aux lettres et au journal destinés au frère, ce cher absent demeure alors présent dans sa vie. D'où le rôle prépondérant que joue Maurice dans le journal de sa soeur. Frère et soeur romantiques, ils échangent des poèmes pour exprimer leur sentiment réciproque:

«Ma soeur Eugénie»

Au front pâle et doux,  
Aux soupirs du vent

...

souvent  
Mêlait sa romance...  
Elle aimait mes rêves  
Et j'aimais les siens  
Divins<sup>15</sup>

«Mon frère au Collège»

...

Mon frère, tu fus arraché  
De la demeure paternelle:  
Combien je répandis de pleurs  
Et combien j'en répands encore<sup>16</sup>

\*

<sup>15</sup> Maurice de Guérin, *Journal, lettres et poèmes*, Paris, Didier, 1864, p. 412.

<sup>16</sup> Poésie inédite d'Eugénie de Guérin à son frère, citée par Abel Lefranc, *op.cit.*, p. 290.

Interprété pendant longtemps sous le seul angle de l'amour fraternel, ce sentiment amoureux fait aujourd'hui l'objet d'analyse de la part des chercheurs<sup>17</sup>. Cet amour fraternel aurait été un amour incestueux... soutient-on<sup>18</sup>. Soeur maternelle ou soeur amante, au-delà de ces interprétations opposées, l'important est de savoir situer ce rapport frère/soeur, croyons-nous, dans le contexte romantique de l'époque. Sachons que les de Guérim ne sont pas le seul couple frère/soeur à vivre un «rapport amoureux» au XIX<sup>e</sup> siècle, profondément marqué par le romantisme<sup>19</sup>. Pensons à Chateaubriand et Lucile, à Balzac et Laure, à Stendhal et Pauline<sup>20</sup>... Ces couples baignent dans un environnement propice à l'expression de leur sentiment. En ce sens, Maurice et Eugénie reflètent fidèlement l'atmosphère de leur temps. Le parallèle qu'établit Eugénie entre la vie fraternelle au Cayla et celle des Chateaubriand au Château de Cambourg démontre bien le contexte environnant:

---

17 Voir à ce sujet les études de Wanda Bannour, *Eugénie de Guérim. Une chasteté ardente*; Chantal Chawaf, *Le Corps et le Verbe* (Paris, Les Presses de la Renaissance, 1992, 294 p.), et également Christine Planté, *La Petite Soeur de Balzac: essai sur la femme auteur* (Paris, Seuil, 1989, 374 p.).

18 Voir à ce sujet l'étude de Chantal Chawaf, *op.cit.*

19 Sur le lien étroit entre le romantisme et le rapport sentimental entre frère et soeur du couple romantique, voir Georges Gusdorf, *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1976, 451 p.

20 Voir à ce sujet Gabrielle Houbre, «De François-René et Lucile à Maurice et Eugénie», *Autrement*, n° 112, 1990, p. 108-115.

C'est ainsi quand on a des frères. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rares, a dit, je crois, Chateaubriand, les moments que les frères et les soeurs passent ensemble sous le toit paternel<sup>21</sup>!

Par rapport aux couples frère/soeur de leur temps, le couple de Guérin se distingue par son côté dramatique. Eugénie survit en effet neuf ans à Maurice, dont la mort en 1839 l'a littéralement anéantie. C'est avec une grande émotion que Sainte-Beuve évoque en 1865 ces neuf années de souffrance: «[...] elle fut pendant neuf années sa survivante douloureuse, son Antigone ou son Électre<sup>22</sup>». Devant l'interdit social, moral et religieux, ce rapport amoureux est profondément refoulé au plan sexuel. Aussi s'exprime-t-il par l'intermédiaire du sentiment et de l'affection<sup>23</sup>. Maurice fait part ainsi à sa soeur de son sentiment à cet égard: «Nous sommes assez loin, je pense des illusions défendues et des voluptés puisées dans une coupe de chair<sup>24</sup>». Du voeu de

---

21 Lettre inédite d'Eugénie de Guérin à Mlle Antoinette de Boisset, avril 1842, citée par Émile Barthés, *Eugénie de Guérin. Lettres à sa famille et à divers*, p. 262.

22 Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, Paris, Michel Lévy frères, vol. 9, 1876, p. 241.

23 Voir à ce sujet Philippe Ariès et Georges Duby (sous la direction de), *Histoire de la vie privée, 4: de la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1987, p. 168.

24 Lettre à sa soeur, citée par Christine Planté, *La Petite Soeur de Balzac*, p. 165. Cette relation amoureuse qu'entretient Eugénie avec son frère Maurice se manifeste à maintes reprises dans leur correspondance. En particulier les échanges de lettres détruites des années 1835-1836. Toujours est-il que la réponse de Maurice à ces lettres «intenses» témoigne du sujet évoqué: «Tu as ajouté à cette lettre beaucoup trop de sens. Elle te supplie de pardonner à son langage maladroit et louche qui t'a conduite en une méprise dont je ne ferais que rire si elle ne t'avait été douloureuse» (Christine Planté, *op.cit.*, p. 165).

célibat à la pratique d'un journal, qui devient l'alter ego du frère, le transfert affectif se fait naturellement: l'un tient la place de l'autre dans la vie affective et psychique d'Eugénie. Par l'écriture, l'absent - le frère-aimé - se fait présent. Au coeur de l'oeuvre féminine réside l'âme du frère chéri et trop tôt perdu...

\*

L'âme du frère, c'est aussi l'âme romantique du siècle: celle qui attendrit la France littéraire des années 1830 et qui permet à ses meilleurs écrivains - Chateaubriand, Lamartine, Hugo - d'atteindre la gloire de leur vivant<sup>25</sup>. Attirée par l'éclat de la gloire, Eugénie convoite, elle aussi, le succès; elle n'hésite pas à mettre à profit ses amitiés, celles entre autres, avec les de Maistre dont le prestige lui paraît enviable. Leur réputation d'écrivain ne la laisse en effet pas indifférente, bien au contraire: «Qui pourrait mieux l'aider que M. Xavier de Maistre<sup>26</sup>» à faire connaître ses poèmes, se demande-t-elle. Malheureusement, ses échecs consécutifs et cuisants aux Jeux floraux (1825-1826)

---

<sup>25</sup> Les Guérin vivent eux aussi aux rythmes de cette mélancolie et du spleen romantique; eux aussi rêvent d'une gloire littéraire. Sur la mélancolie au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, *Saturne et la mélancolie: études historiques et philosophiques: nature, religion, médecine et art*, traduit de l'anglais et d'autres langues par Fabienne Durand-Bogaert et Louis Evrard, Paris, Gallimard, 1989, 738 p.

<sup>26</sup> Jean Balde, *Jeunes filles de France, d'Eugénie de Guérin à Hélène Boucher*, Paris, Éditions Spes, 1937, p. 84.

font avorter ses ambitions littéraires<sup>27</sup>.

N'ayant obtenu aucun succès avec ses poèmes, Eugénie se tourne vers la prose. Les fragments de nouvelles<sup>28</sup> présentés par Émile Barthés trahissent un penchant romantique prononcé chez Eugénie de Guérin. Sans titre, la première raconte l'histoire d'un courtisan devenu missionnaire après avoir perdu l'amour de son prince protecteur et de celui de son fils unique; bien des années après, informé par des chasseurs et conduit par une chèvre, le missionnaire retrouve enfin son fils sur une île lointaine... Intitulée *Hélène*, la deuxième nouvelle décrit l'histoire d'une jeune fille mystérieuse qui prend le voile. Personne dans la congrégation ne connaît son origine. Un jour, la jeune fille se confesse: elle est la fille du dernier descendant de Constantin le Grand... Baigné dans la vogue romantique qui marque la tendance esthétique des années 1830, l'imaginaire d'Eugénie de Guérin est chargé d'emprunts de cette époque riche en penchants intérieurs: l'amour, la tristesse, le mystère...

\*

---

<sup>27</sup> Sollicitée par son père qui nourrit l'immense espérance du talent littéraire de sa fille, Eugénie de Guérin décide de participer aux *Jeux Floraux*, concours poétiques organisés annuellement. Ainsi de la fin de 1824 à 1825, elle essaie en vain plusieurs fois de tenter sa chance. Elle écrit le 29 septembre 1825 à son frère Maurice: «Tu sais que j'avais adressé à l'Académie des Jeux floraux quelques pièces de vers que d'avance on avait couronnées, mais, parvenues au Parnasse, de puissants rivaux l'ont emporté sur moi» (*Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 106).

<sup>28</sup> Barthés n'est pas sûr de quelle année datent ces nouvelles d'Eugénie. Voir *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 73-74.

Nous croyons avoir évoqué quelques côtés moins connus de la personnalité d'Eugénie de Guérin. La description de sa mondanité nous montre une jeune fille sensible, avide de connaître la vie urbaine. Son amour inconditionnel à l'endroit de Maurice explique non seulement sa sensibilité maternelle mais aussi son statut de femme célibataire. Enfin, ses deux nouvelles nous révèlent une Eugénie marquée par l'imaginaire romantique et obsédée par l'amour, la mélancolie et les larmes... Tous ces côtés occultés de sa personnalité démystifient en quelque sorte son image de «l'idéal féminin» telle que nous le présentent ses éditeurs et nous aident à mieux saisir le sens profond, voire caché de ses oeuvres.

\* \* \*

## 2. La présentation du *Journal*

Femme romantique et passionnée, que raconte Eugénie de Guérin dans son journal? Quelles sont les particularités qui distinguent son journal des autres journaux contemporains? Dans quelle mesure le contenu et la forme du *Journal* contribuent-ils à mousser l'image légendaire de l'auteure? Voilà quelques-unes des questions soulevées dans notre présentation du texte d'Eugénie de Guérin. En nous appuyant plus particulièrement sur la perspective de l'intime, nous essayons de montrer les traits qui caractérisent le texte du



*Journal* d'Eugénie de Guérin. Nous évoquerons aussi les circonstances dans lesquelles il est conçu, le mélange des genres épistolaire et diariste, ainsi que le couple privé/public qui traduit la complexité de l'écriture diariste. Voilà les principaux éléments que nous voulons aborder.

\*

Ouvrant le 13 septembre 1834 et fermant le 3 octobre 1841, le *Journal* d'Eugénie de Guérin comprend seize cahiers<sup>29</sup>. Consacrés à la narration de la vie quotidienne au Cayla<sup>30</sup>, ces cahiers relatent l'histoire d'une vie suivant deux temps majeurs: celui avant et celui après la mort de Maurice<sup>31</sup>. Les sept années que dure en effet la rédaction du *Journal* sont jalonnées principalement par la pensée du frère absent, la vie familiale au manoir avec son père Joseph de Guérin, sa soeur cadette Marie, ainsi que son frère aîné Erembert. Eugénie y

---

<sup>29</sup> Les éditions de Trébutien ne comprennent que douze cahiers, qui s'ouvrent le 15 novembre 1834 et se ferment le 31 décembre 1840. L'édition d'Émile Barthés offre une version complète du *Journal* en y ajoutant les quatre cahiers absents de l'édition trébutienne.

<sup>30</sup> Il aurait été fastidieux de résumer un par un le contenu des seize cahiers. Aussi avons-nous cru bon de reproduire (voir pages suivantes) la table des matières de l'étude d'Émile Barthés sur le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Cette table des matières offre aux lecteurs une excellente synthèse non seulement du contenu des cahiers, mais aussi du contexte historique, social et familial qui entoure la rédaction du *Journal*.

<sup>31</sup> Maurice quitte le toit paternel pour le séminaire de l'Esquile à Toulouse le 5 janvier 1822. Il entre au collège Stanislas à Paris le 2 octobre 1824. Il fera de brefs retours au Cayla au cours des étés 1829 et 1837. Il y reviendra mourir le 19 juillet 1839.

# TABLE DES MATIÈRES

## CHAPITRE I

### LES LOINTAINS ANCIÈTRES

I. LES SOURCES DE L'HISTOIRE DES GUÉRIN DU CAYLA. — II. XVI<sup>e</sup> SIÈCLE : L'établissement au Cayla. — III. XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLES : Uno gentilhomme en Languedoc sous l'Ancien Régime. — IV. FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE : Antoine de Guérin. — L'influence ancestrale dans Eugénie et Maurice de Guérin.... 3

## CHAPITRE II

### LA FAMILLE

I. JOSEPH DE GUÉRIN : Education et premières années. — Son mariage. — Ses vertus morales. — Ses qualités intellectuelles. — *Les Essais*. — II. GEORGE FONTANÈLES : Son origine et ses vertus..... 18

## CHAPITRE III

### LE CAYLA

Respect dont il est entouré. — Dessins de Raymond de Rivière et lithographies. — Les aquarelles de M<sup>me</sup> Maucesse-Lecœur. — Descriptions littéraires par Lamartine, Gabriello Dolzani, Anatole Le Braz, M. Zyromski, etc. — Le Pays Albigeois. — La Vère et Cahuzac. — Andillac. — D'Andillac au Cayla. — Le château. — La terrasse. — Modifications apportées au Cayla du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. — La cuisine. — La grande salle. — La chambre de Maurice. — La chambrette..... 27

## CHAPITRE IV

### L'ENFANCE

Naissance d'Eugénie. — Vioux-en-Albigeois. — Premiers souvenirs. — Dispositions morales de l'enfant. — L'action d'une mère. — La première éducation. — Les légendes du Cayla. — L'influence paternelle. — Maladie et mort de M<sup>me</sup> de Guérin. — Développement de l'âme religieuse d'Eugénie. — *Résolutions faites en la quatorzième année et Règles de vertus*. — Les exagérations de sa piété. 44

## CHAPITRE V

### L'APPRENTISSAGE DE LA VIE

Retour au Cayla. — Eugénie à l'âge de quatorze ans. — Premières démarches d'un père pour l'éducation de ses enfants. — Nouvelles tentatives. — Maurice sera-t-il prêtre ? — Préceptorat de l'abbé Salabert. — Requête en faveur d'Eugénie et de Mario. — Lutte de Joseph de Guérin contre la pauvreté. — L'administration municipale d'Andillac. — Education d'Eugénie. — Maurice à l'école de sa sœur. — *Les Juvenilia*. — *Fragments de nouvelles*. — Une proposition de mariage écartée. — Départ d'Erombert pour Montpellier..... 62

## CHAPITRE VI

### DANS L'ANXIÉTÉ DE L'AVENIR

Départ de Maurice pour l'Esquilo. — Ses vacances au Cayla. — Augusto Raynaud et Victor Mathieu. — Débuts de Maurice à Stanislas. — Les études d'Erombert. — Erombert en quête d'une place. — Les embarras financiers de Joseph de Guérin. — La paroisse d'Andillac. — Aide qu'Eugénie apporte à son père. — Ses sorties du Cayla. — Voyage en Quercy. — Baptême d'Althénaïs d'Adhémar..... 77

## CHAPITRE VII

### LA FORMATION LITTÉRAIRE

Le problème. — Réponse traditionnelle. — Solution vraie. — I. CORRESPONDANCE AVEC MAURICE. — Lettres adressées à Toulouse. — Lettres adressées à Paris. — Conseils littéraires donnés à son frère. — Résultats heureux de cette correspondance pour la formation d'Eugénie. — II. LEÇONS : Amour de la lecture. — Manière de la comprendre. — Les cahiers d'*Extraits*. — III. POÉSIES : Premiers vers. — *Les Essais poétiques*. — Les Joux Floraux. — Les archives de l'hôtel d'Assézat. — Concours de 1825. — Concours de 1826. — Un cours de versification par correspondance. — Travail poétique de 1826. — Poils succès à Gaillac. — 1827. Diminution du zèle poétique. — 1828. Talonnements. — Echec définitif aux Joux Floraux. — Conclusion..... 90

## CHAPITRE VIII

### LE SÉJOUR DE VICTOR MATHIEU EN ALBIGEOIS

Maurice ne sera point prêtre. — Victor Mathieu est chargé d'en apporter la nouvelle. — Déception éprouvée au Cayla. — Consultation de l'abbé Buquet par Maurice. — Eugénie à Albi dans la famille Mathieu. — Visites et promenades. — Eugénie à Gaillac avec Victor Mathieu. — La société gaillacoise. — La famille de Bayne. — Enfance de Louise. — Premier rencontre d'Eugénie et de Louise. — Retour de Victor à Paris..... 116

## CHAPITRE IX

### L'APPUI MORAL D'UNE SŒUR

Correspondance de Maurice en 1828, peu expansive et rare. — Traits principaux de sa physionomie morale : réverie, déflanco de lui-même, indifférence religieuse. — Vacances de 1828, à Paris. — Correspondance poétique avec Eugénie. — Il demande à Eugénie son appui moral. — Deux âmes semblables. — Eugénie détourne son frère de se fixer au Cayla. — Elle l'arrache à la mélancolie et au pessimisme. — Vacances de Maurice au Cayla en 1829. — Son retour à la piété. — Lettres d'Eugénie et de Maurice de 1829 à 1832. — Mort de Victor Mathieu. — Eugénie pousse son frère au travail régulier et suivi. — Retour de Maurice au Cayla en août 1830..... 120

## CHAPITRE X

### PREMIERS DÉVELOPPEMENTS D'UNE GRANDE AMITIÉ

Vie mondaine de Louise de Bayne. — Les Missions en France. — Les Pères Petit et Guyon. — Mission de Saint-Michel de Gaillac (mars-avril 1829). — Influence de cette mission sur Eugénie. — L'hiver de 1829-1830. — Premières lettres d'Eugénie et de Louise de Bayne. — Visite de Cordes et voyage à Toulouse. — Le sentiment de la nature..... 142

## CHAPITRE XI

### RAYSSAC

Louise de Bayne à Albi, en juin 1830. — Son départ pour les Montagnes. — Rayssac, son château et ses habitants. — M. Brandouin. — Etal d'âme de Louise. — Le milieu familial : M. de Bayne, Pulchérie, Léontine et Charles. — Portrait moral de Louise. — Son emploi du temps : lectures, visites, correspondance. 153

## CHAPITRE XII

### LES LETTRES D'EUGÉNIE DE GUÉRIN ET DE LOUISE DE BAYNE

Développement de cette correspondance. — Comment Eugénie et Louise conçoivent et rédigent leurs lettres ? — Comment elles assurent leur transmission ? — Accueil qu'on leur réserve à Rayssac et au Cayla. — Principaux mérites de ces lettres. — Constitution du dossier guérinien par Pulchérie de Bayne. — Édition de 1864 par Trebutien. — Projet de Gandar. — Publication de 1924-1925. . . . . 172

## CHAPITRE XIII

### CHRONIQUE POLITIQUE ET VOYAGES A RAYSSAC

I. HISTOIRE GÉNÉRALE ET HISTOIRE LOCALE AU DÉBUT DE LA CORRESPONDANCE D'EUGÉNIE À LOUISE. — Faits se rapportant à l'histoire générale. — L'Albigeois et la Révolution de Juillet ; attachement de la noblesse à la cause d'Henri V ; solution de trois cas de conscience ; quelques épisodes des luttes politiques. — II. VOYAGES A RAYSSAC. — Eugénie et Erumbert (juin-juil. 1831). — Maurice et son père (3 sept. 1831). — Eugénie et Maurice (août-sept. 1832). — Le rêve brisé de Maurice n'allère pas l'amitié de Louise et d'Eugénie. . . . . 184

## CHAPITRE XIV

### PREMIÈRE EXPÉRIENCE DU MONDE

Départ de Maurice pour la Chenale. — Philibert de Roquefeuil. — En route pour Gaillac. — La maison de Thézac. — Divisions politiques. — Emilio de Viadar. — La confection d'une robe. — Liste, contre de carlisme. — Les soirées de Gaillac. — Retour au Cayla. — Impressions. — Les lettres d'Eugénie à l'Isle de France. . . . . 195

## CHAPITRE XV

### UNE GUIRLANDE D'AMIES

Une Amie faite pour l'amitié. — I. LES PARENTES-AMIES : Gabrielle de Bellerive ; Lucie Groc de Salmiech ; Marie de Thézac ; Julie et Euphrasio Mathieu ; Félicité Raynaud. — II. LE GROUPE DE GAILLAC : Olympe et Nérine de Tonnac. — III. LE GROUPE DE LISLE : Irène Compayré ; Noémie et Augustine de Gélis ; Antoinette de Boissel. . . . . 208

## CHAPITRE XVI

### LES DEUX AMIES

L'amitié est la grande muse inspiratrice de la correspondance d'Eugénie de Guérin et de Louise de Bayne. — Les deux amies rêvent d'écrire un livre sur l'Amitié. — Elles en composent le Journal. — L'amitié est un besoin profond de leur cœur dont la naissance s'explique par la loi des contrastes, et la durée par le tact et la confiance réciproque d'Eugénie et de Louise. — Elle est sans cesse grandissante et ne connaît pas d'exagération. — C'est une chose sainte, pure, chrétienne qui contribue au perfectionnement de leur cœur. — Louise accepte volontiers la direction de son amie. — L'amitié de Louise et d'Eugénie comparée à celle de Montaigne et de la Boétie. . . . . 228

## CHAPITRE XVII

### LE SENS DU DIVIN

I. L'ACHEMINEMENT VERS DIEU : Séjours à Gaillac. — Jubilé d'Albi (1834). — La direction de M. Bories et de M. Fionzel. — Douils nombreux. — A la recherche de la volonté de Dieu. — Mission et retraite de Lisle. — Carême d'Albi en 1837. — II. LA PIÉTÉ ET LES VERTUS : Les journées d'Eugénie sont réglées comme dans un couvent. — Sa piété sans excès est faite d'efforts quotidiens. — Elle est agissante et lui fait pratiquer les vertus d'humilité, de foi, de charité. — Elle est liturgique. — Elle lui fait voir tout en Dieu. — Eugénie de Guérin se rappo-

cho ainsi, par sa doctrine, de saint Augustin, de saint François de Sales, de Fénelon ; par sa vie, de saint François d'Assise. — Respect dont on a entouré Eugénie avant et après sa mort. . . . . 243

## CHAPITRE XVIII

### ESPÉRANCES ET CRAINTES FRATERNELLES

Maurice de Guérin à la Chenale. — Dispersion des disciples de Lamennais. — La soumission à Rome. — L'hospitalité du Val de l'Arguenon. — Eugénie et M<sup>me</sup> de La Morvonnais. — Mort de Marie de La Morvonnais. — Correspondance entre le Cayla et le Val. . . . . 269

## CHAPITRE XIX

### LES CINQ PREMIERS CAHIERS DU « JOURNAL »

Le 13 sept. 1834 au Cayla. — I. COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LE « JOURNAL » D'EUGÉNIE ET SUR LES CINQ PREMIERS CAHIERS : Le recueil, sa division, son but. Eugénie passe insensiblement de la lettre au Journal intimo. — II. ANALYSE DES CAHIERS. — Le 1<sup>er</sup> (13 sept.-oct. 1834). Mépris de Trebutien. — Le 1<sup>er</sup> (15 nov. 1834-13 avril 1835). Appréciations de Maurice et de Barbey d'Aurevilly. — Le 1<sup>er</sup> (14 avril-15 déc. 1835). Son importance psychologique. — Le 1<sup>er</sup> (mars-mai 1836). — Les lettres secrètes et le voyage de Rayssac. — Le 1<sup>er</sup> (1<sup>er</sup> mai-juin 1837) . . . . . 283

## CHAPITRE XX

### LA VIE AU CAYLA

I. LA VIE FAMILIALE : Les membres de la famille de Guérin. — Union des cœurs. — II. LA VIE AGRICOLE ET ÉCONOMIQUE : Le *Cahier-Journal* de Joseph de Guérin. — Son importance. — Les domestiques. — Les journaliers. — Les travaux des champs. — Revenus et dépenses. — III. LA VIE POÉTIQUE ET RUSTIQUE : Amour d'Eugénie pour le Cayla. — Le sentiment de la nature. — Un modèle de fermière languedocienne. — « Qués acco qué canto aqui ? » . . . . . 303

## CHAPITRE XXI

### L'ÉPANOUISSEMENT INTELLECTUEL

Lectures d'Eugénie de Guérin : ouvrages de piété, autres lectures (écrivains classiques et romantiques). — Poésies qu'elle compose de 1830 à 1840 : appréciation. — Les *Lectures* et le *Journal* : manière de les concevoir. Qualités de leur amour : sensibilité délicate, amour de la nature sans exagération, tendance à la mélancolie vaincue par l'esprit chrétien, sincérité, clarté, sens de la mesure. — Eugénie de Guérin est-elle romantique ? — Dans sa vie, elle n'a rien de l'héroïne de 1830. Comme écrivain, elle est un tempérament classique enrichi des meilleurs apports de son siècle. . . . . 325

## CHAPITRE XXII

### LE TEMPS DES FIANÇAILLES DE MAURICE

Arrivée de Maurice au Cayla. — Sa maladie et sa guérison. — La famille de Gervain chez les Guérin. — Fiançailles. — Les Rapins de Sainte-Marie et M<sup>me</sup> de Maistre. — Correspondance d'Eugénie avec la baronne. — Maurice retourne à Paris. — Le VI<sup>e</sup>, le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> cahiers. — Eugénie s'efforce de faire du bien à M<sup>me</sup> de Maistre. — Les nouvelles de l'Inde. — Séjours d'Eugénie à Montels et à Rayssac. — Derniers préparatifs pour le voyage de Paris. . . . . 345

## CHAPITRE XXIII

### LE MARIAGE DE MAURICE

D'Audillac à Paris. — Arrivée à Paris. — Portrait d'Eugénie par Barbey. — Une semaine chez Raynaud. — Premières impressions parisiennes. — La maison indienne. — Chez Caroline. — Derniers préparatifs du mariage. — Tristesse

TABLE DES MATIÈRES

de Maurice. — Le contrat de mariage. — 15 novembre 1838. — Eugénie comprend qu'elle ne pourra rester avec Maurice. — Dissentiments. — A la veille du voyage en Nivernais..... 371

CHAPITRE XXIV

PREMIÈRE RENCONTRE D'EUGÉNIE ET DE M<sup>me</sup> DE MAISTRE

En route pour le Nivernais. — Le château des Coques. — M. et M<sup>me</sup> de Sainte-Marie. — M<sup>me</sup> de Maistro d'après le portrait littéraire de Barbey (1844) et d'après un pastel de 1838. — Intimités. — Heureuse influence d'Eugénie. — Novors. — Bontés de tous à l'égard de la sœur de Maurice. — Retour de M<sup>me</sup> de Maistro à la piété. — L'oubli du passé. — Retour à Paris. — Tristesse.... 392

CHAPITRE XXV

LES ENSANGLEMENTS DU CŒUR

I. A PARIS. — Le IX<sup>e</sup> cahier. — Projets d'Erenbert. — Entre les Gervain et Eugénie la cordialité n'existe plus. — Aggravation de la maladie de Maurice. — Jalousie de Caro. — Lettre de M<sup>lle</sup> Martin Lafordt à M. de Guérin. — Eugénie se retire chez Raynaud. — Irritation de Maurice. — Transaction du 19 mars. — Jugement sur la brouille. — Chez M<sup>me</sup> de Maistro, hôtel de Hambourg. — Xavier de Maistro. — Départ de Paris. — II. EN NIVERNAIS. — Le X<sup>e</sup> cahier. — Novors, ville triste. — Aux Coques. — Sentiment de la nature. — Emploi du temps. — Lectures. — Projet de publications. — Correspondance. — Impressions sur Barbey. — Tristesses à propos de la santé et de l'état d'âme de Maurice. — Frédéric Dulac et l'arrangement des affaires. — L'annonce du départ pour le Cayla. — Préparatifs du voyage. — Le départ. — III. SUR LA VOIE NIVERNAISE. — De Tours à Bordeaux. — Toulouse et Gaillac. — Arrivé au Cayla. — IV. AU CAYLA. — La mort de Maurice. — Récit laissé par Eugénie. — Recours au prince de Hohenlohe. — Lutte contre la mort. — Les derniers jours. — Les derniers sacrements. — Le dernier soupir et les obsèques..... 405

TABLE DES MATIÈRES ..... 443

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

PLANCHE I. — Eugénie de Guérin, d'après un portrait de M<sup>me</sup> Van den Broek d'Obrenan (vers 1880). ..... IV-V  
 PLANCHE II. — Armoiries de la Famille noble de Guérin du Cayla, d'après un tableau généalogique de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle..... 2-3  
 PLANCHE III. — Le Cayla. Plan du premier étage, d'après un document de 1838 environ ..... 40-41  
 PLANCHE IV. — Le Cayla. Vue extérieure (Cliché E. Barthés)..... 318-319  
 — Le Cayla. L'ancienne cuisine, d'après un cliché de M. Gaubert, photographé à Gaillac..... 318-319

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR..... VII

CHAPITRE PREMIER

AU LENDEMAIN DE LA MORT DE MAURICE

OU LE DEUIL D'UNE SŒUR

I. LA DOULEUR D'EUGÉNIE. — Soir de funérailles. — Première explosion de douleur. — Le XI<sup>e</sup> cahier du *Journal*. — II. LES AGGRAVATIONS DE LA DOULEUR. — Le courrier funèbre. — Les visites de condoléances. — Le départ de Caroline. — Les prières du prince de Hohenlohe. — Changement de l'abbé Fienzel. — Ebranlement de santé de M. de Guérin. — Maladie d'Erenbert. — Débats pour le mausolée de Maurice. — III. LES CONSOLATIONS INEFFICACES. — L'AMOUR DU CAYLA. — Le sentiment de la nature. — La pensée du couvent. — IV. L'APAISEMENT. — Le travail. — L'emploi du temps dans la chambrière. — La prière et la réflexion. — La lecture. — La correspondance. — La religion.... 3

CHAPITRE II

EUGÉNIE DE GUÉRIN ET BARBEY D'AUREVILLE

PREMIÈRE PHASE DE LEUR AMITIÉ

I. LES DOCUMENTS. — Seconde partie du XI<sup>e</sup> cahier du *Journal*. — Le XII<sup>e</sup> cahier. — Le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> cahier. — II. HISTOIRE DE L'AMITIÉ. — Le « frère de Paris ». — Le *Journal* adressé à Barbey. — Fin de l'année 1839. — Victoire chrétienne..... 34

CHAPITRE III

LA MONTÉE DE MAURICE VERS LA GLOIRE

La pensée dominante d'Eugénie. — I. BIOGRAPHIE DE MAURICE D'APRÈS LE JOURNAL DE SA SŒUR : Fragments biographiques. — Le récit des derniers jours et de la mort de Maurice. — Emprunts à Montaigne. — II. L'ARTICLE DE LA « REVUE DES DEUX MONDES » : Dévouement d'Auguste Chopin et d'Auguste Robert à la mémoire de Guérin. — Ils interviennent auprès de Sainte-Beuve et de George Sand. — Lettre sensationnelle de Barbey au Cayla. — Poésie d'Eugénie à Sainte-Beuve. — Impatience. — L'article de George Sand. — Joie et regrets d'Eugénie. — Sa poésie à George Sand. — Débats autour de la mémoire de Maurice. — Proposition du comte de Beaufort, acceptée d'abord, puis rejetée. — Souvenirs de Barbey à ce sujet. — Lettre de Sainte-Beuve à Eugénie. — III. LA RECHERCHE DES MANUSCRITS DE MAURICE : Projet d'Eugénie. — Difficultés de l'entreprise. — Les manuscrits du Cayla. — Les manuscrits de Rayssac. — Les manuscrits bretons. — Reprise de la correspondance entre le Cayla et le Val. — Les articles de la *Revue de l'Ouest*. — Projets des amis de Bretagne. — L'inimitable amitié de Barbey..... 51

## CHAPITRE IV

### EUGÉNIE DE GUÉRIN ET MADAME DE MAISTRE

La mort de Maurice et M<sup>me</sup> de Maistro. — Rôle consolateur d'Eugénie. — Poésies de deuil. — Séjour de M<sup>me</sup> de Maistro aux Coques. — Lettres d'Eugénie. — Redoublement de souffrances. — *Le Journal* pour M<sup>me</sup> de Maistro. — Maternité malheureuse de la baronne. — Nouveaux malheurs. — Projet de voyage en Nivernais. . . . . 81

## CHAPITRE V

### LE VOYAGE EN NIVERNAIS

Départ du Cayla. — A Toulouse. — De Toulouse à Nevers. — Arrivée à Nevers. — Eugénie garde-malade. — L'amitié de Barbey d'Aurevilly. — Visite à Saint-Martin. — Retour à Nevers. — Les manuscrits de Maurice possédés par La Morvonnais. . . . . 103

## CHAPITRE VI

### RUE DU DAUPHIN, HOTEL SOLLY

M<sup>me</sup> de Maistro à Paris. — Visite de Lacordaire. — Importance du second séjour parisien d'Eugénie. — L'enchantement de la capitale. — Le souvenir du Cayla. — Les affaires communales d'Andillac. — Projets relatifs au mariage d'Erembert. — Emploi du temps d'Eugénie. — Le salon de M<sup>me</sup> de Maistro. . . . . 115

## CHAPITRE VII

### LES DETTES ET LA SUCCESSION DE MAURICE

Difficultés financières de Maurice. — Intervention de Barbey en septembre 1839. — Compromis proposé par Raynaud. — Le contrat de mariage de Maurice. — Intervention d'Eugénie. — L'arrangement des affaires. — Rapports d'Eugénie et de Caroline. . . . . 132

## CHAPITRE VIII

### PROJET DE PUBLICATION DES ŒUVRES DE MAURICE ET D'EUGÉNIE

I. LES ŒUVRES DE MAURICE. — Recherches nouvelles des manuscrits de Maurice. — Formation du premier groupe guérinien : Amédée Honée, William Haus-soulier, Auguste Chopin, Barbey d'Aurevilly. — L'esprit et le mode de la publication. — II. LES ÉCARTS D'EUGÉNIE. — Le choinement d'une idée. — La copie de 1841. — *Extraits du Journal d'Eugénie* faits par M<sup>me</sup> de Maistro. . . . . 143

## CHAPITRE IX

### LE SALON DE L'HOTEL DES BAINS DE RIVOLI

Le nouvel appartement de la baronne. — Maladie d'Eugénie. — Voyage à Fliis. — Etat d'âme de M<sup>me</sup> de Maistro. — Un salon parisien sous Louis-Philippe. — La séduction du monde. — Les deux amitiés d'Eugénie : M<sup>me</sup> de Maistro et Barbey d'Aurevilly. — La question du retour au Cayla. . . . . 157

## CHAPITRE X

### LA BATAILLE DES DAMES

I. LE MONTMOR. — Le dernier cahier du *Journal d'Eugénie*. — La version de Barbey. — Erreur du baron Scillière sur la troisième actrice du drame. —

II. LES DOCUMENTS. — *Le Memorandum*. — Les lettres d'Eugénie à sa famille. — III. LE DRAME. — Suppositions de M<sup>me</sup> Duhametot. — Les faits. — Erreurs de Barbey sur M<sup>me</sup> Amédée de Maistro et sur Eugénie de Guérin. — En attendant le départ définitif pour le Cayla. . . . . 171

## CHAPITRE XI

### RETOUR AU PAYS NATAL

Joie d'Eugénie et rétablissement de sa santé. — Confidences à son père. — Le baiser du retour envoyé par Louise de Bayne. — Les amies d'autrefois. — Correspondance avec Rayssac. — Mariage d'Erembert. — Le souvenir de Maurice. — Fin de 1842. — Début de 1843. — La pensée du couvent. — Naissance et mort de la petite Marie. . . . . 195

## CHAPITRE XII

### LA SECONDE MORT DE MAURICE

L'abandon de Barbey. — Les causes de son silence. — La vérité se découvre peu à peu dans l'esprit d'Eugénie. — Tentatives auprès de La Morvonnais et de Paul Quémper pour qu'ils publient les œuvres de Maurice, de 1842 à 1845. — Échec des espérances d'Eugénie. — Barbey fait le demi-aveu de sa faute. . . . . 210

## CHAPITRE XIII

### LA SOLITUDE DE L'ÂME

I. LE SOUVENIR DE M<sup>me</sup> DE MAISTRE : Lettres à La Morvonnais. — Eugénie et la famille de la baronne. — Ses relations avec la comtesse Jenny, avec Adrien de Sainte-Marie, avec la comtesse de Sainte-Marie. — II. MARIAGE ET MORT DE LOUISE DE BAYNE : Max de Tonnac-Villeneuve. — Départ de Louise pour l'Algérie. — Sa mort. — III. DÉPART DE CAROLINE : Caroline à Calcutta. — Son mariage avec M. Vincent. — La famille Vincent. . . . . 222

## CHAPITRE XIV

### L'APPROCHE DU SOIR DE LA VIE

Séjours d'Eugénie à Gaillac. — Projet de testament de M. de Guérin. — Voyage à Caylus. — Le Père François Palau. — 1845. — Naissance de petite Caro. — Tristesse. — Consolations religieuses. — Le témoignage d'une sœur. — *Le Journal spirituel*. — L'hiver de 1845-1846. — Une saison à Canterels. — Retour au Cayla. . . . . 239

## CHAPITRE XV

### MALADIE ET MORT D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

Automne et hiver 1846. — Séjour de Mario de Guérin à Albi. — Mort de Gabrielle de Bellorive. — Gouttes de joie. — Août 1847. — Crise de février 1848. — Les derniers jours et la mort. — Les obsèques. — Le souvenir d'Eugénie. . . . . 256

## EPILOGUE

### PUBLICATION DES ŒUVRES GUÉRINIENNES

Deuils et tristesses au Cayla. — Dévouement de Barbey à la mémoire des Guérin. — Collaboration de Trebutien. — Publication des *Reliquie d'Eugénie*. — Brouille de Barbey et de Trebutien. — Les *Reliquie de Maurice*. — L'édition de vulgarisation. — La gloire d'Eugénie de Guérin. . . . . 269

consigne scrupuleusement, depuis son lever jusqu'à son coucher, ce qui se passe à la ferme, à la cuisine et dans la basse-cour. Les tableaux de sa vie quotidienne sont remplis de descriptions de la température, de la préparation des repas, du contenu des lettres envoyées ou reçues... La mort des gens qui lui sont chers, le mariage d'une amie de la famille ou la naissance d'un enfant, prennent aussi beaucoup de place dans cet échange avec le frère éloigné. Outre l'évocation de son existence plutôt tranquille de femme au foyer, Eugénie note ses sorties au village le jour de confesse, ainsi que ses rares déplacements chez les amies. Les visites que lui rendent les ami(e)s ou les domestiques sont également bien appréciées, et, de ce fait, notées avec soin dans le *Journal*. Les moments libres sont employés la plupart du temps à lire. D'où ses longues réflexions sur certains passages de *Confessions* de saint Augustin, ceux sur les *Sermons* de Bossuet ou encore ceux sur l'*Histoire de l'Église* de Bérault-Bercastel.

La longueur des cahiers est irrégulière. Elle varie suivant les journées ou selon l'intensité des activités: tantôt la narration débute avec un détail du lever matinal; tantôt elle se termine sur une réflexion profonde avant le coucher, permettant ainsi à Eugénie de raconter mille et une histoires de sa vie de femme domestique. Voyons à titre d'exemple, ce qu'elle raconte à son frère Maurice le 29 novembre 1834:

Manteaux sabots, parapluie, tout l'attelage d'hiver nous a suivis ce matin à Andillac où nous avons passé jusqu'au soir, tantôt au presbytère et tantôt à l'église. Cette vie du dimanche, si active, si coureuse, si variée, je l'aime. On voit l'un l'autre en passant, on reçoit la révérence de toutes les femmes qu'on rencontre, et puis on caquette chemin faisant, sur les poules, le troupeau, le mari, les enfants<sup>32</sup>.

Le 9 mai 1837, elle le renseigne aussi sur sa journée:

Une journée passée à étendre une lessive laisse peu à dire. C'est cependant assez joli que d'étendre du linge blanc sur l'herbe ou de le voir flotter sur des cordes. [...] Notre Cayla est bien changé et change tous les jours. Tu ne verras plus le blanc pigeonnier de la côte, ni la petite porte de la terrasse, ni le corridor et le fenestrou où nous mesurions notre taille quand nous étions petits. Tout cela est disparu et fait place à de grandes croisées, à de grands salons<sup>33</sup>.

Certains jours, Eugénie n'enregistre que quelques mots, le manque d'événements ou d'activités atténue ainsi le besoin de raconter au frère son quotidien. D'autres, au contraire, sont remplis de va-et-vient, de mouvements et d'activités qui font prolonger la rédaction; tel celui du 24 septembre 1838:

Point d'écriture ni de retrait ici depuis plusieurs jours; du monde, du monde, tout le pays à recevoir. Nous étions douze à table aujourd'hui, demain nous serons quinze, visites d'automne, de dames et de

---

<sup>32</sup> Eugénie de Guérin, *Journal. Texte complet précédé d'une Lettre aux Lecteurs et suivi d'une Table analytique par Émile Barthés*, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1934, p. 13.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 88.

chasseurs, quelques curés parmi comme pour bénir la foule; la vie de château du bon vieux temps. Ce serait assez joli sans le tracassé du ménage qu'il faut faire<sup>34</sup>.

On remarque aussi que certains cahiers contiennent une dédicace qui annonce d'emblée le contenu du cahier, celle du Cahier IX est empruntée à sainte Hildegarde (1098-1179), religieuse bénédictine, auteure d'un ouvrage mystique *Connais les chemins*:

À Maurice  
O mon très doux et aimable frère, je me dépose dans  
votre âme.

Hildegarde à saint-Bernard

Écrit tout entier à Paris, lors du voyage d'Eugénie pour assister au mariage de Maurice, ce cahier<sup>35</sup> est centré sur l'épanchement du sentiment de la soeur à l'endroit du frère. On y lit en détails les soucis et les angoisses d'une soeur inquiète de la nouvelle vie qu'amorce le frère, ainsi que du développement de sa maladie.

\*

Au plan formel le *Journal* d'Eugénie de Guérin, à la différence des journaux de jeune fille de l'époque, découpés

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>35</sup> Publié pour la première fois en 1911 par le comte de Colleville sous le titre: *Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin* (Paris, Mercure de France).



suivant l'ordre chronologique<sup>36</sup>, est ponctué suivant l'ouverture et la fermeture des cahiers, en voici un exemple:

Cahier I:	13 septembre 1834 - 14 septembre 1834
Cahier II:	15 novembre 1834 - 13 avril 1835
Cahier III:	14 avril 1835 - 5 décembre 1835

Ainsi le début et la fin de chaque cahier ne correspondent pas au commencement ou à la fin de chaque mois, ou de chaque année. De fait, l'initiative de tenir un journal vient de l'idée de partager avec son frère Maurice la vie familiale et ses pensées intimes. Bien que les cahiers puissent être groupés en deux grandes parties, tous sont orientés dans le but de communiquer avec le frère le sentiment profond qui habite la diariste. Le sens de communication est bien décrit dans cet énoncé: «Je ne manquerai donc plus d'écrire ici tous les jours, puisque cela te fait plaisir, que tu m'as dit de le faire<sup>37</sup>». En ce sens son journal, tout comme sa correspondance, demeure une façon de communiquer avec le frère éloigné. Toute l'écriture d'Eugénie reflète d'ailleurs sous divers angles cet aspect fondamental de vouloir atteindre l'autre - le destinataire. Le passage suivant tiré de son premier cahier, envoyé vers la fin de l'été 1834, marque bien cette particularité de son journal:

---

<sup>36</sup> Pensons par exemple au *Journal* de Marie Lenéru (1886-1890) découpé suivant l'ordre chronologique. Voir à ce sujet Fernande Dauriac (éd.), *Journal de Marie Lenéru, précédé du Journal d'enfance*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1945, 401 p.

<sup>37</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, le 27 février 1839, p. 182.

Raymond part dans un mois [...] Je ne lui en donnerai guère d'autres que ce petit cahier, où je veux t'écrire tous les jours jusqu'au départ de ton ami. Ce ne sera qu'une lettre en 30 pages<sup>38</sup>.

Voilà le début d'une longue écriture diariste qui devait remplir le manque que cause l'absence du frère. En complément avec ses lettres, les cahiers d'Eugénie sont en quelque sorte un intertexte de sa correspondance. Plusieurs chercheurs considèrent en effet l'un comme la variante de l'autre<sup>39</sup>. De fait, journal et lettres, deux genres concomitants, caractérisent l'écriture intime d'Eugénie de Guérin et «fonctionnent latéralement comme un système de miroirs<sup>40</sup>». Mélange des genres jusqu'à un certain degré, cette écriture obéit cependant aux critères fondamentaux du journal: datation, structure fragmentaire, écriture intermittente... Le mélange réside aussi dans un ton qui traduit un double registre au niveau de l'énoncé: examen de conscience (diariste) et présence d'allocutaire (épistolaire)<sup>41</sup>. Bref, l'échange épistolaire prescrit la pratique du discours diariste. Il commande une rhétorique de la temporalité, voire un processus de communication dont le rôle est de sous-tendre le texte du journal: écrire/lire, envoyer/recevoir,

---

<sup>38</sup> Lettre à son frère, citée par Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 283.

<sup>39</sup> Pour le rapport d'intertextualité entre les cahiers et les lettres d'Eugénie de Guérin, voir Norbert Dodille, *Le Texte autobiographique de Barbey d'Aurevilly*, Genève, Droz, 1987, p. 97.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 95-100.

fermer/ouvrir... Voilà les récurrences figuratives qui apparaissent comme autant d'invariants qui articulent l'écriture d'Eugénie de Guérin. La pensée du frère absent et le désir d'échanger avec lui conduisent pour ainsi dire la narration diariste. À la différence du journal intime conventionnel - texte intransitif, conçu pour soi-même - le *Journal* d'Eugénie de Guérin se distingue par son trait transitif, par le rôle prépondérant que joue le destinataire. La volonté de communiquer, «fait fonctionner le texte de son journal dans le mode du dialogue», note avec pertinence Norbert Dodille<sup>42</sup>. Il s'agit au fond d'un duo à voix seule<sup>43</sup> dans le sens que la voix d'allocutaire (toi) est absente. On ne peut la deviner qu'à travers les différentes réponses, réactions et questions du scripteur (moi)<sup>44</sup>. Autrement dit, un rapport varié entre la scripteure et le narrataire assure le fonctionnement du texte d'Eugénie: tantôt aiguillonnée, tantôt antagoniste<sup>45</sup>, la façon dont le «toi»

---

42 *Ibid.*, p. 96.

43 Il s'agit d'un duo communément appelé le «type portugais» qui se caractérise par l'absence physique de l'interlocuteur, laquelle se traduit au niveau rhétorique par l'absence des répliques. C'est l'expression par excellence de la passion non réciproque. Voir Susan Lee Carrell, *Le Soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire: étude d'une formule monophonique de la littérature épistolaire*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1982, p. 11-15.

44 Sur le fonctionnement de ce duo à voix seule, voir aussi l'étude de Jean Rousset, «La monodie épistolaire: Crébillon fils», *Études littéraires*, août 1968, p. 167-174.

45 Voir à ce sujet Jocelyne Néraud, «Eugénie de Guérin. Le journal de la communication», Claude Gély (sous la direction de), *Lectures guériniennes Colloque international (15-17 juillet 1988)*, Montpellier, Université de Montpellier, 1989, p. 117-132.

régit le «moi» est multiple. Le «toi» est non seulement la source, le régulateur, le stimulateur du «moi», mais aussi le perturbateur et le destructeur dans la mesure où l'absence, voire la mort de «toi», dissout ou fait disparaître le «moi».

L'intertextualité du *Journal* réside encore au plan de la duplication textuelle<sup>46</sup>: ce sont des résumés de lettres, des extraits de poésies, de pensées, ou d'autres formes d'écriture provenant de la lecture de la diariste. Cette duplication prend forme encore dans la reproduction des lettres reçues ou envoyées, qui s'avèrent fréquentes, tissant ainsi un rapport d'autotextualité. Non seulement la réception et l'envoi de ces lettres constituent un sujet en soi dans le journal, mais aussi les sentiments suscités par la lecture des lettres deviennent un échange intime avec le frère éloigné. Souvent Eugénie évoque l'arrivée d'une lettre et enchaîne le journal dans la foulée de cet événement. En voici quelques exemples:

Une lettre de Paul a commencé ma journée. Il m'invite d'aller à Albi, je ne lui promets pas, il faudrait sortir pour cela, et je deviens sédentaire. Volontiers je ferais voeu de clôture au Cayla. Nul lieu au monde ne me plaît comme le chez moi. Oh! le délicieux chez moi<sup>47</sup>!

Une lettre de la Bretagne m'est venue ce matin, comme une belle étrenne. J'ai passé toute la journée

---

<sup>46</sup> On consultera aussi à ce propos Norbert Dodille, *op.cit.*, p. 95-100.

<sup>47</sup> Eugénie de Guérin, *Journal. Texte complet précédé d'une Lettre aux Lecteurs et suivi d'une Table analytique par Émile Barthés*, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1934, p. 10.

à penser à Mme de la Morvonnais et à déchiffrer l'écriture de son mari, qui n'est pas du tout facile. Maintenant je la lis et comprends parfaitement sa pensée, mais je ne puis y répondre<sup>48</sup>.

\*

Parallèlement à l'interdépendance de l'épistolaire et du récit intime, le *Journal* d'Eugénie de Guérin est marqué également par son oscillation entre le privé et le public. De fait, l'écriture d'Eugénie de Guérin recèle dès le début une profonde ambiguïté. Femme confinée à l'univers domestique, elle en sortira par le biais de la publication qui la hissera au rang de femmes célèbres. Son journal, quant à lui, acquerra un mérite littéraire et accédera au monde public grâce aux valeurs privées qu'il véhicule! Autrement dit, c'est le statut de femme au foyer, ainsi que le contenu privé du journal qui sont à l'origine de la célébrité d'Eugénie de Guérin. Cette contradiction que recèle l'image d'Eugénie de Guérin est soulignée dès le début par les critiques guériniens: «la gloire [...] des Guérin, est une sorte d'affaire de famille [...] leur réputation est comme privée<sup>49</sup>», remarque à ce propos A. Claveau. Eugénie de Guérin est *célèbre* parce qu'elle est une femme *privée*! Or, cette intimité, qui fait la force même des oeuvres d'Eugénie de Guérin, sera étalée sur la

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>49</sup> A. Claveau, «Les réputations posthumes de Maurice et d'Eugénie de Guérin», *Revue contemporaine*, t. XXXI, le 31 janvier 1863, p. 368-369.

place publique. L'intime se pervertit<sup>50</sup>: tenu au (ou pour) secret, il abandonne l'univers immanent de l'être pour se dévoyer dans la manifestation du paraître.

Pareil détournement montre combien le caractère privé et intransitif du journal intime - voire de toute littérature de l'intime<sup>51</sup> - demeure problématique. Le journal intime exclusivement écrit pour soi-même existe-t-il vraiment? Son écriture ne l'inscrit-elle pas forcément dans l'axe de la manifestation du paraître? Plus encore, n'est-il pas permis de postuler que l'écriture en soi est une dérive naturelle vers un «univers sociolectal<sup>52</sup>». Michel Butor écrit notamment à ce sujet: «[...] la plupart du temps les «écrits intimes» ne sont destinés à leurs auteurs qu'en premier lieu, ils sont rédigés en vue d'une diffusion possible plus ou moins rapide<sup>53</sup>». Cette tendance inéluctable du privé vers le public que décrit Butor traduit bien le cheminement que connaît le *Journal* d'Eugénie

---

50 Le caractère intime des écrits d'Eugénie est défini dès le début par ses éditeurs. C'est précisément la raison pour laquelle Trébutien et Barbey d'Aurevilly imposent des longues et fréquentes mutilations au *Journal*. Cette «intimité» repose, à leurs yeux, sur le caractère confidentiel, de même que sur les détails intimes de la vie domestique des de Guérin. Voir la préface de Trébutien au *Journal, lettres et Poèmes* de Maurice de Guérin (Paris, Didier et Cie, [s.d.], p. VI).

51 Les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau constitue à cet égard un exemple pertinent.

52 A. J. Greimas et J. Courtés affirment qu'«En tant que propriété de l'univers sociolectal, l'écriture peut être opposée au style qui caractérise l'univers idiolectal, bien que la nature de cette opposition ait donné lieu à diverses interprétations» (*Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 115).

53 Michel Butor, *Répertoire II: études et conférences, 1959-1963*, Paris, Minuit, 1960, p. 127.

de Guérin. Rappelons qu'au début ses cahiers sont destinés exclusivement à son frère: «Ceci n'est pas pour le public, écrit-elle le 24 août 1835, c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est pour un<sup>54</sup>». À cette époque, il n'est pas question non plus du regard d'une tierce personne. Elle décide d'emblée d'écrire en cachette. Le 19 juin 1835, elle confie encore à son frère:

Je vais t'écrire à la dérobée, et, pour dépister les curieux qui viennent dans ma chambre, j'aurai deux lettres, une dessus, l'autre dessous, et dès qu'on viendra je n'aurai qu'à tourner les cartes<sup>55</sup>.

Cette volonté de garder le journal au secret n'a pas duré. La mort de Maurice vient bouleverser la destinée des cahiers. L'idée d'une éventuelle publication se dessine dès l'apparition du *Centaure* de Maurice dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 mai 1840<sup>56</sup>. Cette ouverture possible vers le monde des lecteurs pousse Eugénie de Guérin à apporter des modifications significatives à son manuscrit: le réécrire au mieux le corriger, l'abréger, le polir...

[...] elle travaille à réviser ce qu'elle a écrit pour Maurice, ce qui, peut-être dans sa pensée, doit fournir la matière d'un livre parallèle à celui de son frère, car, à partir de ce moment, elle parle, non pas de la publication, mais des publications qui

---

<sup>54</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, P. 63.

<sup>55</sup> Voir *ibid.*, p. 58.

<sup>56</sup> À cette époque Eugénie avait l'intention d'insérer quelques fragments de ses écrits dans le recueil posthume de son frère; voir à ce sujet Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. II, p. 153-156.

se préparent<sup>57</sup>.

Les remaniements ne se limitent pas à la surface du texte; ils s'étendent aux passages essentiels:

Eugénie omet des passages qui lui semblent trop imparfaits [...] surtout des intimités comme, par exemple, la tristesse qu'elle éprouve en constatant que Maurice répond mal à ses avances<sup>58</sup>.

Ces corrections après coup, portées au texte original, sont significatives: elles transforment la vocation même du texte. En le corrigeant en fonction de l'attente présumée des lecteurs, Eugénie de Guérin, comme le feront plus tard ses éditeurs, fait de son journal - texte intime - un objet littéraire, un texte public; elle lui confère les caractéristiques que l'on attribue traditionnellement aux oeuvres littéraires. Ainsi commence l'étonnant passage du texte privé vers le chef-d'oeuvre littéraire.

\*

Ce survol des caractéristiques du texte du *Journal* vise à mettre en relief les particularités de cette oeuvre: sa présentation suivant l'ordre des cahiers, son mélange des genres épistolaire/diariste, son destin sur la scène littéraire... Le *Journal* d'Eugénie de Guérin est aussi marqué

---

<sup>57</sup> Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. II, p. 154.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 155.



par sa mutation du privé au public. Le changement de vocation que fait subir Eugénie et, plus tard ses éditeurs, à son texte, révèle la complexité immanente de l'écriture de l'intime. Malgré les altérations qu'on lui impose, le *Journal* gardera son cachet intimiste. Ce sera là même la source de son futur brillant et de sa célébrité auprès des lecteurs du monde entier. Promu au rang de chef-d'oeuvre d'édification chrétienne, le *Journal* suscite dès sa parution l'admiration des milliers de jeunes filles. Il jouera grâce à cette influence un rôle de précurseur dans l'histoire du journal féminin.

\* \* \*

### 3. L'avènement d'un modèle féminin

Le *Journal* d'Eugénie de Guérin connaît effectivement une fortune prodigieuse. Il demeure «[...] un des journaux intimes les plus célèbres de l'histoire du genre en France<sup>59</sup>», soutient Norbert Dodille. Le mérite littéraire de cette oeuvre réside essentiellement dans son rôle de journal modèle en offrant une forme achevée de l'écriture intime féminine. Eugénie de Guérin a eu le génie de «formaliser», si on peut s'exprimer ainsi, la pratique du journal intime. Par ses expressions, sa féminité et sa façon de concevoir le «moi», elle réussit à donner à l'écriture intime féminine son genre.

---

<sup>59</sup> Norbert Dodille, *op.cit.*, p. 102.

Le *Journal* et les *Lettres* recèlent par là quelques caractéristiques invariantes dans la façon féminine de configurer l'intime. Autrement dit, ses expressions maternelles, sa configuration de l'intime et la description de son état d'âme..., tout ceci forme de nouvelles expressions qui enrichissent l'imaginaire des lecteurs et des lectrices. Voilà, croyons-nous, l'essentiel de cette écriture donnée comme modèle aux jeunes filles diaristes du temps.

Mais que faut-il entendre par «journal modèle féminin»? Il nous paraît opportun d'explicitier d'abord la terminologie. Lorsque nous parlons de «journal modèle féminin», nous entendons un type de journal écrit par une femme et qui possède des traits génériques propres, et ce, par rapport au modèle masculin. Il est évident qu'aucune oeuvre individuelle ne renferme tous les traits génériques d'un genre et ces traits en question se manifestent souvent sous différentes formes dans des journaux différents. Le fait de délimiter un genre, de lui confiner les traits génériques propres est loin d'être une tâche facile. Comme le soutient Karl Viëtor, les origines historiques des genres littéraires qui existent en Occident demeurent des plus obscures. Toutefois, pour donner une délimitation à un genre, la question de fond et de forme est des plus fondamentales:

La première question doit forcément concerner le problème de fond: de quoi est fait un genre littéraire, de quels éléments il tire son fondement et aussi sa particularité par rapport à l'ensemble

des phénomènes esthétiques. Il paraît aussitôt douteux qu'on puisse découvrir, dans cette catégorie, un élément unique. Ce sont des marques formelles, devrait-on penser du reste, qui caractérisent nécessairement et principalement le genre<sup>60</sup>.

L'élément fondamental qui détermine l'appartenance à un genre est rien d'autre que la forme. Il ne s'agit pas uniquement des éléments formels externes, mais aussi de «[...] la forme interne, une construction caractéristique, une façon déterminée d'organiser l'oeuvre poétique<sup>61</sup>».

\*

Si le *Journal* d'Eugénie de Guérin partage essentiellement les éléments formels externes avec les journaux masculins, c'est dans la forme interne, c'est-à-dire dans sa construction du «moi» féminin, dans ses expressions, sa façon de décrire les différentes thématiques que nous trouverons les caractéristiques propres au genre féminin. Son *Journal* ne prétend pas posséder tous les traits d'un journal féminin, mais ce que nous voulons souligner ici, à titre de journal féminin modèle, ce sont ces traits permanents et fondamentaux qui seraient poursuivis et enrichis par bien des journaux de jeunes filles postérieures. Ce sont ces touches féminines qui le distinguent des journaux masculins. Au fond, il n'existe

---

<sup>60</sup> Karl Viëtor, «L'histoire des genres littéraires», Gérard Genette et Tzvetan Todorov (sous la direction de), *Théorie des genres*, Paris, Seuil, 1986, p. 15.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 15.

pas un tel genre exclusivement féminin, si ce n'est en complémentarité avec le genre masculin comme l'explique Éric Paquin: «Si l'écriture des femmes a ses particularités, elle les a, pour chaque genre ou selon des catégories extragénériques, en opposition à un modèle masculin et monumental<sup>62</sup>». Ces traits que renferme le *Journal* d'Eugénie de Guérin pourraient être solidaires ou antagonistes à ceux qu'on peut relever d'un journal masculin. Or, depuis son émergence, jusqu'à son avènement comme genre littéraire, le journal intime est défini, théorisé et interprété à partir des modèles de journal masculin. Les trois études<sup>63</sup> qui forment les ouvrages de base sur le genre s'appuient essentiellement sur les journaux intimes masculins comme matériel de première importance. Devenus classiques<sup>64</sup>, ces journaux masculins délimitent pour ainsi dire le «journal intime» comme genre et, par conséquent, orientent et théorisent toute forme d'écriture de la pratique du journal intime. Autrement dit, l'histoire du journal intime est jalonnée principalement par les journaux intimes masculins. Or, la parution du *Journal* d'Eugénie de Guérin et, surtout, son couronnement par l'Académie française

---

62 Éric Paquin, «Des lettres fictives d'émigrées (1793-1799)», Benoît Melançon et Pierre Popovic (sous la direction de), *Les femmes de lettres: écriture féminine ou spécificité générique?*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, p. 23.

63 Michele Leleu, *Les Journaux intimes*, Paris, PUF, 1952, 354 p.; Alain Girard, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1963, 638 p.; Béatrice Didier, *Le Journal intime*, Paris, PUF, 1976, 205 p.

64 Nous pensons particulièrement aux journaux de Joubert, de Maine de Biran, de Benjamin Constant et de Stendhal... Pour voir la place prépondérante que jouent ces journaux masculins dans l'émergence du genre, voir l'étude de Alain Girard, *op.cit.*, 638 p.

en 1863 viennent en quelque sorte donner au «monde du texte» et celui du lecteur<sup>65</sup> une signification nouvelle à l'écriture de l'intime. Quelle est cette signification? En quoi le journal écrit par Eugénie de Guérin intéresse-t-il les jeunes filles diaristes qui s'en inspirent pour écrire le leur?

\*

L'influence et l'autorité qu'exerce le *Journal* d'Eugénie de Guérin sur les journaux féminins postérieurs témoignent de la valeur du modèle qu'il génère. Nous avons évoqué les grandes lignes qui caractérisent l'écriture du *Journal*, la façon particulière d'Eugénie de Guérin de le tenir, de l'intégrer à sa vie quotidienne, d'en faire surtout le confident de son amour envers son frère. Au-delà de ces traits particuliers, ce qui fonde, à notre avis, sa marque de l'intime et qui sera copiée, imitée et poursuivie par toute une génération d'humbles diaristes, c'est la tendresse qui caractérise son rapport avec son frère et son obsession pour la mort, les larmes, la piété. Ces thèmes, grandement loués par tous les admirateurs d'Eugénie de Guérin, se retrouvent sous des formes diverses dans les journaux de jeunes filles qui s'adonnent, à la suite d'Eugénie, à la pratique de l'écriture intime; elles aussi orientent le contenu de leur journal vers l'expression du sentiment féminin, de la peur de

---

<sup>65</sup> Voir le concept du «monde du texte et monde du lecteur» élaboré par Paul Ricoeur (*Temps et récit*, III, p. 284-328).

la mort, des réflexions sur la foi. Habituees jusque-là au modèle masculin, elles voient dans l'écriture d'Eugénie de Guérin la thématique de la tendresse, et, par conséquent, l'expression de la sollicitude du «moi» au féminin, bref, la manifestation vivante de leur propre rêve d'affection.

L'avènement du *Journal* d'Eugénie de Guérin comme modèle féminin s'explique aussi par son rôle de journal féminin pionnier. En effet, maints critiques le considèrent comme le premier journal féminin publié: «Il semble que les *Reliquiae* d'Eugénie de Guérin ont été le premier recueil de ce genre qui ait été publié<sup>66</sup>», affirme Émile Barthés<sup>67</sup>. L'affirmation du *Journal* d'Eugénie de Guérin comme première du genre féminin publié ne dénie pas pour autant l'existence des journaux de femmes avant l'apparition du *Journal*. L'émergence du journal féminin remonte en effet au XVIII<sup>e</sup> siècle et bien des femmes ont pratiqué l'écriture féminine ou publié leur journal avant 1862. Pensons au journal de Mme de Staël, écrit en 1785, ou encore à celui de Lucile Duplessis publié en 1788<sup>68</sup>. Au cours du premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs journaux féminins voient aussi le jour: le journal de Mme de Genlis «commencé vers la fin de 1773 et publié en 1804 sous le titre de

---

<sup>66</sup> Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, p. 335.

<sup>67</sup> Même affirmation de la part de Valerie Raoul qui dit que le *Journal* d'Eugénie de Guérin est «The first by women to be published [...]» (*Distinctly Narassistic: Diary Fiction in Québec*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 45).

<sup>68</sup> Voir à ce sujet Philippe Lejeune, «Le je des jeunes filles», *Poétique*, n° 94, avril 1993, p. 234.

*Souvenirs de Félicité L.*<sup>69</sup>», celui de Madame de Lamartine<sup>70</sup>. Et pourtant ces journaux féminins parus entre la fin du XVIII<sup>e</sup> et 1840, sous diverses formes (souvenirs, mémoires, etc.), ne sont pas tenus comme modèle du genre capable d'assembler en soi les qualités immanentes de cette écriture. Aucun d'entre eux n'a reçu la consécration du public susceptible d'en faire des modèles du genre. Plus précisément, ni le journal de Madame de Genlis, ni celui de Madame de Lamartine ne soulèvent une grande passion chez les jeunes filles. Seul, à vrai dire, le *Journal* d'Eugénie de Guérin fut reconnu dans sa fonction de journal initiateur. Lu, promu et recommandé comme prototype du genre, ce *Journal* nourrit la sensibilité des milliers de lectrices et offre par là l'image de l'écriture diariste féminine. Il demeure le journal pionnier par sa popularité et par sa postérité<sup>71</sup>.

Enfin, cette popularité et cette postérité ont été favorisées par les conditions sociohistoriques des années 1860. Parmi tous les changements et transformations qui bouleversent la société de l'heure, l'image sociale de la jeune fille française subit en effet des mutations profondes. Le déclin de l'éducation religieuse, supplantée par l'instruction laïcisée, s'avère un élément décisif à la

---

<sup>69</sup> Michel Gilot, «Quelques pas vers le journal intime», V. Del Litto (sous la direction de), *Le Journal intime et ses formes littéraires*, Genève, Droz, 1978, p. 11.

<sup>70</sup> A. de Lamartine, *Le Manuscrit de ma mère*, Paris, Hachette, 1871.

<sup>71</sup> Nous verrons dans le prochain chapitre quelques exemples concrets du dynamisme de ce modèle.

promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin et, par conséquent, le rend populaire auprès des jeunes filles. Les valeurs chrétiennes et vertueuses que véhicule l'oeuvre viennent en quelque sorte consolider l'image de la femme chrétienne de la Française d'autrefois. D'un côté, les milieux religieux voient en Eugénie de Guérin l'antithèse à la jeune fille laïcisée et se lancent éperdument dans la promotion de l'oeuvre. Grâce aux efforts des instances religieuses et littéraires, le *Journal* est ainsi proposé aux jeunes filles comme paramètre de vertu et d'écriture.

\*

Le *Journal* d'Eugénie de Guérin est célèbre pour plusieurs raisons. Non seulement est-il, du point de vue littéraire, le premier du genre à être publié, mais il suscite une énorme admiration de la part de ses lectrices<sup>72</sup>. Par rapport aux journaux féminins antérieurs, l'oeuvre d'Eugénie de Guérin donne une expression formelle à la pratique du genre de la part des jeunes filles. Sa marque de l'intime, ses expressions et les thématiques qui le traversent seront poursuivies et enrichies sous diverses formes dans les journaux postérieurs. Sa popularité parmi les jeunes filles lui vaut la réputation de journal modèle. Nous verrons dans le prochain chapitre comment les lectrices lisent avec passion et engouement ce

---

<sup>72</sup> Nous aurons l'occasion de voir dans le prochain chapitre les appréciations des jeunes filles de l'époque vis-à-vis du *Journal* d'Eugénie de Guérin.



chef-d'oeuvre qui leur est recommandé.

## CHAPITRE III

### UN MODÈLE POUR LES JEUNES FILLES

#### 1. Un paramètre de la vertu féminine

Eugénie de Guérin incarne la femme idéale de son temps. Son image de «femme au foyer», sa piété et son amour maternel correspondent au genre de femme que voudrait immortaliser l'Église catholique. Au cours de cette période mouvementée du XIX<sup>e</sup> siècle, traversée par les guerres, les révolutions et les successions de régimes, la société française entre dans une phase «[...] où se croisent au carrefour de la morale sociale, politique et religieuse des enjeux essentiels<sup>1</sup>». À l'instar des bouleversements sociohistoriques qui affectent toutes les sphères de la vie sociale, le système éducatif féminin subit, lui aussi, des changements profonds. Depuis l'application de la loi Guizot en 1833, l'État adopte une série de mesures menant à la mise en place d'un modèle éducatif laïque. Ainsi d'une éducation féminine jadis exclusivement religieuse à une éducation d'inspiration moderne qui favorise l'instruction

---

<sup>1</sup> Marie-Françoise Lévy, *De mères en filles. L'éducation des françaises 1850-1880*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 10-11.

féminine, un changement de valeur est en train de s'effectuer. Face à cette poussée inéluctable de changement et de laïcisation, l'Église condamne, d'une part, les initiatives de l'État comme une «entreprise de l'«irréligion» qui devait arracher les jeunes filles à l'éducation donnée par l'Église<sup>2</sup>»; d'autre part, elle entreprend de mettre en place des plans de reconquête apostolique. Voilà esquissées les grandes lignes de cette lutte serrée entre les défenseurs de la tradition et les modernes qui veulent former la femme nouvelle. La promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin s'inscrit dans cette reconquête de la femme chrétienne prônée par l'Église. L'enjeu est de taille; les promoteurs du *Journal* sont conscients qu'ils devront batailler dur. Ils croient que l'image même d'Eugénie de Guérin demeure l'arme la plus efficace pour maintenir et propager les valeurs chrétiennes.

\*

Ce qui demeure au coeur du débat, c'est où va la femme française. Sainte-Beuve résume ainsi la préoccupation de l'époque: «Depuis quelques années, l'attention [...] s'est tournée sur la condition de la femme, sur les changements de destinée auxquels elle était appelée<sup>3</sup>». Non seulement la

---

<sup>2</sup> Françoise Mayeur, «Les catholiques libéraux et l'éducation des femmes», [s.a.], *Les catholiques libéraux au XIX<sup>e</sup> siècle: actes du colloque international d'histoire religieuse de Grenoble des 30 septembre - 3 octobre 1971*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1974, p. 430.

<sup>3</sup> Sainte-Beuve, *Premiers Lundis. Débuts des portraits*

religion et le salut semblent compromis, mais aussi les vertus féminines elles-mêmes et le rôle traditionnel de la femme dans la société. Aussi la priorité de l'Église est-elle de consolider la foi chez la femme. Sa piété religieuse et son devoir de mère et d'épouse sont, aux yeux de l'Église, la garantie de la pérennité de la morale chrétienne. Comme l'explique Jules Ferry: «Les évêques le savent bien, celui qui tient la femme tient tout [...]. C'est pour cela que l'Église veut retenir la femme<sup>4</sup>».

\*

Au-delà du modèle éducatif féminin, c'est donc la survivance de la femme chrétienne dévouée à l'Église qui est en jeu. D'où l'urgence d'un modèle concret, susceptible de cristalliser les vertus féminines tant vantées. Eugénie de Guérin répond en tous points à ce modèle ou, du moins, a-t-on tout fait pour que la femme et le modèle soient identiques: une femme soumise et pieuse qui partage sa vie entre la foi et les abnégations familiales. À l'antipode de la femme émancipée, Eugénie de Guérin incarne ce modèle de femme qui sait rester dans sa sphère comme l'exigent les sociétés traditionnelles à l'endroit de toutes les femmes. Or, l'instruction féminine, favorisée par le nouveau système éducatif, conduit nécessairement la femme à sortir de la

---

*littéraires*, t. I, Paris, Gallimard, 1956, p. 559.

<sup>4</sup> Cité par Jean Rabaut, *Histoire des féminismes français*, Paris, Stock, 1978, p. 182-183.

maison. La sphère privée, ce haut lieu de passage des valeurs traditionnelles, jadis ensevelie dans la quiétude, devient alors vulnérable. L'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, mentor et conseiller écouté des jeunes filles, prêche énergiquement la séparation des deux sphères: «Il faut former les femmes [...] non pour la science et la vie extérieure, mais pour le ménage et la vie intérieure<sup>5</sup>». La fameuse lettre de Joseph de Maistre à sa fille Constance, grandement citée et commentée par les pédagogues de l'époque, défend la même idée: «Chaque être doit se tenir à sa place [...]. Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux [...] et d'élever ses enfants [...]»<sup>6</sup>. Ainsi religieuse ou laïque, la force conservatrice voit en la femme émancipée «un danger de subversion familiale<sup>7</sup>». À ses yeux, la femme perd son «intégrité morale<sup>8</sup>» en sortant de la maison. Pour éviter qu'une telle catastrophe se produise, on recommande de lire le *Journal* d'Eugénie de Guérin, l'ouvrage qui ennoblit le **devoir divin** de la femme:

La vie d'Eugénie de Guérin [...] fut en résumé le modèle parfait d'une vie de femme à la campagne.

---

<sup>5</sup> Cité par Françoise Mayeur et Jacques Gadille (sous la direction de), *Éducation et images de la femme chrétienne en France au début du XX<sup>ème</sup> siècle*, Lyon, Éditions L'Hermès, 1980, p. 28.

<sup>6</sup> Lettre de Joseph de Maistre à sa fille Constance reproduite dans *L'Amitié guérinienne*, n° 2, 1982, p. 99-100.

<sup>7</sup> Françoise Mayeur, «Les catholiques libéraux et l'éducation des femmes», p. 436.

<sup>8</sup> Voir à ce sujet Georges Duby et Michelle Perrot (sous la direction de), *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, t. IV, 1991, p. 178.

Elle avait [...] la foi [...] l'abnégation, le sens des responsabilités et du devoir [...]. Elle fut [...] gardienne du foyer domestique. Voilà pourquoi son exemple est si rempli d'enseignements. Elle demeure comme le type accompli, toujours actuel [...]<sup>9</sup>.

\*

À titre de modèle, la vie d'Eugénie de Guérin offre ainsi un exemple vivant pour toutes les jeunes filles. Son rôle de parangon de vertu est la raison même de toutes les éditions et rééditions de ses oeuvres en France. Aussi rien de surprenant que l'éditeur Trébutien lance en 1863 cet appel aux femmes:

Les femmes surtout qu'une imagination trop mobile désenchante facilement de leur destinée trouveront dans le livre de Mlle de Guérin plus qu'une froide leçon: elles y trouveront une consolation et un exemple<sup>10</sup>.

Considéré comme le «[...] livre par excellence des piétés tendres, des résignations douces<sup>11</sup>», le *Journal* est recommandé à toutes les jeunes filles. Cette recette semble efficace, car ces dernières répondent aux appels des pédagogues et s'identifient au modèle, comme en témoigne cette lettre d'une élève de Mgr Dupanloup qui raconte les bienfaits de la lecture recommandée:

---

<sup>9</sup> Georges Maze-Sencier, «Eugénie de Guérin», *Science et religion*, n° 675, Bloud et Cie, 1913, p. 59-62.

<sup>10</sup> Voir «Avertissement de l'éditeur», *Journal et fragments*, 56<sup>e</sup> édition, Paris, Victor-Lecoffre, [s.d.], p. IV.

<sup>11</sup> Ernest Zyromski, *Deux grandes âmes au XIX<sup>e</sup> siècle: Eugénie de Guérin; Rosa Ferruci*, Tours, Mame, 1901, p. 56.

[...] J'ai eu de bien grands bonheurs cette année: j'ai trouvé l'idéal de la famille chrétienne et intelligente dans ces incomparables La Ferronnays [...] Déjà Eugénie de Guérin m'était apparue comme un type charmant, et Dieu [...] me dit par votre voix [...] que je dois m'élancer vers Lui, à travers les bonnes et saines études [...] <sup>12</sup>.

\*

Le changement du système éducatif féminin compromet l'éducation religieuse de la jeune fille française. Dès lors, sa piété, son rôle traditionnel de mère et d'épouse ainsi que sa place dans la société sont en jeu. Pareil changement met en danger la transmission des valeurs chrétiennes au sein de la sphère privée, et, du même coup, la destinée féminine. La lutte contre la raréfaction de la femme chrétienne a donc besoin d'un modèle qui édifie le bonheur de la vie de femme traditionnelle et pieuse. La promotion du *Journal* apparaît alors comme un miracle. Voilà, enfin, la voie à suivre, à imiter.

\* \* \*

## 2. La consécration du modèle

Classé dans bien des bibliothèques roses, le *Journal*

---

<sup>12</sup> Voir à ce sujet Mgr Dupanloup, *Lettres sur l'éducation des filles et sur les études qui conviennent aux femmes*, Paris, Gervain, 1879, p. 27.

d'Eugénie de Guérin devient rapidement un bréviaire pour les jeunes filles. De fait, il est «[...] une des oeuvres de femmes les plus lues dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>». Pourquoi cette oeuvre plaît-elle donc tant aux jeunes filles? Que recherchent-elles dans cette oeuvre? Pourquoi les autres modèles, tels que les romans-journaux ne connaissent-ils pas la même fortune? La réponse à ces questions n'est pas simple. Néanmoins, nous pouvons affirmer que ce qui manque à ces romans et ce qui, par conséquent, a fait le succès inouï du *Journal d'Eugénie de Guérin*, c'est le caractère d'authenticité de la vie-même. Depuis la parution du *Journal d'Amélie* en 1834, les romans-journaux suscitent un grand intérêt chez les jeunes filles. Le genre atteint le point culminant avec la publication du *Journal de Marguerite* en 1858<sup>14</sup>. La popularité des romans s'explique par la montée de la pratique de lecture et d'écriture du journal personnel chez les jeunes filles. C'est au cours de cette période que le journal fait florès et devient le genre privilégié. D'où le succès foudroyant du *Journal de Marguerite*:

On peut avancer avec une presque certitude que toutes les petites filles élevées dans un certain

---

<sup>13</sup> Christine Planté, «L'intime comme valeur publique», Mireille Bossis (sous la direction de), *la lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994, p. 82.

<sup>14</sup> Les nombreux romans diaristes recensés dans le *Catalogue général de la librairie française depuis 1840* (Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, t. VIII, 1924, p. 393) donnent une idée de l'envergure de cette production à l'époque. En voici quelques titres: *Journal d'Amélie* (1834); *Journal d'une jeune fille* (1853); *Journal d'une jeune malade* (1861); *Journal d'une jeune fille pauvre* (1863); *Journal de Clotilde* (1864)...



milieu, entre 1860 et 1880, lurent le *Journal de Marguerite* au moment de leur première communion<sup>15</sup>.

C'est ainsi que les jeunes filles enflammées fixent leur modèle de journal idéal. Cependant cet enthousiasme ne tarde pas à se buter devant l'hétérogénéité entre leur propre journal et le journal fictif des héroïnes. Les aventures romanesques de Marguerite, son journal régulier et captivant, écrit d'un français impeccable, désenchangent les jeunes diaristes humbles, désireuses de lui ressembler. La déception qu'éprouve Marie Lenéru devant le monde fantastique de Marguerite traduit le sentiment des milliers de lectrices:

Chaque fois que je lis un peu de *Journal de Marguerite*, je suis prise de bonnes résolutions [...] malheureusement, je suis presque sûre de ne jamais faire un aussi long *Journal* [...] je n'aurai jamais assez de choses à dire. Je ne suis pas Marguerite, moi; je ne vais pas à Bourbons, je reste bien tranquillement à Brest [...] <sup>16</sup>.

Le roman-journal ne correspond donc pas à la réalité des lectrices. Le journal de Marguerite est trop bien écrit, trop soigné et, surtout, trop irréel pour être imité par les diaristes débutantes. Cet écart infranchissable entre le journal fictif de l'héroïne et le journal réel des jeunes filles est bien décrit par Philippe Lejeune:

---

<sup>15</sup> Olivier Lefranc, cité par Philippe Lejeune, «Le journal de Marguerite», *Le récit d'enfance*, Paris, Éditions du Sorbier, 1993, p. 45.

<sup>16</sup> Marie Lenéru, *Journal*, édité par Fernande Dauriac, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1945, p. 64-65.

La plupart des romans-journaux attribués à des jeunes filles n'ont pas la moindre vraisemblance [...] Elles [les jeunes filles] devaient parfois avoir honte de leur propre *Journal*, elliptique et prolixe, irrégulier et répétitif, dépourvu de toute intrigue [...] quand elles lisaient ces beaux romans entrecoupés de dates où des héroïnes exemplaires vivaient en leur racontant des aventures instructives et palpitantes<sup>17</sup>.

L'incapacité du journal fictif de s'intégrer à la vie des jeunes filles trahit la limite du modèle. Ce qui n'est pas le cas pour le *Journal* d'Eugénie de Guérin. À côté des péripéties rebondissantes de Marguerite, la vie d'Eugénie de Guérin est le miroir de la vie de femme de son temps: le devoir familial, l'obsession de la mort et l'amour fraternel... Tout ceci suscite les échos chez les jeunes filles qui doivent faire face aux mêmes épreuves de la vie. Écrit d'un français naturel et spontané, le *Journal* d'Eugénie de Guérin «[...] fait passer de la fiction à la réalité [et] a été immédiatement utilisé comme un modèle pour jeunes filles<sup>18</sup>». Le journal authentique prime le journal fictif et redonne l'espoir aux lectrices d'une possible imitation. Dès lors, «Toutes les jeunes filles [...] rêvèrent d'écrire aussi leur *Journal*<sup>19</sup>», affirme ainsi Armand Praviel.

\*

---

<sup>17</sup> Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, Paris, Seuil, 1993, p. 109.

<sup>18</sup> Philippe Lejeune, «Le Je des jeunes filles», *Poétique*, n° 94, avril 1993, p. 236.

<sup>19</sup> Armand Praviel, *Provinciaux*, Paris, Renaissance du livre, 1900, p. 159.

L'identification qu'éprouvent les jeunes filles à la lecture du *Journal* d'Eugénie de Guérin, ce miroir fidèle de leur vie, emporte leur sympathie pour l'oeuvre. La consécration du livre comme modèle d'écriture de l'heure se produit grâce à la diffusion des biographies pieuses qui louent les vertus des jeunes mortes avec la même spiritualité que celle d'Eugénie de Guérin. Traversée par des maladies contagieuses qui sévissent dans tous les pays<sup>20</sup>, l'Europe vit au rythme de la mort de ses filles. Perçu comme un dénouement héroïque, leur décès fait l'objet d'admiration; toutes les jeunes filles parlent dans leur journal de la belle mort de leur amie. D'où l'apparition des biographies pieuses qui consistent à «héroïser» la jeune morte. Dans cette période officiellement laïque, mais travaillée par la reconquête apostolique chrétienne, la biographie sert une cause bien particulière:

La plupart des écrits biographiques pendant le Second Empire étaient des monuments commémoratifs, c'est-à-dire servaient à rappeler et à exalter les vertus des morts. La grande majorité des biographies étaient des éloges. [...] Le but moral de l'éloge était de montrer le bon exemple, pour stimuler la vertu, ce qui était aussi la fonction de l'histoire, comme certains l'ont vu<sup>21</sup>.

---

<sup>20</sup> Pour l'ampleur de la maladie contagieuse à l'époque voir Isabelle Grellet et Caroline Kruse, *Histoires de la tuberculose: les fièvres de l'âme: 1800-1940*, Paris, Ramsay, 1983, 332 p., ainsi que Jean-Pierre Bardet (sous la direction de), *Peurs et terreurs face à la contagion: choléra, tuberculose, syphilis: XIX-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 1988, 442 p.

<sup>21</sup> Théodore Zeldin, «Biographie et psychologie sous le Second

Recourir à la biographie pour des fins morales demeure une façon privilégiée par le monde religieux de faire la propagande. En effet, depuis *La Vie des Saints* de l'époque médiévale jusqu'à l'hagiographie des hommes d'Église, le modèle de biographie édifiante s'avère infaillible: «Largement diffusées dans le milieu familial et scolaire de la jeune morte<sup>22</sup>», ces biographies pieuses, écrites dans la plupart des cas par des prêtres, s'adressent aux jeunes filles à qui on voudrait introduire des modèles alternatifs à la femme émancipée. À travers les vertus préconisées et des extraits de journaux de ces jeunes mortes, nous voyons que la vie et l'oeuvre d'Eugénie de Guérin leur servent de double paramètre: un prototype de vertu et un modèle d'écriture.

C'est dans cette foulée d'édification de vertus chrétiennes qu'est conçue la biographie d'Élisabeth de Prades (1837-1886). Divisée en deux grandes parties, l'ouvrage est d'abord consacré à la louange de l'âme, du coeur et de l'esprit chrétien de la jeune fille, puis le lecteur entre en contact avec Élisabeth à travers son journal de voyage à Rome. Après avoir abondamment vanté la piété, la douceur et la passion d'écrire de la jeune fille, l'abbé Calhiat, éditeur du journal, en vient à la conclusion que la foi, les vertus féminines et le talent littéraire d'Élisabeth de Prades sont

---

Empire», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXI, janvier-mars 1974, p. 62-63.

<sup>22</sup> Philippe Lejeune, «Le Journal de Marguerite», p. 51.

analogues à ceux d'Eugénie de Guérin:

Elle était, sans s'en douter, de la famille d'Eugénie de Guérin et de Marie-Édmée Pau de cette race d'âmes affamées d'idéal, qui passent dans le monde sans faire beaucoup de bruit [...]<sup>23</sup>.

Et le bon abbé de soutenir encore: «Nos lecteurs verront, par les extraits suivants, qu'au point de vue *artistique* et *chrétien*, l'auteur savait penser, écrire et juger<sup>24</sup>». Cette conformité au modèle d'Eugénie de Guérin se retrouve encore dans la biographie d'Octavie de Gallery. Lancée en 1902, sous le titre *Une âme soeur d'Eugénie de Guérin. Octavie de Gallery*<sup>25</sup>, cette biographie s'évertue à multiplier les rapprochements entre les deux femmes. Ainsi entrecoupée de louanges et de fragments de journal, la vie d'Octavie de Gallery (1811-1873) est présentée pas à pas en suivant les grands thèmes guériniens: l'amour fraternel, la piété chrétienne, le devoir domestique... Une étude comparée<sup>26</sup> de leur journal confirmerait sans doute la parenté d'esprit à l'oeuvre dans ces deux écrits intimes. Les extraits du *Journal* d'Octavie, que nous avons pu consulter, laissent entrevoir des multiples rapprochements entre les deux textes autobiographiques:

---

<sup>23</sup> L'abbé Henry Calhiat, *Élisabeth de Prades. Sa vie - son journal, ses funérailles*, Tours, Alfred Cattier, 1890, p. 55.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>25</sup> L'abbé H. Burel, *Une âme soeur d'Eugénie de Guérin. Octavie de Gallery*, Paris, René Haton, 1902, 274 p.

<sup>26</sup> Une telle étude exigerait la consultation du texte intégral d'Octavie de Gallery; malheureusement il nous est impossible d'obtenir le manuscrit.

**Octavie de Gallery**(1811-1873)

Il faut perdre ceux que l'on aime, pour savoir combien on les aimait (p. 76).

Qu'est-ce que la vie? C'est une séparation de tout ce qui nous est cher; car il est rare de vivre près de ceux qu'on aime (p. 84).

Le coeur n'est complet que dans le sein de Dieu: sur la terre, il est par lambeaux (p. 84).

Quand j'écris aux personnes chères, il me semble que je trempe ma plume dans mon coeur (p. 88).

**Eugénie de Guérin**(1805-1848)

Il faut que le coeur ait sa leçon, et le mien l'a eue (p. 228).

«Le plus grand malheur de la vie, c'est d'en rompre les relations» Oh! que j'éprouve la vérité de ces mots (p. 220).

Je meurs d'envie de tout ce qui est céleste: c'est qu'ici-bas tout est vil et porte un poids de terre (p. 223).

Ces lettres, cette écriture, comme cela me fait plaisir! Comme le coeur s'y jette et s'en nourrit (p. 105)!

La dévotion chrétienne partagée entre Octavie de Gallery et Eugénie de Guérin permet à l'abbé Burel d'établir un lien de parenté. D'où des chapitres entiers consacrés à la démonstration des écrits intimes d'Octavie de Gallery<sup>27</sup> dont le discours religieux ressemble énormément à celui d'Eugénie de Guérin: la piété et le dévouement mêlés de douceur et de féminité, voilà autant de thèmes habilement mis en évidence par l'abbé Burel. Outre leur discours religieux, qui joue le premier rôle dans leur ressemblance, ces deux femmes se rapprochent aussi par l'évocation de leur vie quotidienne: liens d'amitié, sentiment de la perte d'un être cher et,

<sup>27</sup> Voir le chapitre X: «Amour de Dieu et de la prière», p. 218-238, et également le chapitre XI: «Sainte communion passion de notre seigneur Jésus-Christ», p. 239-258.

enfin, importance de la correspondance dans leur vie...

L'amour fraternel est encore un thème qui tisse des liens de parenté entre le *Journal* d'Eugénie de Guérin et ceux rédigés par les jeunes filles de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Un exemple parmi d'autres, celui de Marie-Marguerite R.<sup>28</sup> (1873-1899). Publiée par la Congrégation de Notre-Dame en 1908, cette biographie suit non seulement la thématique de la dévotion religieuse (vertus chrétiennes et efforts d'apostolat), telle qu'elle paraît chez Eugénie de Guérin, mais met en évidence l'amour fraternel de Marie-Marguerite pour son frère, mort de tuberculose et qui recoupe le rapport fraternel entre Eugénie et Maurice. C'est ce que veut souligner le rédacteur de la préface: «Elle a d'abord pour son frère cet amour tendre, admiratif et maternel d'une Eugénie de Guérin<sup>29</sup>»... Eugénie de Guérin donne non seulement un exemple de piété et de femme vertueuse aux jeunes filles de son temps, mais incarne aussi la figure de la soeur aimante. Son amour pour Maurice, ses pleurs devant la tombe de son frère touchent la sensibilité des jeunes filles qui éprouvent le même chagrin. Cette passion fraternelle demeure sans contredit un aspect important du modèle d'Eugénie de Guérin.

\*

---

<sup>28</sup> Voir à ce sujet [s.a.], *Un souvenir de la Congrégation de Notre-Dame*, Moulin, Crépin-Leblond, 1908, 230 p.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. XVII.

Nous avons vu comment à l'opposé du *Journal* d'Eugénie de Guérin, le *Journal d'Amélie* ou le *Journal de Marguerite* ne touchent guère le coeur des jeunes filles des années 1860. Ces modèles de roman-journal qui découragent les jeunes diaristes humbles par le raffinement de leur style et le fantastique de leur aventure, perdent leur éclat devant le journal authentique. Le *Journal* d'Eugénie de Guérin gagne la sympathie des jeunes filles par son naturel, son expression de la mort et de l'amour fraternel. Grâce à la diffusion de la biographie pieuse, l'image de la femme chrétienne qu'incarne Eugénie de Guérin est reconnue comme paramètre de vertu féminine. Dès lors, les jeunes lectrices s'efforcent de lui ressembler et d'inscrire leur propre journal dans le sillon de cette écriture intime. Devant ce modèle colossal, que ressentent les lectrices? Comment conçoivent-elles la vie et l'oeuvre d'Eugénie de Guérin?

\* \* \*

### 3. Les lectrices d'Eugénie de Guérin

Les admiratrices d'Eugénie de Guérin tiennent aussi un journal. Elles y notent non seulement leurs sentiments quotidiens, mais aussi ce qu'elles ressentent vis-à-vis du modèle prescrit. Pour ces diaristes modestes et effacées, le *Journal* d'Eugénie de Guérin est un grand classique qui offre des critères de rédaction et oriente leur compréhension du



genre. Le rôle de modèle que joue cette oeuvre auprès des jeunes filles - lectrices et réceptrices - est bien décrit par Philippe Lejeune: «Eugénie de Guérin a fixé pour plusieurs générations de lecteurs et de lectrices, une image de l'écriture féminine<sup>30</sup>». L'influence et l'autorité du *Journal* d'Eugénie de Guérin sur les journaux féminins de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et, sans doute sur les autres jusqu'aux années quarante, est un fait historique qu'il faudrait davantage élucider. Toujours est-il que ce rapport entre le pouvoir d'un modèle et la perception des générations ultérieures peut être interprété à la lumière des théories de réception littéraire:

Les oeuvres dont le consensus du public littéraire a fait des modèles ou des classiques scolaires peuvent devenir insensiblement les normes esthétiques d'une tradition qui prédéterminera l'attente et l'orientation des générations ultérieures<sup>31</sup>.

\*

Jusqu'à quel point le *Journal* d'Eugénie de Guérin influence-t-il sur la façon d'écrire des jeunes diaristes? Sommes-nous capable de l'identifier? Autrement dit, quels sont les emprunts tangibles dont on pourrait identifier les traces dans les journaux postérieurs à celui d'Eugénie de Guérin? Pour ce

---

<sup>30</sup> Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, p. 141.

<sup>31</sup> Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 250.

faire, il nous faut examiner les journaux des lectrices d'Eugénie de Guérin. Or, la plupart de ces journaux enfermés dans les archives familiales nous sont inaccessibles. Devant ce manque de matériaux de première main, nous devons nous rabattre sur les monographies portant sur ces journaux, lesquels nous permettent d'établir les rapprochements avec le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Enfin, le texte intégral du journal de Caroline Brame nous permettra de mener une étude comparative approfondie avec le *Journal* d'Eugénie de Guérin et de voir à quel point les journaux postérieurs lui sont redevables.

\*

Le journal de Marie Tassart (née en 1848), jeune pensionnaire de Sacré-Coeur d'Amiens, est plein de simplicité et de piété<sup>32</sup>. Suivant Anne J.-M. Galichon-Robichez, l'évocation de Dieu, l'importance accordée à la pratique de la religion dans la vie quotidienne rapprochent son journal de celui d'Eugénie de Guérin: «[...] sur ce point son journal rappelle beaucoup celui d'Eugénie de Guérin, qu'elle avait lu et admiré<sup>33</sup>». Nous ne sommes pas en mesure de montrer ce que la lecture du *Journal* d'Eugénie de Guérin a apporté à Marie Tassart ou ce qu'elle a retenu de cette écriture intime; mais

---

<sup>32</sup> Voir à ce sujet l'étude d'Anne J.-M. Galichon-Robichez, «Journal d'une jeune personne 1866-1868», Collectifs, *Cent ans de littérature française 1850-1950*, Paris, SEDES, 1987, p. 163-170.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 164.

nous croyons que le discours religieux est l'axe principal sur lequel se fonde sa ressemblance avec le modèle guérinien.

C'est à partir de l'étude de Philippe Lejeune<sup>34</sup> que nous apprenons les réflexions de plusieurs jeunes filles sur le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Voyons ce qu'écrit Mathilde Savarin (née en 1866) à propos de sa lecture assidue du célèbre *Journal*:

Il faut qu'une jeune fille apprenne à bien penser, à bien parler, à bien écrire [...] pour cela il faut qu'elle lise de bons ouvrages, bien écrits, tels que les *Lettres* d'une Irlandaise, le journal de Marie Édmée [...] celui d'Eugénie de Guérin, si simple mais si bien fait<sup>35</sup>.

Ce sentiment d'admiration et cette volonté de tenir leur propre journal dans le sillon du «journal-modèle» traduisent l'engouement des milliers de lectrices. C'est en comparant leur journal à celui d'Eugénie de Guérin que les jeunes filles tâchent de faire de leur mieux. Voyons comment Thérèse Bobillier (née en 1850) compare son propre journal avec le journal modèle:

Je relis Eugénie de Guérin, je ne peux pas m'empêcher d'admirer cette facilité prodigieuse à écrire des pages et des pages [...] mais il faut dire aussi qu'elle avait un but en faisant ce *Journal*, elle savait qu'elle ferait plaisir à son frère<sup>36</sup>.

---

<sup>34</sup> Voir son ouvrage *Le Moi des demoiselles*.

<sup>35</sup> Philippe Lejeune, «Le journal de Marguerite», p. 54.

<sup>36</sup> *Journal* de Thérèse Bobillier, cité par Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, p. 140.

Nous voyons avec quel enthousiasme les jeunes filles dévorent le *Journal* d'Eugénie de Guérin. La façon particulière dont celle-ci tient son journal, son expression féminine et surtout sa marque du «moi» intime imprègnent profondément l'imaginaire des lectrices. Tout comme Thérèse, Louise L\*\*\* (née en 1850) est aussi une fervente lectrice d'Eugénie de Guérin. Après avoir parcouru les trois modèles recommandés, elle opte pour celui qui lui plaît le plus. Voyons sa réflexion:

Je viens de finir le *Journal* de Marguerite que j'ai lu six ou sept fois et non sans y verser des larmes!

Je lis maintenant le *Journal* d'Eugénie de Guérin et ce livre ne me plaît pas autant que le *Journal* de Marguerite.

Je lis en ce moment un livre très intéressant quoiqu'un peu triste: c'est le récit d'une soeur, dont le père Roux a recommandé la lecture à ses auditeurs de N.D<sup>37</sup>.

Ainsi le *Journal* d'Eugénie de Guérin ne laisse aucune jeune fille indifférente: ses ferventes admiratrices se livrent aveuglement à son imitation; les autres, celles qui lui préfèrent un autre modèle le lisent, le commentent et l'admirent pareillement. En comparant sans cesse leur propre journal avec celui de leur idole, ces lectrices et admiratrices partagent forcément entre elles le même idéal d'écriture. Une telle imitation n'est pas sans conséquence: plus souvent qu'autrement, le «moi» du modèle étouffe le «moi»

---

<sup>37</sup> *Journal* de Louise L\*\*\*, cité par Philippe Lejeune, *Ibid.*, p. 204-205.

des jeunes filles. En somme, ces journaux où l'authenticité du «moi» est sacrifiée au profit du modèle finissent par se ressembler<sup>38</sup>. Il faut attendre l'arrivée du journal de Marie Lenéru (1875-1918) et de celui de Marie Bashkirtseff (1858-1884) pour parler de l'autonomie de la personnalité du «moi» de jeunes filles. Ce changement du «moi» à la recherche de la ressemblance au modèle, au «moi» personnel et autonome se fait graduellement. Voyons le cas de Marie Lenéru.

Lectrice d'Eugénie de Guérin comme toutes celles que nous avons évoquées, Marie «[...] n'y trouve pas la marque d'une activité féconde de l'esprit<sup>39</sup>» et s'interroge même sur la pertinence d'un tel modèle:

Lu Eugénie de Guérin. Elle doit tout à son développement contemplatif [...] Mais sa quenouille! affection et inutilité! triste symbole du peu qu'on attend des femmes. [...] Une chose me frappe chez elle, je l'ai rencontrée ailleurs et je ne comprends pas: c'est que rencontrant un bonheur vertueux l'on s'y installe, et se fasse une vertu de son bonheur<sup>40</sup>.

L'image vertueuse et domestique de la femme privée que représente Eugénie de Guérin ne plaît pas à Marie Lenéru. Sa remarque sur la quenouille - le sort de femme que représente

---

<sup>38</sup> Voir à ce sujet Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, p. 26.

<sup>39</sup> Suzanne Lavaud, *Marie Lenéru. Sa vie - son journal - son théâtre*, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1932, p. 56.

<sup>40</sup> Fernande Dauriac (éditeuse), *Journal de Marie Lenéru*, p. 150.

Eugénie de Guérin - est révélatrice d'un «moi» à la recherche d'épanouissement. Écrit à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, son journal, tout comme celui de Marie Bashkirtseff<sup>41</sup>, marque un tournant dans l'histoire des journaux féminins français avec la manifestation d'un «moi» en transformation. La liberté d'expression, la levée des tabous (corps, sensualité, passion), ainsi que l'importance accordée aux vicissitudes du «moi» font de leur journal le précurseur du journal féminin moderne. Bien qu'il ne nous appartienne pas de montrer le déclin du modèle d'Eugénie de Guérin, il est intéressant de noter que la chute du modèle coïncide avec l'émancipation du «moi» de jeune fille. C'est d'ailleurs au cours de la même période qu'on voit le déclin d'un autre modèle: le *Journal de Marguerite*<sup>42</sup>... La décadence du *Journal* d'Eugénie de Guérin auprès des jeunes filles n'efface pas néanmoins sa longue influence exercée sur les journaux postérieurs à partir de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Une analyse minutieuse des journaux de jeunes filles de l'époque viendrait démontrer la place qu'il occupe dans l'imaginaire collectif et personnel des jeunes filles. À cet égard, le cas du *Journal* de Caroline Brame (1847-1892) est très révélateur. Autant par ses thèmes que par son style, il s'apparente à celui d'Eugénie de Guérin. En voici quelques extraits révélateurs:

---

41 Son journal paraît pour la première fois en 1887 chez l'éditeur André Theuriet (Marie Bashkirtseff, *Journal*, Paris, Charpentier, 1887).

42 Philippe Lejeune situe la chute de ce roman aux alentours de 1880 («Le *Journal* de Marguerite», p. 55).

Caroline Brame (1847-1892)

Oh! ma bonne mère, pourquoi n'es-tu plus ici, pourquoi as-tu quitté ta fille qui t'aimait tant et qui avait encore si besoin de ta tendresse (p. 21)?

Je suis allée embrasser Paul; mon cher frère, quand le reverrai-je? Oh que cela me fait de peine d'être ainsi séparée de lui si longtemps (p. 96)!

[...] que de personnes aimées qui ne sont plus! Que de larmes versées, que de souvenirs, que de tristesses (p. 57)!

Ah mon coeur est brisé; non ce n'est pas possible, je le reverrai encore, est-il bien vrai que tout soit fini (p. 105)?

Eugénie de Guérin (1805-1848)

[...] toutes choses qui demandent la tendre attention d'une mère! Si j'avais eu la mienne, je me souviens de choses que je faisais à quatorze ans qu'elle ne m'eût pas laissé faire (p. 142).

Il était la gloire et la joie de mon coeur Oh! que c'est un doux nom et plein de dilection que le nom de frère (p. 209)!

Deuil sur deuil, angoisses sur angoisses, la vie n'est plus qu'un cours d'afflictions; rien que des larmes (p. 288).

Mon ami, est-il vrai, ne te reverrons-nous plus nulle part sur la terre (p. 210)?

Ainsi au-delà de la différente vie que mènent les deux diaristes<sup>43</sup>, leur journal porte sur les thèmes identiques: l'obsession de la mort, la pensée des êtres disparus, l'évocation de Dieu... Contrairement au *Journal* d'Eugénie de Guérin, texte transitif, destiné à son frère, celui de Caroline semble être écrit pour soi-même. Ainsi le rôle de destinataire, le sens de dialogue et le désir de communication, ces traits qui découlent du caractère transitif du texte d'Eugénie de Guérin, ne se retrouvent pas dans celui

<sup>43</sup> Le *Journal* de Caroline Brame est tenu entre le 24 novembre 1864 et le 26 août 1868. Les éditeurs disent qu'ils ne sont pas certains d'avoir la totalité du journal. Voir à ce sujet Michelle Perrot et Georges Ribeill (éd.), *Le Journal intime de Caroline B.*, p. 169.

de Caroline. Par ailleurs, le sentiment fraternel - le leitmotiv du *Journal* d'Eugénie de Guérin - n'a pas la même résonance dans celui de Caroline<sup>44</sup>.

À l'instar de celui d'Eugénie, le *Journal* de Caroline témoigne des états d'âme des jeunes filles de l'époque. La mort y est évoquée à maintes reprises et dans des circonstances diverses. Les souvenirs de la mère disparue, l'angoisse de la mort de son grand-père..., l'habitent constamment. Maintes fois aussi Caroline mentionne la mort de ses amies et de ce qu'elle ressent à ces occasions. Cet appel à la mort paraît cependant moins dramatique à côté de l'intensité avec laquelle Eugénie de Guérin en parle dans son *Journal*. Ensevelie dans la pensée de la mort, Eugénie de Guérin l'exploite largement dans la deuxième partie de son *Journal* après la mort de Maurice. Ainsi les cris du cœur, l'appel à Maurice au ciel et le dégoût de l'existence d'ici-bas constituent un véritable hymne à la mort. À telle enseigne que la mort pétrifie son esprit: «La pensée de la mort, de Dieu et de ceux que j'aime ne me quitte pas<sup>45</sup>».

\*

Outre l'évocation de la mort, les deux journaux accordent aussi une attention spéciale à la correspondance. Chez Eugénie

---

<sup>44</sup> L'évocation du sentiment fraternel n'apparaît que deux fois dans son journal. Voir p. 96 et p. 101 du journal.

<sup>45</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 230.



de Guérin, la lettre est imbriquée dans le journal. Non seulement le va-et-vient des lettres y est évoqué, mais aussi leur fréquence catalyse l'écriture diariste. Plus l'échange avec le frère est intense, plus Eugénie se retrouve avec son journal. À l'inverse, la déception du retardement de la lettre attendue fait avorter son désir d'écrire. Ainsi le 20 mars 1838, elle ne consigne que trois mots dans son journal: «Pas de lettre». Le lendemain, toujours sans lettre, elle n'y inscrit qu'une seule phrase: «J'attends. Demain, peut-être demain!<sup>46</sup>». Nous voyons que la fréquence de la lettre régleme[n]te celle de l'écriture diariste. Ce rapport intertextuel entre le *Journal* et les *Lettres* se manifeste encore par l'intermédiaire des résumés de lettres. Ainsi le texte du 7 avril 1838 n'est qu'une longue reproduction d'une lettre destinée à la baronne de Maistre<sup>47</sup>; il en est de même pour celui du 19 mai 1839, où Eugénie y copie une partie d'une lettre reçue de Louise de Bayne<sup>48</sup>.

Ce rapport étroit entre le journal et la lettre se retrouve également chez Caroline, mais il n'a pas la même portée. Tout comme Eugénie de Guérin, Caroline consigne fidèlement l'envoi et la réception des lettres dans son journal<sup>49</sup>. Ainsi le 30 mars 1865, on lit ceci: «Trois lettres ce soir, Marie Holker, Mme Loupot; combien elle est bonne,

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 128-132.

<sup>48</sup> Voir Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 205.

<sup>49</sup> Voir à ce sujet les 9, 10, 20 mai 1837 du journal de Caroline.

quelle affection solide, éclairée, tendre! Une autre de Thérèse [...]»<sup>50</sup>. La correspondance constitue donc un sujet important dans l'écriture du journal. Toutefois, la fréquence des lettres reçues n'influe pas sur celle de l'écriture diariste.

\*

Un autre trait qui attire également notre attention, c'est la récurrence des anniversaires dans les deux journaux. Ayant l'âme sensible, la date de la mort de Maurice représente une véritable obsession pour Eugénie. Chaque mois, chaque trois mois ou chaque année, le retour de cette date ne fait qu'actualiser la douleur de la perte:

Trois mois aujourd'hui de cette mort, de cette séparation. Oh! la douloureuse date, que néanmoins je veux écrire chaque fois qu'elle reviendra. Il y a pour moi une si attachante tristesse dans ce retour du 19, que je ne puis le voir sans le marquer dans ma vie, puisque je note ma vie<sup>51</sup>.

Hantée par ce retour du 19 - date éternelle - la deuxième partie de son *Journal* se fonde sur différents anniversaires: le jour de la mort de Maurice, de son mariage, de l'arrivée d'Eugénie à Paris pour rejoindre Maurice à l'agonie... En certain sens cette deuxième partie est structurée sur divers anniversaires qui ponctuent les étapes de la vie de la

---

<sup>50</sup> Voir à ce sujet p. 46 et p. 91 du journal de Caroline.

<sup>51</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 222.

diariste.

L'évocation des anniversaires est également intense chez Caroline. Le retour des dates significatives qui ont marqué les diverses étapes de sa vie de jeune fille est souligné avec émotion. Le 26 mai 1865 est un de ces jours commémoratifs:

Quelle date! Que de souvenirs! Le 26 mai 1859 où j'ai été si heureuse [...] je ne me doutais pas que trois ans plus tard, jour pour jour, le 26 mai 1862, Dieu me demanderait un grand, un immense sacrifice [...] un sacrifice qui me priverait sur cette terre [...] d'une mère chérie<sup>52</sup>.

\*

La matérialité textuelle constitue la dernière étape de notre approche comparative. Examinons d'abord la fréquence de l'écriture. Nous affirmons avec Jocelyne Néraud<sup>53</sup> que Eugénie de Guérin est loin d'être une diariste acharnée. En tout «517 jours d'écriture par rapport à 2 555 jours effectivement écoulés pendant la durée de rédaction du *Journal*; ce qui représente un rapport de 1/5e [...]»<sup>54</sup>. Ainsi la régularité d'écriture est rarement respectée. Cette indolence s'explique par le rapport dépendant qu'entretient la narratrice avec le destinataire: la fréquence de l'écriture en est tributaire. Plus l'échange avec le frère est intense, plus la narratrice a

---

<sup>52</sup> *Journal de Caroline B.*, p. 68.

<sup>53</sup> Jocelyne Néraud, «Eugénie de Guérin: le journal de la communication», Claude Gély (sous la direction de), *Lectures guériniennes*, p. 117-132.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 123.

besoin de s'épancher dans le journal. À l'inverse, si la communication avec le frère diminue, la fréquence de l'écriture décroît<sup>55</sup>. À côté des hauts et des bas d'Eugénie de Guérin, Caroline fait preuve d'une diariste diligente et régulière. Écrit pour soi-même, son journal suit un rythme régulier et constant. Des longues périodes de 1864 et de 1865 enregistrent même une fréquence presque journalière, et ce, jusqu'au milieu de 1866, avant son mariage.

Bien que le journal de Caroline soit présenté par ses éditeurs en suivant l'ordre chronologique avec le début et la fin de chaque année, il est en effet tenu d'après l'ordre des cahiers. C'est-à-dire que l'ouverture et la fermeture des cahiers ne coïncident pas avec le début et la fin des années. Chaque nouveau cahier représente en soi un nouveau départ, une nouvelle séquence. Ainsi le 28 juin 1865 coïncide avec l'ouverture d'un nouveau cahier et est considéré comme une nouvelle séquence: «Que mettrai-je dans ce nouveau cahier?... Des joies ou des peines? Dieu seul le sait<sup>56</sup>». Rappelons que cette façon de concevoir le journal, de le tenir suivant l'ouverture et la fermeture des cahiers constitue une des grandes caractéristiques du *Journal* d'Eugénie de Guérin. Découpé systématiquement avec le début et la fin des cahiers, le journal d'Eugénie de Guérin est ponctué par l'ordre de

---

<sup>55</sup> Nous aurons l'occasion d'effectuer dans le chapitre VII de notre thèse une analyse approfondie de la fréquence de l'écriture du *Journal* d'Eugénie de Guérin.

<sup>56</sup> *Journal de Caroline B.*, p. 92.

cahiers. Devant l'ouverture de chaque cahier, Eugénie de Guérin éprouve aussi de l'angoisse et de l'incertitude. Le 19 février 1838, elle inaugure ainsi son sixième cahier: «Voici un nouveau cahier. Qu'y mettrai-je avant d'être au bout? Y aura-t-il bonheur ou malheur?<sup>57</sup>»... Ainsi les deux diaristes ont la même façon de concevoir leur journal. Pour elles, le début ou la fin de chaque séquence est ponctué non par le commencement ou la fin du mois, de l'année, mais par l'ouverture ou la fermeture de chaque cahier.

\*

Nous pourrions continuer de multiplier les rapprochements entre le *Journal* de Caroline et celui d'Eugénie de Guérin. Cependant ces quelques éléments abordés montrent que le journal féminin postérieur continue, à plusieurs égards, à suivre le sillon tracé par le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Non seulement y constate-t-on des ressemblances structurales, mais aussi thématiques, telles que la mort, l'amitié, la correspondance... qui traversent le *Journal* d'Eugénie de Guérin et les journaux postérieurs. Nous ignorons toutefois si Caroline a effectivement lu le *Journal* d'Eugénie de Guérin; nulle part, ce nom n'est évoqué dans son journal. Il nous est permis de croire que son journal, tenu au moment fort de la gloire d'Eugénie de Guérin, n'aurait pas échappé à l'emprise du modèle.

---

<sup>57</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 113.

DEUXIÈME PARTIE  
LA PÉNÉTRATION DU *JOURNAL*  
D'EUGÉNIE DE GUÉRIN EN AMÉRIQUE DU NORD

## CHAPITRE IV

LE DOUBLE PARCOURS ANGLOPHONE<sup>1</sup>1. La recherche d'une femme modèle  
chez les Anglo-protestants

La figure chrétienne d'Eugénie de Guérin plaît aussi aux élites de la société anglo-américaine, qui y voient l'expression des valeurs victoriennes. En effet, dès son édition privée de 1855, le *Journal* intéresse maints littéraires anglo-américains qui voient déjà en Eugénie de Guérin le modèle idéal pour la femme protestante et désirent, par conséquent, l'introduire auprès du public puritain. Ainsi non seulement le *Journal* obtiendra-t-il une brillante fortune littéraire en France, mais rayonnera-t-il dans les pays anglo-saxons où la vision de la «femme chrétienne» fait également partie des idéologies dominantes. De fait, les vertus chrétiennes d'Eugénie de Guérin répondent aussi bien aux attentes des sociétés traditionnelles protestantes que catholiques. Et, c'est cette vision similaire de la femme

---

<sup>1</sup> Une partie du présent chapitre doit paraître dans la revue *Présence francophone* sous le titre: «Le circuit littéraire Paris/New-York au XIX<sup>e</sup> siècle: le cas du *Journal* d'Eugénie de Guérin», n° 52, printemps 1998.

chrétienne qui fonde, croyons-nous, la fortune nord-américaine du *Journal*, et dans une large mesure sa réputation hors de la France: «La piété si rare et si profonde dont fit preuve Eugénie de Guérin fut universellement admirée<sup>2</sup>» soutient avec force Émile Barthés. Mais une telle admiration trouve aussi ses explications dans l'atmosphère sociohistorique de l'Amérique puritaine des années 1860. Un survol rapide des mentalités, des conditions de vie et des comportements des Américains des années 1850 nous permettra de mieux saisir les mutations auxquelles ils ont alors à faire face et, par conséquent, de mieux comprendre leur enthousiasme pour le *Journal* d'Eugénie.

Notre chapitre se déroulera en trois volets. D'abord, nous décrirons les conditions sociales et les enjeux de la société américaine alors profondément victorienne. Nous verrons combien la vision puritaine de la femme vertueuse correspond à celle toute chrétienne véhiculée par le *Journal*. Cette présentation des enjeux sociaux sera suivie de notre enquête sur la fortune littéraire du *Journal* dans les milieux de la Nouvelle-Angleterre. Nous décrirons les faits littéraires qui entourent son entrée nord-américaine depuis Paris, Londres et New-York, ainsi que les efforts de ses premiers promoteurs dans le monde littéraire américain. Enfin, nous verrons que le Canada anglais a été lui aussi séduit par

---

<sup>2</sup> Émile Barthés, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, t. I, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1929, p. 268.



Eugénie de Guérin. À l'instar de leurs voisins du Sud, les Canadiens d'expression anglaise prennent d'abord connaissance du *Journal* d'Eugénie par l'intermédiaire de leurs journaux et de leurs revues ou encore à partir de ceux et de celles qui paraissent à Londres ou à New-York.

\*

Au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la société américaine entre dans une phase de développement industriel intense. De fait, la révolution industrielle, qui pénètre alors dans la plupart des pays occidentaux, entraîne toute une série de changements socioéconomiques qui provoquent à leur tour des perturbations dans les échelles des valeurs, les mœurs et la vie quotidienne. À l'instar des changements d'ordre économique et technologique, les espaces privé/public subissent des modifications profondes entraînant dans leur sillage une nouvelle conception des rapports entre l'homme et la femme. Le progrès industriel a surtout pour effet d'accentuer la distinction des devoirs entre les deux sexes: «In both practice and prescription the male and female spheres became increasingly separated, and the roles of men and women became ever more frozen<sup>3</sup>». Cette séparation intransigeante des deux sphères relègue radicalement la femme à l'espace privé:

---

<sup>3</sup> Erna Olafson Hellerstein, Leslie Parker Hume et Karen M. Offen, *Victorian Women: a Documentary Account of Women's Lives in Nineteenth-Century England, France, and the United States*, Stanford, Stanford University Press, 1981, p. 3.

C'est dans une séparation préalable entre le cadre familial et le monde du travail [...] que l'historienne Nancy F. Cott voit naître aux États-Unis, entre 1780-1835, une idéologie de la domesticité qui consacre et accentue la scission du privé et du public<sup>4</sup>.

Parallèlement à cette rigidité croissante des devoirs de chacun, l'accélération de la production industrielle et du capitalisme poussent les gens à se réfugier dans la religion. L'homme et la femme éprouvent plus que jamais le besoin de se retrouver dans la foi de leurs pères, d'y rechercher le réconfort spirituel, la tranquillité d'esprit et l'équilibre psychologique nécessaire à leur vie familiale et sociale:

Ballottés par les remous et les fluctuations économiques et sociales [...], les hommes et les femmes des classes moyennes et laborieuses furent nombreux à chercher dans la religion espoir et réconfort<sup>5</sup>.

C'est donc avec passion qu'on chérit les «grands principes moraux<sup>6</sup>», qu'on célèbre les vertus de la femme chrétienne. Profondément ancrée dans les valeurs puritaines, la société

---

<sup>4</sup> Nadia Fahmy-Eid et Francine Barry, *Maîtresse de maison Maîtresse d'école. Femmes, familles et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 240. Voir également Nancy F. Cott, *The Bonds of Womanhood, Woman's Sphere in New England, 1780-1835*, New Haven et London, Yale University Press, 1977, 225 p.

<sup>5</sup> Françoise Basch, *Rebelles américaines au XIX<sup>e</sup> siècle: mariage, amour libre et politique*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1990, p. 10.

<sup>6</sup> Michel Mercier, *Le Roman féminin*, Paris, PUF, 1976, p. 185.

américaine de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle renchérit l'image stéréotypée de la femme victorienne chaste et pieuse, «soumise à l'homme et enfermée dans la famille<sup>7</sup>». Pureté, soumission et attachement au foyer, ce sont les vertus recherchées chez la femme américaine<sup>8</sup>. Ainsi cette image de la «femme idéale» est promue dans toute la société: «Le culte victorien de la Vraie Femme, pieuse, douce et vertueuse, fut célébré au XIX<sup>e</sup> siècle par toutes les classes de la société<sup>9</sup>». De fait, l'«idéal féminin» n'est pas une création de l'imaginaire victorien. L'avènement du *Journal* d'Eugénie de Guérin en France démontre que la société française est pareillement obsédée par la même image: «The angelic woman was not a British creation alone: the French literature of domesticity was replete with angles<sup>10</sup>». Cette idéologie de domesticité crée une atmosphère propice à entretenir le mythe de l'ange gardien (voir illustrations aux pages 125 et 126), fondement de tout équilibre social.

Cette glorification de la «Vraie Femme» acquiert une signification d'autant plus particulière qu'elle survient au moment où des changements profonds atteignent les fondements même de la société traditionnelle. Aussi le maintien du statut

---

7 Françoise Basch, *Les Femmes victorienne: roman et société (1837-1867)*, Paris, Payot, 1979, p. 22.

8 Liliane Crété, *La Femme au temps de Scarlett: les Américaines au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Stock, 1990, p. 45.

9 *Ibid.*, p. 12.

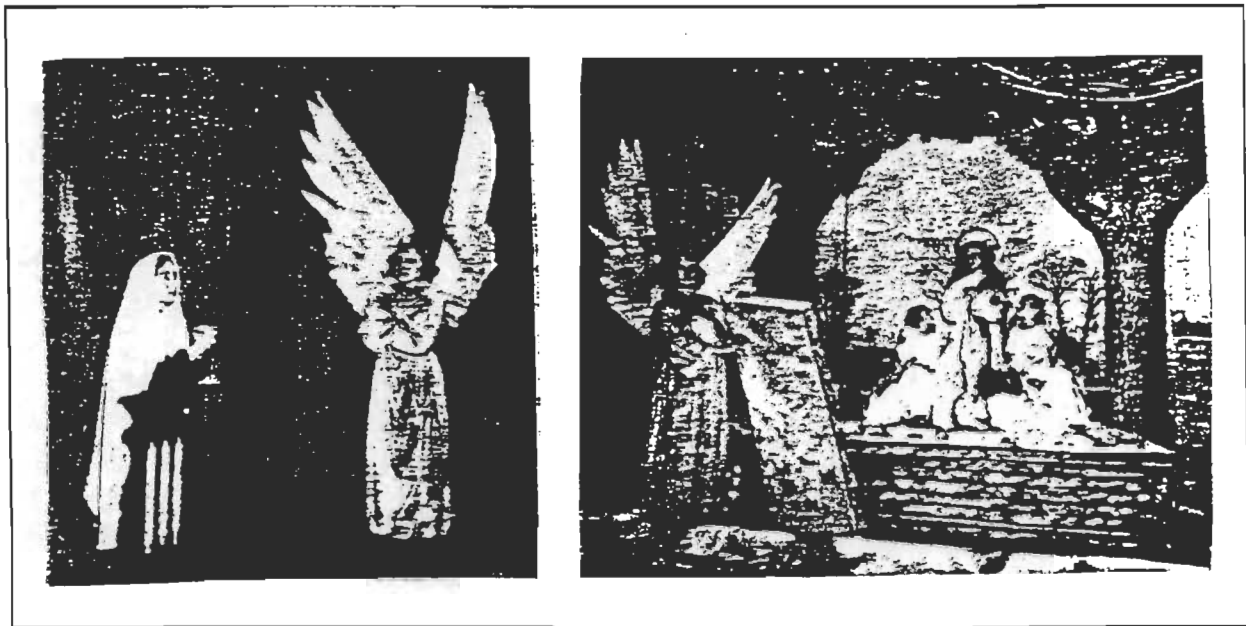
10 Erna Olafson Hellerstein, Leslie Parker Hume et Karen M. Offen, *op.cit.*, p. 134.



Source : *Les anges sculptés dans l'art au Québec*, p. 146.



Source : *Annales de Notre-Dame du Cap*, p. 473.



Source : *Annales de Notre-Dame du Cap*, p. 13.



Source : *Annales de Notre-Dame du Cap*, vol. 9, n° 5, mai 1924, p. 133.



Source : *Annales de Notre-Dame du Cap*, vol. 14, n° 2, février 1929, p. 62.

sacré de la femme victorienne s'avère-t-il le meilleur rempart aux changements:

L'image générale qu'on se faisait des femmes était en partie le reflet des inquiétudes des hommes qui voyaient leur monde modifié par le commerce, l'industrie et la montée de l'individualisme<sup>11</sup>.

Dès lors, il incombe à la femme de jouer le rôle de défenseur de la morale et de perpétuer les valeurs traditionnelles. Ainsi à l'opposé de l'homme occupé à faire de l'argent, voire exposé constamment au vice et à la corruption du monde extérieur<sup>12</sup>, la femme - dépositaire de la vertu<sup>13</sup> - bâtit un asile de paix, fermé aux changements extérieurs. Plus encore, en accomplissant son devoir de mère et d'épouse, la femme transmet à sa famille la vertu et la tradition<sup>14</sup>, neutralisant ainsi efficacement les influences venant du monde extérieur. La mission de la femme protestante est donc de «seconder activement son mari et d'être pour lui un vis-à-vis<sup>15</sup>». Cette mission angélique de la femme est promue dans toute la société: «Novelists, moralists, and journalists - both male and female [...] took women's special domestic mission for granted<sup>16</sup>». D'où le succès foudroyant du poème de Coventry

11 Sara M. Evans, *Les Américaines: histoire des femmes aux États-Unis*, traduit de l'américain par Brigitte Delorme, Paris, Belin, 1991, p. 114.

12 Françoise Basch, *Les Femmes victoriennes*, p. 27.

13 *Ibid.*

14 Voir à ce sujet Sara M. Evans, *op.cit.*, p. 111.

15 Georges Duby et Michelle Perrot (sous la direction de), *Histoire des femmes en Occident: Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, t. IV, 1991, p. 200.

16 Erna Olafson Hellerstein, Leslie Parker Hume et Karen M.

Patmore intitulé «The Angel in the House». Son recueil de poème atteint d'ailleurs un record de vente dans les années 1850<sup>17</sup>, au moment où l'engouement du mythe de l'Ange gardien bat son plein en Nouvelle-Angleterre. La complicité et le rôle de correctrice morale que joue la femme protestante vis-à-vis de l'homme recèlent ainsi un caractère rédempteur: «Les femmes en vinrent donc à incarner les vertus que le nouvel ordre menaçait de détruire<sup>18</sup>». Les vertus exaltées à la maison «rachèteront l'homme dégradé<sup>19</sup>».

\*

Cette célébration du mythe de l'Ange gardien se poursuit aussi dans les romans victoriens de l'heure qui mettent en scène des héroïnes «obsédées par la chasteté et vouées au culte de la famille<sup>20</sup>». Ces parangons de vertu, sans désir, ni passion, repoussent «avec horreur toute activité publique comme inconvenante, et même impensable<sup>21</sup>». À côté de ces romans moralisateurs, il y en a d'autres, tels que *Jane Eyre* (1847) de Charlotte Brontë (1816-1855), qui décrivent le triste sort réservé à celles qui échouent à la tâche:

---

Offen, *op.cit.*, p. 3.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>18</sup> Sara M. Evans, *op.cit.*, p. 113.

<sup>19</sup> Kathryn Kish Sklar, *Catherine Beecher: A Study in American Domesticity*, cité par Sara M. Evans, *op.cit.*, p. 159-160.

<sup>20</sup> Sara M. Evans, *op.cit.*, p. 114; Voici à titre d'exemple, quelques romans victoriens de l'époque: Anne Brontë, *Agnes Grey* (1847) et Elizabeth Cleghorn Gaskell, *Wives and Daughters. An Every-Day Story* (1866).

<sup>21</sup> Sara M. Evans, *op.cit.*, p. 114.

[...] any woman who [...] rejected the role that Victorian culture thrust on her, seemed as noxious and threatening to her contemporaries as the political revolutionary or the social anarchist<sup>22</sup>.

Ainsi la femme qui rejette la mission que lui assigne la société sera rejetée à son tour par la société! Le succès et la popularité de ces romans<sup>23</sup> trahissent, d'une part, l'ancrage profond des valeurs victoriennes dans la société américaine et, d'autre part, l'attente et l'aspiration du public: «le romancier devait écrire des histoires édifiantes dont le ton moralisateur convenait bien à la pensée puritaine<sup>24</sup>». Il va sans dire que cet «horizon d'attente» des lecteurs demeure un terrain propice à l'accueil des oeuvres qui louent la vertu domestique de la femme. La célébrité du *Journal* d'Eugénie de Guérin dans le monde anglophone trouve en grande partie son explication dans cette culture de la domesticité de la femme.

\*

Si l'enjeu de la glorification du mythe de l'Ange gardien vise d'abord à racheter les fautes de l'homme dégradé, il sert également à garder la femme contre sa propre chute. Pour une raison évidente, la destinée féminine dans ces moments de

---

<sup>22</sup> Erna Olafson Hellerstein, Leslie Parker Hume et Karen M. Offen, *op.cit.*, p. 3.

<sup>23</sup> *Jane Eyre* a été traduit en plusieurs langues, y compris en chinois.

<sup>24</sup> Liliane Crété, *op.cit.*, p. 314.



mutations sociales subit, elle aussi, des changements radicaux. De fait, le mode de production artisanale ou familiale qui permettait jadis aux femmes de travailler tout en restant au foyer s'écroule devant l'économie de marché. Il n'y a plus de compromis possible entre le travail et le devoir de mère et d'épouse. Rester à la maison ou en sortir pour gagner sa vie, voilà un dilemme dur à trancher:

For women, industrialization, by separating the home from the workplace, began to force an unprecedented choice between home and children on the one hand, and the continued possibility of earning a cash wage, however meager, on the other<sup>25</sup>.

Face à ces choix difficiles entre indépendance ou dépendance, épanouissement ou soumission, les femmes réclament des changements. Cet élan réformiste culmine dans la question du suffrage féminin considéré comme un des meilleurs moyens pour changer les conditions féminines:

By the second half of the nineteenth century women on both sides of the Atlantic had come to believe that only through the vote would their interests be truly represented and their grievances remedied<sup>26</sup>.

Voilà donc déclenchée la bataille en faveur de l'égalité démocratique des femmes. Leur émancipation n'ira d'ailleurs

---

25 Erna Olafson Hellerstein, Leslie Parker Hume et Karen M. Offen, *op.cit.*, p. 1-2.

26 *Ibid.*, p. 444.

qu'en augmentant: l'instruction féminine<sup>27</sup>, l'accès aux professions dites masculines connaissent un essor sans précédent. D'où l'image troublante<sup>28</sup> de la «femme-travailleuse-salariée» gagnant sa vie à l'extérieur du foyer<sup>29</sup>.

À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'effondrement de l'ancien code victorien, le maintien de la séparation des deux sphères, ainsi que les vertus puritaines, éclatent en mille morceaux. Les échelles de valeurs, les mentalités et la destinée féminine se transforment à leur tour. S'ajoutent à cela l'urbanisation et le capitalisme industriel qui changent définitivement le visage patriarcal et puritain de la Nouvelle-Angleterre: «La vieille Amérique, celle de Jefferson et de Jackson, s'inquiétait de l'essor des grandes villes, de l'accumulation des richesses en quelques mains [...]»<sup>30</sup> et, surtout, de la disparition de la femme victorienne. C'est justement au cours de cette période de bouleversements, d'inquiétudes et de recherche d'un modèle féminin que pénètrent en Nouvelle-Angleterre les oeuvres d'Eugénie de Guérin. À tort ou à raison, ou encore par défaut, les élites anglo-américaines croient avoir découvert en Eugénie de Guérin un modèle féminin à leur mesure. À leurs yeux, l'image de la femme vertueuse véhiculée tout au long du *Journal*, l'univers

---

<sup>27</sup> Voir à ce sujet, Liliane Crété, *op.cit.*, p. 305.

<sup>28</sup> Voir cette expression dans Georges Duby et Michelle Perrot *op.cit.*, p. 419-420.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 422.

<sup>30</sup> Liliane Crété, *op.cit.*, p. 355.

domestique baigné dans la tradition, la piété et l'amour familial inspireront la femme américaine en voie d'émancipation. D'où leur empressement à promouvoir le *Journal d'Eugénie* et, partout à travers les États-Unis d'Amérique. Voilà les raisons fondamentales du rayonnement nord-américain de l'oeuvre d'Eugénie de Guérin: il s'agit du besoin impérieux de la société élitiste américaine de vouloir sauvegarder à tout prix les valeurs puritaines et, en son sein, la femme victorienne. L'accueil enthousiaste qu'on accorde aux oeuvres d'Eugénie de Guérin traduit, dans les faits, la même vision de l'«idéal féminin» de la part des cultures victorienne et française de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

\* \* \*

## 2. Eugénie de Guérin en Nouvelle-Angleterre

Comment et de quelle manière sont alors introduits en Amérique du Nord le nom et l'oeuvre d'Eugénie de Guérin? Qui sont ses premiers lecteurs ou promoteurs? De quelle façon ses oeuvres ont-elles pénétré les milieux et les salons littéraires de New-York ou de Boston? Autrement dit, quels sont les faits littéraires entourant la pénétration nord-américaine d'une oeuvre dont le contenu renvoie de prime abord à la culture française du XIX<sup>e</sup> siècle? Retracer le parcours historique du *Journal de Paris* à New-York, c'est en quelque sorte rétablir l'histoire des réseaux culturels qui ont marqué

au XIX<sup>e</sup> siècle les rapports entre l'Europe et l'Amérique du Nord. C'est surtout reconstituer, analyser et interpréter les événements littéraires qui sont à l'origine de la diffusion aux États-Unis du *Journal* d'Eugénie de Guérin autour des années 1860.

Notre enquête se déroulera en deux parties. Nous décrirons d'abord le circuit littéraire par lequel les oeuvres d'Eugénie de Guérin pénètrent sur le continent nord-américain. Suivant les étapes de leur parcours, nous présentons d'abord les premiers lecteurs ou promoteurs anglo-saxons du *Journal* et les efforts qu'ils multiplient pour le faire connaître auprès de leur public respectif. Puis, nous analysons la signification de cette percée nord-américaine du *Journal*. Sous quel angle les vertus chrétiennes d'Eugénie de Guérin sont-elles interprétées? Quels rôles jouent les valeurs de la culture victorienne dans cette interprétation? Quels messages envoie-t-on à la femme américaine en moussant ainsi l'image féminine d'Eugénie de Guérin?

Trois types de source nous aideront encore à reconstituer la genèse de ce phénomène de transferts culturel et littéraire: la recherche chronologique des différentes éditions et rééditions du *Journal* qui ont circulé dans le monde anglo-américain; l'analyse des études guériniennes parues dans les journaux et revues anglo-américaines de l'époque et, enfin, la consultation des correspondances

privées. Le classement et l'analyse de ces sources historiques nous permettront finalement de poser les premiers jalons de l'itinéraire du *Journal* de Paris à New-York au cours des années 1860.

\*

Depuis la parution le 15 mai 1840 du recueil de poèmes *Le Centaure* de Maurice de Guérin dans la *Revue des Deux Mondes*, les de Guérin voient la célébrité leur sourire. En 1855, Eugénie de Guérin entre, à son tour, dans le monde littéraire avec la publication de son journal alors intitulé *Reliquiae*. Il s'agit d'une édition privée destinée uniquement aux membres de la famille et aux amis proches. Toutefois, l'ouvrage ne tarde pas à dépasser le cercle des amis et atteint le milieu littéraire français le plus prestigieux: Lamartine, George Sand, Baudelaire, Sainte-Beuve... sont tour à tour sollicités<sup>31</sup>. Au cours de l'année 1856, Sainte-Beuve introduit, à son tour, Eugénie dans ses *Causeries* en lui donnant affectueusement le nom de «muse antique<sup>32</sup>». Pendant que le volume *Reliquiae* continue de circuler entre les bonnes mains du monde littéraire français, les éditeurs s'efforcent quant à eux de l'introduire dans le monde littéraire anglo-

---

<sup>31</sup> L'exemplaire des *Reliquiae* que chacun reçoit porte une dédicace de Barbey d'Aurevilly dans laquelle l'éditeur sollicite des éloges. Voir à ce sujet Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale V (1856)*, Paris, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1985, p. 15-163.

<sup>32</sup> Sainte-Beuve (1856), *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier frères, 1870, p. 246.

saxon. Aussi ne doit-on pas être surpris de constater que c'est d'abord à partir du cercle d'amis anglais de Barbey d'Aurevilly que vont venir les premiers éloges, plus précisément d'une femme poète, du nom de Madame Carey que Barbey avait rencontrée à Caen<sup>33</sup>. Admiratrice de ses *Diaboliques*, elle dédie le premier poème en langue anglaise à la mémoire des de Guérin intitulé «Maurice and Eugénie. The Poet's Child<sup>34</sup>». Suivant notre recherche, le poème aurait été inséré dans un recueil édité par Trébutien<sup>35</sup> en 1858. Ce poème constitue, croyons-nous, le premier jalon de la postérité guérinienne dans le monde anglo-américain.

\*

La véritable promotion anglo-saxonne des oeuvres d'Eugénie de Guérin débute cependant avec l'étude de Henry James (1843-1916) sur les *Reliquiae*, qui paraît dans *The National Review*<sup>36</sup> de Londres au cours de l'année 1861. Grand

---

<sup>33</sup> Dans son *Mémoire II*, Barbey d'Aurevilly évoque son amitié avec Miss H. M. Carey. Voir à ce sujet, *Correspondance générale V (1856)*, p. 239.

<sup>34</sup> H.M. Carey, «Maurice and Eugénie. The Poet's Child», *Échos from the Harps of France*, 1858; voir à ce sujet *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1941)*, Paris, Éditions de la chronique des lettres françaises, tome 7, 1941, p. 358.

<sup>35</sup> Le nom de Trébutien n'est pas étranger aux lecteurs anglo-saxons. Un an après sa mort survenue en 1870, Agnes Lambert lui consacre une étude biographique élogieuse. Voir à ce sujet «M. Trébutien», *The Month*, 1871, p. 529-533.

<sup>36</sup> Henry James, «Eugénie de Guérin», *The National Review*, t. XII, 1861, p. 145-151. James fait paraître deux autres études: une lors de l'édition publique du *Journal*; l'autre à l'occasion du lancement de la traduction anglaise du *Journal*.

romancier américain, James est aussi un fin connaisseur de la littérature française. Sa correspondance avec Flaubert, les Goncourt, George Sand<sup>37</sup>..., nous montre son attachement à la littérature et à la culture françaises. Première étude biographique en langue anglaise sur les de Guérin, l'article de James joue donc un rôle d'initiateur auprès des publics anglais et américain de l'époque. De fait, du poème de Madame Carey, en 1858, à l'étude de James en 1861, trois ans s'écoulaient au cours desquelles les *Reliquiae* ont le temps d'atteindre quelques lecteurs anglo-saxons privilégiés.

Mais de quelle façon James a-t-il obtenu les *Reliquiae*? Surtout que son nom ne figure pas sur la liste de ceux à qui on a offert le volume<sup>38</sup>. Plusieurs scénarios demeurent plausibles. Ainsi on n'aura aucune difficulté à imaginer, par exemple, les efforts entrepris par les éditeurs français pour faire parvenir le volume au monde littéraire anglo-saxon, d'autant plus qu'ils cherchent à percer le milieu. Nous n'avons qu'à penser à leur façon de distribuer les *Reliquiae* dans le monde littéraire français pour s'en convaincre<sup>39</sup>.

---

<sup>37</sup> Voir les correspondances d'Henry James: *The Letters of Henry James*, two volumes, selected and edited by Lubbock, Scribner, 1920; *The Selected Letters of Henry James*, edited by Edel, Farrar, Straus, 1955; *Henry James: Letters*, edited by Edel, four volumes, Boston, Harvard University Press, 1974-84.

<sup>38</sup> Voir à ce propos Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale IV (1854-1855)*, Paris, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1984, p. 330.

<sup>39</sup> En effet, Barbey n'hésite pas à entrer en contact avec tous ceux qui seraient susceptibles de former un entourage puissant autour du volume; il écrit à Trébutien à ce propos: «Si Sainte-Beuve désire un deuxième exemplaire [...] S'il le demande, donnons. C'est probablement pour

Aussi peut-on facilement supposer que Barbey d'Aurevilly a fait tout ce qui lui était possible pour faire parvenir à Henry James un exemplaire des *Reliquiae*, compte tenu du prestige de ce dernier dans les mondes littéraires anglais et américain de l'heure.

\*

Les *Reliquiae* plaisent énormément à Henry James<sup>40</sup>. Avec une sensibilité d'écrivain cosmopolite et un regard éclairé, qui perçoit les changements sociohistoriques déjà à l'oeuvre dans les sociétés occidentales, l'écrivain américain adopte un ton prêcheur vis-à-vis de l'auteure de *Reliquiae*. À ses yeux la vie patriarcale, l'amour filial et la chasteté d'Eugénie de Guérin - vertus fondamentales de la femme victorienne - font d'elle «a lady of good family<sup>41</sup>». Établissant un parallèle entre la figure de la femme protestante et celle narrée dans le *Journal*, James soutient: «with a little change of names and local colouring, the *Journal* might have been kept, and the life lived, by hundreds of English ladies<sup>42</sup>». De fait, c'est à partir de ses vertus domestiques qu'Eugénie de Guérin est comparée à la femme victorienne. Sa vie au Cayla serait en

---

quelqu'un de distingué, et puis maintenons-nous très bien avec Sainte-Beuve en prévision de l'Académie» (Lettre à Trébutien dans *Correspondance V*, p. 78).

40 Tout comme Madame Carey, James fut sans doute un des seuls anglophones de l'époque à avoir travaillé sur l'édition privée du *Journal*.

41 Henry James, «Eugénie de Guérin», *The National Review*, 1861, p. 145.

42 *Ibid.*, p. 148.



tout point identique à celle des milliers de femmes anglaises ou américaines. Par delà la foi catholique de l'une et la foi protestante de l'autre, ce qui est primordial aux yeux de James, c'est qu'elles sont toutes des femmes au foyer. La sympathie manifeste de James à l'égard de la vie et de l'oeuvre d'Eugénie de Guérin témoigne en quelque sorte de son inquiétude pour la condition féminine. La transformation des rôles traditionnels de la femme dans la société le préoccupe tout particulièrement<sup>43</sup>. Plusieurs de ses oeuvres attestent les mêmes préoccupations, notamment *Les Bostoniennes* (1886).

\*

Bien que l'édition privée des *Reliquiae* attire l'attention des grandes figures littéraires françaises et anglo-saxonnes, c'est l'édition publique du *Journal* en 1862 qui est vraiment à l'origine de la popularité d'Eugénie de Guérin hors de la France. Un poète anglais alors hautement estimé est, par son talent de critique, à l'origine de cette popularité: il s'agit de Matthew Arnold (1822-1888). À l'instar de l'écrivain américain Henry James, Arnold contribue donc lui aussi à initier le public puritain des années 1860 aux vertus chrétiennes et familiales d'Eugénie de Guérin. Les circonstances entourant la venue entre ses mains du *Journal*

---

<sup>43</sup> Voir à ce sujet Susan M. Trosky, qui écrit notamment: «James was one of the first male authors to examine women's roles in Western societies» (*Contemporary Authors*, Detroit/London, Gale research Inc., vol. 132, p. 197).

sont moins mystérieuses que celles relatives à l'acquisition des *Reliquiae* par Henry James, ami et écrivain admiré d'Arnold<sup>44</sup>. Grand poète et intellectuel de son temps<sup>45</sup>, Arnold est en effet considéré comme «le seul sociologue et critique de valeur classique qu'ait produit le règne de la reine Victoria, [il est] le plus fidèle interprète de l'esprit de son temps<sup>46</sup>». Aussi peut-on croire que le portrait qu'il fait d'Eugénie de Guérin traduit la pensée des milliers de lecteurs victoriens quant à leur conception de l'idéal féminin. À l'instar d'Henry James, Arnold nourrit une grande admiration à l'égard de la littérature française. Ses rencontres en tête à tête avec George Sand et Sainte-Beuve<sup>47</sup> demeurent pour lui des moments privilégiés de discussions et d'échanges.

Poète de profession, c'est donc d'abord les poèmes en prose de Maurice de Guérin qui le séduisent. Sa découverte des de Guérin date effectivement de l'époque de la première

---

<sup>44</sup> Dans son ouvrage *Henry James. Une vie* (Paris, Seuil, 1990, p. 186), Leon Edelle rappelle les circonstances au cours desquelles James aperçoit pour la première fois Matthew Arnold à Rome au cours de l'hiver 1873.

<sup>45</sup> Non seulement Matthew Arnold est lu en Nouvelle-Angleterre, mais il est aussi un poète connu du public québécois. Dans sa préface à l'ouvrage de Matthew Arnold *Études sur les États-Unis*, Edmond de Nevers le présente comme un écrivain familier: «Je n'ai pas à présenter Matthew Arnold aux lecteurs canadiens-français. Poète très distingué, critique érudit, moraliste profond [...]» (Voir à ce sujet Matthew Arnold, *Études sur les États-Unis*, Québec, Dussault & Proulx, Imprimeurs, 1902, p.X).

<sup>46</sup> Article consacré à Arnold, publié dans *Contemporary Review* et cité par Edmond de Nevers dans sa préface, *Études sur les États-Unis*, p. X.

<sup>47</sup> Voir à ce sujet A. Fryer Powell, «Sainte-Beuve and Matthew Arnold - an unpublished letter», *The French Quarterly*, vol. III, 1921, p. 151-153.

diffusion des extraits de *Centaure* dans *La Revue des Deux mondes* en 1840, presque vingt ans avant que Henry James ne découvre les *Reliquiae* d'Eugénie de Guérin vers 1861:

En 1840, Mme Sand fit paraître le *Centaure* dans la *Revue des Deux Mondes*, avec une brève notice sur l'auteur et quelques extraits de ses lettres. Un an ou deux après, elle réimprima le tout à la fin d'un volume de romans; et c'est là que j'en fis la découverte<sup>48</sup>.

Il lui faut toutefois attendre jusqu'à la fin de 1860, lors de la publication du recueil *Le Centaure*, pour enfin satisfaire son désir de lire le poète français. Trois ans plus tard, soit en 1863, il publie une étude élogieuse sur Maurice de Guérin dans la revue londonienne *Fraser's Magazine*<sup>49</sup>. Traduisant et annotant de longs extraits du *Centaure* pour le public protestant, Arnold ne ménage aucune louange en faveur du poète. Cette appréciation du critique anglais plaît, il va sans dire, à l'éditeur Trébutien qui y voit une occasion en or de répandre en Europe et sur le continent nord-américain, les oeuvres des de Guérin. Encouragé par la sympathie et la bienveillance de Matthew Arnold, Trébutien lui envoie alors un exemplaire des *Reliquiae* en sollicitant cette fois une étude sur la soeur du poète<sup>50</sup>. Profondément touché par le sens moral

---

<sup>48</sup> «Maurice de Guérin», *Fraser's Magazine*, janvier 1863. Pour la traduction française de l'article, voir *L'Amitié guérinienne*, avril-juin 1938, p. 53.

<sup>49</sup> Matthew Arnold, «Maurice de Guérin», *Fraser's Magazine*, janvier 1863. Voir à ce sujet, E. Decahors, *Maurice de Guérin. Essai de biographie psychologique (textes et documents inédits)*, Paris, Bloud & Gay, 1932, p. 557.

<sup>50</sup> Respectivement datées des 11 mars et 7 juillet 1863, ces

et le talent naturel d'Eugénie de Guérin, Arnold lui consacre alors une longue étude dans le *Cornhill Magazine*<sup>51</sup>, dans laquelle il tient à féliciter le travail de pionnier qu'accomplit Henry James dans la découverte des oeuvres des de Guérin:

Parts of Mdlle. [sic] de Guérin's journal were several years ago printed for private circulation, and a writer in the *National Review* had the good fortune to fall in with them [...] He had the discernment to see that Mdlle.[sic] de Guérin was well worth speaking of, and he spoke of her with feeling and appreciation<sup>52</sup>.

Avec un sentiment d'admiration et de respect, Arnold tente alors de décrire la personnalité d'Eugénie de Guérin dans son ensemble. Sa vie solitaire au Cayla, son penchant mélancolique, son rapport équivoque avec son frère Maurice, tout comme sa douceur maternelle, sa piété chrétienne et son talent d'écrivaine-née...: tous ces traits de personnalité, Arnold les aborde et les interprète à la lumière de la pensée et de la culture anglaises. Outre ses études consacrées à Maurice et à Eugénie de Guérin dont nous venons de parler,

---

«Deux lettres de Matthew Arnold à G.S. Trébutien» sont reproduites dans *L'Amitié guérinienne*, vol. 2, avril-juin 1934, p. 72-76. Dans sa première lettre, Arnold écrit notamment: «Je vous remercie des opuscules, si beaux de type et si riches de marge - (ces éditions-là se perdent aujourd'hui chez nous) - que vous avez bien voulu m'envoyer».

<sup>51</sup> Matthew Arnold, «Eugénie de Guérin», *Cornhill Magazine*, vol. 7, n° 42, 1863, p. 784-800. Le même texte est repris dans les éditions londonienne des *Essays in Criticism* (London and Cambridge, MacMillan and Co., 1865, 302 p.) et bostonnaise (Boston, Ticknor and Fields, 1865, 506 p.).

<sup>52</sup> Matthew Arnold, *op.cit.*, p. 785.

Matthew Arnold s'adonne également à la traduction de leurs oeuvres<sup>53</sup>. Dans sa lettre du 7 juillet 1863, le critique anglais exprime ainsi à Trébutien son enthousiasme:

Étranger et Protestant, je ne me trouvais pas placé précisément dans le milieu favorable pour juger Mlle de Guérin... [Cependant] on a été tellement frappé de la piété et du dévouement de cette âme vraiment distinguée, que les Protestants les plus acharnés ne se sont pas récriés contre la louange<sup>54</sup>.

\*

Henry James et Matthew Arnold ne sont pas les seuls à s'intéresser au *Journal* d'Eugénie de Guérin, maints critiques anglo-américains se joignent à eux pour la promotion de ce modèle féminin. Citons, entre autres, Miss Yonge<sup>55</sup>, W. Forsyth<sup>56</sup>, J.C. Colquhoun<sup>57</sup> et d'autres encore, qui louent la beauté morale, le talent exquis et l'amour sacrificiant d'Eugénie de Guérin. L'étude de W. Forsyth suscite tout particulièrement des échos à la fois en France et au Québec. Son expression l'«Antigone de la France» à l'endroit d'Eugénie

---

<sup>53</sup> Plusieurs de ses traductions se trouvent dans *Warner's Library of the World's Best Literature*, vol. 12, p. 6761-6770.

<sup>54</sup> «Deux lettres de Matthew Arnold à G. S. Trébutien», *L'Amitié guérinienne*, n° 2, avril-juin 1934, p. 75.

<sup>55</sup> Miss Yonge, *The Christian Remembrancer*, janvier 1864; voir à ce sujet *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1941)*, Paris, Éditions de la chronique des lettres françaises, tome 7, 1941, p. 357.

<sup>56</sup> W. Forsyth, «Eugénie de Guérin», *The Edinburgh Review*, vol. CXX, 1864, p. 249-267.

<sup>57</sup> J.C. Colquhoun, «Eugénie de Guérin», *The Contemporary Review*, vol. IV, January-April 1867, p. 218-236.

de Guérin charme non seulement l'éditeur Trébutien<sup>58</sup>, mais aussi le critique canadien-français Henri-Raymond Casgrain<sup>59</sup>. Forsyth a sans doute exprimé la pensée des milliers de lectrices et de lecteurs protestants en affirmant que le *Journal* d'Eugénie de Guérin suscite un «echo in many hearts both Protestant and Catholic<sup>60</sup>». Ainsi c'est l'image de la «femme au foyer», soumise et pieuse d'Eugénie de Guérin qui suscite l'intérêt des lecteurs anglo-saxons pour son oeuvre.

\*

La percée nord-américaine du *Journal* continue de progresser. Elle atteint son point culminant en 1865 avec la parution simultanée à Londres et à New-York, de sa version anglaise<sup>61</sup>. Dorénavant à la portée de tous, le *Journal* d'Eugénie de Guérin acquiert sa popularité. Ce passage d'une lettre de H.-R. Casgrain à Marie de Guérin, soeur cadette d'Eugénie, illustre bien la vogue guérinienne aux États-Unis:

Dans le cours de l'été dernier, j'ai fait un long

---

<sup>58</sup> Voir à ce sujet l'«Avertissement» de Trébutien pour l'édition 1864 des *Lettres* d'Eugénie de Guérin.

<sup>59</sup> Lettre de Casgrain à Octave Crémazie, le 25 octobre 1866, dans Octave Crémazie, *Oeuvres*, II, prose, édité par Odette Condemine, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 86-88.

<sup>60</sup> W. Forsyth, *op.cit.*, p. 249.

<sup>61</sup> *Journal of Eugénie de Guérin*, edited by G.S. Trébutien, London/New York, A. Strahan, 1865. Les nombreuses rééditions de la version anglaise du *Journal* ont été recensées dans l'ordre chronologique dans *The National Union Catalog (Pre-1956 Imprints)*, New York, The American Library Association, 1972, p. 660-664.

voyage de santé dans les États-Unis où j'ai pénétré jusqu'à Washington et de là jusque dans le far-ouest. J'ai été aussi surpris qu'enchanté d'y entendre parler avec admiration d'Eugénie de Guérin, qui, traduite en anglais, est lue avec avidité par la classe instruite<sup>62</sup>.

Devant cette popularité fulgurante, Henry James publie, pour sa part, lors du lancement new-yorkais de la traduction du *Journal*, une étude<sup>63</sup> qui met le public littéraire en garde contre cette célébrité montante. À ses yeux, le succès immense du *Journal* a un effet pervers sur l'image même de son auteure: «[...] it was her fate to know nothing of her fame. [But] genius is not a private fact [...] Mlle. de Guérin pays from her present eminence the penalty of her admirable faculties<sup>64</sup>». Ce qui amène James à vanter Eugénie de Guérin au départ, c'est justement son statut de femme privée, soumise et vertueuse. Or, aujourd'hui devant ce flot de louanges et de couronnements, Eugénie de Guérin n'est plus, à ses yeux, ce qu'elle était à son début<sup>65</sup>. Autrement dit, la publicité et la promotion dont on entoure ses oeuvres créent un événement public qui détruit son image initiale de «femme au foyer». Entre 1861 et 1865, le grand romancier américain ne cesse

---

<sup>62</sup> Lettre de Casgrain à Marie de Guérin, le 5 décembre 1868 reproduite dans *L'Amitié guérinienne*, n° 125, p. 13.

<sup>63</sup> «Eugénie de Guérin», *The Nation*, vol. I, 1865, p. 752-753. Le même texte est repris dans *Notes and Review* (1921), New York, Dunsterhouse, 1968, p. 117-123.

<sup>64</sup> *The Nation*, p. 752.

<sup>65</sup> Le fait que Eugénie de Guérin soit décédée depuis une vingtaine d'années ne semble poser aucun problème aux promoteurs du *Journal*. Ce qu'ils tentent effectivement d'exploiter, c'est la pérennité de son image de femme vertueuse.

néanmoins de souligner, dans ses trois études consacrées à Eugénie de Guérin, à la fois ses vertus domestiques et sa piété<sup>66</sup>. C'est également dans cette vague d'enthousiasme guérinienne que paraît en 1870 l'importante biographie d'Harriet Parr<sup>67</sup> sur les de Guérin intitulée *Maurice and Eugénie de Guérin*.

Des dizaines d'autres études guériniennes paraissent encore dans divers journaux anglo-américains de l'époque. Un certain nombre d'entre elles sont cependant de simples reproductions d'études françaises. C'est notamment le cas de l'article de Gabriel Cerny; publié d'abord dans la revue catholique française *La Correspondance des familles*, il est reproduit ensuite dans la revue new-yorkaise *The Catholic World*, alors patronnée par l'Archevêque catholique de New-York<sup>68</sup>. Ainsi des deux côtés de l'Atlantique, les milieux catholiques ne cessent de promouvoir les oeuvres d'Eugénie de

---

<sup>66</sup> Henry James, «Eugénie de Guérin», *London Quarterly Review*, vol. 26, 1865, p. 207. Dans cette étude James salue également le travail de Matthew Arnold paru, dans le *Cornhill Magazine*, en 1863.

<sup>67</sup> *Maurice and Eugénie de Guérin*, London, Chapman & Hall, 1870, 253 p. Romancière anglaise, née en 1828 à York, morte à Shanklin en 1900. Harriet Parr a aussi publié quelques-unes de ses oeuvres sous le pseudonyme de Holme Lee. Sa monographie sur les de Guérin demeure une de ses oeuvres les plus marquantes; voir à ce sujet *The Dictionary of National Biography*, Oxford University Press, vol. XXII, Supplement, p. 1120.

<sup>68</sup> «Three Women of our time: Eugénie de Guérin, Charlotte Brontë, Rahel Lévin», *The Catholic World*, vol. 3, 1865, p. 834-845. L'année suivante, cette étude est reprise dans la revue catholique montréalaise *L'Écho de la France* (vol. 2, 1866, p. 287-295), elle même soutenue par l'évêque du diocèse de Montréal, Mgr Ignace Bourget.



Guérin, comme le fait d'ailleurs l'élite intellectuelle protestante qui y voit le parfait modèle de la femme chrétienne. Nous pourrions continuer de montrer la circulation et la promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin dans le monde anglo-américain de l'époque; les faits littéraires évoqués suffisent, à notre avis, à établir le premier circuit du *Journal*: Paris-Londres-New-York. De Paris à New-York, de la découverte des oeuvres des Guérin par Henry James et Matthew Arnold entre 1855 et 1865, à la sollicitation des éditeurs du *Journal* auprès d'eux, nous voyons comment se tisse un réseau de connexions et de relations autour d'une oeuvre. L'analyse des études guériniennes anglo-saxonnes met particulièrement en évidence la promotion de l'idéal féminin à travers le *Journal*. Après tout, l'oeuvre d'Eugénie de Guérin n'est pas exclusive aux seuls Catholiques français: elle propose un modèle de femme pour tous les Chrétiens: «Un-Catholic puritanism<sup>69</sup>», comme l'appellent justement les Américains.

\*

Le rayonnement du *Journal* d'Eugénie de Guérin d'abord en France, puis en Angleterre et aux États-Unis répond véritablement à des conjonctures culturelles ou idéologiques qui s'enchaînent les unes les autres. Eugénie de Guérin est non seulement un grand modèle de femme chrétienne en France,

---

<sup>69</sup> Louise Liebich, «Eugénie de Guérin», *Month*, vol. 104, 1904, p. 163.

mais aussi le prototype de la femme victorienne aux yeux des élites anglo-américaines. À la lecture du *Journal*, la critique anglo-américaine éprouve en effet les mêmes sentiments d'admiration et recourt à la même thèse d'interprétation: la vie patriarcale d'Eugénie de Guérin au Cayla, son amour sacrifiant pour son frère, et surtout sa dévotion chrétienne, renvoient expressément à l'image de «l'épouse et [de] la mère anglaise, bonne, attentionnée, pleine d'abnégation<sup>70</sup>». Dans ces sociétés victorienne, où triomphe la «conception traditionaliste de la femme soumise à l'homme et enfermée dans la famille<sup>71</sup>», l'image traditionnelle de la «femme-épouse-mère» incarnée à travers le *Journal* d'Eugénie de Guérin prend alors figure de symbole.

Rien donc de surprenant si, de Paris à New-York, la promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin s'appuie sur l'édification de l'idéal féminin. Des deux côtés de l'Atlantique, les revues et journaux ouvrent leurs pages à tous ceux et celles qui voient en Eugénie de Guérin l'antidote à la dissolution de l'image de la femme chrétienne. En ce sens, le *Journal* n'est pas promu pour sa seule valeur littéraire. Rarement, le mérite littéraire de cette écriture de l'intime constitue un intérêt en soi. Ce n'est pas la littérarité du texte que l'on retient, mais l'image pieuse ou

---

<sup>70</sup> Françoise Basch, *Les Femmes victorienne*, Paris, Payot, 1979, p. 28.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 22.

édifiante de la femme traditionnelle et tout ce que le *Journal* véhicule de vertus chrétiennes. Inscrite dans les circonstances sociohistoriques du temps, la promotion nord-américaine du *Journal* rejoint en quelque sorte le discours social des églises (catholique ou protestante) sur la femme. À l'ère du progrès industriel qui entraîne des profondes transformations sociales; à l'heure surtout où émerge le phénomène de la *femme-travailleuse-salariée*, il va sans dire que la conception victorienne de la femme au foyer - clé de voûte de la pérennité du bonheur familial - se voit menacée. Face à ces bouleversements, il est impérieux de trouver un modèle de conduite sociale. L'image de la femme vertueuse, véhiculée tout au long de son *Journal* offre un exemple précieux aux Anglaises et Américaines trop avides de changements. Les études de Louise Liebich<sup>72</sup>, de Gamaliel Bradford<sup>73</sup> et de George Mclean Harper<sup>74</sup>, pour ne nommer que les plus connues, sont autant d'exemples de la continuation au XX<sup>e</sup> siècle de cette promotion de l'image de la femme vertueuse à travers celle d'Eugénie de Guérin. Le recours au modèle spirituel devient dans ce cas-là une façon de contrebalancer les effets néfastes qu'entraînent le progrès industriel et l'économie de marché. L'univers sain, pieux et intime

---

<sup>72</sup> Louise Liebich, *op.cit.*, p. 158-166.

<sup>73</sup> Gamaliel Bradford, «Eugénie de Guérin», *Portraits of Women* (1916), New York, Books for Libraries Press, 1969, p. 179-202.

<sup>74</sup> George Mclean Harper (1928), «Eugénie de Guérin and Dorothy Wordsworth», *Spirit of Delight*, New York, Books for Libraries Press, 1969, p. 28-50.

d'Eugénie de Guérin s'avère alors des plus précieux: «Eugénie's life offers a strange contrast to much of the restlessness and discontent of the present day<sup>75</sup>», constate en 1904 Louise Liebich.

\*

Nous avons décrit sommairement le parcours historique du *Journal* d'Eugénie de Guérin de Paris à New-York. De la circulation des *Reliquiae* entre les mains des grands noms littéraires français de l'époque, à la promotion du *Journal* dans le monde anglo-saxon, un double réseau littéraire - l'un français, l'autre anglo-américain - est à l'oeuvre dans le but de promouvoir aussi bien une idéologie, voire un mythe, que des intérêts uniquement pécuniaires. Il est évident que la promotion du *Journal* en France et aux États-Unis comme chef-d'oeuvre d'édification chrétienne contribue à attirer l'attention des lecteurs anglophones d'ici. Dans les faits, la fortune nord-américaine du *Journal* s'inscrit dans la même foulée de sa promotion en France. En glorifiant l'image de la femme chrétienne d'Eugénie de Guérin, la société américaine de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle cherche à préserver les valeurs puritaines en voie de disparition.

\* \* \*

---

<sup>75</sup> Louise Liebich, *op.cit.*, p. 160.

### 3. La promotion d'Eugénie de Guérin au Canada anglais

La percée nord-américaine du *Journal* ne s'arrête pas à New-York: elle continue jusqu'à Montréal<sup>76</sup>. L'arrivée rapide du *Journal* d'Eugénie de Guérin en terre d'Amérique montre en effet que le Canada, le Québec en particulier, n'échappent pas aux phénomènes de circulations et de réseaux d'échanges très bien organisés<sup>77</sup>. Au-delà du parcours Paris-New-York du *Journal*, c'est le phénomène des transferts littéraire et culturel transatlantique au siècle dernier qui attire notre attention. Quand une oeuvre répond à l'aspiration et à la sensibilité d'une société, celle-ci n'hésite pas à l'introduire chez elle. Le cas d'Eugénie de Guérin témoigne de la place stratégique qu'occupe New-York dans la communication euro-nord-américaine du siècle dernier. La grande métropole américaine demeure en effet un carrefour incontournable tant pour les élites intellectuelles québécoises que canadiennes. C'est par le relais new-yorkais que Henri-Raymond Casgrain et les quelques autres critiques québécois ou anglo-canadiens de

---

<sup>76</sup> Après l'étape à New-York, le *Journal* continue son parcours jusqu'à Montréal et devient également l'objet de promotion des élites littéraires canadiennes-françaises; voir à ce sujet notre chapitre V.

<sup>77</sup> Voir à ce sujet Guildo Rousseau, «Les relations littéraires Québec/États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle», Claude Savary (sous la direction de), *Les rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, IQRC, 1984, p. 71-93; aussi du même auteur, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1981, 360 p.

l'heure apprennent le succès du *Journal* d'Eugénie de Guérin.

\*

La célébrité d'Eugénie de Guérin en France et surtout l'engouement qu'elle suscite chez les élites puritaines américaines ne manquent pas d'attirer l'attention des cercles littéraires anglophones de Montréal et de Toronto. Les journaux et revues canadiennes d'expression anglaise parlent d'Eugénie de Guérin ou bien reproduisent des études guériniennes parues dans le monde anglophone d'alors. Mais jusqu'à quel point le *Journal* d'Eugénie est-il connu des lecteurs anglophones du Canada des années 1860 et de quelle façon en prennent-ils connaissance? Un certain nombre de sources accessibles peuvent fournir des éléments de réponses à cette double question: les journaux et revues anglophones de l'époque; la recension des éditions françaises, anglaises et américaines des oeuvres des Guérin dans les institutions anglophones, ainsi que la circulation au Canada anglais des journaux et revues anglaises et américaines qui font alors la promotion d'Eugénie de Guérin et de son oeuvre. Voyons tour à tour ces trois types de sources historiques.

\*

Suivant notre recherche, la vie et les oeuvres d'Eugénie de Guérin ne semblent pas avoir fait l'objet d'une promotion

soutenue au Canada anglais. Nous n'avons pu trouver ni d'extraits du *Journal*, ni la reproduction d'études guériniennes dans les journaux et revues anglophones d'ici<sup>78</sup>. D'autre part, l'histoire littéraire du Canada anglais n'offre aucun indice du renom d'Eugénie de Guérin dans le monde littéraire anglophone... Et pourtant le Canada anglais connaît très bien l'existence des oeuvres d'Eugénie de Guérin. La Bibliothèque de l'Assemblée législature du Québec atteste l'existence de la première version en langue anglaise des oeuvres d'Eugénie de Guérin<sup>79</sup>. Par ailleurs, les premières éditions françaises, américaines et anglaises du *Journal* et des *Lettres* sont disponibles sur les rayons des bibliothèques de maintes institutions anglophones, telles que celles de l'Université McGill<sup>80</sup>, de l'Université de Toronto<sup>81</sup> et de l'Université d'Ottawa<sup>82</sup>... Parallèlement à la circulation des

---

78 Par exemple, dans les revues telles que *The Canadian Monthly* (1872-1881) de Toronto et *The New Dominion Monthly* de Montréal (1867-1879).

79 Maurice de Guérin, *Journal with an essay by M. Arnold*. Edited by G. S. Trébutien, New York, 1867; Eugénie de Guérin, *Lettres*. Edited by G. S. Trébutien, London, 1866. Voir à ce sujet, *Deuxième supplément au Catalogue alphabétique de la Bibliothèque de la législature*, Québec, 1875, p. 74.

80 *Journal of Eugénie de Guérin*, edited by G.S. Trébutien, London/New York, Alexander Strahan, 1866, 460 p; et également, *Journal et fragments*, Paris, 1864, 447 p.

81 Outre les premières éditions des oeuvres d'Eugénie de Guérin, l'Université de Toronto possède également des études guériniennes importantes: Coraly de Gaix, *Works*, Paris, Champion, 1912, 303 p. Victor Giraud, *La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin*, Paris, Plon 261 p.; ainsi que celle du Comte de Colleville, *Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin*, Paris, Mercure de France, 1911, 196 p.

82 Il en va de même pour l'Université d'Ottawa qui possède non seulement des éditions du *Journal* et des *Lettres*, mais aussi des études guériniennes suivantes: Gamaliel

oeuvres d'Eugénie et de Maurice de Guérin, le Canada anglais possède également de nombreuses études guériniennes. Par exemple *Maurice and Eugénie de Guérin* d'Harriet Parr, une des plus grandes études en langue anglaise sur les Guérin, est disponible aujourd'hui encore sur les rayons de la bibliothèque de l'Université d'Ottawa. Il en est de même pour l'édition critique du *Journal* édité par Émile Barthés<sup>83</sup>, ainsi que ses deux ouvrages sur Eugénie de Guérin<sup>84</sup>, considérés comme études de base du monde guérinien. Ces études guériniennes de première importance font partie également de la collection de plusieurs universités canadiennes, notamment celles du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et de l'Alberta. Y sont aussi disponibles les oeuvres des premiers promoteurs français, tels que Barbey d'Aurevilly, Sainte-Beuve..., qui ont lancé la vogue d'Eugénie de Guérin en France<sup>85</sup>. Sans oublier bien sûr les premières études et articles en langue anglaise sur Eugénie de Guérin, parus dans les journaux et revues anglaises et américaines, qui sont alors lus par les lecteurs anglophones grâce à la pénétration de ces revues et

---

Bradford, «Eugénie de Guérin», *Portraits of Women*, New York, Books for Libraries Press, 1916, p. 179-202; George McLean Harper, «Eugénie de Guérin and Dorothy Wordsworth», *Spirit of Delight*, New York, Books for Libraries Press, 1928, p. 28-50.

<sup>83</sup> Eugénie de Guérin, *Journal. Texte complet précédé d'une Lettre aux Lecteurs et suivi d'une Table analytique par Mgr Émile Barthés*, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1934, 422 p.

<sup>84</sup> *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1929, t. I, 447 p. t. II, 351 p.

<sup>85</sup> Sainte-Beuve, *Essays by Sainte-Beuve/translated*, with an introduction by Elizabeth Lee, London, W. Scott, [s.d], 265 p.



journaux au Canada<sup>86</sup>... L'existence de toutes ces éditions, traductions et études atteste non seulement l'intérêt manifeste que porte le Canada anglais sur l'auteure et ses oeuvres, mais nous prouve l'existence et la performance d'un réseau littéraire fort bien organisé, grâce auquel les élites intellectuelles canadiennes-anglaises entendent parler d'Eugénie de Guérin et peuvent ainsi entrer en contact avec ses oeuvres.

\*

Notre hypothèse est que le Canada anglais, tout comme le Canada français, a pris connaissance d'Eugénie de Guérin par le biais des journaux et revues anglaises et américaines qui circulent alors sur tout le continent nord-américain. Diverses raisons militent en faveur d'une telle hypothèse. D'abord, il y a le fait que ces revues et ces journaux sont lus par les lecteurs anglophones tant du Canada que des États-Unis. Certes, le fait de partager la même langue ne dit pas tout. Ainsi la présence massive des revues et journaux anglais au Canada trouve aussi son explication dans le sentiment d'identité européenne des anglophones d'ici. Se considérant d'appartenance profondément anglaise, les anglophones de

---

<sup>86</sup> L'Université McGill et l'Université de Toronto possèdent, entre autres, les numéros des revues anglaises et américaines suivantes: *The National Review* (Henry James, «Eugénie de Guérin», t. XII, 1861, p. 145-151); *The Month* (Louise Liebich, «Eugénie de Guérin», vol. 104, 1904, p. 158-166); *The Contemporary Review* (J. C. Colquhoun, «Eugénie de Guérin», vol. IV, 1867, p. 218-236).

Montréal et de Toronto des années 1860 lisent avidement les revues et journaux anglais. La primauté de la littérature anglaise sur la littérature canadienne-anglaise naissante est un fait incontestable. Les années 1860 marquent la période de germination de cette littérature dont plusieurs traits trahissent son attachement à son origine anglaise.

Le premier roman canadien-anglais écrit par une romancière née au Canada est celui de Julia Catherine Beckwith Hart<sup>87</sup> (1796-1867) qui s'intitule *St. Ursula's Convent, or The Nun of Canada* (1824). Son contenu montre combien l'appartenance anglaise se reflète dans la littérature, les moeurs et les valeurs d'ici. Ayant trop lu les romans anglais, l'héroïne s'avère victime de son imaginaire construit avec les personnages victoriens romantiques et trop peu adaptés à sa vie réelle. L'état de vie et le sort que Catherine Beckwith Hart réserve à son héroïne n'ont rien d'unique. Il s'agit d'une représentation littéraire de l'état des jeunes filles canadiennes-anglaises de l'heure. C'est dire combien toute la société canadienne-anglaise est à la fois profondément victorienne et anglo-saxonne. Les assises solides de ces valeurs sont autant de sources d'inspiration pour les auteurs d'ici: «L'impact directe du puritanisme produisit des centaines de brochures en prose et plusieurs romans [...]»<sup>88</sup>,

---

87 Voir à ce sujet Carle Gerson, *Canada's Early Women Writers: Texts in English to 1859*, Ottawa, ICREP, 1994, p. 3.

88 Carl F. Klinck (sous la direction de), *Histoire littéraire du Canada. Littérature canadienne de langue anglaise*,

soutient Carl F. Klinck, l'un des meilleurs historiens de la littérature canadienne-anglaise. Il va sans dire que cet attachement profond se traduit partout dans la vie familiale, sociale et dans les comportements des gens d'ici. De fait, les vertus chrétiennes, l'amour du foyer et la dévotion à l'Église résument l'esprit de la société canadienne-anglaise de l'heure:

La littérature révèle l'esprit d'un peuple encore capable de répondre avec chaleur humaine à des vertus idéales et à des situations simples - des gens dont la vie était centrée sur le foyer, le travail et l'église [...] <sup>89</sup>.

Ce lien d'appartenance jamais brisé avec la mère Patrie explique l'attachement des Anglo-Canadiens à la littérature anglaise:

La déférence même accordée par les gens instruits à la littérature anglaise était la preuve qu'ils la lisaient avidement. Il existait relativement peu de retard culturel dans cette partie de la frontière d'Amérique <sup>90</sup>.

Il n'est donc pas étonnant de voir alors des journaux et revues canadiennes-anglaises se donner comme objectif de promouvoir la littérature anglaise au Canada. Pensons à la revue *Stewart's Quarterly* (1867-1872) du Nouveau-Brunswick qui

---

traduit de l'anglais par Maurice Lebel, Québec, PUL, 1970, p. 142.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>90</sup> *Ibid.*

reproduit période par période la littérature anglaise:

Les rapports avec l'Angleterre sont resserrés par des articles chaleureusement élogieux [...]. On embrasse la littérature anglaise, période par période, en des exposés substantiels et affectueux. [...] On y relève de nombreuses annonces littéraires, particulièrement de revues anglaises et américaines [...] <sup>91</sup>.

\*

Cet attachement à la culture anglaise, voire à la primauté de la littérature anglaise sur la littérature canadienne-anglaise naissante, explique la présence régulière des revues et des journaux anglais et américains au Canada au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle corrobore notre hypothèse selon laquelle la **pénétration de ces journaux et revues** a joué un rôle de premier plan dans l'accession au Canada anglais des oeuvres d'Eugénie de Guérin. Plus précisément, c'est grâce à la circulation de ces revues et journaux qui font la promotion des de Guérin que les lecteurs anglophones du Canada seront initiés à l'univers guérinien. Par exemple, la pénétration de la revue *The Catholic World*<sup>92</sup> de New-York amène avec elle les études de Gabriel Cerny, de K. Varrah et de D.-H. Moseley sur Eugénie de Guérin<sup>93</sup>. Il en va de même pour la circulation des

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 256-257.

<sup>92</sup> Non seulement McGill et L'Université de Toronto possèdent ces revues, mais aussi le *Catalogue de la Bibliothèque de l'Union catholique de Montréal. Collège Sainte-Marie*, (Montréal, 1866, p. 101) fait état de leur existence.

<sup>93</sup> Gabriel Cerny, «Three women of our time. Eugénie de Guérin-Charlotte Brontë-Rahel Lévin», *The Catholic World*,

revues anglaises telles que *The Edinburgh Review*<sup>94</sup> et *The London Quarterly Review*<sup>95</sup>... L'arrivée massive de ces revues et journaux constitue un apport donc important à la diffusion des oeuvres d'Eugénie de Guérin au Canada anglais. Nous n'avons par ailleurs qu'à jeter un coup d'oeil sur les listes de livres perdus réclamés par les librairies anglophones pour voir combien les revues et journaux anglais et américains sont populaires:

The Council of the Quebec literary and historical society having, at his last meeting, decided to have bound the several Reviews and Magazines subscribed for, such as *La Revue des Deux Mondes*, *Blackwood*, *Edinburgh*, *London Quarterly*, *Westminster*, *Atlantic Monthly* [...], members still retaining to the Society will please return them, by mail [...]<sup>96</sup>.

Ces revues prêtées, réclamées par le propriétaire, confirment encore notre hypothèse de la provenance des sources d'Eugénie de Guérin par le biais des revues et journaux anglais, américains et français. À preuve, outre *The Edinburgh Review*

---

vol. 3, 1865, p. 834-845; K. Varrah, «Eugénie de Guérin», *The Catholic World*, vol. 43, août 1886, p. 695-702; D.-H. Moseley, «The Journal of Eugénie de Guérin», *The Catholic World*, t. CXVIII, 1923, p. 83-91.

<sup>94</sup> Le *Catalogue alphabétique de la Bibliothèque de la Législature de Québec, comprenant l'index des catalogues méthodiques publiés en 1857 et 1858* (Québec, Rose et cie, 1862, p. 100) atteste la pénétration de la revue au Québec. Sa pénétration amène l'étude de W. Forsyth («Eugénie de Guérin», *The Edinburgh Review*, vol. CXX, 1864, p. 249-267) auprès des lecteurs anglophones.

<sup>95</sup> Pour la pénétration de cette revue, voir Carl F. Klinck, *op.cit.*, p. 170. Cette revue présente aux lecteurs d'ici l'étude d'Henry James sur Eugénie de Guérin (Henry James, «Eugénie de Guérin», *London Quarterly Review*, vol. 26, 1865, p. 191-217).

<sup>96</sup> «Missing Books», *The Quebec Gazette*, le 20 décembre 1865.

et *The London Quarterly Review* que nous venons d'évoquer, *La Revue des Deux Mondes*, première revue française à avoir promu les oeuvres des Guérin<sup>97</sup>, est également lue par les lecteurs anglophones.

Cette affection des anglo-canadiens pour la littérature anglaise explique d'autre part pourquoi les deux promoteurs guériniens les plus engagés du monde anglophone, Matthew Arnold et Henry James, sont aussi des auteurs très estimés au Canada anglais. En effet, le monde poétique d'Arnold jouit d'un grand prestige parmi les poètes d'ici. Par exemple, les poètes canadiens, tels Matthew Richey Knight (1854-?), Lampman (1861-1899) et G. D. Roberts (1860-1943) sont des disciples reconnus du poète anglais<sup>98</sup>. Le renom d'Arnold<sup>99</sup> se traduit non seulement par le succès de ses poèmes au Canada, mais aussi par les nombreuses études que lui consacrent les

---

<sup>97</sup> Depuis le 15 mai 1840 la parution du recueil de poèmes *Le Centaure* de Maurice de Guérin dans la *Revue des Deux Mondes*, préfacé par George Sand, la revue demeure un des grands promoteurs des de Guérin: Ernest Seillière, «Eugénie de Guérin et Jules Barbey d'Aurevilly», le 15 novembre 1909, p. 396-424; René Doumic, «Le Centenaire de Maurice de Guérin», le 15 août 1910; Victor Giraud, «Les rêves écroulés d'Eugénie de Guérin», t. 58, 1930, p. 934-944.

<sup>98</sup> Voir à ce propos Carl F. Klinck (sous la direction de), *op.cit.*, p. 155 et p. 472-490.

<sup>99</sup> Voir aussi les monographies sur Arnold: William Robbins, *The Ethical Idealism of Matthew Arnold: a Study of the Nature and Sources of his Moral and Religious Ideas*, Toronto, University of Toronto Press, 1959, 259 p.; E. K. Brown, *Matthew Arnold: A Study in Conflict*, Chicago, University of Chicago Press, 1948, 223 p.

critiques canadiens<sup>100</sup>. Il en va de même pour Henry James<sup>101</sup> dont les romans sont lus et commentés au Canada anglais. Le romancier américain se distingue d'autre part par son intérêt manifeste pour la condition féminine<sup>102</sup>. Par exemple, son roman *Daisy Miller* (1878) traite de la destinée tragique d'une jeune fille Américaine qui, en fréquentant des hommes douteux, contracte le paludisme... La liberté et l'esprit émancipé dont fait preuve Miss Daisy, son comportement et son audace accusent le profil des femmes des années 1880. Ce roman qui a rendu Henry James célèbre suscite un grand débat au Canada anglais concernant la dissolution de l'image de la femme victorienne<sup>103</sup>. Il va donc sans dire que les études d'Arnold et de James, consacrées à Eugénie et à Maurice de Guérin, parues dans divers journaux et revues, seront hautement considérées par les lecteurs anglophones. Le renom de ces deux grands auteurs conduit naturellement les lecteurs anglo-canadiens à s'intéresser à leurs écrits sur Eugénie et Maurice de Guérin.

\*

Si le *Journal* d'Eugénie de Guérin plaît aux lecteurs

---

<sup>100</sup> Arnold incarne la figure de la bonne poésie victorienne. Le *Canadian Monthly* lui consacre trois articles et de nombreux comptes rendus. Voir à ce sujet Carl F. Klinck (sous la direction de), *op.cit.*, p. 515.

<sup>101</sup> Voir les études canadiennes-anglaises sur l'auteur américain: Pelhan Edgar, *Henry James, Man and Author*, Toronto, The MacMillan Company of Canada, 1927, 351 p.

<sup>102</sup> Voir à ce propos Carl F. Klinck, *op.cit.*, p. 336-346.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 341-346.

anglophones, ce n'est pas seulement par son contenu qui correspond à leur «idéal féminin», mais aussi par la forme de journal intime qui leur paraît familière. De fait, il y a aussi une littérature personnelle<sup>104</sup> au Canada anglais au XIX<sup>e</sup> siècle. Maintes jeunes filles canadiennes-anglaises ne sont pas étrangères à l'expression du «moi». La correspondance, le journal intime et les mémoires connaissent même une grande popularité parmi elles<sup>105</sup>. Plusieurs correspondances du XIX<sup>e</sup> siècle, rééditées aujourd'hui, attestent aussi l'existence d'une tradition de l'intime au Canada anglais<sup>106</sup>. De fait, les femmes canadiennes-anglaises tiennent aussi un journal. Ainsi celui d'Elizabeth Posthuma Gwillim (1766-1850)<sup>107</sup>, ouvert le 17 septembre 1791 et fermé le 16 octobre 1796, édité pour la première fois en 1911 par le propriétaire du Toronto Telegram, montre encore le goût et la connaissance esthétiques des

---

<sup>104</sup> Nous désignons par ce terme tout texte littéraire ou non portant sur l'expression du «moi» intime.

<sup>105</sup> Carle Gerson recense 41 écrits intimes féminins rédigés au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Voir son tableau dans *Canada's Early Women Writers: Texts in English to 1859*, p. 10.

<sup>106</sup> Plusieurs sources archivistiques attestent effectivement l'existence d'une pratique de l'écriture de l'intime au Canada anglais au XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi sur la correspondance entre Susanna et John Moodie, les éditeurs écrivent ceci: «John Moodie's correspondence offers a unique and immediate view of nineteenth-century social and political concerns and events in Canada and abroad» (Editorial Preface, *Letters of Love and Duty The Correspondence of Susanna and John Moodie*, Edited by Carl Ballstadt, Elizabeth Hopkins, and Michael Peterman, Toronto, University of Toronto Press, 1993, 360 p.).

<sup>107</sup> *The Diary of Mrs. Simcoe*, with notes and a biography, by J. Ros Robertson, Toronto, 1911. Voir à ce sujet B. Dufebvre, *Cinq femmes et nous*, Québec, Belisle, 1950, p. 162.



lecteurs anglophones de l'heure<sup>108</sup>. Il en va de même pour le journal de Lady Aylmer, épouse de Lord Matthew Aylmer, gouverneur-général du Canada entre 1831 et 1835. Son journal commencé en janvier 1831 est publié pour la première fois en 1935 dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec*<sup>109</sup>.

\*

Non seulement le Canada anglais possède-t-il une tradition de l'intime féminin, mais aussi des modèles. Parmi les journaux de jeunes filles connus de l'époque, ceux des trois soeurs américaines demeurent un des modèles les plus célèbres. Intitulé *The Young Converts, or, Memoirs of the three sisters, Debbie, Helen and Anna Barlow*<sup>110</sup>, ces mémoires, constitués de lettres et d'extraits des journaux intimes de ces jeunes filles, est en effet une biographie pieuse comme tant d'autres qui voient le jour au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Publié d'abord aux États-Unis en 1861 par le soin de J. C. Smalley, le volume est ensuite traduit en français par l'abbé Hercule Beaudry<sup>111</sup> et publié à Montréal en

---

<sup>108</sup> B. Dufebvre, *op.cit.*, p. 113-161.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 207-247.

<sup>110</sup> J. C. Smalley, *The Young Converts, or, Memoirs of the three sisters, Debbie, Helen and Anna Barlow*, New York, P. O'Shea, 1861, [s.p.].

<sup>111</sup> Né le 11 juillet 1822, David-Hercule Beaudry est ordonné prêtre le 28 février 1849. Il fut successivement curé des paroisses de Saint-André-d'Argenteuil, de Saint-Jean-Chrysostome, de Saint-Constant et de Saint-Remy-de-La-Salle. Il meurt à Napierville le 2 janvier 1876. Il est l'auteur d'un essai intitulé *Le Conseiller du peuple*

1866<sup>112</sup>. Deux ans plus tard, c'est aux Français de s'intéresser à ce livre et de le publier chez les Éditions Mame<sup>113</sup>. Le tableau suivant nous donne une idée de la diffusion de ce livre aux États-Unis, au Canada et en France:

Éditions	Éditeurs des <i>Jeunes Converties</i>	Années
américaines	New York, P. O'Shea	1861
	Claremont (N. H.)	1868
	Claremont (N. H.)	1898
québécoises	Montréal, E. Sénécal	1866
	Montréal, E. Sénécal	1869
	Montréal, Cadieux et Derome	1882
	Montréal, [s.a.]	1909
françaises	Tours, Mame	1868

Le parcours du livre de New-York à Montréal, puis de Montréal à Paris laisse supposer qu'il ne passe pas inaperçu au Canada anglais. Les vertus chrétiennes de ces trois jeunes filles qui, de protestantes, deviennent catholiques, tout comme leur belle mort, à la fleur de l'âge, correspondent à l'image de «l'idéal féminin» que prône le Canada anglais. Nous risquons guère encore de nous tromper en affirmant que le Canada anglais a pris connaissance des *Mémoires de ces trois soeurs* bien avant le Canada français:

---

(Montréal, E. Sénécal, 1861, 218 p.) qu'il publie sous le pseudonyme de «Un Compatriote». Son ouvrage s'apparente au *Conseiller du peuple* publié par Lamartine en 1849.

112 *Les Jeunes Converties, ou, Mémoires des trois soeurs, Debbie, Helen et Anna Barlow*, traduit de l'anglais par l'abbé Hercule Beaudry, Montréal, Sénécal, 1866, 195 p.

113 *Les Jeunes Converties, ou, Mémoires des trois soeurs, Debbie, Helen et Anna Barlow*, Tours, Mame, 1868, 216 p.

During the 1850s American sisters Debbie and Helen Barlow were sent to school at the Convent of the Congregation in Montreal, where they were converted to Catholicism and also contracted tuberculosis. After their untimely deaths (along with that of a third sister) letters and extracts from their diaries were published to illustrate their exemplary conversion and pious demise<sup>114</sup>.

\*

Il n'est pas surprenant de voir le Canada anglais s'attendrir sur ces modèles de jeune fille. La foi chrétienne, les vertus victorienne et la belle mort de ces trois soeurs font d'elles l'exemple parfait de la femme canadienne-anglaise, pieuse et vertueuse. La piété demeure en effet une des grandes vertus féminines: «Religion was one of the most pervasive elements in the lives of women during the eighteenth and nineteenth centuries [...]»<sup>115</sup>. Ces trois soeurs américaines, venues du Vermont à Montréal, attirées par la foi catholique, et qui succombent en l'espace de quelques mois à la maladie de la poitrine, demeurent un modèle tragique de pureté et de vertu. La piété et la mort font de leur courte vie une histoire légendaire «à la Eugénie». Que dire! Mourir ainsi à la fleur de l'âge répond aux canons qui ont profondément marqué le XIX<sup>e</sup> siècle.

Le succès de ces *Mémoires* n'est pas non plus un fait mineur. Il en dit long sur la volonté des sociétés chrétiennes

---

<sup>114</sup> Carle Gerson, *op.cit.*, p. 15.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 26.

de l'heure qui offrent des modèles féminins susceptibles de contrer les changements sociaux alors à l'oeuvre au sein de toutes les couches sociales. L'histoire de ces trois jeunes filles a tous les ingrédients d'un best-seller dont le succès dépassera la frontière des langues et des cultures. La préface du Père Beaudry à l'édition canadienne-française traduit bien le sentiment des lectrices américaines, québécoises et canadiennes-anglaises:

[...] ce livre est très propre à faire aimer la religion [...]. Que le lecteur veuille bien faire la comparaison entre le calme, la douce paix, la sérénité de ces âme pures, de ces trois vertueuses jeunes soeurs, en face de la mort, de la mort qui venait les ravir, au printemps de la vie [...]<sup>116</sup>.

\*

De New-York à Montréal, puis de Montréal à Paris, le parcours de ce livre - parcours en sens inverse de celui du *Journal* d'Eugénie de Guérin - témoigne d'une même quête de «l'idéal féminin». Un tel parcours ne relève pas du hasard. L'enthousiasme dont fait preuve le Canada anglais devant ces jeunes filles pieuses démontre son goût esthétique et le genre de femme qu'il cherche à édifier. Combien le journal de Debbie ressemble à celui d'Eugénie de Guérin dans sa description de la foi catholique, de la vertu féminine et de la mort... La pénétration de ce livre au Canada anglais vient aussi

---

<sup>116</sup> Préface à l'édition québécoise des *Mémoires*, p. 6-7.

confirmer notre hypothèse sur la réputation du *Journal* d'Eugénie de Guérin au Canada anglais. Même si nous n'avons pas jusqu'ici trouvé d'études canadiennes-anglaises sur Eugénie de Guérin et son oeuvre, nous avons tout lieu de croire que dans le victorien Canada de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'image chrétienne et chaste d'Eugénie de Guérin a habité, voire troublé maintes consciences féminines et masculines.

CHAPITRE V  
LE CIRCUIT CANADIEN-FRANÇAIS

1. La recherche d'un modèle de femme chrétienne

La célébrité d'Eugénie de Guérin attire aussi l'attention des élites canadiennes-françaises. Moussée par les Français et célébrée par les Anglo-Américains, son image de femme chrétienne plaît énormément à nos élites qui cherchent à maintenir les valeurs chrétiennes au Canada français. À l'instar des élites françaises et anglo-américaines, elles voient en Eugénie de Guérin l'«idéal féminin» et ambitionnent de la faire connaître auprès du public canadien-français. De fait, l'oeuvre d'Eugénie de Guérin devient ici comme ailleurs un objet de propagation délibérée de la part des élites religieuses ou intellectuelles. Comment interpréter un tel enthousiasme? En quel sens le *Journal* d'Eugénie de Guérin sert-il de moyen de propagande auprès des familles canadiennes-françaises? Sans doute, est-ce d'abord en situant cette promotion guérinienne dans le contexte québécois de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que nous parviendrons à saisir le plein sens de la fortune littéraire d'Eugénie de Guérin au

Québec. Nous serons alors en mesure de montrer de quelle façon les valeurs véhiculées dans le *Journal* servent à la propagande des idéologies conservatrices du temps, et comment les élites amalgament la figure d'Eugénie de Guérin aux besoins de la société de l'heure. L'analyse de la recherche du modèle sera suivie de la reconstitution du parcours du *Journal* depuis New-York jusqu'à Montréal. Enfin, en retraçant les faits littéraires qui sont à l'origine de sa pénétration au Québec, nous décrirons le circuit littéraire canadien-français qui sous-tend la pénétration de l'oeuvre d'Eugénie de Guérin au Québec.

\*

Après l'expérience traumatisante de la «petite Révolution française<sup>1</sup>» de 1837, suivie de l'Acte de l'Union, la société canadienne-française de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle assiste à un «retour aux traditions et aux référentiels européens<sup>2</sup>». Suivant le sociologue Fernand Dumont, ce regard vers l'Europe découle d'«une tragique prise de conscience des impasses où ont mené les orientations antérieures<sup>3</sup>». Profitant

---

<sup>1</sup> L'expression est de Mgr Lartigue dans sa lettre du 24 avril 1838 à G.-E. Belcourt, citée par Michel Brunet, «L'Église catholique du Bas-Canada et le partage du pouvoir à l'heure d'une nouvelle donnée (1837-1854)», *Les Idéologies québécoises au 19<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Boréal Express, 1973, p. 90.

<sup>2</sup> Gérard Bouchard et Yvan Lamonde (sous la direction de), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Fides, 1995, p. 8.

<sup>3</sup> Fernand Dumont, *Idéologies au Canada-français: 1850-1900*, Québec, PUL, 1971, p. 2.

des circonstances vulnérables après la défaite, le clergé travaille à devenir une couche d'élite puissante, voire à accaparer tous les leviers sociaux<sup>4</sup>. Ainsi au plan de la structure sociale, on remarque un renforcement sensible du clergé au sein de la société. Conséquemment, des doctrines ultramontaines, d'ailleurs soutenues par l'arrivée de prêtres et de religieuses françaises, se trouvent renforcées. Les directives épiscopales de Mgr Ignace Bourget et de Mgr Guy Laflèche, respectivement évêque de Montréal et de Trois-Rivières, illustrent l'intransigeante idéologie cléricale de l'heure. La direction de l'Église parvient à imposer ses vues quant à la manière de conduire la société canadienne-française, bref, de l'inscrire dans le sillon du vieux modèle européen, essentiellement catholique et religieux:

La mission de la France américaine est la même sur ce continent, que celle de la France européenne sur l'autre hémisphère. Pionnière de la vérité comme elle, longtemps elle a été l'unique apôtre de la vraie foi dans presque toute l'Amérique du Nord<sup>5</sup>.

Dorénavant, la nation canadienne-française, chargée d'une mission évangélique, allait survivre en Amérique du Nord grâce à sa langue et à sa foi<sup>6</sup>. La religion devient la toute-

---

<sup>4</sup> Voir à ce propos Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Boréal, 1993, 127 p.

<sup>5</sup> Henri-Raymond Casgrain, *Histoire de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, Oeuvres complètes*, t. III, Montréal, Beauchemin & fils, 1886, p. 63.

<sup>6</sup> Adolph-Basile Routhier décrit ainsi cette mission du peuple canadien-français: «Les nations ont chacune leur type particulier et leur mission spéciale dans le coin de



puissance salvatrice qui oriente la vie politique, sociale et culturelle d'un peuple choisi par Dieu pour répandre sur la terre d'Amérique le message évangélique.

\*

La littérature canadienne-française n'échappe pas, elle non plus, à cette mission spécifique. Lieu par excellence de «l'évangélisation des masses», la littérature est le porte-parole de la foi chrétienne; elle doit édifier la vertu et toujours être à la recherche de la vérité. Le discours de Laurent-Olivier David, adressé en 1861 aux membres du Cercle littéraire, traduit fidèlement la destinée des lettres canadiennes-françaises:

Que l'écrivain canadien n'oublie pas de donner à ses productions le cachet religieux. Qu'il ait sans cesse présents à la pensée ces beaux mots, Religion et Patrie [...]. Oui, s'il est un pays, où la Religion et la poésie doivent se donner la main, c'est bien en Canada<sup>7</sup>!

---

terre où Dieu les a placées»; et l'auteur ajoute: «notre mission dans cette terre du Canada est de propager la foi et la civilisation chrétienne et de répandre la vie intellectuelle, morale et religieuse parmi les races qui s'y rencontrent» (*Conférences et discours*, Montréal, Beauchemin & fils, 1889, p. 46 et 48). Pour une synthèse de cette question, voir Guildo Rousseau, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise*, p. 279-289.

<sup>7</sup> Laurent-Olivier David, «Essai sur la littérature nationale» *L'Écho du cabinet de lecture paroissial*, vol. III, n° 40, 12 octobre 1861, p. 317.

Ainsi cette littérature naissante, à la recherche des caractéristiques nationales est le reflet de la foi qui nourrit la nation canadienne-française:

Si, comme cela est incontestable, la littérature est le reflet des moeurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation [...], la nôtre sera grave, méditative, spiritualiste, religieuse, évangélisatrice comme nos missionnaires, généreuse comme nos martyres, énergique et persévérante comme nos pionniers d'autres fois [...]<sup>8</sup>.

Cette célèbre définition que donne l'abbé Casgrain à notre littérature est grandement citée et commentée par la critique littéraire. Elle illustre bien l'orientation catholique que tracent les élites pour la littérature d'ici. En vertu de cela, la valeur d'une oeuvre réside nécessairement dans sa qualité morale:

Mais surtout elle sera essentiellement croyante et religieuse. [...] Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie, matérialiste; [...] Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, qui est de favoriser les saines doctrines, de faire aimer le bien, admirer le beau et connaître le vrai, de moraliser le peuple [...]<sup>9</sup>.

Ces grandes caractéristiques de la littérature canadienne-

---

<sup>8</sup> Henri-Raymond Casgrain, «Le mouvement littéraire au Canada», *Oeuvres complètes, Légendes canadiennes et variétés*, Montréal, Beauchemin & Valois, t. I, 1884, p. 368.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 369.

française que nous venons de tracer laissent supposer que toute pensée et création qui s'éloignent de cette ligne tomberont sous l'épée de l'Église.

\*

Cette surveillance étroite du clergé se justifie d'autre part par le rôle d'initiateur que joue la littérature dans la destinée d'un peuple. De fait, la littérature est considérée comme étant responsable de ce qui se passe en France. Il faut à tout prix empêcher le libéralisme et l'esprit des Lumières de s'infiltrer au Canada français. La colère de Gabriel-Jean Brassier, supérieur des Sulpiciens, témoigne de la nécessité d'une telle intervention: «Les gazettes d'Europe influent beaucoup sur l'esprit des citoyens de Montréal. Elles prêchent partout la liberté et l'indépendance<sup>10</sup>». Comparé à la poignée d'hommes de lettres qui cherchent alors à constituer leur espace intellectuel, le clergé jouit d'un puissant contrôle non seulement dans la création littéraire, mais aussi sur la circulation des oeuvres et le monde d'édition. Ceux qui prêchent les idées libérales doivent «disparaître», tel l'Institut Canadien qui constitue un véritable obstacle à l'idéologie dominante. Pour ce faire, le clergé adopte une

---

<sup>10</sup> Lettre à l'évêque de Québec (novembre 1789), citée par Jacques Cotnam, «L'émergence du concept de «bonne littérature» dans les journaux du Québec au XVIII<sup>e</sup> siècle», Annette Hayward et Agnes Whitfield (sous la direction de), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 59.

série de mesures susceptibles de freiner la pénétration des idées modernes dans les esprits: la création des bibliothèques paroissiales, l'oeuvre de bonnes oeuvres, la fondation des cercles littéraires catholiques... Ainsi tous les moyens sont bons s'ils contribuent à maintenir la littérature canadienne-française naissante dans la veine de la littérature catholique. Cette chasse à la dissidence provoque une série de frictions qui jalonnent l'histoire littéraire québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle.

\*

Il va sans dire que ce contexte crée un «horizon d'attente» prometteur à l'arrivée des oeuvres d'édification chrétienne comme le *Journal* d'Eugénie de Guérin. De fait, les valeurs chrétiennes mises en valeur dans cette oeuvre demeurent la raison même de sa promotion au Québec. C'est à travers la piété d'Eugénie de Guérin, sa foi inébranlable et son abnégation, tant familiale que religieuse, que le public canadien-français sera initié à ses oeuvres. On voudra voir et, surtout, faire voir, une sorte d'osmose entre l'image de la femme canadienne-française prônée par les élites et celle profondément vécue par Eugénie de Guérin dans son humble manoir de Cayla. Une telle osmose n'a rien de surprenant. Depuis la Nouvelle-France, le Canada français entretient ses modèles féminins historiques qui correspondaient, croit-on, aux valeurs et aux mentalités du peuple d'ici: Marie de

l'Incarnation, Jeanne Mance, Marie Morin... De l'édification de ces premières religieuses qui font partie des fondateurs du pays, jusqu'à la promotion d'Eugénie de Guérin dans les années 1860, le Canada français ne cesse de promouvoir un «idéal féminin» qui allie la foi chrétienne et les vertus de la vie domestique:

[...] en faisant asseoir la femme à côté de l'homme sur le trône de la vertu, le christianisme ne l'a pas arrachée au foyer domestique. D'esclave de la famille, il en a fait la reine. Son action sur la société est tout intérieure, comme sa gloire; l'éclat n'en pénètre au dehors qu'à travers le voile du sanctuaire domestique<sup>11</sup>.

Cette image de chrétienne exemplaire et de la reine du foyer sera particulièrement consolidée au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Ainsi le besoin d'édifier les modèles va de pair avec le maintien de la société canadienne-française dans la voie de la société catholique et chrétienne.

\*

Un tel portrait de la Canadienne bonne chrétienne risque

---

<sup>11</sup> Henri-Raymond Casgrain, *Oeuvres complètes*, t. III, p. 47.

<sup>12</sup> De fait, Marie Édmée Pau, Mme Craven et Eugénie de Guérin font, à titre de modèle féminin, leur entrée au Québec. La vie et les oeuvres de ces femmes sont ainsi mises en valeur dans *L'Écho de la France*; voir notamment, les numéros suivants: vol. 3, décembre 1863, p. 416-427; vol. 9, octobre et novembre 1869, p. 344-354 et p. 367-372. Voir aussi à ce sujet l'article intitulé «Madame Craven et les bons romans français» dans *La Revue canadienne*, troisième série, t. IV, 1891, p. 335, cité dans l'ouvrage de Yves Dostaler, *Les Infortunes du roman dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle* (Montréal, Hurtubise, 1977, p. 22).

cependant de perdre son contour impeccable au fur et à mesure que la société s'adapte aux changements multiples, en particulier, à celui de l'éducation des jeunes filles. L'évolution de l'instruction publique française qui, depuis les années 1830, arrache par milliers les jeunes filles des mains de l'Église, fait réfléchir les autorités religieuses d'ici. Doit-on laisser les laïques entreprendre la tâche de former la jeunesse? Serait-ce une forme de laïcisation qui conduira à la même catastrophe que celle qui court en France? Le passage suivant, extrait d'une brochure sur l'éducation, nous donne une idée de la lutte qui s'annonce relativement à l'avenir de l'éducation des jeunes:

Un grand nombre de nos concitoyens désirent être mieux renseignés sur *l'esprit* et les *tendances* du Département de l'Instruction publique [...]. Certaines personnes, dans un but facile à deviner, ne se lassent pas de répéter partout que nous ne voulons pas reconnaître aux laïques le droit d'enseigner. [...] Toujours l'Église a encouragé, loué et honoré les laïques pieux et instruits qui mettent leur dévouement au service de l'autorité ecclésiastique et paternelle pour la formation chrétienne de la jeunesse<sup>13</sup>.

Manifestement, la présence des laïques dans l'enseignement de jeunes filles et de jeunes garçons constitue une menace sérieuse à la survie de l'éducation religieuse. Manifestement encore, le mal que cause, croit-on, l'ingérence de l'État dans

---

<sup>13</sup> G. J., *Extrait de la brochure sur l'éducation ou La grande question sociale du jour*, Montréal, Imprimerie de l'Étendard, 1886, p. 3-4 (le caractère italique est à l'auteur).

l'éducation des jeunes filles en France, s'avère d'autant plus dangereux que l'entourage du monde protestant prône quant à lui l'école mixte. Pour éviter de subir ce double «sort», il faut donc agir dès maintenant: «Le monopole de l'enseignement par l'État n'existe pas encore chez nous, il est vrai; mais nous y marchons rapidement<sup>14</sup>», écrit l'auteur d'une brochure sur l'éducation. Et c'est effectivement vrai: un vent de réforme deviendra bientôt une réalité inéluctable:

Nous l'avons souvent dit, nos hommes publics suivent, en matière d'éducation, le chemin qui conduit à l'abîme où se débattent en ce moment la France et la Belgique. Parce que nous ne sommes pas encore rendus au point où en sont rendus ces deux pays, on s'imagine qu'il n'y a pas de danger [...]. Pourtant nous marchons vite, plus vite peut-être que les Français et les Belges n'ont marché<sup>15</sup>.

Où va alors l'éducation des jeunes filles canadiennes-françaises? Comment peut-on former la femme chrétienne si nous marchons vers «l'abîme» des Français et des Belges? L'avenir de la jeune fille demeure une priorité aux yeux des élites conservatrices qui veulent s'assurer de l'enseignement religieux. Sous cette perspective, la promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin par les élites religieuses et intellectuelles des années 1860 acquiert un sens fort. Elle est étroitement liée à la préoccupation de l'éducation chrétienne de la jeune fille canadienne-française.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>15</sup> Extrait d'un article paru dans *La Vérité* et repris dans *Extrait de la brochure sur l'éducation ou La grande question sociale du jour*, p. LV.

\*

L'arrivée du modèle d'Eugénie de Guérin autour des années 1860, sa diffusion et sa promotion par plusieurs instances-clées<sup>16</sup> recèlent donc des raisons sociohistoriques profondes. Les efforts réitérés des élites de promouvoir ce modèle trahissent leur inquiétude quant à l'avenir de la jeune fille canadienne-française. Non seulement Eugénie de Guérin fait-elle figure de la femme accomplie, mais aussi à travers sa promotion seront consolidées les valeurs que prônent les élites québécoises de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Inscrit dans les idéologies conservatrices du temps, son *Journal* devient ainsi le livre par excellence de la propagation chrétienne. Plus encore, sa fortune littéraire est loin d'être le fruit du hasard; elle témoigne des besoins concrets du temps. Retraçons donc son parcours de New-York à Montréal, mais d'abord établissons les faits littéraires qui attestent son acheminement au Québec et montrons comment ses premiers promoteurs tissent autour de ce *Journal* un réseau littéraire puissant et influent.

\* \* \*

---

<sup>16</sup> Nous verrons plus loin comment les hommes de lettres, les libraires et les éditeurs des revues et journaux québécois se lancent dans la promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin.



## 2. Le parcours New York-Québec du *Journal*: un mouvement triangulaire

Après l'arrivée à New-York, le *Journal* poursuit son chemin jusqu'à Montréal. Loin de suivre un itinéraire direct Paris-Montréal, son parcours s'avère triangulaire, soit Paris-Londres, Londres-New-York et New-York-Montréal ou Québec. Voilà, en effet, ce qu'il faut d'abord retenir. Sa pénétration en Nouvelle-Angleterre est non seulement antérieure à celle au Canada français mais elle est surtout décisive quant à son acheminement jusqu'à Montréal. Nos recherches démontrent effectivement que les Canadiens de langue française prennent connaissance du *Journal* d'Eugénie de Guérin par l'intermédiaire des réseaux littéraires et culturels anglo-américains de l'heure; plus précisément, par la circulation à travers ces réseaux de nombreuses revues et journaux consacrés à la diffusion de la culture française. Aussi est-ce donc en retraçant les sources historiques qui attestent chaque étape de ce parcours triangulaire que nous serons en mesure de reconstituer les faits littéraires qui ponctuent la pénétration des oeuvres d'Eugénie de Guérin au Québec. Il nous sera alors possible de présenter ses premiers promoteurs; quels efforts ils entreprennent pour répandre au sein de leurs milieux l'image vertueuse d'Eugénie de Guérin.

Trois types de sources historiques appuieront donc notre démarche: l'arrivée des différentes éditions et rééditions du *Journal* d'Eugénie de Guérin au Québec; la parution d'articles et d'extraits de l'oeuvre dans les revues et journaux de l'époque, ainsi que la mise à contribution des correspondances privées.

\*

À quelle date précise les oeuvres d'Eugénie de Guérin font-elles leur entrée au Canada français? Qui fut le premier Canadien français à avoir pris connaissance du *Journal*? Ces questions marquent d'emblée les difficultés que nous avons éprouvées lors de la recherche des sources historiques relatives au circuit canadien-français grâce auquel le nom d'Eugénie de Guérin devient familier aux lecteurs d'ici. Et pourtant, l'existence au Québec de la première édition du *Journal* (1862), de même que celles des années 1863, 1865 et de 1869, ainsi que celle encore des *Lettres* d'Eugénie de Guérin est maintes fois affirmée dans le *Catalogue alphabétique de la Bibliothèque de la Législature de la Province de Québec* à partir de 1869<sup>17</sup>. Aussi est-il vraisemblable - et c'est là notre hypothèse - que l'édition 1862 du *Journal*, soit entrée au pays au cours des années 1863-1864, d'autant plus que cette édition est épuisée en France en dedans d'un an<sup>18</sup>. Autre fait

---

<sup>17</sup> Nous trouvons la même attestation dans le *Catalogue* de 1873, 1875 et 1903.

<sup>18</sup> Voir à ce propos Jean-Luc Pire, «Trébutien vu du Cayla»,

à noter, c'est au cours de l'année 1864 que l'abbé Henri-Raymond Casgrain entend parler pour la première fois d'Eugénie de Guérin<sup>19</sup>. L'acquisition d'ouvrages littéraires par la Bibliothèque de la Législature montre par ailleurs jusqu'à quel point la pénétration du livre étranger au Québec peut revêtir diverses formules. Outre achat de livres importés, les donations des particuliers et des bibliothèques représentent, croyons-nous, un apport non négligeable<sup>20</sup> à la collection de la Bibliothèque de Législature. La longue liste établie par Alpheus Todd (1821-1884)<sup>21</sup>, bibliothécaire de l'époque, faisant état des dons importants provenant de la province d'Ontario et des états américains, démontre d'ailleurs

---

Claude Gély (sous la direction de), *Lectures guériniennes*, Montpellier, Université de Montpellier, 1989, p. 250.

- <sup>19</sup> Casgrain affirme dans sa lettre à Crémazie (le 25 octobre 1866, Octave Crémazie, *Oeuvres II Prose*, édité par Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 87-88) que c'est grâce à l'étude de W. Forsyth sur Eugénie de Guérin parue dans *The Edinburgh Review* en juillet 1864, qu'il a appris, pour la première fois, l'existence d'Eugénie de Guérin. Roger Le Moine affirme quant à lui que Félicité Angers lit à partir de 1863 maints auteurs français dont Eugénie de Guérin (Laure Conan, *Oeuvres romanesques I: Un amour vrai. Angéline de Montbrun*, édité par Roger Le Moine, Montréal, Fides, 1974, p. 24).
- <sup>20</sup> C'est justement par le biais de la donation que la bibliothèque fait l'acquisition en 1890 de la bibliothèque personnelle du Premier Ministre du Québec Pierre-Joseph-Olivier Chauveau dans laquelle figure un exemplaire du journal de Maurice de Guérin. Voir la dédicace du *Journal, Lettres et Poèmes* (1864).
- <sup>21</sup> Bibliothécaire et écrivain, Todd fut nommé le 19 septembre 1841 comme bibliothécaire adjoint de l'Assemblée législature de Québec. Il succède au docteur W. Winder le 31 mars 1856 comme bibliothécaire en chef de l'Assemblée et ce, jusqu'à 1867, année où il est nommé bibliothécaire de la Bibliothèque du parlement fédéral.

l'ampleur du phénomène<sup>22</sup>. Malheureusement la liste des acquisitions de la Bibliothèque pour les années 1860-1864 est aujourd'hui introuvable, voire complètement disparue des archives. Ajoutons encore à cette disparition celle des volumes eux-mêmes, dont ceux naturellement d'Eugénie de Guérin<sup>23</sup>. Des incendies dévastateurs ont aussi ravagé plusieurs fois la Bibliothèque, la privant ainsi des documents et livres les plus anciens ou les plus rares. Enfin, il faut souligner la perte par le «non retour des volumes prêtés<sup>24</sup>» qui serait aussi une cause de la disparition de maints volumes tout au long de l'histoire<sup>25</sup>. Tous ces malheurs, catastrophes ou oublis de l'histoire rendent difficile la recherche des sources fiables, susceptibles de confirmer notre hypothèse de l'entrée du *Journal* en 1863 au Québec via le réseau littéraire new-yorkais.

\*

---

22 *Documents de la session*, vol. IV, n° 9, session 1871, «Rapport du bibliothécaire de la Chambre des communes sur l'état de la bibliothèque du Parlement», p. 2-8; et également vol. 6, n° 10, session 1874, p. 1-10.

23 Nous croyons que les dédicaces de ces volumes pourraient nous fournir des informations pertinentes.

24 Comme le déplore le bibliothécaire Pamphile LeMay dans son rapport annuel: «un certain nombre de ces livres, consultés à chaque instant pendant les sessions, de sortir pour ne plus reparaître» («Rapport annuel du bibliothécaire», *Journaux de l'Assemblée législative de la Province de Québec*, Québec, 1872, p. 7).

25 Les députés et les élus ne sont pas les seuls à avoir accès à ces livres, le public également. La Bibliothèque est ouverte au public en dehors de la session. Voir à ce propos Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (sous la direction de), *La Vie littéraire au Québec III*, Sainte-Foy, PUL, 1996, p. 239.

C'est néanmoins l'hypothèse la plus plausible: la pénétration pour la première fois au Québec du *Journal* d'Eugénie de Guérin s'est faite à partir de New-York et non de Paris. De fait, l'existence au Québec des éditions londonienne de 1866 et new-yorkaise de 1867 des oeuvres guériniennes<sup>26</sup> conduit notre enquête vers cette direction<sup>27</sup>. C'est à partir du réseau new-yorkais, croyons-nous, que l'élite canadienne-française prend connaissance des oeuvres d'Eugénie et de Maurice de Guérin. Ce circuit Paris-Londres-New-York, à partir duquel la nouvelle européenne entre au Canada, a été maintes fois affirmé par les chercheurs<sup>28</sup>. Le rôle de relais que joue le réseau américain dans la vie littéraire au Québec remonte d'ailleurs jusqu'à la conquête anglaise<sup>29</sup>. La place stratégique dont jouit New-York dans l'acheminement des

<sup>26</sup> Le deuxième supplément du *Catalogue alphabétique de la bibliothèque de la législature* (1875) fait état de l'existence des éditions guériniennes anglaise et américaine suivantes: Eugénie de Guérin, *Lettres*, Edited by G.S. Trébutien London, 1866; Maurice de Guérin, *Journal with an essay by M. Arnold*, Edited by G. S. Trébutien, New York, 1867.

<sup>27</sup> L'Université McGill possède les premières éditions newyorkaises (1865, 1866, 1867) du *Journal* d'Eugénie de Guérin, ainsi que les études de Matthew Arnold sur Eugénie de Guérin (*Journal of Eugénie de Guérin*, Edited by G.S. Trébutien London, New York, Alexander Strahan, 1866; *Essays in criticism*, By Matthew Arnold, 1865, London Cambridge, MacMillan and Co., 1865).

<sup>28</sup> Voir notamment Pierre-Louis Lapointe, «La nouvelle européenne et la presse québécoise d'expression française (1866-1871)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 28, mars 1975, p. 517-537; et également Guildo Rousseau, «Les relations littéraires Québec/États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle», *Les Rapports culturels entre le Québec et les États-Unis*, Québec, IQRC, 1984, p. 71-95.

<sup>29</sup> Bernard Andrés signale effectivement l'importance du relais américain dans le début de la vie littéraire au Québec; voir son étude «Le relais américain dans l'émergence des lettres au Québec (1764-1793)», Bernard Andrés (éd.), *Principes du littéraire au Québec (1766-1815)*, Cahiers de l'ALAQ, n° 2, été 1993, p. 57-65.

nouvelles européennes vers le Canada - et notamment vers Montréal et Québec - explique en quelque sorte le rôle prédominant du réseau américain sur le réseau canadien ou québécois<sup>30</sup>. De fait, les paquebots anglais ou français s'arrêtent bien souvent à New-York avant de toucher le port de Québec ou de Montréal. C'est pourquoi voit-on les journaux américains annoncer, avant les journaux canadiens d'expression anglaise ou française, les grands événements européens. La mise en opération du câble transatlantique en 1866 permettra encore aux journaux new-yorkais de se familiariser avec la nouvelle européenne bien avant ceux de Montréal, de Québec ou de Toronto. Plus encore, la circulation au Québec de journaux américains - et ce, sans parler de ceux en provenance d'Angleterre via encore New-York - atteste sans l'ombre d'un doute la provenance d'informations de dernière heure sur Eugénie de Guérin et ses oeuvres.

La reproduction des nouvelles littéraires européennes dans les revues et journaux canadiens d'expression française est aussi une pratique courante. Ainsi la revue montréalaise *L'Écho de la France* reproduit les plus récentes études littéraires parues tantôt dans *The Little's Living Age* de Boston, tantôt dans *The Catholic World*<sup>31</sup> de New-York tantôt encore dans d'autres revues étrangères, qui informent le public d'ici des dernières tendances littéraires européennes.

---

<sup>30</sup> Voir le tableau établi par Pierre-Louis Lapointe, *op.cit.*, p. 532.

<sup>31</sup> Voir *L'Écho de la France*, vol. I, 1865-66, p. 4.

Enfin, parmi les périodiques ou les journaux en provenance de Londres ou de New-York plus d'un fait également la promotion des oeuvres d'Eugénie de Guérin<sup>32</sup>. Ces faits historiques incontestables corroborent notre hypothèse sur le circuit nord-américain à partir duquel les oeuvres d'Eugénie de Guérin atteignent le Québec au début des années 1860. Ils nous font aussi comprendre pourquoi les versions du *Journal* qui ont circulé au Québec sont toutes postérieures à l'édition de 1855<sup>33</sup>. Entre 1855 et 1861, c'est le premier circuit Paris-Londres-New-York qui fait connaître aux mondes littéraires anglais et américain le nom d'Eugénie de Guérin avec les études de Madame Carey et d'Henry James sur *Reliquiae*<sup>34</sup>.

\*

Le rôle premier que joue ce circuit anglo-américain dans l'arrivée du *Journal* au Québec est aussi confirmé par le réseau casgrainien. Fin observateur et commentateur légitime de la littérature québécoise, l'abbé Henri-Raymond Casgrain demeure un des premiers Canadiens français à avoir appris l'existence d'Eugénie de Guérin. Dans sa lettre à Crémazie le 25 octobre 1866, il fait ainsi mention pour la première fois

---

<sup>32</sup> Voir les revues et les journaux recensés dans le *Catalogue alphabétique de la bibliothèque du parlement...*, Québec, Hunter, Rose et cie, 1862, p. 100.

<sup>33</sup> Nulle part l'édition privée de 1855 n'a été mentionnée au Québec.

<sup>34</sup> H.M. Carey, «Maurice and Eugénie. The Poet's Child», *Échos from the Harps of France*, 1858; Henry James, «Eugénie de Guérin», *The National Review*, t. XII, 1861, p. 145-151.

du nom d'Eugénie de Guérin au poète exilé:

Sans doute, vous connaissez le nouvel ouvrage qui a fait sensation en France depuis votre départ: *Eugénie de Guérin*. Quelles charmantes choses dans ce *Journal* et ces *Lettres*! C'est l'Antigone de la France, a dit avec raison l'*Édimbourg Review*<sup>35</sup>.

Ce passage est riche d'informations et mérite qu'on s'y attarde. D'abord, il nous montre que Casgrain est au courant de l'événement littéraire qu'a créé en France en 1862 l'édition publique du *Journal*, et ce, au moment même où Crémazie quitte Québec à la sauvette pour la France<sup>36</sup>. Il démontre ensuite que sa connaissance de la récente célébrité d'Eugénie de Guérin est bien antérieure à sa lettre au poète, datée du 25 octobre 1866. Quand donc Casgrain apprend-il alors l'existence d'Eugénie et de l'édition de son *Journal*? Suivant notre étude des sources, c'est à partir de juillet 1864, plus précisément dans les mois qui suivent la publication de l'étude de Forsyth sur Eugénie de Guérin dans la revue londonienne *The Edinburgh Review*, jusqu'au 25 octobre 1866, date de sa lettre à Crémazie. Le rôle de «messenger» que joue l'étude de Forsyth dans la diffusion de la nouvelle relative à la parution du *Journal* d'Eugénie de Guérin démontre le rôle majeur des journaux et revues anglaises et américaines dans la

---

<sup>35</sup> Lettre de Casgrain à Octave Crémazie, le 25 octobre 1866, dans *Octave Crémazie, op.cit.*, p. 86-88.

<sup>36</sup> Crémazie quitte précipitamment Québec pour New-York le 11 novembre 1862; de là, il s'embarque pour la France où il arrive vers la mi-décembre de la même année. Il y vivra sous le pseudonyme de Jules Fontaine jusqu'à sa mort qui survient le 16 janvier 1879.



pénétration de la production littéraire française au Québec au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. L'expression l'«Antigone de France» que Casgrain retient de l'étude de Forsyth en est une preuve incontestable. Plus encore, cette date de la découverte d'Eugénie de Guérin par l'abbé corrobore notre intuition sur l'entrée du *Journal* des années 1863-1864 au Québec. Nous avons tout lieu de croire que dès 1864, le réseau casgrainien cherche à mettre la main sur cette oeuvre tant admirée.

\*

Si Casgrain surveille de près l'enthousiasme de la critique littéraire européenne vis-à-vis du *Journal* d'Eugénie de Guérin, il connaît sûrement aussi la contribution de Matthew Arnold, de Henry James, et de bien d'autres critiques littéraires anglo-saxons dans la promotion des oeuvres de Maurice et d'Eugénie de Guérin. Non seulement leurs études paraissent-elles dans les grands journaux et revues anglaises et américaines de l'heure, mais l'édition new-yorkaise du *Journal* de Maurice de Guérin, en 1867 - édition qui circulera au Québec<sup>37</sup> - est précédée d'un essai du poète anglais Matthew Arnold. Par ailleurs, Casgrain fera paraître en 1871 «Un pèlerinage au Cayla» dans la même revue new-yorkaise *The Catholic World*<sup>38</sup> qui, à partir de 1865, publie par ailleurs

---

<sup>37</sup> Voir à ce propos, *Deuxième supplément au Catalogue alphabétique de la bibliothèque de la législature*, Québec, 1875, p. 74.

<sup>38</sup> Pour la circulation de cette revue au Québec, voir le chapitre précédent, p. 157.

des études guériniennes<sup>39</sup>. L'étroite communication entre Casgrain et le réseau anglo-américain est donc un fait indéniable. Pensons à son imposant réseau épistolaire<sup>40</sup>, dont les ramifications s'étendent partout en Europe comme en Amérique du Nord, et grâce auxquelles il correspond avec des historiens, des écrivains, des membres du clergé ou des gens du monde d'édition<sup>41</sup>..., sans parler de nombreux voyages qu'il effectue en Europe et aux États-Unis, qui lui offrent des occasions privilégiées d'échanges et de rencontres. Tous ces faits viennent appuyer notre hypothèse du parcours triangulaire du *Journal*: «C'est par les États-Unis qu'entrent effectivement dans le Bas-Canada les nouvelles de l'Europe<sup>42</sup>» affirme ainsi Guildo Rousseau. Le cas du *Journal* n'est qu'un exemple parmi bien d'autres qui illustre la greffe du réseau québécois sur le réseau américain. Bien que nous ne soyons pas en mesure de montrer les circonstances entourant l'acquisition

---

39 Gabriel Cerny, «Three Women of our time: Eugénie de Guérin, Charlotte Brontë, Rahel Lévin», *The Catholic World*, 1865, vol. 3, p. 834-845; K. Varrach, «Eugénie de Guérin», vol. 43, août 1886, *The Catholic World*, p. 695-702; Henri-Raymond Casgrain, «A pilgrimage to Cayla», *The Catholic World*, vol. XIII, August 1871, p. 595-603.

40 Voir à ce sujet les travaux du laboratoire de recherche sur les écritures intimes: Manon Brunet et coll., *Henri Raymond Casgrain épistolier réseau et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Nuit blanche, 1995, 297 p.

41 Outre ce réseau d'écrivains et de journalistes américains, Casgrain communique également avec les agents de la maison d'éditions Little, Brown & Co. Voir à ce sujet Marie-Élaine Savard, «Promouvoir l'histoire de la Nouvelle-France au Canada anglais: un projet commun à George MacKinnon Wrong et Henri Raymond Casgrain?», Manon Brunet et coll., *Henri Raymond Casgrain épistolier: réseau et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 255.

42 Guildo Rousseau, *op.cit.*, p. 75.

du *Journal* par Casgrain, ses nombreux contacts<sup>43</sup> lui auraient fourni, croyons-nous, bien des occasions. D'ailleurs son amitié avec l'éditeur Trébutien ne lui donnerait-elle pas la possibilité d'obtenir des exemplaires du *Journal* en vue de leur vente au Québec<sup>44</sup>?

\* \* \*

### 3. Un livre contre la mauvaise littérature

La pénétration durant les années 1863-1864 au Québec du *Journal* d'Eugénie de Guérin est suivie de sa diffusion. Il est évident que la popularité et le renom dont jouit Eugénie de Guérin au Québec ne proviennent pas uniquement de la circulation des seuls exemplaires disponibles à la Bibliothèque du Parlement et réservés à la clientèle d'élite. Bien d'autres instances y participent également. C'est notamment le cas de la librairie montréalaise Jean-Baptiste Rolland & fils qui vend depuis les années 1878 les oeuvres des

---

<sup>43</sup> Voir à ce sujet Manon Brunet, «Une correspondance à la recherche de correspondances: H-R. Casgrain et le marquis de Lévis ou de l'utilité des voyages épistolaires», Mireille Bossis (sous la direction de), *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994, p. 114. Suivant encore Pascal Potvin et Arthur Maheux, Casgrain aurait effectué plusieurs voyages chez Eugénie de Guérin, mais les auteurs n'ont pas précisé les dates. Voir à ce sujet, «Les correspondants de l'abbé Henri-Raymond Casgrain», *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1943, section I, p. 86.

<sup>44</sup> Trébutien envoie effectivement des volumes à Casgrain après son retour au Canada. Voir la lettre de Casgrain à Marie de Guérin, le 15 février 1870, reproduite dans *L'Amitié guérinienne*, l'été 1977, p. 71.

de Guérin<sup>45</sup>. Comment s'est-elle procuré ces volumes? Difficile à dire. Catholique et conservatrice, elle connaît une expansion fulgurante au cours des années 1860 et «succède à [celle de] Fabre comme principal[e] librain[i]e francophone de Montréal<sup>46</sup>». Aussi importe-t-elle fréquemment des livres français. Le choix de ses livres n'est pas fait à la légère. Bien au contraire. Dans son catalogue de 1854<sup>47</sup>, l'éditeur se voulait respectueux des autorités religieuses du temps et affirme que ses sélections «sont faites avec les conseils d'un «membre du clergé de la plus grande expérience et capacité<sup>48</sup>». D'où la présence, croyons-nous, sur ses rayons des oeuvres des de Guérin<sup>49</sup>. Étant donné que les années 1870 datent le tout

---

45 C'est dans le Catalogue de 1878 que nous trouvons les premières ventes des oeuvres des de Guérin au Québec (*Catalogue de la librairie J.B. Rolland & fils*, Montréal, janvier 1878, p. 32); Sans doute ont-elle été mises en vente antérieurement par d'autres librairies, ou par la librairie Rolland elle-même, mais ni dans son catalogue de 1873, ni dans ceux de 1877, ne figurent les oeuvres des Guérin.

46 Yvan Lamonde, *La Librairie et l'édition à Montréal: 1776-1920*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1991, p. 74.

47 Si l'on se fie à la recherche de Lamonde, ce catalogue représente le seul catalogue des librairies francophones à Montréal entre 1850 et 1872 (Yvan Lamonde, *op.cit.*, p. 141-170). Suivant l'historien, l'essor du catalogue daterait de la décennie 1870, plus précisément de l'année 1877 qui marque l'apparition du catalogue sur fiches: «La raison en est cette nouveauté du catalogue sur fiches, du fichier que nous connaissons et qui se répand avec plus ou moins de rapidité en Amérique du Nord et à Montréal après 1877 grâce aux travaux de classification de Cutter et de Dewey. [...] Première constatation: le catalogue n'est pas fréquent. À notre connaissance cent quarante-et-une (82,5%) bibliothèques de collectivités n'en possèdent pas avant 1900» (Yvan Lamonde, *Les Bibliothèques de collectivités à Montréal (17e-19e siècle)*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1979, p. 27-28).

48 *Ibid.*, p. 72.

49 Nous avons dépouillé également plusieurs catalogues d'autres librairies francophones de l'époque, entre

début du système de catalogue des librairies d'ici, nous avons tout lieu de croire que Rolland n'est pas la seule librairie francophone qui vende les oeuvres des de Guérin, bien d'autres librairies le font également. Ainsi la vente des oeuvres d'Eugénie de Guérin dans les librairies francophones constitue un moyen efficace à la circulation du *Journal* au Québec.

\*

Autre moyen efficace de diffuser le *Journal* d'Eugénie de Guérin: la reproduction d'extraits dans les revues et les journaux. Ainsi dès 1865, *L'Écho de la France* publie les premiers extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin au Québec<sup>50</sup>. En effet, pendant trois années consécutives, la revue reproduit des extraits du *Journal* et deux études guériniennes françaises<sup>51</sup>. Comment expliquer cet enthousiasme de *L'Écho* pour Eugénie de Guérin et son oeuvre? Que veulent promouvoir les dirigeants de la revue en publiant des passages significatifs du *Journal*<sup>52</sup>?

---

autres, le *Catalogue de la librairie Z. Chapeleau et Labelle* (1878), celui de la *Librairie de Beauchemin et Valois. Extraits du catalogue* (1879)..., malheureusement, les oeuvres des Guérin n'y figurent pas.

50 «Fragments du *Journal* d'Eugénie de Guérin», *L'Écho de la France*, vol. 1, décembre 1865, p. 86; vol. I, janvier 1866 p. 112-114.

51 Voir «*Trois femmes de notre temps*», vol. II, juillet 1866, p. 287-295; août 1866, p. 366-370; et également «*Eugénie de Guérin*», vol. VI, janvier 1868, p. 60-65; février 1868, p. 174-187; mars 1868, p. 236-246.

52 Nous aurons l'occasion d'examiner dans le prochain chapitre la signification de ces extraits choisis.

Poser ces questions, c'est mettre en évidence l'orientation de la revue. Fondée en 1865 par l'avocat montréalais Louis Ricard<sup>53</sup>, *L'Écho* se veut une revue internationale en reproduisant les textes parus dans les revues européennes et américaines, telles que *La Semaine des Familles*, *Le Correspondant*, *L'Union*, *The Litter's Living Age*, *The Catholic World*<sup>54</sup>... Les liens multiples qui unissent la Mère patrie et le Québec, le va-et-vient irrégulier des journaux européens et américains, ainsi que leur abonnement coûteux garantissent, aux yeux de Ricard, le succès d'une telle entreprise<sup>55</sup>. Son initiative est non seulement bien accueillie dans le monde littéraire québécois<sup>56</sup>, mais aussi

---

53 Né à Montréal le 14 août 1827, Louis Ricard est fils du marchand François Ricard et de Louise-Charlotte Beaubien. Après ses études de droit, il est admis au barreau le 9 avril 1851 et pratique le droit à Montréal de 1867 à 1873 et en 1875. Reconnu par son milieu comme conférencier, il prononce, le 4 mai 1858 dans la salle de la Bibliothèque paroissiale, la lecture d'«Épisode de voyage» (*L'Écho du cabinet de lecture paroissiale de Montréal*). Il meurt le 23 juillet 1894. Voir notamment E.-Z Massicotte, «Un «digeste» canadien d'autrefois», *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. XLIV, décembre 1938, p. 353-354. Nous remercions Le Barreau du Québec de nous avoir fourni les renseignements biographiques précieux sur Louis Ricard.

54 Voir *L'Écho de la France*, vol. I, 1865-66, p. 4; et également Andrée Fortin, *Passage de la modernité: les intellectuels québécois et leurs revues*, Québec, PUL, 1993, p. 72.

55 *L'Écho de la France* n'est pas la seule revue canadienne d'expression française qui se donne le caractère d'une revue internationale. Pensons aussi à *la Ruche littéraire* fondée par le Français Henri-Émile Chevalier. Voir Maurice Lemire, «Les revues littéraires au Québec comme réseaux d'écrivains et instance de consécration littéraire 1840-1870», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, n°4, 1994, p. 530.

56 Le journal *L'Ordre* invite tous ceux qui veulent se tenir au courant des actualités littéraires étrangères à lire *L'Écho*. Voir *L'Ordre* le 7 janvier 1867, p. 1.

félicitée par les lecteurs américains<sup>57</sup>. Érudit, ambitieux et épris des lettres, Louis Ricard est un personnage actif au sein des cercles littéraires québécois des années 1860. L'orientation catholique de sa revue l'amène surtout à l'avant-scène de la vie littéraire et lui permet d'établir un bon rapport avec le clergé. En tant que bon catholique, il sait que sa revue ne connaîtra pas le succès sans la bénédiction de Mgr Bourget. Ainsi avant même que sa revue ne voie le jour, il sollicite déjà son appui. Dans une lettre datée du 24 septembre 1865, le secrétaire de l'Évêque lui répond:

Comme je vous le disais hier, je verrai certainement de bon oeil la publication que vous avez intention de faire. Mais je dois vous dire qu'après avoir conféré avec mes confrères sur votre projet, ceux-ci m'ont représenté que Monseigneur, dans un cas semblable, n'avait pas cru devoir donner son approbation sans certaines conditions qu'il exigeait, et que ces conditions n'avaient pas été acceptées. Comme je ne connais pas quelles sont ces conditions, je ne pourrais pas, en l'absence de l'Évêque, donner une approbation directe à votre Revue<sup>58</sup>.

Malheureusement, le manque de plusieurs lettres ne nous permet pas de connaître les conditions qu'aurait exigées l'évêque de

---

<sup>57</sup> Voir à ce sujet *L'Écho de la France*, vol. I, novembre 1865-66, p. 4; et également vol. IV, février 1867, p. 216 où un lecteur newyorkais se réjouit de la reproduction des extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin: «the articles on celebrated members of the French Academy; fragments from the journal of Eugénie de Guérin, always charming».

<sup>58</sup> Lettre de A. F. Truteau (Vice général Administrateur de l'Évêque de Montréal), à Louis Ricard, le 24 septembre 1865, Archives de la Chancellerie de Montréal.

Montréal en échange de sa probation pour la revue. Toujours est-il qu'en mars 1866 après maints efforts, Louis Ricard reçoit enfin la bénédiction de Mgr Bourget:

Je suis heureux de pouvoir vous témoigner, par la Présente, que je considère votre publication comme une arme très utile et vraiment digne de l'approbation et de l'encouragement du Clergé [...] parce qu'elle est essentiellement dirigée sous des inspirations Catholiques, étant le véritable Écho de la France religieuse et littéraire<sup>59</sup>.

La voie que trace Mgr Bourget pour la revue est claire: être l'écho «de la France religieuse et littéraire». La correspondance inédite entre Mgr Bourget et Louis Ricard que nous avons retracée dans les Archives de la Chancellerie de Montréal montre combien la démarche de *L'Écho* s'inscrit dans l'idéologie dominante de l'époque. Or, le *Journal* d'Eugénie de Guérin correspond pleinement à cette orientation. C'est donc dans le but de vulgariser la bonne et saine littérature et de faire revivre en terre d'Amérique les valeurs chrétiennes de la vieille France que Ricard reproduit à la fois des études européennes sur Eugénie de Guérin et des extraits de ses oeuvres<sup>60</sup>. À peine trois ans se sont donc écoulés entre la première édition publique du *Journal* (1862) et la diffusion de ses extraits à Montréal (1865), à l'instar du réseau

---

<sup>59</sup> Lettre de Mgr Bourget à Louis Ricard, le 18 mai 1867. Nous remercions les archivistes des Archives de la Chancellerie de Montréal de nous avoir fourni ces lettres.

<sup>60</sup> *L'Écho de la France* n'est pas la seule revue québécoise à avoir promu le *Journal* d'Eugénie de Guérin au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, sur ce sujet voir notre chapitre VIII.



littéraire américain, le réseau canadien-français réussit, lui aussi, dans un délai mineur à présenter les oeuvres d'Eugénie de Guérin au public lecteur québécois. De fait, la circulation des diverses éditions des oeuvres guériniennes à leur vente dans les librairies, en passant par le réseau casgrainien, les élites intellectuelles d'ici ont les moyens de diffuser le modèle d'Eugénie de Guérin au Québec.

\*

Si les années 1863-1865 demeurent une période cruciale à l'entrée du *Journal* au Canada français, les années 1870 marquent, quant à elles, le temps de la promotion qui va durer encore presque trois quarts de siècle. En réalité, le *Journal* d'Eugénie sert bien les intérêts des forces ultramontaines qui en matière de diffusion du livre, livrent un combat acharné contre tous ceux - l'Institut Canadien de Montréal en est un exemple - propagent au sein de la population les idées libérales du temps: il faut à tout prix «détourner les fidèles, les femmes surtout, d'assister aux lectures de l'Institut Canadien et de s'abonner à sa bibliothèque ou à ses journaux<sup>61</sup>», écrit Mgr Bourget dans sa «Circulaire au Clergé» du 16 juillet 1869. Pour combattre de front l'attrait des mauvais livres, il faut donc exalter les bienfaits des livres

---

<sup>61</sup> «Circulaire au Clergé» du 16 juillet 1869 de Mgr Bourget, citée par Gérard Parizeau, *La Société canadienne-française au XIX<sup>e</sup> siècle: essais sur le milieu*, Montréal, Fides, 1975, p. 224.

édifiants. Il faut combattre «comme la peste, ces livres que l'esprit de ténèbres cherche à répandre partout<sup>62</sup>». Un tel combat n'est pas nouveau. Dans une «Lettre pastorale» du 11 mars 1850, les évêques de Québec sonnent ainsi l'alarme de la mauvaise littérature:

Ce sont ces bibles falsifiées, ces feuilletons immoraux, ces pamphlets mensongers, ces journaux irréli­gieux, ces publications ennemies de tout ordre qui nous sont figurées par les nuées de sauterelles que Saint Jean vit s'élever du puits de l'abîme [...]. Ne laissez entrer dans vos maisons aucun de ces mauvais livres [...]<sup>63</sup>.

Les littéraires aussi livrent le même combat. Ainsi Alphonse Leclaire porte en 1878 à l'attention des lecteurs le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Dans son étude d'abord prononcée devant les membres de l'*Union catholique*, puis parue dans la *Revue canadienne*<sup>64</sup>, Leclaire énumère une série de mauvais livres à rejeter, notamment ceux qui attaquent la vérité et la morale. Du même souffle, il recommande la lecture des livres qui possèdent à la fois le beau et le bien tels le *Journal* d'Eugénie de Guérin:

Quoi de plus attrayant et de plus édifiant tout à la fois que le *Journal* d'Eugénie de Guérin! C'est là

---

<sup>62</sup> «Lettre pastorale des pères du quatrième Concile provincial de Québec», le 14 mai 1868, *Mandements des évêques de Québec*, par Mgr H. Têtu et l'abbé C.O. Gagnon, Québec, A. Côté et Cie, vol. III, 1888, p. 626.

<sup>63</sup> «Lettre pastorale des évêques de la Province ecclésiastique de Québec», *Mandements des évêques de Québec*, vol. III, p. 580.

<sup>64</sup> Alphonse Leclaire, «L'attrait du bon livre», *Revue canadienne*, t. XV, 1878, p. 178-188.

que nous irons apprendre comment il faut régler les impressions que nous recevons de tout ce qui nous entoure, en les subordonnant au culte de la vérité intellectuelle et morale<sup>65</sup>.

Le *Journal* d'Eugénie de Guérin est donc proposé en modèle aux lecteurs qui y retrouvent une pratique morale et religieuse des plus hautes. Il est le livre moral qui trace la ligne de conduite que doivent suivre tous les lecteurs<sup>66</sup>. À l'instar de *L'Écho de la France* et de la *Revue canadienne*, la revue *La Voix du Précieux Sang* (1894-1898)<sup>67</sup> dirigée par Laure Conan accorde, elle aussi, une attention toute spéciale à Eugénie de Guérin. Sous la rubrique «Pensée», la revue fait paraître neuf extraits<sup>68</sup> du *Journal*.

La place de modèle que joue le *Journal* auprès des

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>66</sup> Nous n'évoquons pas ici toutes les études sur Eugénie de Guérin parues dans les journaux et revues québécoises de l'époque. Notre objectif est de décrire les faits littéraires importants qui contribuent à la diffusion canadienne-française du *Journal*. Il s'ensuit que plusieurs études ou reproductions d'études européennes sur l'auteure passent ainsi sous silence notamment celle de Émile Landon reproduite par *Le Chercheur* («La littérature intime. Étude sur Eugénie de Guérin», *Le Chercheur*, vol. I, 1888, p. 361-374).

<sup>67</sup> La revue n'est pas passée inaperçue dans le monde littéraire franco-américain. De fait, Laure Conan adresse ses remerciements à la revue bostonnais *The Review of The Sacred Heart* pour leur bienveillance à l'égard de sa revue (*La Voix du Précieux Sang*, n° 7, octobre 1895, p. 316).

<sup>68</sup> Voir t. I, avril 1894-mars 1896, p. 18-241.; et également t. II, avril 1896-mars 1898, p. 45-369. D'autres revues québécoises annoncent ici et là la vente des monographies sur Eugénie de Guérin. Ainsi figure sur la liste de nouveaux livres annoncés par la revue *La Semaine religieuse* la vente de l'ouvrage élogieux de Maze-Sencier sur Eugénie de Guérin (*La Semaine religieuse*, le 19 juillet 1913, p. 800).

lecteurs québécois se traduit aussi par la popularité de l'auteure. Les *Mémoires* du Chanoine Lionel Groulx nous révèlent effectivement que Eugénie de Guérin est une auteure française très connue parmi les jeunes collégiens des années 1900:

J'apprends par coeur l'*Athalie* de Racine; je transcris la tragédie je ne sais combien de fois. Je pastiche du Veuillot, des pages du *Journal* et des *Lettres* d'Eugénie de Guérin, surtout, hélas, le *Télémaque* de Fénelon<sup>69</sup>.

\*

Classées au rang des grands classiques français du XIX<sup>e</sup> siècle, les oeuvres d'Eugénie de Guérin acquièrent une popularité certaine au Québec. Aussitôt connu en France, son *Journal* pénètre en Nouvelle-Angleterre, puis de là au Québec entre 1863 et 1864, via le réseau littéraire new-yorkais (1861). De fait, le *Journal* suit un mouvement triangulaire: Paris-Londres, Londres-New-York et New-York-Montréal. Ce parcours démontre non seulement l'étroite communication entre le Québec et le monde d'extérieur, mais aussi le rôle de carrefour que joue le réseau américain par rapport au réseau québécois. Le cas du *Journal* d'Eugénie de Guérin demeure une

---

<sup>69</sup> Lionel Groulx, *Mes Mémoires* (1878-1920), Montréal, Fides, 1970, p. 51. La familiarité dont font preuve ses camarades de collège avec les oeuvres d'Eugénie témoigne encore de la réputation de l'auteure; voir à ce propos Muriel O'Neill Karch, «Le chanoine Lionel Groulx, lecteur des Guérin», *L'Amitié guérinienne*, 1974, p. 61-62.

belle illustration des transferts culturel et littéraire qu'effectuait le XIX<sup>e</sup> québécois avec l'Europe et la Nouvelle-Angleterre<sup>70</sup>. Loin d'être une société isolée, le XIX<sup>e</sup> québécois est même une société active et participe aux échanges multiples: «le Québec n'était pas une société fermée sur elle-même; au contraire, celle-ci était ouverte aux deux bouts du continuum social<sup>71</sup>», affirme l'historien Gérard Bouchard.

L'accueil du *Journal* d'Eugénie au Québec s'explique aussi par des causes sociohistoriques profondes. Comme l'affirme Hans Robert Jauss, et après lui Pierre Bourdieu<sup>72</sup>, il n'y a pas de fortune «gratuite», toute oeuvre est d'abord réponse à une question<sup>73</sup>. À quelle question répond effectivement le *Journal*? Inscrit dans l'«horizon d'attente» des élites canadiennes-françaises, le *Journal* donne «du sens» à leur cause ultramontaine et catholique. Son contenu rappelle non seulement les valeurs très chrétiennes de la vieille France, mais justifie celles que prônent alors le clergé canadien-

---

<sup>70</sup> «Le Québec littéraire du siècle dernier ne vit pas dans les coins de colonisation les plus reculés; à sa façon, il participe à une vie culturelle qui dépasse ses frontières [...]» affirme également Guildo Rousseau (*op.cit.*, p. 81).

<sup>71</sup> Gérard Bouchard, «L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la révolution tranquille. Études d'un refus», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 44, n° 1, été 1990, p. 202; voir également l'étude de Pierre Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les États-Unis 1851-1905*, Québec, PUL, 1967, 499 p.

<sup>72</sup> Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art: Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, 490 p.

<sup>73</sup> Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 17.

français et les esprits conservateurs du temps. Par ailleurs, la publicité et la promotion de cette oeuvre ne se limitent pas à ces années d'effervescence cléricale. Au contraire, elles s'intensifient à mesure qu'on avance dans le temps. À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, sous la poussée de l'industrialisation et de l'urbanisation, la société canadienne-française subit elle aussi les aléas de la modernité. Aussi la vie campagnarde d'Eugénie de Guérin, sa piété et son dévouement prennent-elles de plus en plus une allure mythique, voire une sorte de code social qu'il faut à tout prix protéger. De là, le discours moralisateur des élites qui font d'Eugénie de Guérin la «femme-idéale», cristallisant ainsi en elle les vertus d'une soeur, d'une mère et d'une épouse... Leur discours n'a rien non plus d'imaginaire: l'avènement du féminisme des années 1880 et les changements socioéconomiques qui affectent le rôle de la jeune fille dans la société font ressentir la nécessité de glorifier ce modèle de femme chrétienne. Le renom d'Eugénie de Guérin au Québec est en certain sens fait sur mesure pour réfuter la thèse de la nouvelle femme.

TROISIÈME PARTIE  
LA BATAILLE DES MODÈLES

CHAPITRE VI  
LA CONTINUATION DU MODÈLE FRANÇAIS

1. Le journal de Marichette

Le *Journal* d'Eugénie de Guérin pénètre au Québec et se répand parmi les lecteurs canadiens-français. Soutenue par des instances littéraires aussi puissantes qu'influentes, l'oeuvre accroît rapidement sa popularité. Non seulement son contenu représente-t-il un modèle de femme prôné par la société catholique et chrétienne de l'heure, mais sa forme satisfait elle aussi une attente. L'expression stylistique avec laquelle Eugénie de Guérin exprime sa foi, son amour maternel et ses vertus chrétiennes plaît en effet aux lecteurs d'ici. Par ailleurs, ils sont loin d'ignorer une telle écriture. La pénétration des oeuvres épistolaires françaises les a depuis la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle fait déjà goûter à l'intime féminin. Plus encore, la publication de certaines oeuvres canadiennes-françaises entretient de façon bien particulière la sensibilité des lecteurs. C'est notamment le



cas du «journal» de Marichette dans le roman *Charles Guérin*<sup>1</sup> (1853) de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1820-1890). L'enthousiasme et l'appréciation du public à l'égard de ce premier journal fictif québécois s'inscrivent dans la foulée d'une conscience de l'intime. À l'instar de Marie de l'Incarnation (1599-1672) et d'Élisabeth Bégon (1696-1755), maintes femmes épistolières ou diaristes s'adonnent à cette écriture et forment les premières manifestations de l'intime féminin au Canada français<sup>2</sup>. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir une telle tradition se retrouver sous la plume de Chauveau.

Notre chapitre se divisera donc en trois parties. Dans un premier temps, nous analyserons la correspondance de Louise et le journal de Marichette dans *Charles Guérin* en soulignant l'inspiration française sur ces deux formes d'expression de l'intime. En quel sens ce «journal intime» s'inscrit-il alors dans la continuation de l'intime français? Quels sont les faits littéraires qui marquent la volonté du Canada français de suivre un tel modèle de lecture? Notre analyse se centrera ensuite autour de la publication dans la revue *L'Écho de la France* (1865-1869) d'extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin

---

<sup>1</sup> Le roman paraît d'abord en feuilleton dans *l'Album littéraire et musical de la «Revue canadienne»* (vol. I, n° 2, hiver 1846-vol. II, n° 3, mars 1847). Cette première parution s'arrête cependant à la fin de la deuxième partie.

<sup>2</sup> Voir à ce propos Yvan Lamonde, *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, IQRC, 1983, 275 p.

et de reproductions d'études guériniennes françaises. Les efforts entrepris par le directeur de cette revue, l'avocat montréalais Louis Ricard, pour promouvoir «l'idéal féminin» par l'intermédiaire de la figure emblématique d'Eugénie de Guérin indiquent jusqu'à quel point la célébrité et la personnalité de culte féminin sont devenues un objet de discours sociaux. La recherche du modèle français atteint son point culminant avec le voyage en 1867 de l'abbé Casgrain au lieu de naissance et de mort d'Eugénie de Guérin. Notre troisième et dernier volet portera donc sur ce «pèlerinage au Cayla» et sur sa signification en 1869. Du «journal» de Marichette au voyage de Casgrain, le Québec littéraire de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle s'accroche au *Journal* d'Eugénie de Guérin, texte considéré non seulement comme exemplum des vertus chrétiennes, mais aussi comme modèle de l'intime féminin. Ce double paramètre est au coeur de la promotion guérinienne au Québec à partir des années 1860.

\*

Le Canada français nourrit une grande admiration à l'endroit des oeuvres françaises de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. À vrai dire, les chefs-d'oeuvre de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo..., sont lus, commentés et imités. Il en est de même pour la littérature de l'intime. Nous dirons que la sensibilité dont fait preuve le public des années 1860 à l'égard de l'expression du «moi» d'Eugénie de Guérin est

tributaire, jusqu'à un certain degré, de la pénétration antérieure des oeuvres épistolaires et des journaux intimes français. La lecture des *Lettres persanes*<sup>3</sup>, des *Lettres de Mme de Sévigné*, d'*Adèle et Théodore* de Mme de Genlis<sup>4</sup> de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre<sup>5</sup>, pour ne nommer que les plus connus, témoigne de la part de l'intime français dans la formation de la conscience de l'intime du public québécois<sup>6</sup>. La façon dont les grands écrivains français de l'heure travaillent leur «moi» sentimental et intime n'est pas passée inaperçue auprès des lecteurs d'ici<sup>7</sup>. Or, parmi les

---

<sup>3</sup> La *Gazette de Québec* annonce en 1811 la vente des *Lettres persanes* (Laurence A. Bisson, *Le Romantisme littéraire au Canada français*, Paris, Droz, 1932, p. 17). Le 8 octobre 1829, *La Minerve* informe encore ses lecteurs qu'ils peuvent se procurer le même volume (Yves Dostaler, *Les Infortunes du roman dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Hurtubise, 1977, p. 20).

<sup>4</sup> Ces oeuvres font partie des livres contenus dans la bibliothèque de Marichette. Voir Charles Guérin (1853) dans Gilles Dorion (éd.), *Les meilleurs romans québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, t. I, Montréal, Fides, 1996, p. 933.

<sup>5</sup> Les extraits du roman paraissent dans *Le Populaire* le 13 septembre 1837 (Yves Dostaler, *op.cit.*, p. 21); Laurence A. Bisson signale aussi la vente de *Paul et Virginie* dès 1818 au Québec (*op.cit.*, p. 19). Sur l'ampleur des romans-feuilletons parus dans les journaux canadiens d'expression française au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Guildo Rousseau, *Préface des romans québécois au XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Éditions Cosmos, 1970, 111 p. Ainsi que le mémoire de maîtrise de Frédéric Durand, «Les représentations du privé dans le roman-feuilleton français diffusé dans les journaux québécois du XIX<sup>e</sup> siècle (1879-1900)», Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 1997, 195 p.

<sup>6</sup> Le 26 juin 1820, la *Gazette de Québec* signale encore la parution des oeuvres de Rousseau (Marcel Trudel, *op.cit.*, p. 47). Au cours de la même année les oeuvres de Chateaubriand et de Mme de Staël circulent également au Québec (Laurence A. Bisson, *op.cit.*, p. 20).

<sup>7</sup> Le 25 mars 1779 la *Gazette de Québec* publie un article qui dénonce les oeuvres de Filding, de Sterne et de Richardson (Jacques Cotnam, «L'émergence du concept de «bonne littérature» dans les journaux du Québec au XVIII<sup>e</sup> siècle», Annette Hayward et Agnes Whitfield (sous la

admirateurs de la littérature française, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau en est sûrement un des écrivains canadiens-français les plus sensibles de sa génération. Enthousiasmé par le nouvel élan qu'apporte le romantisme à la création littéraire, Chauveau prêche avec énergie l'idée de la liberté de pensée et de création littéraire: «La littérature, à l'exemple des institutions sociales, s'est démocratisée, s'est universalisée<sup>8</sup>», écrit-il. À la veille de l'arrivée au Québec du *Journal* d'Eugénie de Guérin, son roman *Charles Guérin* constitue en quelque sorte un événement littéraire majeur dans la manifestation de l'intime au Canada français. La maturité et l'habileté littéraires dont fait preuve Chauveau témoignent non seulement de sa connaissance de la tradition des lettres françaises, mais aussi de sa sensibilité vis-à-vis des lecteurs de son temps qui se montrent prêts à apprécier une telle forme narrative.

L'emboîtement des formes récit/lettre/journal dans *Charles Guérin* témoigne non seulement de la pénétration des formes de l'intime dans la fiction littéraire québécoise, mais aussi de la continuation du modèle de l'intime français. De fait, la «correspondance» de Louise et «l'album de Marichette» reprennent une forme d'écriture depuis longtemps pratiquée en

---

direction de), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 55).

<sup>8</sup> Pierre Chauveau, «État de la littérature en France depuis la révolution» (1844), James Huston, *Le Répertoire national*, vol. III, 1893, p. 210.

France<sup>9</sup> et sans doute dans d'autres pays européens. Le grand mérite de Chauveau réside donc dans son audace d'adapter pour la première fois au Canada la forme du «roman-journal» dont le *Journal d'Amélie* apparaîtrait en France comme le premier modèle du genre<sup>10</sup>. Autrement dit, en insérant dans la forme narrative de *Charles Guérin*, les formes de l'épistolaire et du journal intime, Chauveau inaugure, au Canada français, un genre romanesque qui sera poursuivi et exploité par Laure Conan et, par la suite, par plusieurs autres romanciers et romancières.

Mais de quelle façon la «correspondance» de Louise et le «journal» de Marichette poursuivent-ils le modèle de l'intime français? Lecteur fidèle des auteurs français<sup>11</sup>, faut-il le rappeler, Chauveau a pour la littérature française une grande admiration<sup>12</sup>. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir combien

---

<sup>9</sup> Entre 1761 et 1782, 265 romans épistolaires voient le jour en France. Voir à ce propos Éric Paquin, «Des lettres fictives d'émigrées (1793-1799)», Benoît Melançon et Pierre Popovic (sous la direction de), *Les femmes de lettres. Écriture féminine ou spécificité générique?* Actes du colloque tenu à l'Université de Montréal le 15 avril 1994, Montréal, CULSEC, 1994, p. 21.

<sup>10</sup> Paru en 1834, le *Journal d'Amélie* est considéré comme le premier roman-journal destiné aux jeunes filles. Le genre connaît par la suite toute une vogue et culmine avec la parution du *Journal de Marguerite* en 1858. Voir à ce sujet l'étude de Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, Paris, Seuil, 1993, 455 p.

<sup>11</sup> Chauveau lègue à sa mort à la Bibliothèque du Parlement ses volumes préférés dont le *Journal, Lettres et Poèmes* (Paris, Didier, 1864) de Maurice de Guérin. Voir la liste d'acquisition de la bibliothèque de l'année 1890, ainsi que la dédicace du volume légué.

<sup>12</sup> David Hayne évoque le rapport intertextuel entre *Charles Guérin* et *Atala, Les Martyres...* Voir son étude *Le Roman canadien-français*, Montréal, Fides, Coll. «Archives des lettres canadiennes», 1964, p. 58.

son écriture, et en particulier celle à partir de laquelle sont énoncés la «correspondance» de Louise et le «journal» de Marichette, s'inscrivent dans le courant du «moi» romantique des années 1830. Destinée à son frère Charles, la longue lettre de Louise renvoie en effet, à plus d'un égard, à celles d'Eugénie de Guérin envoyées à son frère Maurice au cours des années 1835. Ainsi quelque neuf ans avant l'arrivée du *Journal* d'Eugénie de Guérin au Québec, Louise Guérin - heureux hasard homonymique! - s'adonne à une écriture épistolaire des plus prémonitoires! La Canadienne aurait-elle, pour la première fois, devancé sa consœur Française? Voyons et comparons donc leur écriture.

Louise Guérin

1831

Je t'écris encore aujourd'hui, **puisque tu veux** que je t'écrive toutes les semaines<sup>13</sup>.

Je t'assure que c'est une tâche bien douce, et, quoique je t'aie écrit la semaine dernière, il me semble qu'il y a un mois<sup>15</sup>. Ta dernière lettre était bien courte [...] mais on dirait que **tu me négliges**<sup>17</sup>.

Eugénie de Guérin

1835

**Puisque tu le veux**, mon cher Maurice, je vais donc continuer ce petit *Journal* que tu aimes tant<sup>14</sup>.

Je ne manquerai donc plus d'écrire ici tous les jours, puisque cela te fait plaisir, que tu m'as dit de le faire<sup>16</sup>. **Tu me négliges**, voilà un mois et plus que tu ne m'as pas écrit<sup>18</sup>.

<sup>13</sup> Charles Guérin, p. 887.

<sup>14</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*. Texte complet précédé d'une lettre aux lecteurs et suivi d'une Table analytique par Mgr Émile Barthés, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1934, p. 5.

<sup>15</sup> Charles Guérin, p. 887.

<sup>16</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 182.

<sup>17</sup> Charles Guérin, p. 887.

<sup>18</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 70.

Ces étonnantes ressemblances entre l'écriture de Louise et celle d'Eugénie montrent combien Chauveau est habile dans sa façon de concevoir et d'exprimer l'intime féminin<sup>19</sup>. Plus encore, cette lettre de Louise, datée du 16 janvier 1831, laisse voir un rapport frère-soeur qui annonce celui entre Maurice et Eugénie. Autrement dit, la relation entre Louise et son frère Charles Guérin s'inscrit dans la vogue du «couple romantique frère-soeur» qui emporte la France littéraire des années 1830. Voilà ce qu'il faut retenir. Envoûté par le romantisme du temps, Chauveau introduit, pour la première fois au Québec, la figure de la **soeur aimante** dans le roman québécois. Dès lors, cette figure de la soeur douce et tendre, remplie de compassion à l'endroit du frère s'installe dans la littérature québécoise et emporte la sympathie des lectrices. La lettre de la soeur au frère devient donc un modèle du genre pour les jeunes filles qui s'adonnent à la pratique de l'art épistolaire. Le ton intime et affectueux de Louise envers son frère fait goûter aux lectrices d'ici le «lyrisme québécois<sup>20</sup>».

---

<sup>19</sup> Avons-nous lieu de croire que Chauveau et Eugénie de Guérin ont lu les mêmes oeuvres? La question mérite d'être posée. Toujours est-il que les nombreux romans épistolaires féminins du siècle des Lumières jouent, croyons-nous, un rôle important dans la façon dont Chauveau conçoit la correspondance féminine. Pour les romancières de l'époque, voir *Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Textes établis, présentés et annotés par Raymond Trousson, Paris, Robert Laffont, 1996, 1077 p.

<sup>20</sup> Dans la même veine, on peut relever la correspondance entre Jean Rivard (le héros du roman du même nom) avec sa fiancée Louise. Écrit par Antoine Gérin-Lajoie, le roman paraît pour la première fois en 1862 dans *Les Soirées canadiennes*.

Si le couple frère-soeur demeure la force motrice dans la lettre de Louise, la diffusion à la même époque en France de nombreux romans-journaux destinés aux jeunes filles contribue, croyons-nous, à la création de «l'album de Marichette». Nous n'avons en effet qu'à jeter un coup d'oeil dans la liste de lectures de Marichette pour savoir où Chauveau puise ses modèles: les lettres de Madame de Sévigné, *Adèle et Théodore* de Mme de Genlis, *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre... Voilà autant d'oeuvres parues au moment fort du roman épistolaire féminin du XVIII<sup>e</sup> siècle et dont la présence dans *Charles Guérin* démontre hors tout doute la familiarité de Chauveau avec l'intime français. Si Chauveau prête à son héroïne la lecture de *Paul et Virginie*, connaît-il aussi *Mon journal d'un an* (1788) de Mme Mérard de Saint-Just, paru la même année que le célèbre roman? Bien que nous ne soyons pas en mesure d'affirmer dans quel «roman-journal» français Chauveau puise son modèle, le genre a joué, croyons-nous, un rôle indéniable dans sa conception de l'intime féminin. Voyons maintenant comment concrètement «le journal» de Marichette trahit à son tour son penchant littéraire.

\*

Ouvrant le 28 mars 1831 et fermant le 3 juillet de la même année, le journal de Marichette révèle une sensibilité et une maîtrise qui témoignent de la grande familiarité de



Chauveau avec le genre. D'un ton intime et candide, Marichette tente de consigner dans son journal ses sentiments à l'égard de son amoureux Charles Guérin. Au plan formel, son écriture satisfait les critères principaux du genre et ne donne aucun signe qu'il s'agit d'un journal fictif. De fait, suivant scrupuleusement le calendrier de l'époque, Marichette livre ses confidences comme le font toutes les jeunes diaristes:

28 mars

Quel usage puis-je faire de cet Album, qui me soit plus agréable que d'y inscrire jour par jour les ennuis de l'absence? Quel plaisir nous aurons tous deux à relire ces pages!... Il n'est parti que d'hier et quel vide<sup>21</sup>!

Ce passage qui ouvre «l'Album» contient des éléments fondamentaux du genre: l'écriture discontinue, structure fragmentaire, l'évocation du «moi» profond, le statut du destinataire... D'entrée de jeu, Marichette laisse entendre que son journal est destiné à son bien-aimé Charles Guérin: «Quel plaisir nous aurons tous deux à relire ces pages!». Et par conséquent, la genèse du journal provient du départ de l'être-aimé; ce qui sera aussi l'élément déclencheur dans le cas d'Eugénie de Guérin. Les grandes lignes qui traversent ce journal ne font qu'affirmer l'influence du modèle français sur l'auteur: la recherche du sentiment du moi, la concomitance entre l'écriture diariste et celle épistolaire; l'intertexte

---

<sup>21</sup> Charles Guérin, p. 960.

avec la lecture du jour<sup>22</sup>... Plusieurs thématiques qu'évoque Marichette traversent encore bien des journaux de jeunes filles de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle: la pensée de la mort; le souvenir de la défunte mère; l'importance accordée à la correspondance... Rappelons que ces thèmes demeureront aussi les favoris d'Eugénie de Guérin. Ces récurrences thématiques que partagent Marichette et les diaristes françaises attestent non seulement les constantes dans le journal féminin de l'époque, mais aussi l'influence de l'intime français sur l'intime québécois.

\*

Jusqu'à quel point les confidences de Marichette préparent-elles les lecteurs à la réception du *Journal* d'Eugénie de Guérin? Il est difficile de répondre avec exactitude à une telle question, tant qu'il faudrait faire une recherche approfondie des sources. Fille de cultivateur aisé, éduquée au couvent chez les soeurs et revenue à la campagne en attendant d'être mariée, Marichette mène une vie semblable à celle de beaucoup de jeunes filles du Bas-Canada de l'époque. Voilà pourquoi sa sensibilité touche-t-elle, croyons-nous, des milliers de lectrices qui se reconnaissent dans son histoire. Aussi son «moi» intime, mélancolique et triste, exprimé sous forme de journal correspond au «moi» des lectrices des années

---

<sup>22</sup> Le 21 avril 1831, Marichette copie dans son journal les vers qu'elle a lus durant le jour; voir *Charles Guérin*, p. 961.

1860:

La Marichette du livre de M. Chauveau est un délicieux type de jeune fille canadienne bien des fois en parcourant les placides demeures de nos campagnes nous l'avons entrevue, inclinée près de l'âtre ou de la fenêtre sur un travail soit à l'insoucieux commensal, frère, mère, père ou soeur de l'habitation, soit au cavalier aimé présent toujours à l'esprit de la travailleuse<sup>23</sup>.

Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux années 1900, «l'album de Marichette» est lu, commenté et imité<sup>24</sup>. Dans l'introduction de l'édition de 1900 de *Charles Guérin*, Ernest Gagnon décrit encore cet enthousiasme: «Plus d'une lectrice a versé des larmes en lisant les feuillets navrants et exquis du journal de Marichette [...]»<sup>25</sup>.

\*

Du couple romantique Louise-Charles, au «moi» amoureux et triste de Marichette, s'édifie une expression de l'intime féminin québécois qui s'inscrit dans le sillon du modèle

---

<sup>23</sup> Anonyme, «Bibliographie: *Charles Guérin*», *La Minerve*, le 19 novembre 1852, p. 2, cité par David Hayne, «La réception critique du roman *Charles Guérin*», Annette Hayward et Agnes Whitfield (sous la direction de), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 225.

<sup>24</sup> Jules-Paul Tardivel, «*Charles Guérin*. Roman de moeurs canadiennes par M. P.-J.-O. Chauveau», *Le Canadien*, le 27 mars 1880, p. 2, cité encore par David M. Hayne, *op.cit.*, p. 223.

<sup>25</sup> «L'introduction» de l'édition 1900 de *Charles Guérin*, dans *Charles Guérin. P.-J.-O. Chauveau: précédé de Fonctions et séquences dans Charles Guérin* par Yvon Boucher, Montréal, Guérin, 1973, p. 5.

français. La lecture de «l'album de Marichette» accomplit le passage vers la lecture du *Journal* d'Eugénie de Guérin. Bref, à l'aube de la pénétration du *Journal* d'Eugénie de Guérin au Québec, le public possède déjà une sensibilité manifeste vis-à-vis de ce genre d'écriture. Nous comprenons donc pourquoi le «moi» intime et spirituel d'Eugénie de Guérin, exprimé à travers sa vie campagnarde au Cayla, sera apprécié avec tant d'enthousiasme par le lectorat québécois de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

\* \* \*

## 2. *L'Écho de la France* et la promotion du modèle

Douze ans après le «journal» de Marichette, le *Journal* d'Eugénie de Guérin fait son entrée au Québec. Grâce aux éloges de l'intelligentsia littéraire et religieuse, et ce, autant étrangère que locale, l'ouvrage accroît sa popularité et devient rapidement une référence obligée dans le champ de la littérature québécoise. Plus d'une revue ou d'un journal cherche à augmenter son tirage en misant sur cette popularité; d'autres y voient plutôt une occasion de consolider les valeurs sociales pour lesquelles ils oeuvrent dans le champ du journalisme engagé. C'est notamment le cas de la revue *L'Écho de la France* qui reproduit des extraits du *Journal* et d'études guériniennes parues dans les périodiques européens ou nord-américains. Le choix de ces reproductions rend compte de

l'importance que les élites littéraires et religieuses accordent au *Journal* d'Eugénie de Guérin.

\*

*L'Écho de la France* est la première revue québécoise à avoir publié des extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin. De fait, c'est grâce à cette revue que le *Journal* commence à se faire connaître auprès des lecteurs québécois. Bien que les élites intellectuelles de l'époque connaissent en effet déjà l'oeuvre, pour la majorité des lecteurs le nom et l'oeuvre d'Eugénie de Guérin ne leur sont connus qu'à travers les comptes rendus du *Journal* parus dans les revues et journaux de l'époque<sup>26</sup>. Ces premiers extraits du *Journal* leur font non seulement goûter à l'écriture du «moi» d'Eugénie de Guérin, mais surtout connaître l'image de la femme chrétienne qu'incarne la châtelaine du Cayla. Ainsi sous le titre «Fragments du *Journal* d'Eugénie de Guérin<sup>27</sup>», *L'Écho* présente un passage du 18 mars 1835 dans lequel Eugénie évoque sa compassion pour les malheurs des nids d'oiseaux<sup>28</sup>. Ce court extrait est suivi d'un poème rédigé le 7 janvier 1835 intitulé «Le baiser de l'enfant»<sup>29</sup>. Enfin, les fragments se terminent

---

<sup>26</sup> Voir le chapitre précédent p. 179-184.

<sup>27</sup> *L'Écho de la France*, vol. I, 1865, p. 86.

<sup>28</sup> *Journal*, p. 32.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 24.

avec «Souvenir<sup>30</sup>» et un autre poème «L'Ange Joujou<sup>31</sup>», extrait du recueil *Les Infantines*. Voici un aperçu de ces extraits:

....Le malheur des nids était un de mes chagrins d'enfance. Je pensais aux mères, aux petits, et cela me désolait de ne pouvoir les protéger, ces innocentes créatures! Je les recommandais à Dieu.  
[...]

«Le baiser de l'enfant»

Que ne puis-je accourir, enfant, quand tu m'appelles,  
Quand tu me dis: je t'aime et te veux caresser;  
Et que tes petits bras, comme deux blanches ailes,  
S'ouvrent pour m'embrasser!  
[...]

«L'Ange Joujou»

[...]  
Et dans le nombre innombrable  
De ces esprits bienfaisants,  
Il est un ange adorable  
Que Dieu fit pour les enfants,  
Un ange à l'aile vermeille,  
Une céleste merveille,  
Du paradis le bijou,  
Le petit ange Joujou,  
De l'ange gardien le frère:  
Mais l'un guide l'âme aux cieux,  
Et l'autre enchante la terre  
[...]

Ces passages provenant de divers cahiers du *Journal* ont une

---

<sup>30</sup> Écrit sur une feuille volante, publié pour la première fois par Trébutien, Émile Barthés fournit la version intégrale du texte dans son édition du *Journal*, p. 364.

<sup>31</sup> Ce poème paraît pour la première fois dans un cahier conçu spécialement par Eugénie dans l'espoir de pouvoir l'insérer dans la publication éventuelle des oeuvres de Maurice. Émile Barthés offre la version intégrale de ce cahier. Voir *Journal*, p. 344.

chose en commun: ils décrivent tous la passion maternelle d'Eugénie de Guérin. Tissée sur un fond rustique et traditionnel, la vie au Cayla est propice à éveiller l'instinct maternel chez l'auteure. Bien que ces fragments ne donnent pas tous les traits de la vie et de la personnalité d'Eugénie de Guérin, ils en tracent néanmoins un portrait de femme sensible, maternelle et pieuse. Le choix de ces extraits n'est donc pas gratuit; au contraire, il vise un but précis: montrer le sentiment maternel et les vertus féminines d'Eugénie de Guérin. Bien que nous ne soyons pas en mesure d'affirmer dans quelle revue *L'Écho* a puisé ces extraits, nous avons tout lieu de croire qu'il s'agit d'une reproduction. Étant «consacré exclusivement à la reproduction d'études étrangères<sup>32</sup>», *L'Écho* ne fait que reproduire les textes déjà parus dans divers journaux et revues françaises ou américaines. Cette reproduction d'extraits du *Journal* n'est pas un fait mineur. Elle prend un relief tout à fait particulier dans la mesure où la promotion au Québec du *Journal* d'Eugénie de Guérin est une continuation de sa célébrité en France et aux États-Unis. Les efforts de *L'Écho de la France* réitèrent la volonté du Canada français de poursuivre le modèle français.

\*

La promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin continue

---

<sup>32</sup> *L'Écho de la France*, vol. I, 1865, p. 5.

l'année suivante avec la reproduction de l'étude de Gabriel Cerny<sup>33</sup>, parue d'abord dans la revue française *Correspondance des Familles*. Il s'agit d'un compte rendu du livre de Camille Selden intitulé *L'Esprit des femmes de notre temps*<sup>34</sup> dont le contenu présente la vie et l'oeuvre d'Eugénie de Guérin, de Charlotte Brontë et de Rahel Lévin. Bien que ces trois femmes viennent de cultures et de milieux différents, elles sont toutes des femmes de vertu:

Toutes trois ont été dévouées, aimantes, et se sont oubliées pour les autres; deux d'entre elles se marièrent, et ce fut tard; seule la Française a eu l'heureux privilège de reporter à Dieu un coeur et une âme qui n'avaient appartenu à personne<sup>35</sup>.

Cerny poursuit ici le sillon tracé par l'image d'Eugénie de Guérin en insistant sur sa dévotion, son sacrifice et sa chasteté. Grâce à la première parution des extraits du *Journal*, les lecteurs possèdent déjà quelques traits de la personnalité d'Eugénie de Guérin; l'étude de Cerny ne fait que ressortir ces traits en offrant un tableau plus détaillé de l'esprit chrétien et du sacrifice maternel d'Eugénie:

Le dévouement était le principal mobile des actions d'Eugénie; la prière ardente, la charité la passionnaient [...]. À défaut de mari, à défaut d'enfants, Mlle. de Guérin s'attache à son frère

---

<sup>33</sup> Gabriel Cerny, «Trois femmes de notre temps. Eugénie de Guérin - Charlotte Brontë - Rahel Lévin», *L'Écho de la France*, Vol. II, 1866, p. 287-295 et p. 366-370.

<sup>34</sup> Camille Selden (pseud.), Mme Élise Krinitz, *L'Esprit des femmes de notre temps*, Paris, Charpentier, 1865, 356 p.

<sup>35</sup> Gabriel Cerny, *op.cit.*, p. 288.



Maurice, nature délicate, âme triste et souffrante  
[...]<sup>36</sup>.

L'image que dépeint Cerny ne peut être plus claire: c'est celle d'une femme maternelle, sacrificante et chrétienne. Voilà «l'idéal féminin» que l'on présente aux jeunes filles d'ici.

\*

La promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin se termine avec la reproduction d'une autre étude guérinienne: celle de Mme Desrivières<sup>37</sup>. Parue d'abord dans la revue française le *Conseiller des familles*, cette longue étude biographique met en évidence l'avenir préoccupant des jeunes filles du temps. Soucieuse de l'image de la jeune fille française, l'auteure met l'accent sur le rôle antithétique de la figure d'Eugénie de Guérin par rapport aux changements profonds qui traversent la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi cette vie passée tout entière dans la sphère privée, caractérisée par une dévotion et un sacrifice exceptionnels, contraste avec l'image de la femme moderne (ou publique) qui semble alors s'imposer:

Les sentiments et les pensées dont nous entretenons les écrits d'Eugénie de Guérin, sont l'antipode des pensées et des sentiments dominants aujourd'hui. C'est un succès par antiphrase a dit un éminent critique. [...] Quant à la vie morale qu'il dépeint, elle est aussi loin que possible de notre

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>37</sup> Voir *L'Écho de la France*, vol. VI, 1868, p. 60-65; p. 174-187 et p. 236-246.

vie affairée et tumultueuse. Rien dans nos habitudes mobiles, voyageuses, sans racines et sans liens, ne saurait donner l'idée de cette existence solitaire, fixée au foyer comme la plante à la terre<sup>38</sup>.

Eugénie de Guérin incarne donc l'antithèse à la femme émancipée. Elle possède ce que les femmes des années 1860 seraient en train de perdre. À côté de la jeune fille dont l'Église perd la mainmise en matière de l'éducation, Eugénie de Guérin représente le type de femme accomplie. Elle est tout ce qu'on veut proposer aux jeunes filles: piété, vertu et femme privée: «La femme n'a que deux places naturelles dans la vie: le salon où elle chatoie comme une fleur au soleil, la famille où elle règne, où elle aime, où elle est aimée<sup>39</sup>».

\*

Les reproductions consécutives pendant trois ans d'études guériniennes dans *L'Écho de la France* donnent ainsi une bonne idée de la vie et des oeuvres d'Eugénie de Guérin. Elles attestent aussi la volonté du Canada français dans sa recherche du modèle de femme chrétienne. Au-delà de ces reproductions, ce sont la maternité et la piété d'Eugénie de Guérin que *L'Écho* cherche à valoriser. L'image d'Eugénie de Guérin que véhicule *L'Écho* correspond à ne point douter à celle que prônent les élites pour la femme canadienne-

---

<sup>38</sup> Mme Desrivières, «Eugénie de Guérin», *op.cit.*, p. 177.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 178-179.

française<sup>40</sup>.

\* \* \*

### 3. Le pèlerinage de Casgrain au Cayla

L'initiative lancée par *L'Écho de la France* en faveur du *Journal* d'Eugénie de Guérin ne tombe pas à plat. Loin de là. En 1867, l'abbé Casgrain reprend le flambeau en se rendant sur les lieux où Eugénie de Guérin est née, a vécu et où elle est morte. De fait, depuis sa découverte du succès du *Journal* en France et aux États-Unis, en 1864, Casgrain ne cesse de tisser autour du *Journal* un réseau de connexion et de promotion<sup>41</sup>. La raison en est bien simple. Le contenu profondément pieux du *Journal*, qui s'inscrit dans la foulée du romantisme catholique des années 1860, correspond à l'idéal que prône l'abbé à l'égard de la littérature canadienne-française<sup>42</sup>. Plus encore,

---

<sup>40</sup> Voir à ce sujet Alexis Mailloux, *Le Luxe et la vanité des parures*, Québec, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, F.H. Proulx, 1867, 134 p.; voir aussi du même auteur, *Manuel des parents chrétiens, ou Devoirs des pères et des mères dans l'éducation religieuse de leurs enfants*, Québec, Augustin Côté, 1851, 328 p. Ces deux ouvrages connaissent maintes éditions et rééditions tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle et même jusqu'aux années trente.

<sup>41</sup> Souvenons-nous de sa sollicitation auprès de Crémazie dans sa lettre du 25 octobre 1866 au poète; voir encore à ce sujet Octave Crémazie, *Oeuvres II: Prose*, édité par Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 87-88.

<sup>42</sup> Voir à ce sujet, Henri-Raymond Casgrain, «Le mouvement littéraire au Canada» (1866), *Oeuvres complètes, Légendes canadiennes et variétés*, t. I, Montréal, Beauchemin & Valois, 1884, p. 353-375; ainsi que sa préface à *l'Histoire de la vénérable mère Marie de l'Incarnation* (1864), *Oeuvres complètes*, Montréal, Beauchemin & fils, t. III, 1886, p.5-64.

Casgrain voit en Eugénie de Guérin un modèle parfait pour la femme canadienne-française. Convaincu du bienfait moral qu'apportera l'oeuvre au public d'ici, l'abbé est empressé à l'introduire au Québec. À ses yeux, il ne suffit pas de reproduire dans les revues de Québec et de Montréal des études guériniennes françaises ou américaines, mais d'y faire paraître des études proprement canadiennes sur l'auteure. Ainsi les lecteurs d'ici sauront, pense-t-il, apprécier la haute vertu morale d'Eugénie de Guérin. Voilà donc pourquoi il entreprend en 1867 son pèlerinage au pays d'Eugénie de Guérin, au cours duquel il rédigea, dans la chambre même de la diariste, la première étude canadienne-française sur l'auteure. Présentée sous forme de lettre<sup>43</sup>, son étude constitue non seulement la pierre d'assise de la critique guérinienne au Québec, mais se situe dans la continuation de ses publications antérieures, entre autres, ses *Légendes canadiennes* (1861), et son histoire de *Marie de l'Incarnation* (1864), à travers lesquelles il fait la promotion de la femme chrétienne. Percevant sans doute les changements sociaux, d'ailleurs déjà à l'oeuvre dans la société canadienne-française des années 1850, Casgrain voit dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin une «arme» efficace pour lutter contre une certaine idéologie libérale susceptible de modifier les rôles de la femme au sein de la famille et de la société. L'enthousiasme avec lequel il recevra vingt ans plus tard le

---

<sup>43</sup> Il s'agit effectivement de deux lettres datées des 1<sup>er</sup> et 8 août 1867, et adressées de France à l'abbé Lucien Lagacé, alors vicaire à la paroisse Notre-Dame de Québec.

roman *Angéline de Montbrun* (1884) montre jusqu'à quel point Casgrain a une haute opinion d'Eugénie de Guérin.

\*

Aux yeux de Casgrain, la vie et les vertus d'Eugénie témoignent d'ailleurs d'une existence similaire à celles de Marie de l'Incarnation. En elle, il voit la femme vertueuse et chrétienne des Françaises d'autrefois. C'est donc pour compléter en quelque sorte «l'idéal féminin» perçu chez Marie de l'Incarnation qu'il publie en 1869 son «Pèlerinage au Cayla»<sup>44</sup>. Si *Marie de l'Incarnation* est centré sur la vie mystique et apostolique de la «Thérèse du Canada», son «Pèlerinage» met plutôt l'accent sur la destinée féminine et sur l'image de la femme elle-même. En faisant la promotion de l'univers privé d'Eugénie de Guérin au Cayla, plus justement de sa vie de femme oeuvrant exclusivement au sein de la sphère intérieure et domestique, Casgrain sait qu'il rejoint les préoccupations de ses contemporains. Au-delà des éloges faites au «moi» d'Eugénie de Guérin qu'il surnomme «la colombe de Cayla», c'est la consolidation de l'image de la femme traditionnelle mère, épouse et gardienne de la morale chrétienne que Casgrain cherche à promouvoir. La forme de

---

<sup>44</sup> De fait, «Un pèlerinage au Cayla» forme la dernière partie du recueil de poèmes *Les Miettes*. Imprimé d'abord en édition intime à 50 exemplaires (Québec, P. G. Delisle, 1869, 71 p.) et destiné aux amis proches et à un cercle d'élites bien sélectionné. L'épuisement rapide des exemplaires amène l'abbé à le rééditer pour un cercle plus élargi; voir aussi *Oeuvres complètes*, t. I, 1884, p. 217-236.

l'intime<sup>45</sup> qu'il privilégie est en quelque sorte mise au service d'une idéologie.

Mais, peut-on se demander, sous quel angle Casgrain saisit-il ce «moi» féminin, intime et privé? La question est importante. Plus que toute autre, elle nous amène à nous interroger sur les savoirs littéraires auxquels s'alimentent Casgrain et, avec lui, la génération d'écrivains de son temps. Nul doute est-il influencé par ses premières lectures. Rappelons-nous combien il a apprécié l'étude de Forsyth parue dans la revue *Edinburgh Review*. Rappelons-nous encore son enthousiasme devant l'expression l'«Antigone de la France<sup>46</sup>» à l'endroit d'Eugénie de Guérin. Voilà, à notre avis, le fil conducteur qu'il faut suivre. Le mythe d'Antigone vient éclairer le «moi» du *Journal*. L'évocation de la fille d'Oedipe qui «rend les devoirs funèbres à son frère<sup>47</sup>» Polynice, malgré les interdictions du roi Créon, renvoie non seulement à l'amour profond entre Eugénie et Maurice, mais surtout à la valeur morale que recèle ce mythe au XIX<sup>e</sup> siècle. Adapté, enrichi et réinterprété à travers les époques<sup>48</sup>, l'héroïne Antigone, ce «modèle des vertus familiales<sup>49</sup>» représente au

---

45 Nous désignons par ce terme l'ensemble de l'univers privé, intérieur et domestique d'Eugénie de Guérin.

46 Lettre à Crémazie le 25 octobre 1866, dans Octave Crémazie, p. 86-88.

47 Pierre Brunel (sous la direction de), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 88.

48 Voir à ce sujet Marcel Desportes, *Antigone*, Paris, Bordas, 1984, 125 p.; Étienne Frois, *Antigone d'Anouilh: de Sophocle à Jean Anouilh*, Paris, Hatier, 1987, 80 p.

49 *Ibid.*, p. 88.

XIX<sup>e</sup> siècle «la piété religieuse et la piété familiale<sup>50</sup>». Voilà ce que signifie le «moi» d'Eugénie de Guérin aux yeux de l'abbé. Cette double vertu familiale et religieuse n'est pas incarnée par Eugénie de Guérin toute seule; le Canada français l'a bien connue tout au long de l'histoire à travers maintes femmes héroïques:

[...] le Canada se glorifie avec non moins de raison de compter parmi ses femmes qui s'illustrèrent par la vertu et la pratique du bien, madame d'Youville, madame de la Pelleterie, les Marguerite Bourgeois [...] les femmes canadiennes contribuèrent, au moins pour une bonne moitié, à édifier l'édifice national<sup>51</sup>.

L'enjeu de la promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin est des plus évidents: donner une voie à suivre aux jeunes filles<sup>52</sup>.

\*

Rédigé sous forme de lettre lors d'un court séjour passé chez les Guérin soit les 1<sup>er</sup> et 2 août 1867<sup>53</sup>, le texte du «Pèlerinage au Cayla» se présente donc à la fois comme une correspondance privée et un témoignage vécu. En se rendant en effet sur le lieu même du *Journal*, le bon abbé donne à son

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>51</sup> L. M. Darveau, *Nos hommes de lettres*, Montréal, A. A. Stevenson, 1873, p. 259.

<sup>52</sup> Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le *Journal* d'Eugénie de Guérin, écrit à l'âge de 29 ans, est considéré par ses promoteurs comme un journal de jeune fille...

<sup>53</sup> Voir à ce sujet *L'Amitié guérinienne*, printemps 1977, p. 16.

étude une force d'authenticité et d'historicité qui charme les lecteurs. Les descriptions portant sur la vertu familiale, la vie domestique et le dévouement chrétien d'Eugénie de Guérin s'appuient à la fois sur des témoignages des membres de la famille Guérin et sur de longs extraits du *Journal*<sup>54</sup>. Au fond, ces vertus et ces piétés que privilégie Casgrain ont déjà fait l'objet de promotion dans *L'Écho de la France* et, par conséquent, sont connues des lecteurs. L'importance de cette première étude guérinienne québécoise réside donc dans le fait qu'elle permet une plus large vulgarisation du *Journal* auprès des élites littéraires.

De fait, l'étude de Casgrain lance définitivement le *Journal* dans le monde littéraire canadien-français. Connu jusque-là principalement à travers des extraits, le monde guérinien devient plus accessible à l'élite intellectuelle de l'heure. Racontées, interprétées et moussées par l'abbé, la vie d'Eugénie de Guérin au Cayla, sa piété et ses vertus, acquièrent une dimension mythique. C'est avec vénération et éblouissement que Casgrain décrit la chambre d'Eugénie de Guérin, le salon, la cuisine...; tous ces lieux historiques, qui portent le sceau de l'intimité, font le délice d'un public sensible à cette expression du «moi». Plus encore, l'univers du Cayla, l'agir et le pâtir des Guérin deviennent

---

<sup>54</sup> Casgrain cite notamment un passage du 9 mai 1837 dans lequel Eugénie de Guérin évoque le plaisir de faire la lessive; et également le passage de la messe de minuit de l'année 1834. Voir «Un pèlerinage au Cayla» dans *Oeuvres complètes*, t. I, Montréal, Beauchemin & Valois, 1884, p. 222 et p. 229.



exceptionnels sous la plume de Casgrain:

Le long de la muraille croissent quelques tiges de grenadiers et de jasmins en fleurs dont Maurice fit un bouquet la veille de sa mort. Il s'était fait descendre ici appuyé sur le bras de sa chère Eugénie, pour réchauffer au soleil ses membres que la mort commençait déjà à glacer, baigner sa poitrine haletante de l'air pur et tiède de la matinée, et contempler une dernière fois son beau ciel du Cayla<sup>55</sup>.

Voilà donc avec quelle image à la fois tragique et romantique du couple frère-soeur que l'abbé Casgrain tente de séduire ses lecteurs! Il lui offre rien de moins qu'un portrait authentique de la douleur chrétienne de la vierge du Cayla. Une pareille volonté de se rendre en la patrie d'Eugénie, d'y se recueillir, pour ensuite présenter au public d'ici la vie chrétienne de cette femme déjà célèbre font, à bien y penser, de l'étude de Casgrain une vraie réussite. Ajoutons à ces éléments propices et réfléchis, la parution pour la première fois au Québec, des portraits des Guérin<sup>56</sup>. Aussi, et c'est le moins qu'on puisse dire *Les Miettes*<sup>57</sup> font partie des premiers livres illustrés au Québec<sup>58</sup>. Dès lors, la vie d'Eugénie de

<sup>55</sup> Henri-Raymond Casgrain, «Un pèlerinage au Cayla», *op.cit.*, p. 222.

<sup>56</sup> Quatre portraits furent insérés dans cette étude: un portrait de Marie de Guérin, celui de Maurice de Guérin, une vue de Cayla et celui d'Eugénie de Guérin dans une longue robe, la tête penchée vers le visage d'un enfant assis sur ses genoux. Voir la reproduction de ces portraits aux pages 228 et 229.

<sup>57</sup> Pour l'histoire de livre illustré au Québec, voir Silvie Bernier, *Du texte à l'image. Le livre illustré au Québec*, Sainte-Foy, PUL, 1990, p. 65-108.

<sup>58</sup> Il faut attendre l'avènement de la presse à grand tirage au cours des années 1880 pour parler vraiment de la vogue de livre illustré au Québec. Pensons aux ouvrages d'Arthur

Guérin, son sentiment pour son frère et son dévouement, ne sont plus des images abstraites et lointaines, mais des représentations vivantes et palpables. Avec un enfant sur les genoux, Eugénie de Guérin incarne bien la figure universelle de la mère vertueuse et trace en même temps la voie à suivre pour les jeunes filles québécoises.

\*

La promotion et la fortune littéraire du «Pèlerinage au Cayla» résident encore dans son succès aux États-Unis. Traduite en anglais deux ans plus tard par une newyorkaise nommée Mlle Lizzie Smith, l'étude de Casgrain paraît dans une des grandes revues catholiques des États-Unis, *The Catholic World*<sup>59</sup>:

J'ai connu par hasard à Québec, il y a deux ans, cette dame et sa fille qui habitent la Floride. Madame et Mademoiselle Smith sont d'excellentes catholiques et des plus anciennes familles des États-Unis. C'est cette demoiselle Smith qui a traduit en anglais, pour le *Catholic World*, mon «Pèlerinage au Cayla»<sup>60</sup>.

---

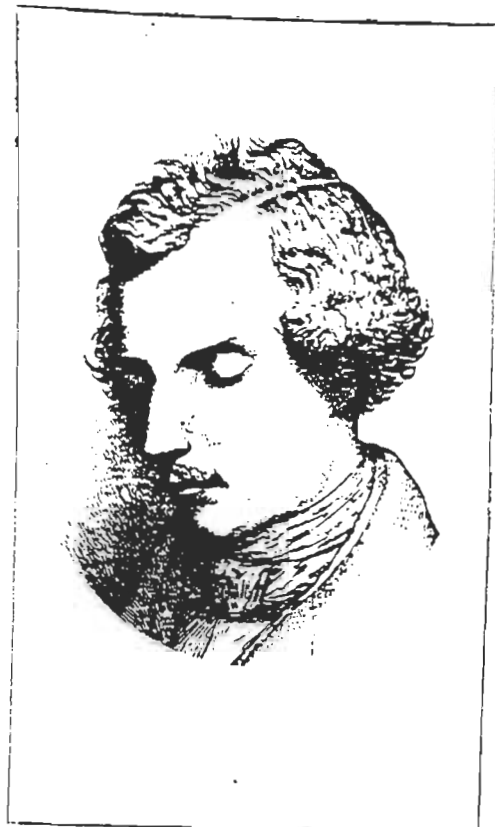
Buies, *L'Outaouais supérieur* (1889), à *La Vallée de la Matapédia* (1895) et au *Saguenay et la Vallée du lac Saint-Jean* (1880); voir à ce propos Silvie Bernier, *op.cit.*, p. 66.

<sup>59</sup> «A pilgrimage to Cayla», *The Catholic World*, vol. 77, août 1871, p. 595-603. Le titre est suivi d'une notice en bas de la page: «These letters from the pen of the well-known Canadian writer, M. l'abbé Casgrain, have been translated for *The Catholic World*, with the permission of the author».

<sup>60</sup> Lettre à Marie de Guérin, le 22 mai 1872, *L'Amitié guérinienne*, été 1977, p. 77.



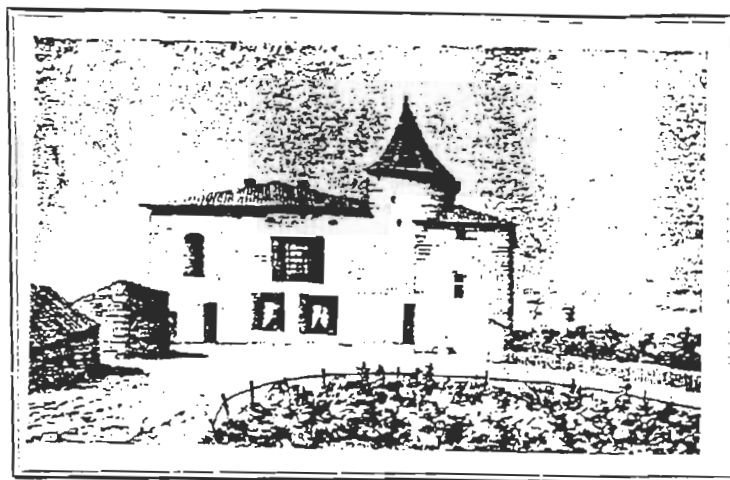
EUGÉNIE DE GUÉRIN



MAURICE DE GUÉRIN



MARIE DE GUÉRIN



LE CAYLA  
(Façade du nord)

La parution de son étude aux États-Unis atteste non seulement le renom d'Eugénie de Guérin sur tout le continent nord-américain, mais aussi l'étendue et l'influence du réseau casgrainien. Habile, clairvoyant et perspicace, Casgrain ne cesse de mettre à profit ses relations personnelles au service de la promotion du *Journal*<sup>61</sup>. Devant l'immense succès du *Journal* en France et dans le monde anglo-saxon, Casgrain est en effet convaincu de la fortune de l'oeuvre au Québec. Aussi devant le succès des *Miettes*, il ne peut cacher son sentiment de satisfaction et s'empresse de faire part à la soeur d'Eugénie:

Vous recevez en même temps que celle-ci une petite brochure que je viens de publier, et qui contient un court récit de mon pèlerinage au Cayla. Cet opuscule, imprimé d'abord à cinquante exemplaires seulement, s'est écoulé en quelques jours [...]. J'en ai fait imprimer une seconde édition qui s'écoule aussi bien que la première. Vous voyez que l'on aime le Cayla ici, et que le culte de la bienheureuse Eugénie s'est répandu en Canada aussi bien qu'en Europe<sup>62</sup>.

\*

Commencée au cours des années 1865, la promotion du *Journal* d'Eugénie de Guérin va durer presque un siècle. Si

---

<sup>61</sup> Voir encore sa lettre à Crémazie, le 25 octobre 1866, dans Octave Crémazie, *op.cit.*, p. 86-88.

<sup>62</sup> Lettre de Casgrain à Marie de Guérin, le 15 février 1870, *L'Amitié guérinienne*, été 1977, p. 71.

l'oeuvre connaît une telle fortune, c'est qu'elle véhicule un modèle de femme qu'on veut proposer aux jeunes filles canadiennes-françaises. Les efforts réitérés des élites de l'époque pour promouvoir l'image d'Eugénie de Guérin, voire même d'en faire un des grands modèles féminins, trahissent le combat que livrent Casgrain et ses semblables contre la dissolution de l'image de la jeune fille. Contre les inéluctables changements sociohistoriques, qui entraînent dans leur sillage des mutations profondes quant à l'avenir de la jeune fille, de son éducation et de son rôle traditionnel de mère et d'épouse vertueuses, le *Journal* d'Eugénie de Guérin se dresse comme un rempart capable de protéger les jeunes filles canadiennes-françaises des tentations du monde.

CHAPITRE VII  
LE MODÈLE QUÉBÉCOIS

1. Les structures formelles du temps

Le *Journal* d'Eugénie de Guérin représente le journal modèle pour toute jeune fille qui entreprend d'écrire son propre journal intime. À l'heure de l'éclosion du genre au Canada français<sup>1</sup>, sa diffusion culmine l'attente des milliers de jeunes lectrices, désireuses de raconter leur propre «moi». Ainsi la fortune du *Journal* au Québec acquiert un sens fort: elle ennoblit une forme de l'intime propre au féminin. Certes, la promotion de l'oeuvre comme chef-d'oeuvre français, de même que la consécration de son auteure au rang du symbole de l'«idéal féminin» moussent en même temps la pratique du genre. À l'instar d'Eugénie de Guérin, les jeunes filles québécoises se penchent sur leur «moi» et consignent dans leur journal les vicissitudes de leur sentiment. Le font-elles dans la foulée

---

<sup>1</sup> Malheureusement, rares sont les journaux intimes qui sont parvenus jusqu'à nous. L'histoire de la littérature intime en retient tout au plus quatre ou cinq: ceux d'Henriette Dessaulles, d'Anna de Gonzague, de Lady Lacoste, de Gaétane de Montreuil et de Joséphine Marchand-Dandurand.

du modèle français? Inscrivent-elles la configuration de leur «moi» dans le sillon tracé par Eugénie de Guérin ou se révèlent-elles plus audacieuses dans leurs façons de confier leur intimité? Avant d'aborder l'intime de quelques-unes d'entre elles, retraçons d'abord brièvement l'état des journaux féminins québécois au XIX<sup>e</sup> siècle.

\*

À l'instar de leurs consœurs françaises, les jeunes filles québécoises tiennent aussi un journal. De fait, tout au long de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elles ne cessent de confier dans leur carnet leurs secrets désirs. Hélas, la plupart de ces carnets sont aujourd'hui disparus, ou demeurent enfermés dans les archives privées. Leur existence atteste cependant la manifestation du genre. Certains d'entre eux sont parvenus jusqu'à nous: ceux de Joséphine Marchand-Dandurand<sup>2</sup> (1879-1925), de Lady Lacoste<sup>3</sup> (1864-1866), d'Henriette Dessaulles (1874-1881), d'Anna de Gonzague<sup>4</sup> (1892-1898) et de

---

<sup>2</sup> Joséphine Marchand-Dandurand, *Journal intime*, manuscrit dactylographié, Archives nationales du Canada, Fonds Joséphine Marchand-Dandurand.

<sup>3</sup> Marie-Louise Lacoste (1849-1919), *Journal*, Montréal, Éditions de la Coste, 1994, 39 p. Cette édition comprend les premières années de son journal.

<sup>4</sup> Née à Saint-Michel-des-Saints, elle fut institutrice dans le rang Saint-Benoît. Son journal énumère ses activités quotidiennes, ses veillées, les va-et-vient des ami(e)s... Elle copie scrupuleusement des longues lettres reçues de son oncle, de son amant... Le fonds d'Archives de l'Université Laval signale que «Deux lettres du journal d'Anna de Gonzague ont été éditées dans *Canadian Women on the Move 1867-1920*».



Gaëtane de Montreuil<sup>5</sup> (1897?-1902). Bien que ces diaristes parlent de leur «moi» à un degré d'intimité divers, leur journal obéit tous aux critères fondamentaux du genre: écriture spontanée et fragmentée, réflexion sur le «moi», respect de l'ordre calendaire... Le *Journal* de Lady Lacoste et celui d'Anna de Gonzague se rapprochent aussi bien par leur style concis et laconique, que par l'évocation de leur routine quotidienne. Quant au journal de Gaëtane de Montreuil, regroupé en thème, il s'apparente quelque peu à la chronique. Ce qui n'enlève pas pour autant sa qualité de l'intime exprimée sur un ton privé et personnel.

Mais parmi tous les journaux de l'époque, c'est le *Journal* d'Henriette Dessaulles que nous choisissons comme texte intime à être comparé au *Journal* d'Eugénie de Guérin. Un tel choix s'impose par lui-même. Parmi tous les journaux féminins québécois que nous venons de citer, seul le *Journal* d'Henriette possède, croyons-nous, une structure formelle du temps susceptible de faire l'objet d'une véritable étude comparée. Le déroulement de la vie quotidienne y est enregistré fidèlement, ponctué par le va-et-vient spatio-temporel de la diariste. Les moments consacrés à chaque activité, à chaque événement y sont soigneusement consignés, nous permettant ainsi d'effectuer une étude de la chronologie

---

<sup>5</sup> «Journal», *Oeuvres complètes*, textes dactylographiés et annotés par Réginald Hamel, Montréal, Université de Montréal, 1969, vol. VI, p. 150-314. Suivant Hamel le journal de Gaëtane de Montreuil est partiellement détruit en 1902. Voir p. 3.

interne du journal. Ni le *Journal* d'Anna de Gonzague, ni celui de Joséphine Marchand-Dandurand, ni encore celui de Lady Lacoste, n'offrent un tel tableau détaillé de l'emploi du temps. Plus encore, la place qu'occupe dans le *Journal* d'Henriette le narrataire principal, Maurice Saint-Jacques - qui devient plus tard, au même titre que Maurice de Guérin, le destinataire du journal - favorise une telle comparaison. Son rôle d'actant susceptible de stimuler ou de faire échouer l'acte d'écrire chez la jeune Henriette est similaire à celui de Maurice de Guérin dans le journal de sa soeur.

Avant de procéder à l'étude comparée des deux journaux, il nous faut néanmoins soulever leur rapport diachronique. Comment en effet justifier la comparaison du *Journal* d'Henriette, rédigé entre les années 1874 et 1881, avec celui d'Eugénie écrit quant à lui entre les années 1834 et 1841? Jusqu'à quel point doit-on tenir compte des quarante ans qui séparent les deux journaux? Faut-il même s'y arrêter? Les ignorer affaiblirait-il notre méthodologie comparatiste? Nous pensons que non. À la lumière de la théorie comparatiste des «invariants», il est possible, croyons-nous, de postuler une étude comparée de textes littéraires rédigés ou publiés à des époques différentes. En effet, ce que nous voulons comparer dans le cadre du présent chapitre, c'est la structure formelle du temps dans les deux journaux. Le fait que le *Journal* d'Eugénie de Guérin soit rédigé quarante années plus tôt que celui d'Henriette Dessaulles, ou qu'il ait été publié plus

d'un siècle plus tôt que le second, n'interdit en aucune façon l'étude comparée de leur structure temporelle respectivement actualisée au plan de l'énonciation narrato-diariste. Ce qui est «invariant» dans les deux journaux, c'est leur structure temporelle profonde, régie par la logique narrative interne. Si leur temps de rédaction, de publication, tout comme leur datation, leur référence à des événements particuliers, autrement dit, leurs éléments chroniques<sup>6</sup>, appartiennent à des temporalités différentes, d'autres éléments demeurent achroniques: il s'agit du rapport entre le vécu quotidien et l'écriture, du temps de l'énonciation et des temps linguistiques, qui fondent pour ainsi dire les caractéristiques permanentes du genre.

Il en est de même du concept d'«invariant». Il désigne essentiellement les éléments de stabilité et de permanence de toute structure littéraire: «C'est l'élément constituant, commun, constant, stable et récurrent, donc permanent, de la littérature universelle<sup>7</sup>», énonce Adrian Marino, qui ajoute: «L'existence des caractères communs définit - entre autres - la structure et l'essence d'un genre [...]»<sup>8</sup>. Et l'auteur de

---

<sup>6</sup> La différence entre des éléments chroniques et achroniques est bien explicitée par Greimas: «On peut considérer, par conséquent, du point de vue de la théorie sémiotique, que les structures sémiotiques profondes sont achroniques, alors que les structures discursives, plus superficielles, appellent la temporalisation» (A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, t. I, 1979, p. 2).

<sup>7</sup> Adrian Marino, *Comparatisme et théorie de la littérature*, Paris, PUF, 1988, p. 93.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 96

préciser davantage: «L'invariant se trouve ainsi être le point de liaison, d'intersection et de connivence de deux ou de plusieurs niveaux communs de l'oeuvre et de ses identités structurales<sup>9</sup>». Bien avant lui, Etiemble avait mis en épreuve la solidité du concept par la comparaison des thèmes du préromantisme européen avec ceux de la poésie chinoise classique des douze premiers siècles d'avant l'ère chrétienne<sup>10</sup>.

\*

Notre analyse comparée entre le *Journal* d'Eugénie de Guérin et celui d'Henriette Dessaulles se fonde sur les **structures formelles du temps**. Trois éléments structuraux orienteront notre démarche et diviseront ainsi le présent chapitre: la fréquence de l'écriture; la répartition des jours écrits; le temps de l'énonciation. L'étude de ces éléments mettra en évidence le rapport entre le vécu quotidien et l'écriture des deux diaristes. Au terme de cet exercice, nous verrons comment l'expérience temporelle dans sa quotidienneté régit la configuration de l'écriture diariste; comment aussi la fréquence, la répartition et le temps de l'énonciation reflètent ou subissent les événements du jour; comment encore le temps vécu, traduit par le temps d'énonciation, atteste la façon dont les deux diaristes conçoivent le temps humain et

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>10</sup> Etiemble, *Comparaison n'est pas raison: la crise de la littérature comparée*, Paris, Gallimard, 1963, 118 p.

expriment pour ainsi dire leur propre moi intime. Ainsi conçu, le journal intime traduit l'intimité de la diariste «selon les rythmes d'un emploi du temps modulé par les exigences du quotidien<sup>11</sup>». Voilà en quelque sorte le rapport étroit que nous voulons poser entre le journal et le temps humain, rapport qui, dans la perspective narrative d'un Paul Ricoeur, place l'écriture au sein de l'acte créateur qui «re-signifie le monde dans sa dimension temporelle<sup>12</sup>».

Enfin, cette étude des structures du temps dans les deux journaux montrera la place que mérite le modèle québécois vis-à-vis du modèle français. Au-delà de la différence du vécu quotidien qui marque les particularités de l'écriture d'une Henriette Dessaulles, se profile un même mécanisme de l'expérience du quotidien et de l'écriture diariste tel que nous chercherons à le démontrer chez Eugénie de Guérin. Ces constantes et ces variantes dans les deux journaux attestent la nature même de l'écriture diariste quant à son rapport avec le vécu quotidien; ils affirment en même temps l'originalité du modèle québécois. La façon dont Henriette «refigure», au sens de Ricoeur, l'expérience humaine à travers le temps de l'énonciation lui appartient en propre et, en ce sens, en fait une diariste des plus originales.

\* \* \*

---

<sup>11</sup> Georges Gusdorf, *Les Écritures du moi. Lignes de vie 1*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 319.

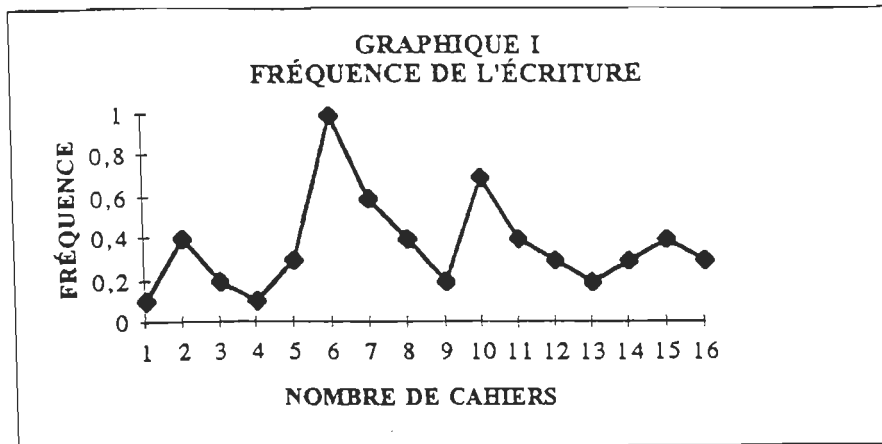
<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 152.

Notre étude de la fréquence de l'écriture chez Eugénie de Guérin et Henriette Dessaulles se fonde d'abord sur la chronologie interne des deux journaux<sup>13</sup>. En comparant le nombre de jours dans leur journal respectif avec celui effectivement écoulés lors de la durée de leur rédaction, nous obtenons ainsi la fréquence de l'écriture. Qu'en est-il alors du *Journal* d'Eugénie de Guérin? En tout 517 jours d'écriture sur les 2,555 jours écoulés entre le début et la fin de la rédaction. La fréquence de l'écriture est donc environ de 1/5<sup>e</sup> ou 20% du total des jours écrits<sup>14</sup>. Cela signifie qu'en moyenne Eugénie écrit une fois tous les cinq jours. Autrement dit, son écriture n'est pas régulière; elle s'avère plutôt hebdomadaire que quotidienne. Cette fréquence ne s'étend pas non plus d'une façon uniforme sur tous les cahiers. Certains cahiers connaissent une fréquence nettement plus élevée que d'autres, laissant ainsi transparaître des lacunes importantes (voir graphique I).

---

<sup>13</sup> Suivant Paul Ricoeur le calendrier joue le rôle de connecteur entre le temps vécu et le temps universel (*Temps et récit* 3. *Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 189). Et quelques lignes plus loin le philosophe ajoute: «Le temps calendaire est le premier pont jeté par la pratique historique entre le temps vécu et le temps cosmique» (*Ibid.*, p. 190).

<sup>14</sup> Voir aussi l'étude de Jocelyne Néraud, «Eugénie de Guérin: le journal de la communication», Claude Gély (sous la direction de), *Lectures guériniennes*, Colloque international (15-17 juillet 1988), Montpellier, Université de Montpellier, 1989, p. 117-134.



Que signifient donc ces hauts et ces bas dans l'écriture d'Eugénie de Guérin<sup>15</sup>? S'expliquent-ils uniquement comme le prétend Jocelyne Néraud, par le rapport entre le «toi» et le «moi» que suppose la relation épistolaire entretenue entre Eugénie et Maurice? Si c'est le cas, il faudrait alors démontrer comment ce rapport parvient à catalyser l'écriture du *Journal*. Pour notre part, nous croyons que pour interpréter les hauts et les bas de l'écriture du *Journal*, il faut aller plus loin et chercher ce qui cause un tel résultat. C'est, il nous semble, le vécu quotidien lui-même, qui est l'objet de toute écriture diariste. Le haut ou le bas de la relation «frère/soeur» crée chaque fois un vécu différent chez Eugénie. Autrement dit, l'éloignement ou le rapprochement de Maurice provoque chaque fois chez elle une expérience différente.

<sup>15</sup> Pour mieux connaître le contenu du *Journal* d'Eugénie de Guérin, voir p. 68-71 où on reproduit la table des matières de l'étude d'Émile Barthés sur Eugénie de Guérin.

C'est cette différence du vécu qui crée, à notre avis, une fréquence différente dans l'écriture. Ainsi nous voyons que l'interprétation qu'avance Néraud ne tient pas compte du rôle fondamental que joue le **temps quotidien vécu** dans l'écriture. Le journal reflète le rapport dialectique entre le temps quotidien vécu et l'écriture comme le soutient d'ailleurs Éric Marty: «La page du journal est soumise à la temporalité privée du sujet<sup>16</sup>». Chaque jour - chaque inscription - traduit une temporalité vécue. Voyons maintenant comment la fréquence de l'écriture dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin nous explique le haut et le bas de sa vie quotidienne.

La courbe de la fréquence (voir graphique I) démontre effectivement comment le vécu quotidien est au coeur de toute écriture diariste. Autrement dit, il n'y a pas de journal intime poursuivant une fréquence égale<sup>17</sup>, uniforme; comme l'affirme Georges Gusdorf:

La vie humaine est vécue comme un devenir ininterrompu; la substance temporelle de l'existence représente un enjeu qui, mis à l'épreuve de la vie, ne peut être considéré comme une forme fixe<sup>18</sup>.

---

<sup>16</sup> Éric Marty, *L'Écriture du jour. Le Journal d'André Gide*, Paris, Seuil, 1985, p. 159.

<sup>17</sup> Comment classer alors le *Journal* d'Amiel, écrit jour après jour, dénotant ainsi une fréquence égale? Est-ce un journal intime ou une chronique quotidienne? La question est posée.

<sup>18</sup> Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 367-368. Quelques lignes plus loin, Gusdorf renchérit: «Le journal [...] doit refléter une situation qui varie d'un moment à l'autre» (p. 368).



Ainsi l'analyse de la fréquence de l'écriture a ceci de fondamental: elle révèle le **pouvoir du vécu quotidien** sur l'écriture du journal intime. Ce constat n'appartient pas uniquement au *Journal* d'Eugénie de Guérin: il met en évidence un mécanisme de fonctionnement qui s'applique à toute écriture diariste: le journal reflète «la temporalité privée» de la diariste. Certes, chaque journal possède sa propre fréquence de l'écriture. Mais ce qui est important ici à retenir, c'est que cette fréquence est régie par le **vécu quotidien** de la diariste.

\*

Ce fonctionnement narrato-diariste que nous venons de relever dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin se trouve aussi dans le *Journal* d'Henriette Dessaulles. Écrit à l'âge de quatorze ans<sup>19</sup>, ce journal demeure un cas «classique» de jeune fille qui se penche sur son «moi» avant d'entrer dans la vie. Le journal occupe donc ici la fonction d'une sorte de rite de passage vers le mariage<sup>20</sup>. En tout quatre cahiers qui s'étendent de 1874 à 1881, dont le contenu nous dévoile un «moi» profondément intime et amoureux d'une jeune fille

---

<sup>19</sup> Henriette Dessaulles, *Journal: édition critique par Jean-Louis Major*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1989, 669 p.

<sup>20</sup> Ce qui n'est pas le cas d'Eugénie de Guérin. Écrit à l'âge de 29 ans, son journal ne joue pas le rôle de passage vers le mariage.

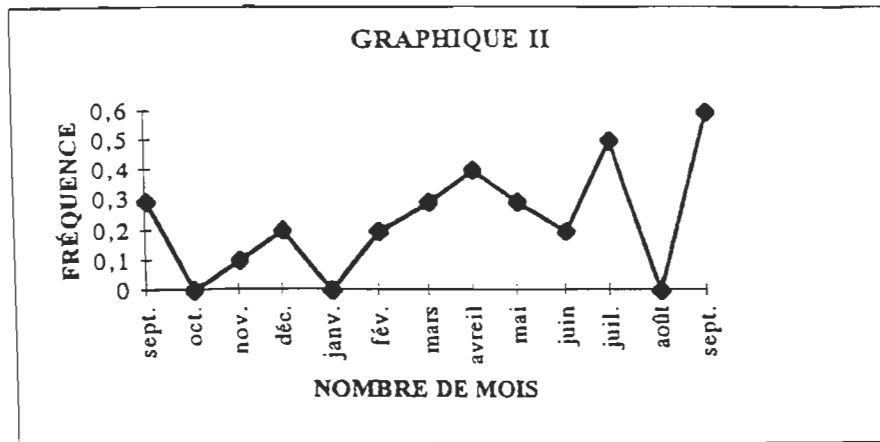
candide<sup>21</sup>. En ce sens, l'écriture d'Henriette Dessaulles est profondément personnelle et recèle un «cachet» québécois. Vu l'importance de la matière, notre analyse des structures formelles du temps se limitera à la première année du journal, soit du 8 septembre 1874 au 30 septembre 1875.

Comment se présente en effet la fréquence de l'écriture chez Henriette Dessaulles? Pendant les 387 jours effectivement écoulés de la période examinée, Henriette écrit 109 jours, soit 28% ou 1/3.5<sup>e</sup>: c'est-à-dire qu'elle écrit une fois par trois jours et demi. Tout comme Eugénie de Guérin, Henriette n'est pas une diariste diligente; son écriture relève «davantage de l'hebdomadaire que du quotidien<sup>22</sup>», remarque justement Jean-Louis Major. Cette fréquence ne s'étend pas non plus d'une façon uniforme sur les douze mois examinés. Certains mois connaissent une écriture suivie, tandis que d'autres sont marqués dans des lacunes importantes (voir graphique II).

---

21 Ce «moi» tantôt joyeux, tantôt attristé, conteste fortement «le fadeur» et «le manque de personnalité» qu'on attribue au «moi» québécois. En effet, les premiers récits de vie québécois énonceraient un «moi collectif québécois», plutôt qu'un «moi individualisé». Voir les études de Pierre Hébert (*Le Journal intime au Québec, structure, évolution, réception*, Montréal, Fides, 1988, 209 p), de Yvan Lamonde (*Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, IQRC, 1983, 275 p.) et de Françoise Van Roey-Roux (*La Littérature intime au Québec*, Montréal Boréal Express, 1983, 254 p).

22 Henriette Dessaulles, *Journal*, p. 44.



À quoi est due cette écriture irrégulière? Comme chez Eugénie de Guérin, ce sont ses expériences quotidiennes, voire surtout sa vie amoureuse, qui provoquent ou non sa volonté d'écrire: les moments passés avec Maurice<sup>23</sup>, les moments manqués avec lui, le plaisir de le voir ou la tristesse de ne pas l'avoir vu..., tous ces événements influent, contrôlent et régissent la fréquence de l'écriture de son journal. C'est ainsi que le mois de janvier 1875 connaît une fréquence désastreuse de 6%, soit 1/15<sup>e</sup>, ou encore une fois par quinze jours. Une telle fréquence révèle que Henriette vit des moments difficiles. En effet, après les Fêtes il est convenu que Maurice retourne au Collège le 5 janvier. Pendant tout ce mois, c'est alors le silence quasi total: seulement deux jours d'écriture, soit les

<sup>23</sup> Maurice Saint-Jacques, né le 23 novembre 1856, mort le 4 mai 1897, voisin et petit d'ami d'Henriette. D'abord pensionnaire au Séminaire de Saint-Hyacinthe, il entreprend avec succès entre 1875 et 1878 ses études de droit à l'Université Laval. Il épouse Henriette Dessaulles le 19 juillet 1881.

3 et 5 janvier. Nous voyons comment le modèle québécois corrobore notre interprétation: la fréquence d'écriture est le **baromètre** de la vie de la diariste. Il en va de même pour chaque éloignement de Maurice, qui entraîne une baisse considérable de la fréquence:

Vingt jours sans écrire! À quoi bon? Je suis malade, ou triste, enfin, pas du tout comme je devrais pour être à l'aise. Le départ de Maurice approche, Jos [soeur cadette de Maurice] entre pensionnaire et je serai bien seule et bien à plaindre<sup>24</sup>.

L'éloignement du bien-aimé s'avère donc fatal pour le journal<sup>25</sup>. L'absence de Maurice emporte même le goût de vivre et d'écrire: «Depuis le départ de Maurice, j'ai été capricieuse et vilaine, j'ai négligé tout, tout [...]»<sup>26</sup>. Tel un jeu de miroir, l'écriture et l'expérience quotidienne attestent la **nature mimétique de ce qu'on écrit avec ce qu'on vit**. Autant l'absence de Maurice crée des lacunes dans le journal, autant sa présence prolonge l'écriture. À preuve, le voyage de pique-nique aux Fourches, dans la même voiture que Maurice, fait étendre l'écriture sur plusieurs pages: «Misère! onze heures, et j'écris encore... c'est être plus longtemps avec lui que d'écrire de lui, et je cède sans résistance à tout ce qui prolonge notre union<sup>27</sup>».

<sup>24</sup> Henriette Dessaulles, *Journal*, le 1<sup>er</sup> septembre 1875, p. 185.

<sup>25</sup> Pensons également au cahier III d'Eugénie de Guérin qui connaît une base fréquence de 1/5<sup>e</sup> due au détachement affectif du frère.

<sup>26</sup> Henriette Dessaulles, *Journal*, p. 333.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 528.

L'étude de la fréquence de l'écriture dans les deux journaux montre clairement que la fluctuation de la fréquence de l'écriture relève du haut et du bas de l'expérience quotidienne de la diariste. Dans le cas d'Eugénie de Guérin, c'est l'éloignement et le rapprochement du frère qui créent une **temporalité différente**, qui se traduit à son tour par une fréquence différente. Quant à Henriette Dessaulles, c'est plutôt sa vie amoureuse qui régit les hauts et les bas de la fréquence. L'analyse des fréquences met en évidence ce pouvoir de la «temporalité privée» sur l'écriture du journal.

\* \* \*

## 2. La répartition des jours écrits

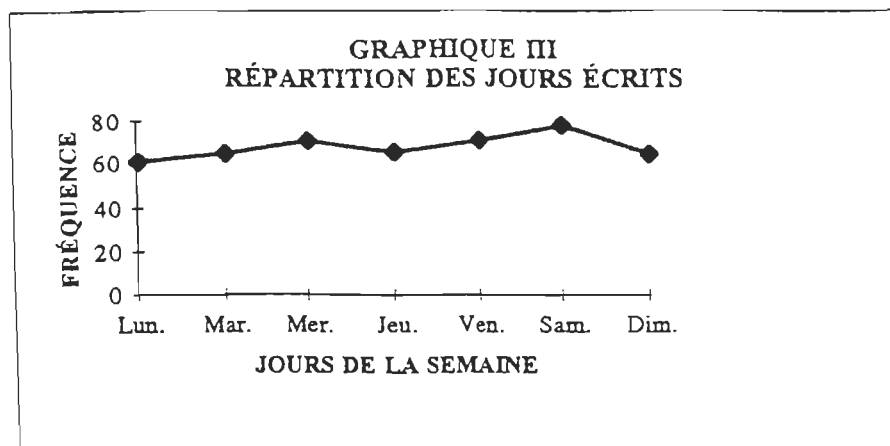
La fréquence de l'écriture n'est pas cependant le seul baromètre du vécu quotidien; la répartition des jours du journal en dit autant. Étant donné que les diaristes n'écrivent pas tous les jours, il y a des jours de la semaine qui obtiennent une écriture plus fréquente et prolongée que d'autres. De tels jours connaissent évidemment plus d'enregistrement. Autrement dit, les sept jours de la semaine ne sont pas répartis d'une façon égale dans le journal respectif d'Eugénie et d'Henriette. Quel jour obtient la répartition la plus élevée? D'où provient encore cette différence dans la répartition des jours écrits? Suivant notre

modèle d'analyse, c'est encore l'expérience quotidienne qui vient moduler le temps consacré hebdomadairement à l'écriture. Énoncé plus logiquement, on peut affirmer que le temps quotidien ou hebdomadaire consacré à l'écriture diariste est proportionnel à l'intensité des actions humaines accomplies durant une journée ou une semaine. Bref, suivant les différents événements des jours, l'écriture du journal change: tantôt elle devient dynamique, personnelle et intime; tantôt elle se fait triste, laconique ou silencieuse... Ainsi est mis en évidence le rapport entre l'événement et le récit. C'est l'événement qui est l'élément déclencheur de tout récit<sup>28</sup>. Si un tel jour apparaît plus fréquemment que d'autres, c'est parce qu'il s'y passe quelque chose de spécial. Ainsi du cahier I au cahier XVI - soit parmi 484 jours clairement datés<sup>29</sup> du *Journal* d'Eugénie de Guérin - nous obtenons la répartition suivante (voir graphique III):

---

<sup>28</sup> Le concept d'événement est chez Paul Ricoeur inséparable de celui d'événement historique. Ricoeur entend par «événement» ce qui s'est effectivement produit dans le passé. Cela comprend encore toutes choses physiques ou historiques qui sont arrivées. De là, Ricoeur en tire les conclusions suivantes: les actions humaines se classent suivant une «triple présupposition ontologique - avoir-été absolu, action humaine absolument passée, altérité absolue - correspond [à] une triple présupposition épistémologique. D'abord, nous opposons la singularité non répétable de l'événement physique ou humain à l'universalité de la loi; [...] Ensuite, nous opposons contingence pratique à nécessité logique ou physique: l'événement est ce qui aurait pu être fait autrement. Enfin, l'altérité a sa contrepartie épistémologique dans la notion d'écart par rapport à tout modèle construit ou à tout invariant» (*Temps et récit*, I, p. 174).

<sup>29</sup> Nous n'avons pas pu recenser les jours qui ne comportaient pas de date précise; par exemple: «sans date», «janvier 1834», ou encore «le jour de Saint»...



Nous voyons que la répartition varie entre le plus bas le lundi (62 fois) et le plus haut le samedi (79 fois). C'est donc le samedi qu'Eugénie écrit le plus souvent son journal<sup>30</sup>. Pourquoi? Quelles sont les activités du samedi qui contribuent à cela? D'emblée, la répartition laisse présumer que le samedi se déroule différemment que d'autres jours de la semaine:

Commencé par aller à la messe et me confesser à mon Abbaye, rentrée par un beau soleil et toute pénétrée de mon air du ciel et de mon air d'église. Lu près de ton lit jusqu'à trois heures [...]. Écrit à papa et parlé du Cayla avec toi au coin du feu, ce soir<sup>31</sup>.

<sup>30</sup> Aussi remarquons-nous que l'écriture des samedis s'avère plus longue et fructueuse que les autres jours de la semaine. Prenons le samedi du 7 avril 1838 qui s'étend sur trois pages et demie. Il en est de même pour le samedi du 25 août 1838, qui prend presque deux pages du cahier.

<sup>31</sup> Eugénie de Guérin, *Journal. Texte complet précédé d'une lettre aux lecteurs et suivi d'une Table analytique par Mgr Émile Barthés*, Albi Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1934, p. 183-184.

Nous apprenons donc que le samedi est le jour de confession d'Eugénie de Guérin<sup>32</sup>. Ainsi chaque samedi elle va au village Cahuzac, se confesse et rencontre les amis... Au retour de la maison, souvent, une connaissance, un ami ou simplement un villageois lui transmet un billet ou une lettre. Le samedi n'est définitivement pas un jour comme les autres. C'est un jour de sortie, d'action et d'échange: «C'est un de mes beaux jours, de ces jours qui commencent doux et finissent doux comme une coupe de lait<sup>33</sup>», confie ainsi Eugénie. L'agenda chargé du samedi se traduit effectivement par une augmentation élevée de ce jour dans la répartition des jours consacrés à l'écriture du *Journal*. Contrairement aux autres jours de semaine, modulés par la vie en recluse au Cayla et régis par la tranquillité et la routine, le samedi brise la monotonie et, par conséquent, apporte des sujets (des événements) nouveaux au *Journal*:

J'ai été me confesser; j'ai longtemps réfléchi sur la douce et belle morale de M. Bories, puis j'ai écrit à Louise, ici à présent: que de douces choses j'ai faites! J'écrirais tant à présent que j'écrirais trop; je ne pourrais pas dormir, et il faut que je dorme, et que je puisse penser à Dieu et le prier demain qui est dimanche<sup>34</sup>.

\*

---

<sup>32</sup> Voir la note 114 en bas de la page 30 du *Journal*.

<sup>33</sup> *Journal*, samedi le 14 mars 1835, p. 29.

<sup>34</sup> *Ibid.*, samedi le 21 mars 1835, p. 33.



Si les activités multiples du samedi font monter la répartition de ce jour, quels sont maintenant les événements qui font baisser l'écriture du lundi? En nous concentrant sur les lundis, nous remarquons qu'Eugénie de Guérin écrit souvent des lettres les lundis<sup>35</sup>. Pourquoi répond-elle aux lettres le lundi plutôt qu'un autre jour de la semaine? C'est qu'elle ne reçoit pas de courrier tous les jours. Le facteur passe au Cayla tous les deux jours, soit chaque mardi, jeudi et samedi<sup>36</sup>. Ajouter à cela des lettres reçues dimanche à la sortie de la messe: «Il en est d'heureux, le dimanche, souvent le dimanche. Des lettres au sortir de la messe, une des tiennes de Bordeaux, enfin de tes nouvelles, de ton écriture<sup>37</sup>». Il y a tout lieu de croire que les lettres reçues, en particulier celles du samedi et du dimanche amènent Eugénie à correspondre le plus souvent le lundi<sup>38</sup>. Or, comme sa correspondance est très étendue, elle lui enlève une quasi journée entière qu'elle ne peut consacrer à son *Journal*.

L'examen de la répartition des jours nous montre les

---

<sup>35</sup> Comme le montrent les lundis du 24 novembre 1834, des 9, 16 et 30 mars 1835, ainsi que celui du 31 août 1835, au cours desquels Eugénie de Guérin répond aux lettres reçues.

<sup>36</sup> Émile Barthés affirme que le facteur passe tous les deux jours au Cayla (voir sa note 11 en bas de la page 44). Eugénie de Guérin confirme, vendredi le 24 avril 1835, les jours de courrier: «J'attendis tout hier le facteur, espérant que j'aurais de tes lettres. Ce sera demain sans doute» (*Ibid.*, p. 44).

<sup>37</sup> *Ibid.*, le 4 février 1838, p. 103.

<sup>38</sup> Il faudrait recenser pour cela toutes les lettres d'Eugénie de Guérin destinées à sa famille et à ses amis afin d'obtenir une réponse sûre. Ce qui dépasse le cadre de notre étude.

activités du samedi et du lundi de la diariste. Comment passe-t-elle les autres journées de la semaine? Quelles en sont les activités coutumières? En faisant décompte de ses activités, nous obtenons le tableau suivant:

Tableau I Activité quotidienne	
matinée	messe, prière soin de ménage <sup>39</sup> correspondance
après-midi	visite lecture des livres écriture du journal
soir	soirée de famille écriture du journal lecture des livres

La répartition du temps quotidien d'Eugénie de Guérin nous donne une idée du genre de vie qu'elle mène au Cayla. Mais cela ne nous dit pas si son journal est un journal de soir ou de jour. Pour ce faire, il nous faut retracer les moments d'écriture de chaque jour. Or, bien des jours ne renferment aucun signe du moment de l'écriture. Pour obtenir une plus grande précision, nous avons choisi d'analyser en profondeur le cahier II qui contient, relativement aux autres, le moins de jours imprécis. Ainsi parmi les 61 jours d'écriture, nous relevons 27 jours écrits durant le soir (44%), 16 durant le jour (26%) et 18 étant inconnus (30%)<sup>40</sup>. La prédominance du

<sup>39</sup> Le 21 novembre 1834 Eugénie de Guérin mentionne qu'elle s'est levée tôt pour faire du pain; le 12 juillet 1838 elle note le plaisir de faire la lessive. Voir respectivement p. 10 et p. 156 de son *Journal*.

<sup>40</sup> Nous avons travaillé également sur un bon nombre de

soir met en évidence l'occupation du régime temporel soir/jour dans lequel vit la diariste. De fait, les diverses occupations durant le jour, telles que le ménage, la messe, la visite, la correspondance... laissent peu de temps au *Journal*. Ce qui n'est pas le cas pour le soir. La nuit tombée, seule dans sa chambre, la diariste se recueille et entame un dialogue intime avec le frère bien-aimé:

Hier s'est passé sans que j'aie pu te rien dire, à force d'occupations, de ces trains de ménage, de ces courants d'affaires qui emportent tous ces moments et tout moi-même [...]41.

Me voici au soir d'une journée remplie de mille pensées et choses diverses dont je me rends compte au coin du feu de ma chambre, à la clarté d'une petite lampe, ma seule compagne de nuit42.

Ces deux extraits confirment notre hypothèse sur la différence temporelle entre le jour et le soir pour Eugénie de Guérin. Le va-et-vient du jour contraste avec la tranquillité du soir, laquelle crée une condition propice à l'écriture43. De quelle façon ce fonctionnement de la répartition des jours écrits que nous venons de constater se répète-t-il chez Henriette Dessaulles? Quels sont dans ce journal québécois les

---

cahiers afin de nous assurer que le soir est effectivement le temps fort du journal.

41 *Journal*, le 22 mars 1836, p. 78.

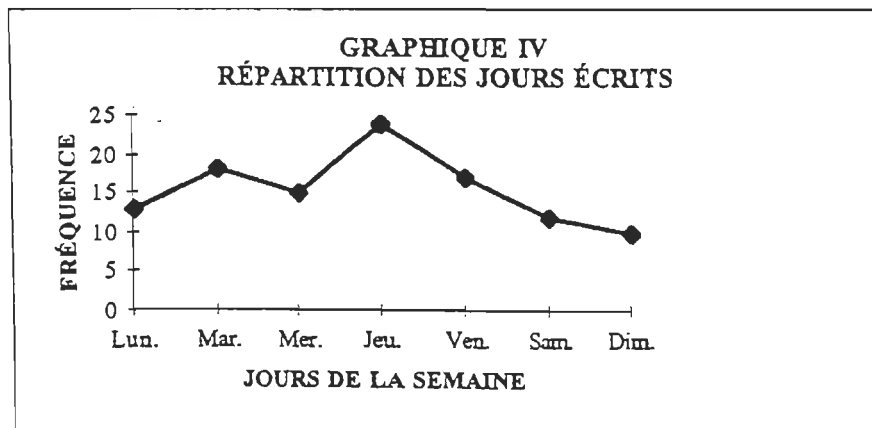
42 *Ibid.*, le 1<sup>er</sup> décembre 1835, p. 69.

43 L'atmosphère du soir crée aussi un sentiment de sécurité chez la diariste qui se dérobe ainsi au regard indiscret: «Je vais t'écrire à la dérobée, et, pour dépister les curieux qui viennent dans ma chambre, j'aurai deux lettres, une dessus, l'autre dessous, et dès qu'on viendra je n'aurai qu'à tourner les cartes» (*Ibid.*, le 19 juin 1835, p. 58).

événements particuliers qui catalysent la répartition des jours écrits?

\*

Si Eugénie de Guérin vit un temps de femme domestique, Henriette, elle, suit respectueusement un temps d'écolière. La tenue de son journal se modulera, il va sans dire, à partir de cette occupation quotidienne. En montrant les 109 jours d'écriture pour l'année 1874-1875, nous obtenons en effet la répartition suivante (voir graphique IV):



Le graphique indique clairement que le jeudi est le jour fort du *Journal* d'Henriette, le dimanche le jour faible. Voyons concrètement de quelle façon la vie scolaire contribue à cela:

Le jeudi j'ai mon après-midi - je lis, quand un de mes cousins ne vient pas -- alors il faut leur tenir compagnie. [...] Le dimanche, c'est le pire jour de la semaine. Nous le passons à la chapelle - messe, rosaire, vêpres - salut, sermon! Je reviens ahurie à la maison à quatre heures, et je me plonge dans Dickens, jusqu'au dîner. Le soir étude<sup>44</sup>.

Le congé du jeudi<sup>45</sup> explique donc la répartition élevée de ce jour, alors que la corvée du dimanche aboutit au contraire. Le dimanche ne semble pas, en effet, un jour de tout repos. Occupée à participer aux offices religieux<sup>46</sup>, Henriette n'a simplement pas le goût d'écrire: «Le dimanche, c'est le pire jour de la semaine», dit-elle. Ainsi les activités différentes du jeudi et du dimanche produisent une répartition différente des jours écrits.

Le temps scolaire n'influe pas seulement sur la répartition des jours écrits; il explique aussi pourquoi le *Journal* d'Henriette est un journal de soir. Suivant notre recherche, parmi les 109 jours de l'écriture, 7 jours seulement sont écrits durant le jour (6%), alors que 54 le sont au cours de la soirée<sup>47</sup> (50%). Si Eugénie de Guérin est retenue durant le jour par le ménage et les diverses

---

<sup>44</sup> Henriette Dessaulles, *Journal*, p. 124-125.

<sup>45</sup> Jean-Louis Major note ainsi: «Le jeudi après-midi, il n'y pas de classes: les élèves externes ne sont pas tenues de se rendre au couvent» (*Ibid.*, p. 117, note 17).

<sup>46</sup> Suivant Jean-Louis Major: le dimanche «les élèves externes doivent se joindre aux pensionnaires pour toutes les offices religieux (note 38 à la page 125).

<sup>47</sup> Remarquons également que 41 jours ne possèdent aucune indication claire et que 7 jours possèdent un double enregistrement du jour et du soir.

occupations domestiques, Henriette, elle, est aux prises avec sa vie d'écolière. Voyons comment elle décrit ce temps quotidien:

Quand je pars le matin, personne n'est levé, excepté tante Leman qui est à la messe - les domestiques servent mon déjeuner - le midi j'ai une heure pour luncher et retourner, j'arrive à cinq heures le soir avec mes leçons à préparer - nous dînons à six heures et à sept je suis de nouveau à étudier - puis je lis aussi tard que je le puis - mais tante Leman surveille et mes soirées sont courtes<sup>48</sup>.

Cette description du temps quotidien montre en effet que le soir est le moment propice pour le *Journal*; mais il n'y a pas seulement cela. À côté de la disponibilité du soir, l'éventuelle présence de Maurice constitue particulièrement un élément favorable au déclenchement de l'écriture:

Mais oui, j'ai toujours l'espoir de le voir, je le sais si près, dans sa chambre vis-à-vis la mienne, je le devine derrière ses rideaux [...] et chaque fois que j'ai la moindre joie, quand ce ne serait que de voir sa lampe s'allumer le soir, je me dis qu'il est mon ami et que rien ne peut empêcher cela. Ça me console si j'ai de la peine et ça double ma joie si j'en ai un peu<sup>49</sup>.

La présence de Maurice crée donc toute une différence dans les moments de l'écriture d'Henriette. Si durant le jour, elle vit intensément son temps d'écolière, le soir elle jouit du temps d'amour qui crée une atmosphère propice à l'écriture.

---

<sup>48</sup> Henriette Dessaulles, *Journal*, p. 124.

<sup>49</sup> *Ibid.*, le 30 mars 1875, p. 150.

Du modèle français au modèle québécois, nous voyons comment les événements déterminent le récit. Plus il y a d'événements, plus il y a du récit. Plus les activités sont agréables durant le jour, plus aussi la répartition de ce jour risque d'augmenter... Bien que les diaristes vivent des événements et des activités différentes, leur journal reflète fidèlement ces événements par la répartition des jours écrits et par les moments de l'écriture. Le rapport entre le temps quotidien vécu et sa refiguration par l'écriture ne se manifeste pas seulement par la fréquence et la répartition, le temps d'énonciation nous dévoile, quant à lui, la façon dont les diaristes conçoivent le passé, le présent et l'avenir.

\* \* \*

### 3. Le temps de l'énonciation

Jusqu'à ici notre analyse sur les structures du temps dans les journaux donne une idée du mécanisme entre l'écriture et la chronie<sup>50</sup>. Soumis aux hauts et aux bas de la vie affective, domestique ou écolière des diaristes, le journal suit donc un cours tantôt régulier, tantôt irrégulier. De fait, le caractère mimétique de l'écriture de nos deux

---

<sup>50</sup> Contrairement à la pensée structuraliste centrée sur le caractère achronique des structures, il y a diverses façons d'exprimer le temps, ainsi que le mouvement de la chronie; voir à ce propos A.J. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, II, p. 233.

diaristes met en évidence leur propre agir humain: ce qui refigure le récit du *Journal* d'Eugénie de Guérin, c'est le temps humain de la diariste du Cayla. Autrement dit, c'est à travers le temps d'énonciation - le système du temps linguistique - que nous pouvons saisir la façon dont Eugénie conçoit le temps vécu. Loin d'être un temps autonome, les temps grammaticaux puise en effet leur justification dans le temps vécu<sup>51</sup> (voir tableau II):

Tableau II Le temps du récit et les temps grammaticaux					
	passé simple	passé composé	imparfait	Présent	futur
Benveniste	fait appartené à un passé coupé du présent de l'énonciation	fait passé en liaison avec le présent de l'énonciation	le repère temporel est le moment de l'énonciation	temps du repère fondamental du locuteur	présent projeté vers l'avenir
Grévisse	un fait passé coupé du présent de l'énonciation	un fait passé lié au présent de l'énonciation	un fait se déroule dans le passé de l'énonciation	la fait s'accomplit au moment de l'énonciation	la postérité d'un fait par rapport au temps de l'énonciation
Guillaume		la forme composée exprime un aspect de accomplissement	repose sur un contact particulière: le passé se présente	un présent vertical, un opérateur de séparation qui divise le passé et le futur	futur catégorique: déterminé au sortir du présent; futur hypothétique: déterminé au sortir au passé
Barthes	un temps du récit: un monde construit, élaboré, détaché	un monde subjectif: jeté, étalé, offert.			
Ricoeur	le degré zéro du monde raconté: le narrateur est le témoin du récit.	le temps du commentaire: marque la rétrospection		le temps de base du discours: la contemporanéité entre la chose énoncée et l'instance de discours	
Weinrich	temps narratif ou récit d'un monde condensé, succinct, rapide	temps commentatif d'un monde commenté, ou temps de la rétrospection	temps narratif d'un monde descriptif	temps commentatif ou degré zéro du récit	temps commentatif d'un monde anticipé

Comme nous cherchons à le démontrer dans le tableau II, le rapport entre le temps du récit et les temps grammaticaux est au coeur de toute énonciation narrative: de Benveniste à

<sup>51</sup> Paul Ricoeur pose le problème ainsi: «Qu'en est-il du rapport entre ce système des temps du verbe et le vécu temporel?» (*Temps et récit*; 2. *La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984, p. 119).



Guillaume, en passant par Grevisse et Harald Weinrich, ou encore de Barthes à Ricoeur, un même constat se dégage comme l'affirme le linguiste et anthropologue américain Kenneth L. Pike:

[...] les constantes de la nature humaine [...] s'élaborent dans la langue, mais aussi dans le comportement extralinguistique, de telle sorte qu'il y a continuité de structures de la langue au rite, du discours au football, du plan d'une automobile à la structure des systèmes algébriques<sup>52</sup>...

Même constat épistémologique de la part d'André Jacob:

Les structures linguistiques considérées dans leur dynamisme fournissent en effet l'une des voies d'accès majeures à la saisie d'une activité proprement humaine. [...] Car, de proche en proche, les relations que nous découvrons dans le langage nous ramènent à notre présence au monde [...]<sup>53</sup>.

Pour Harald Weinrich, le temps du texte et le temps de l'action tissent un rapport multiple. Le temps de l'action peut coïncider avec le temps du texte, le précéder ou encore se situer après lui:

Mais loin de coïncider toujours, [le temps du texte et le temps de l'action] peuvent largement diverger. Le temps de l'action peut précéder de beaucoup le temps du texte, ou se situer longtemps après lui. La langue elle-même peut alors exprimer cet asynchronisme. [...] En effet, en signalant la

---

<sup>52</sup> Kenneth L. Pike et Evelyn G. Pike, *L'analyse grammaticale: introduction à la tagmémique*, traduit de l'anglais par Laurence Bouquiaux et Pierre Dauby, Paris, Éditions Peeters, 1955, p. 17-18.

<sup>53</sup> André Jacob, *Temps et langage*, Paris, A. Colin, 1967, p. 235.

coïncidence ou le décalage entre Temps du texte Temps de l'action, ils livrent à l'auditeur une information essentielle sur le procès de communication et son rapport au «monde»<sup>54</sup>.

C'est justement cette dépendance du temps du texte au temps du monde qui permet à Paul Ricoeur d'affirmer que le système des temps verbaux «forge la temporalité humaine<sup>55</sup>»:

C'est par la langue que se manifeste l'expérience humaine du temps, et le temps linguistique nous apparaît également irréductible au temps chronique et au temps physique<sup>56</sup>.

Autrement dit, «Le rapport mimétique des catégories grammaticales à l'égard de l'expérience<sup>57</sup>» atteste non seulement l'imbrication du temps linguistique dans l'expérience humaine, mais nous permet de saisir la façon dont Eugénie de Guérin et Henriette Dessaulles organisent leur discours. Certains faits exprimés au passé historique, d'autres au passé composé sont là pour marquer une attitude énonciative propre à chacune des deux diaristes.

\*

Le journal intime de par son ambition de faire coïncider

---

<sup>54</sup> Harald Weinrich, *Le Temps*, traduit de l'allemand par Michèle Lacoste, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 68.

<sup>55</sup> Jacques Brès, *La Narrativité*, Paris, Duculot, 1994, p. 124.

<sup>56</sup> Émile Benveniste, «Le langage et l'expérience humaine», *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, p. 73.

<sup>57</sup> Paul Ricoeur, *Temps et récit 2*, p. 120.

le «moi» écrit avec le «moi» qui écrit accorde une place primordiale au présent<sup>58</sup>. Après tout, le présent est le **vecteur ultime** de toutes les articulations temporelles, «[...] le point initial d'où se tissent toutes les relations spatio-temporelles qui autorisent une prise et un maniement interhumain de l'expérience<sup>59</sup>». Pour Eugénie de Guérin, le présent ne vise pas uniquement à faire coïncider ce qu'elle écrit avec ce qu'elle vit, mais à détruire la distance qui sépare la locutrice - «moi» ici, maintenant - de son allocutaire Maurice, «toi» là-bas, plus tard:

Quand tout le monde est occupé, et que je ne suis pas nécessaire, je **fais** retraite et **viens** ici à toute heure pour écrire, lire ou prier. [...] Pour moi, ce n'est rien, ce qui **passé**, et je ne l'écrirais pas, mais je me **dis**: «Maurice sera bien aise de voir ce que nous faisons pendant qu'il était loin et de rentrer ainsi dans la vie de famille», et je le **marque** pour toi<sup>60</sup>.

Ce soir à dix heures. - Il est nuit sombre, mais c'est à écouter toujours les grillons, le ruisseau et un rossignol, rien qu'un, qui **chante**, **chante** dans cette obscurité. Comme cette musique **accompagne** bien la prière du soir<sup>61</sup>!

Le présent dans le premier extrait montre la fonction qu'accorde Eugénie à ce temps: «**je le marque pour toi**». Ce

---

58 La place du présent dans les histoires de vie est bien montrée par Émile Benveniste: «Pour un locuteur parlant de lui-même, le temps fondamental est le «présent»» («Les relations de temps dans le verbe français», *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 248).

59 André Jacob, *op.cit.*, p. 303.

60 *Journal*, le 28 avril 1835, p. 47.

61 *Ibid.*, le 17 mai 1838, p. 144.

qui se passe au Cayla est marqué dans le but de conserver ce moment pour Maurice. La nature communicative de ce journal accorde donc une place prépondérante au «toi». Tout le *Journal* est conçu dans le but de narrer les instances du Cayla pour le frère éloigné<sup>62</sup>. Le présent «ici» a le pouvoir d'atténuer la distance qui sépare le «toi» du «moi». Dans cette perspective, «le présent de contemporanéité» comme le montre le deuxième extrait recèle aussi ce caractère. Ici, la description des chants de grillon, du rossignol à dix heures du soir, coïncide avec le moment d'écriture, et ce, dans le but de conserver ce moment pour le frère absent.

\*

Tout comme le *Journal* d'Eugénie de Guérin, celui d'Henriette est aussi axé sur le présent de l'énonciation. Le présent chez Henriette ne joue pas cependant cette fonction de «conservation», telle que nous le relevons chez Eugénie de Guérin, il sert plutôt à décrire des faits permanents et habituels:

Jos vient régulièrement au couvent et cela ne la

---

<sup>62</sup> Eugénie écrit sous l'envoûtement de faire agir son frère. C'est à travers son *Journal* qu'elle entend «mener» le sentiment et la pensée du frère, voilà la finalité de tout récit: «[la] communication qui prend son point de départ chez l'auteur, et traverse l'oeuvre, pour trouver son point d'arrivée chez le lecteur. [...] C'est à cette stratégie de persuasion que le lecteur répond en accompagnant la configuration et en s'appropriant la proposition de monde du texte (*Temps et récit* III, p. 288).

fatigue pas trop. Je ne m'habitue pas à cette grande joie, et je recommence à être ravie chaque fois que je la vois près de moi. Cala me rend gaie et tout me plaît...même Soeur Précieux-Sang et son esprit pointu<sup>63</sup>.

C'est de ma jolie nouvelle chambre que j'écris ce soir. Que j'y serai bien! Je respire avec mes trois fenêtres qui me laisseront voir le ciel de tous les coins. Demain j'installe mes livres dans de jolis rayons que Papa a fait faire d'après un plan à moi<sup>64</sup>.

Le présent dans ce premier extrait décrit des faits et gestes habituels et quotidiens: les voyages de Jos au couvent, la satisfaction de la voir... Le déictique «chaque fois» indique bien la valeur répétitive des faits exprimés. À côté du présent permanent, il y a aussi le «présent de contemporanéité» qui sert à faire coïncider le temps énoncé avec le moment d'énonciation comme le montre le deuxième extrait. Destinant son journal à soi-même, Henriette ne cherche pas à créer une sensation de vivacité ou d'immédiateté qui pourrait diminuer la distance entre l'écriture et la lecture<sup>65</sup>. Tout le contraire chez Eugénie de Guérin: ce qu'elle fait, voit et sent au moment de l'écriture, c'est pour les conserver le plus longtemps possible pour pouvoir mieux les transmettre dans toute leur fraîcheur à Maurice son frère.

---

<sup>63</sup> Henriette Dessaulles, *Journal*, le 22 février 1875, p. 137.

<sup>64</sup> *Ibid.*, le 16 mars 1875, p. 145.

<sup>65</sup> Henriette tente en effet d'élargir cette distance entre le temps de l'écriture et celui de la lecture. À preuve, vers la fin de la rédaction, elle consent à laisser Maurice lire son *Journal*; mais refuse toujours de lui livrer des pages trop fraîchement écrites.

\*

Comme temps pivot du *Journal* d'Eugénie de Guérin, le présent impose aussi sa présence sur le temps passé. En effet, le passé est souvent vu comme un souvenir du présent<sup>66</sup>. L'emploi du passé composé combiné avec l'imparfait atteste bien que le passé n'est qu'un regard du présent prolongé:

Oh! quelle différence! l'an dernier, à Paris! retour de profonds souvenirs. Ce soir-là, il y avait eu consultation de docteurs, j'étais bien affectée. Nous étions à Valentino; là, fut remis ce paquet cacheté de noir; là se trouvait cette pauvre Marie, singulière rencontre un soir d'adieu!<sup>67</sup>

Ce matin, avant le jour, j'avais les doigts dans les cendres, cherchant du feu pour allumer la chandelle. Je n'en trouvais pas et allais retrouver mon lit lorsqu'un petit charbon que j'ai rencontré du bout du doigt m'a fait voir du feu: voilà ma lampe allumée<sup>68</sup>.

Le regard vers le passé sous le régime du passé composé/l'imparfait est sentimental et subjectif. Ce regard rétrospectif décrit le passé sous la perspective du présent et, de ce fait, est marqué par la situation de l'énonciation: «j'étais bien affectée»; «là se trouvait cette pauvre Marie»... Ces énoncés ne signifient qu'une chose: le sentiment

---

<sup>66</sup> Il faut remonter à la conception du triple présent de saint Augustin pour comprendre pourquoi le passé est vu comme souvenir du présent. Cette conception est également reprise par Paul Ricoeur (*Temps et récit* I) et Jacques Brès (*La Narrativité*) sur laquelle l'un comme l'autre fondent en quelque sorte leur théorie du récit.

<sup>67</sup> *Journal*, le 18 avril 1840, p. 276-277.

<sup>68</sup> *Ibid.*, le 28 novembre 1834, p. 13.

du présent sur ce qui s'est véritablement déroulé il y a un an. Ce regard du présent subjectif, nostalgique et sentimental, projeté vers le passé, est une des attitudes énonciatives dominantes chez Eugénie de Guérin. Combien de fois, les souvenirs du passé ne sont que le fruit du sentiment du moment de l'énonciation<sup>69</sup>. L'emprise du présent sur les faits exprimés au passé composé/imparfait est bien décrite par Anna Jaubert: «Avec le passé composé, l'évocation d'une époque passée n'est autre en fait que celle d'un présent qui déborde [...]»<sup>70</sup>. À côté du passé subjectif que nous montre le premier extrait, le régime du passé composé combiné avec l'imparfait possède également les valeurs conventionnelles attachées à ce temps. Comme le montre le deuxième exemple, c'est avec l'imparfait qu'Eugénie de Guérin décrit les faits habituels et répétitifs: tel celui d'allumer la chandelle avant le jour; un fait qui arrive quotidiennement dans la vie de la diariste.

Mais la forme narrative du journal intime d'Eugénie n'appartient pas, a priori, aux régimes de l'imparfait ou du passé composé. Certains événements irrévocables sont exprimés au passé historique et, de ce fait, détachés de la situation énonciative. Une telle pratique discursive démontre jusqu'à quel point le journal intime se plie aux exigences du temps

---

<sup>69</sup> Voir notamment la description des souvenirs de sa défunte mère mêlés avec le sentiment du présent de l'énonciation de la diariste (*Journal*, le 2 avril 1835, p. 37).

<sup>70</sup> Anna Jaubert, *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette, 1990, p. 44. Quelques pages plus loin, la linguiste ajoute: «l'imparfait n'exprime donc pas un passé qui existerait en soi, [...] c'est un passé qui implique au contraire un sujet regardant» (*Ibid.*, p. 54).

humain<sup>71</sup>. La différence fondamentale entre les faits exprimés au passé composé et ceux énoncés au passé historique, provient du fait que les premiers sont axés sur le présent de l'énonciation, alors que les seconds en sont coupés, appartenant ainsi au passé révolu de la diariste. Situé ainsi dans un temps autonome, le passé historique exprime l'ordre successif des faits comme l'affirme Simonin-Grumbach: «La loi fondamentale dans un récit de type «histoire», c'est que l'ordre linéaire des énoncés simule l'ordre chronologique des événements énoncés<sup>72</sup>». Voyons donc quels sont les faits exprimés au passé historique:

À pareil jour **vint** au monde un frère que je devais bien aimer, bien pleurer, hélas! [...] Ce baptême **fut** pompeux plein de fête, plus qu'aucun autre de nous, marqué de distinction. Je **jouai** beaucoup et je **repartis** le lendemain, aimant fort ce petit enfant qui venait de naître. J'avais cinq ans. Deux ans après je **revins**, lui portant une robe que je lui avais faite, Je lui **mis** sa robe et le **menai** par la main le long de la garenne du nord, où il **fit** quelques pas tout seul [...] <sup>73</sup>.

Ma première perte **fut** ma mère, dont la mort me **vint** entre l'enfance et la jeunesse et **mis** ainsi des larmes entre les deux âges. De vive et rieuse que j'étais, je **devins** pensive, recueillie, ma vie **changea** tout à coup, ce **fut** une fleur renversée dans un cercueil<sup>74</sup>.

---

<sup>71</sup> Voir à ce sujet les théories sur récit/discours, temps historique/temps subjectif, développées par Émile Benveniste (*Problème de linguistique générale*) et reprises par maints linguistes.

<sup>72</sup> Jenny Simonin-Grumbach, «Pour une typologie des discours», *Langue discours société. Pour Émile Benveniste*, Paris, Seuil, 1975, p. 95.

<sup>73</sup> *Journal*, le 4 août 1839, p. 213.

<sup>74</sup> *Ibid.*, le 31 décembre 1839, p. 237.



La naissance du frère (1810), son baptême, suivis de ses premiers pas deux ans plus tard (1812), sont des faits autonomes, détachés du présent de l'énonciation. Ils sont énoncés dans un ordre qui correspond à l'ordre chronologique. Cette naissance, tout comme la mort de sa mère (1819), sont aussi des événements irrévocables et appartiennent, par conséquent, au passé historique. En situant ces faits dans un temps autonome - **le temps du récit** - coupé de la situation de l'énonciation, la diariste prend une certaine distance et adopte par le fait même une attitude énonciative objective et non engagée:

[...] le choix même du passé simple [...] est la traduction directe d'une attitude énonciative qui consiste à effacer sa propre trace, à impliciter totalement ses coordonnées au point de créer un vide entre elles et les événements<sup>75</sup>.

À la différence du passé simple dans un «vrai récit» grâce auquel le narrateur s'efface complètement<sup>76</sup>, les faits ici sont racontés au passé simple par le «je» de la narratrice, mais à un degré affaibli:

[...] le je qui peut y apparaître (dans le discours

---

<sup>75</sup> Anne Jaubert, *op.cit.*, p. 40.

<sup>76</sup> C'est le cas de la fameuse description de Benveniste où «Personne ne parle ici; les événements semblent se raconter eux-mêmes» (*Problèmes de linguistique générale*, p. 241).

ne contenant pas de références à la situation d'énonciation) n'est pas le je qui parle (bien qu'il s'agisse de la même personne, c'est-à-dire du même nom propre); c'est un je à valeur indicielle affaiblie<sup>77</sup>.

La concomitance entre «je + passé simple» dans le journal intime permet au temps historique de se glisser vers le discours: «À pareil jour **vint** au monde un frère que je **devais** bien aimer». Maurice vient au monde est une assertion, un fait situé en 1810, tandis que «je devais bien aimer» est une réflexion d'ordre sentimental, axée à partir du présent de l'énonciation. Le glissement du passé simple à l'imparfait se fait ici en toute douceur. À côté de cette particularité, ce qui est en commun entre «narrateur (il) + passé simple» et «narrateur (je) + passé simple», c'est qu'ils sont tous détachés du présent de l'énonciation. Ainsi la différence fondamentale entre récit/discours n'est pas que l'un est raconté par «personne<sup>78</sup>» et l'autre l'est par le locuteur «je», mais que l'un est coupé du présent de l'énonciation et l'autre en est attaché<sup>79</sup>. La façon dont Eugénie de Guérin configure les faits (passé historique/passé composé)<sup>80</sup> traduit bien sa conception du temps passé.

---

77 T. Todorov, cité par Jenny Simonin-Grumbach, *op.cit.*, p. 102.

78 Dans le sens de Benveniste: les choses apparaissent à l'horizon toutes seules.

79 Un tel attachement se ferait «par l'absence de mise en relation avec situation de l'énonciation [...]» (Jenny Simonin-Grumbach, *op.cit.*, p. 103).

80 La dualité entre récit (histoire) et discours est, suivant André Jacob non d'ordre d'alternance mais d'ordre d'interférence (André Jacob, *op.cit.*, p. 302). Autrement dit, les deux peuvent très bien co-exister.

\*

Cette différence qu'accorde Eugénie de Guérin aux faits exprimés au passé composé et d'autres au passé historique est-elle pareille chez Henriette Dessaulles? Comment celle-ci conçoit-elle le passé? Quels faits et gestes exprime-t-elle au passé subjectif (passé composé) et au passé historique (passé simple et présent historique)? Pour bien saisir l'emploi particulier d'Henriette de ces deux temps, nous nous proposons de les examiner ensemble. Voyons les exemples suivants:

Mon extrêmement ennuyeux cousin Auguste a **passé** la grande après-midi ici! [...] Je **me suis moquée** de lui, j'**ai bâillé**, j'**ai triché** aux cartes, puis je l'**ai accusé** de tricher et je lui **ai jeté** le jeu de cartes à la figure. J'**ai été** détestable<sup>81</sup>.

À cinq heures, en sortant de classe, j'**allai** porter à Jos un billet d'invitation des soeurs. Maurice **vint** m'ouvrir et il **fut** si gentil, si bon, si content de me voir [...] Alors il **parla** d'autre chose, m'**offrit** les mémoires de madame de La Rochejaquelein, **courut** les chercher, me **fit** rire en me taquinant, et ce je **revins** plus gaie et meilleure<sup>82</sup>.

Soeur Sainte-Cécile me **donna** de la musique pour Jos. J'**allai** la porter en revenant du couvent. J'étais dans la chambre de Jos et nous riions aux éclats quand Maurice **entra**<sup>83</sup>.

Nous sommes ici devant deux attitudes narratives complètement

---

<sup>81</sup> Henriette Dessaulles, *Journal*, p. 142.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 117-118.

<sup>83</sup> *Ibid.*, le 25 mai 1875, p. 164.

différentes quant à leur façon de concevoir le passé. Ce qui s'est produit avec l'ennuyant cousin est exprimé au passé composé, tandis que la rencontre avec Maurice est décrite au passé simple. Pourquoi donc la scène avec le cousin est-elle racontée avec un temps subjectif, alors que celle avec Maurice au passé historique, coupé du présent de l'énonciation? Comment expliquer ce choix? Est-ce que le passé simple signifie pour Henriette un temps particulier? Plusieurs questions surgissent ici. Mais avant d'aborder le sens profond qu'accorde Henriette à son «passé simple», voyons les valeurs de ces temps grammaticaux.

Au plan grammatical, suivant les valeurs conventionnelles attribuées au passé composé, nous pouvons dire que les faits avec le cousin sont évoqués d'une façon subjective. Henriette veut **faire valoir** son attitude dédaigneuse à l'endroit du cousin: «Je me suis moquée de lui, j'ai bâillé, j'ai triché»... Le lecteur ignore toutefois la façon dont elle a triché, baillé; ni si vraiment le fait de se moquer précède celui du bâillement ou vice versa<sup>84</sup>. On obtient ainsi une impression d'ennui et de désintérêt grâce à ce temps subjectif. Ce qui n'est pas le cas pour les moments passés avec Maurice. Coupés du présent de l'énonciation, les faits sont situés dans un temps autonome - le **temps du récit** (le

---

<sup>84</sup> Comme le note avec beaucoup de pertinence Daniel Bounoux: «[...] l'énoncé se trouve au-delà de la coupure sémiotique, et l'énonciation en deçà, événement ou chose parmi les choses» (*La Communication contre l'information*, Paris, Hachette, 1995, p. 56)

passé simple): à cinq heures. Chaque action est tangible et ponctuelle. L'ordre dans lequel se déroulent les faits énoncés simule l'ordre chronologique: aller porter le billet; Maurice vient ouvrir la porte; il offre les mémoires de Mme de La Rochejaquelein... Tous ces faits se succèdent et s'enchaînent l'un après l'autre. Ainsi nous pouvons affirmer qu'Henriette accorde une signification complètement distincte en ce qui concerne l'emploi de ces temps dans son discours.

Mais il y a plus que cela. La signification qu'accorde Henriette à son passé simple pourrait être interprétée, croyons-nous, à la lumière de l'énoncé déjà célèbre formulé par Roland Barthes sur l'emploi de ce temps. En divisant le récit en deux grandes catégories d'écriture: roman/histoire, Barthes propose une fine analyse sémiotique de la nature du passé simple; c'est qu'«Il n'est pas chargé d'exprimer un temps<sup>85</sup>», affirme Barthes, mais d'établir un univers de faits détachés du monde de l'énonciation. Ce qui devient significatif dans le cas qui nous préoccupe: «cousin + passé composé» vs «Maurice + passé simple», c'est que le premier est «un monde jeté, étalé, offert<sup>86</sup>», alors que le deuxième est «un monde construit, élaboré, détaché<sup>87</sup>»... Dans cette perspective, le passé composé combiné avec l'imparfait à l'endroit du cousin devient le «dépositaire de l'épaisseur de

---

85 Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture: suivi de: Éléments de sémiologie*, Paris, Gonthier, 1964, p. 29.

86 *Ibid.*, p. 30.

87 *Idem.*

l'existence<sup>88</sup>», un temps révélateur du sentiment de l'entourage d'Henriette notamment sa belle-mère, maître-d'oeuvres de ses rencontres avec le cousin. Contrairement à cela, «Maurice + passé simple» constitue un monde détaché. Non seulement il est un temps coupé du présent de l'énonciation, mais surtout coupé de «l'épaisseur de l'existence», de la volonté de son entourage. De ces deux rencontres similaires, mais soumises à des temps grammaticaux différents<sup>89</sup>, nous voyons la particularité d'Henriette dans sa configuration du temps au niveau du discours. Cette attitude énonciative diffère grandement de celle d'Eugénie de Guérin qui, on se rappelle, emploie le temps historique principalement pour les événements chronologiques.

\*

Comment maintenant les deux diaristes emploient-elles le «temps futur» dans chacun de leur journal? Nous savons que le futur est là pour exprimer un souhait, un espoir ou une promesse. Mais qu'en est-il au niveau du discours? Quoique peu exploité par Eugénie de Guérin, le futur simple demeure néanmoins dans son *Journal* un temps par excellence pour relever les différents niveaux d'engagement illocutoire des énoncés<sup>90</sup>. Ainsi quand Eugénie écrit: «qu'il me tarde de

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 31-32.

<sup>89</sup> Cet usage particulier d'Henriette de refigurer le temps passé n'a pas été soulevé par Jean-Louis Majors dans l'édition critique du *Journal*.

<sup>90</sup> Comme le soutient F. Récanati, «le langage [...] est un

savoir si mon frère aura une position sociale<sup>91</sup>»; la prière qu'elle envoie, par cet énoncé, pour l'avenir de son frère est alors accomplie. En ce sens, ce temps du futur permet d'effectuer des actes qui ne peuvent être accomplis que verbalement. Voyons de près les différents degrés d'engagement illocutoire dans les énoncés suivants:

Mon cher, où **serai**-je à pareil jour, à pareille heure, à pareil instant l'an prochain? **Sera**-ce ici, ailleurs, là-bas ou là-haut<sup>92</sup>?

Mon Dieu, quel anniversaire! quel souvenir vif et présent de cette mort [...] Maurice! Dieu **aura entendu** et reçu au ciel ton âme qui demandait le ciel. [...] Ce jour donc ne **sera** qu'un pieux recueillement dans la mort, des supplications à la bonté divine [...]<sup>93</sup>.

Il est clair que le futur ici ne sert pas simplement à exprimer des faits à venir. Sa valeur au niveau du discours est plutôt d'accomplir, par la voie de l'énoncé, une assertion autrement impossible: «Dieu aura entendu»; «Ce jour donc ne

---

dispositif ou une institution permettant d'accomplir des actes» (cité par Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'implicite*, Paris, A. Colin, 1986, p. 56). Quand les énoncés accomplissent certains faits par l'acte de l'énonciation, ils possèdent des valeurs d'illocutoire appelées actes illocutoires; voir à ce propos, Daniel Vanderveken, *Les actes de discours*, Liège, Pierre Mardaga, 1988, p. 15. C'est en ce sens que «l'énonciation «je vous promets» constitue proprement un acte, l'acte de promesse» (Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Ibid.*, p. 57). Évidemment le même contenu peut créer différente force illocutoire, à preuve ces deux énoncés: «Si seulement il pleuvait maintenant» et «il pleut maintenant» (Daniel Vanderveken, *op.cit.*, p. 16).

91 *Journal*, samedi le 7 avril 1838, p. 131.

92 *Ibid.*, le 31 décembre 1834, p. 22.

93 *Ibid.*, dimanche le 19 juillet 1840, p. 295-296.

sera»... Dans ces énoncés, où «[...] manifestement le contenu de l'énoncé ne dépend pas de la volonté de l'énonciateur, l'énonciation se fait acte de foi<sup>94</sup>». Le fait de le dire soulage donc la douleur de la diariste et accomplit du même coup, un souhait profond.

Cette fonction particulière du futur dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin ne se retrouve pas chez Henriette Dessaulles. En ce sens, le temps futur est moins riche chez elle que chez Eugénie. En tant que confident du «moi», le journal est aussi l'«ami» à qui Henriette confie ses sentiments à l'égard de l'avenir. Les faits décrits au futur simple traduisent une valeur d'éventualité:

J'ai eu bien hâte d'avoir quinze ans et je crois que ce ne sera pas drôle du tout! - Je **passerai** l'année au couvent, à étudier, à me faire gronder et à inventer des singeries, ce qui me **fera** punir sans m'amuser, le reste du temps, à la maison, où je ne cherche que le silence et la paix de ma chambre<sup>95</sup>.

C'est enfin décidé! Jos revient au couvent demain comme externe. Je suis bien contente. Je vais l'avoir près de moi en classe, nous **écouterons** les mêmes leçons, nous **ferons** les mêmes devoirs, nous **reviendrons** ensemble, quelle bonne petite vie ce sera! Cela me **fera** oublier mes désappointements de la maison où la température est au froid...<sup>96</sup>

Le futur simple exprime un sentiment de certitude vis-à-vis de ce qui va arriver: «je passerai l'année au couvent»; «nous

---

94 Anna Jaubert, *op.cit.*, p. 64.

95 Henriette Dessaulles, *Journal*, p. 133.

96 *Ibid.*, le 15 février 1875, p. 136.



écouterons les mêmes leçons»; «nous ferons les mêmes devoirs»... Sous cette perspective, nous dirons que le futur chez Henriette signifie essentiellement la postérité par rapport au présent de l'énonciation.

\*

Nous croyons avoir démontré, à travers l'analyse des temps grammaticaux, comment Eugénie de Guérin et Henriette Dessaulles conçoivent le temps et le configurent dans leur journal. Si l'expérience temporelle régit l'écriture, si par ailleurs le temps linguistique est capable de mimer, de créer et de refigurer l'agir humain, c'est parce que la narration est fondamentalement mimétique:

Sa fonction mimétique est l'articulation, [...] la «reconfiguration» de l'expérience de la temporalité qui autrement serait impensable, et qui serait impensable autrement. Le récit alors serait le «gardien» du temps<sup>97</sup>.

L'écriture du «moi» refigure et mime chaque fois l'expérience quotidienne. Elle exprime ainsi le rapport dialectique entre le vécu quotidien et sa refiguration narrative dans le journal.

---

<sup>97</sup> Hent de Vries, «Attestation du temps et de l'autre. De Temps et récit à *Soi-même comme un autre*», Paul Ricoeur. *L'herméneutique à l'école de la phénoménologie*, Paris, Beauchesne, 1995, p. 25.

\*

Notre étude des structures formelles du temps dans les deux journaux aboutit au résultat suivant: l'écriture du journal est sans cesse régie par l'expérience temporelle de la diariste. Vivant des expériences de vie différente, les deux femmes tiennent un journal dont les structures temporelles sont différentes. Cependant une chose forcément les unit: les hauts et les bas de leur état d'âme qui catalysent et régissent la fréquence, la répartition et les moments de l'écriture de leur journal. Quant à leur différente façon de configurer le temps vécu, cela relève de la particularité de leur discours, voire d'une sorte de glissement de l'énoncé vers l'énonciation. A-t-on lieu alors de croire que la façon dont Henriette Dessaulles emploie le passé simple appartient à son discours à elle? La question mérite d'être posée. Toujours est-il que ce qui ressort de notre enquête sur le temps et le journal intime, c'est le rapport profond entre la narrativité et l'agir humain, comme l'explique avec une grande simplicité Georges Gusdorf:

Ainsi s'affirme, plus intime et nécessaire qu'il ne le paraît au premier abord, l'implication entre la vie et l'écriture, entre le bios et le graphien. Une existence ne subsiste vraiment que par l'écriture, par la biographie [...] <sup>98</sup>.

---

<sup>98</sup> Georges Gusdorf, *Auto-Bio-graphie. Lignes de vie 2*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 139.

Notre examen des structures temporelles du journal intime réaffirme ce rapport étroit entre «le bios» et «le graphien». Le graphien refigure sans cesse le bios par le biais du temps vécu. Ainsi le temps est au coeur de tout récit. Sa présence remet en question la formation objective de la subjectivité<sup>99</sup>.

---

<sup>99</sup> Benveniste ne cesse de rappeler dans ses travaux l'autoréférentialité du «je»: «Mais les instances d'emploi du je ne constituent pas une classe de référence, puisqu'il n'y a pas d'«objet» définissable comme je auquel puissent renvoyer identiquement ces instances. Chaque je a sa référence propre, et correspond chaque fois à être unique, posé comme tel. [...] Je signifie «la personne qui énonce la présente instance de discours contenant je». («La nature des pronoms», *Problèmes de linguistique générale*, p. 252).

## CHAPITRE VIII

### LA FIN D'UN MYTHE

#### 1. Le mythe dans l'oeuvre littéraire: le «journal» de l'héroïne d'*Angéline de Montbrun*

Eugénie de Guérin incarne l'idéal féminin dont les origines s'implantent fort loin dans la tradition judéo-chrétienne au cours des siècles. Cet idéal s'est cristallisé autour de certaines images mythiques de la femme - la vierge, la mère, l'amante - qui ont pour conséquence d'accentuer encore plus «le mystère féminin»<sup>1</sup>. Puis, l'avènement de la révolution industrielle, à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, vient ébranler les fondements du Mythe et, par voie de conséquence, forcer les sociétés à forger de nouveaux modèles d'expression ou encore à renforcer ceux déjà bien en place. La

---

<sup>1</sup> La participation masculine dans la construction de l'idéal féminin est un fait indéniable. Les études des féministes portant sur le sexe et le genre viendraient éclairer au plan théorique le fondement culturel des rôles assumés par les hommes et les femmes dans la société. Voir à ce sujet Kate Millett, *La politique du mâle*, traduit de l'américain par Élisabeth Gille, Paris, Stock, 1983, 461 p.; Marie-Claude Hurting, Michèle Kail et Hélène Rouch (sous la direction de), *Sexe et genre: de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, Éditions du CNRS, 1991, 281 p.

pratique du journal intime (réel ou fictif) féminin s'insère dans la foulée de ces changements qui, tant en Amérique du Nord qu'en Europe, donnent à l'intime féminin<sup>2</sup> un espace d'expression de plus en plus important. De fait, le journal intime de la jeune fille, voire de la femme chaste, vivant aux rythmes des vertus de la foi chrétienne, devient une réponse aux idées modernes que véhiculent encore bien timidement quelques milliers de suffragettes.

Telle est aussi la signification qu'on donne au roman d'*Angéline de Montbrun* de Laure Conan des années 1880. Plus encore, le journal, ou les «Feuilles détachées» de l'héroïne, insérées dans le corps même de ce roman féminin, s'inscrivent dans le sillon tracé par le célèbre diariste du Cayla, notamment dans le Cahier XI de son *Journal*. Le rapprochement est loin d'ailleurs d'être artificiel. Non seulement Laure Conan, dans la vraie vie Félicité Angers, a connu une existence semblable à celle d'Eugénie de Guérin, mais sa vie solitaire, son penchant au recueillement et sa déception sentimentale, la rapprochent infiniment de la «vierge du Cayla». Laure Conan fut sans doute l'une des femmes guériniennes les plus authentiques de son temps.

\*

---

<sup>2</sup> Nous désignons par ce terme tout texte écrit par une femme portant sur la description de l'univers intérieur du «moi» scripteur.

Notre huitième et dernier chapitre débutera donc avec l'analyse du mythe d'Eugénie de Guérin dans l'oeuvre de Laure Conan. Nous essayerons d'abord de montrer que les structures temporelles et l'expression du «moi» d'Angéline sont au diapason de l'intimité formelle du Cahier XI d'Eugénie de Guérin. Bien qu'il s'agisse ici d'un journal fictif, il obéit, soutenons-nous, tout comme le journal réel, aux critères fondamentaux du genre, notamment à ceux nécessaires à l'interrelation entre l'expérience temporelle et l'écriture du journal<sup>3</sup>. La continuation de cette forme de l'intime dans le journal d'Angéline de Montbrun démontre que le Mythe s'est merveilleusement adapté à la fiction romanesque. Le modèle d'Eugénie de Guérin plaît-il à la femme québécoise? Se pourrait-il cependant que de nouvelles voix féminines se fassent entendre et viennent par le fait même faire démentir le Mythe? Voilà la question qui viendra en deuxième lieu occuper notre réflexion. Plus exactement, le «moi» privé et dévoué d'Eugénie de Guérin rencontre-t-il son antimythe? Quant à notre troisième et dernier volet, précisément intitulé «Le chant de la mort», il décrit les efforts des élites traditionnelles pour maintenir un Mythe de plus en plus moribond. Sa revalorisation atteint son point culminant avec la réédition en 1946, par les Éditions Fides, du *Journal*

---

<sup>3</sup> Tout comme le journal réel, le journal fictif a une organisation calendaire du temps. Sur le rapport entre le journal réel et le journal fictif, voir Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, p. 224-230; Jean-Louis Major, «Journaux fictifs/fiction diaristique», *Voix et images*, n° 58, 1994, p. 200-204 et Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, Paris, A. Colin, 1971, p. 24.

d'Eugénie de Guérin. Restitué dans le contexte d'après-guerre, l'enjeu de cette réédition dépasse nettement la simple ambition d'une réussite de librairie: il traduit l'heure du temps. Entre le «moi» chrétien d'Eugénie de Guérin que l'on veut perpétuer et le «moi» émancipé de la jeune fille des années 1940, entre la femme qui sait rester dans sa sphère et la femme qui en sort, où va la femme canadienne-française? Voilà l'ultime question à laquelle le Mythe d'Eugénie de Guérin - comme tout mythe d'ailleurs - veut répondre...

\*

Il existe un historique du Mythe d'Eugénie de Guérin chez Félicité Angers<sup>4</sup>. La préface de Henri-Raymond Casgrain pour l'édition 1884 d'*Angéline de Montbrun* réunit à jamais la gloire des deux femmes. Ainsi imprégné de souvenirs encore frais du Cayla, Casgrain loue les vertus chrétiennes de l'héroïne en suivant l'image d'Eugénie de Guérin. Sans cesse, la personnalité d'Angéline de Montbrun et son sort sont volontairement mêlés à la vie et à l'oeuvre de la diariste du

---

<sup>4</sup> Nous ne reproduirons pas ici toutes les études portant sur le rapprochement des deux auteures. Retenons plutôt celles qui ont marqué l'avancement de la recherche sur le sujet: Henri-Raymond Casgrain, «Étude sur *Angéline de Montbrun*», Guildo Rousseau, *Préfaces des romans québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Ottawa, Éditions Cosmos, 1970, p. 66-74; Charles Ab der Halden, *Nouvelles études canadiennes-françaises*, Paris, F.R. Rudeval, 1907, p. 204; la préface de Bruno Lafleur pour l'édition 1950 d'*Angéline de Montbrun*, Montréal, Fides, 1950; Soeur Jean de L'Immaculée, «Angéline de Montbrun», *Le Roman canadien-français: évolution, témoignages, bibliographie*, Coll. «Archives des lettres canadiennes», t. III, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1964, p. 105-122.

Cayla. Grâce au renom d'Eugénie de Guérin, Casgrain vante le talent de la romancière canadienne et voue, du même coup, un culte à l'intime féminin dont il avait déjà tracé les figures les plus nobles avec son *Histoire de Mère de Marie de l'Incarnation* (1864). Ce n'est pas un hasard si Félicité Angers est appelée «Eugénie de Guérin du Canada». Non seulement sa vie et son oeuvre font beaucoup penser à Eugénie de Guérin<sup>5</sup>, mais aussi la critique a volontairement entretenu un tel mythe<sup>6</sup>.

Depuis les dernières années, la comparaison des deux femmes connaît cependant un tournant majeur. L'approche textuelle supplante peu à peu la simple comparaison

---

<sup>5</sup> Le trait autobiographique du roman a été relevé par maints critiques (Roger Le Moine, *op.cit.*; Laurent Mailhot, *La Littérature québécoise*, coll. «Que sais-je?», n° 1579, Paris, PUF, 1975, 127 p.). Suivant encore Roger Le Moine, Laure Conan a été une lectrice ardente d'Eugénie de Guérin: «de retour à la Malbaie, Félicité Angers lit Bossuet [...] Chateaubriand [...] Eugénie de Guérin [...]. Et, comme c'était l'habitude à l'époque, elle transcrit dans un cahier quelques passages de leurs écrits» (*Oeuvres romanesques*, Montréal, Fides, 1974, p. 24). Valerie Raoul reprend cette source dans son propre ouvrage (*The French Fictional Journal: Fictional Narcissism/Narcissistic Fiction*, Toronto, University of Toronto Press, 1981, p. 269).

<sup>6</sup> La ressemblance des deux femmes permet aussi aux chercheurs d'avancer l'hypothèse que Laure Conan a effectivement tenu un journal. Voir à ce propos Micheline Dumont, «Laure Conan (1845-1924)», *The Clear Spirit*, Toronto, University of Toronto, 1966, p. 93. La lettre de l'abbé P.N. Bruchési à Thomas Chapais en 1883 offre aussi un argument efficace aux conaniens: «À propos, Laure Conan a un manuscrit de vingt-cinq pages qu'elle m'a passé. Il faut que cela soit imprimé. Ce sont des extraits d'un journal intime, d'une femme, qui douée d'un esprit admirable et d'un grand coeur, a souffert de tout ce qui l'entourait» (citée par Renée des Ormes, «Laure Conan: un bouquet de souvenirs», *La Revue de l'Université Laval*, n° 5, janvier 1952, p. 390).



biographique<sup>7</sup>. De plus en plus, les chercheurs s'interrogent sur le rapport intertextuel de leur oeuvre, sur leurs aspects structurel, narratif et sémiotique. Peu cependant ont procédé à une analyse génotextuelle des deux oeuvres. Une telle analyse s'avère pourtant nécessaire. Par elle, nous pouvons démontrer une sorte de similarité entre les deux oeuvres, et ce, tout particulièrement au plan des structures temporelles, de l'expression de l'intime et de la configuration du «moi». Après tant d'autres, posons donc à notre tour, l'hypothèse que le journal fictif d'Angéline de Montbrun semble être inspiré de la lecture d'Eugénie de Guérin<sup>8</sup>. Mais cette hypothèse, nous voulons la mettre à l'épreuve à partir de la même méthodologie d'analyse retenue jusqu'ici pour l'étude comparée du *Journal*

---

<sup>7</sup> Le thème de l'amour incestueux demeure un autre trait de comparaison entre les deux oeuvres. Voir à ce sujet, l'excellente étude de Roger Le Moine, «Laure Conan et Pierre-Alexis Tremblay», *Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-juin 1966, p. 258-271 et juillet-septembre 1966, p. 500-538; ainsi que son introduction à l'édition de 1975 du roman. Voir aussi François Gallays, «Angéline de Montbrun horizons de lecture», Collectifs, *Les littératures de langues européennes au tournant du siècle: lectures d'aujourd'hui. Série C. L'Optique Nord-Américaine*, Cahier I: «La perspective critique québécoise», Ottawa, 1985, p. 87. Madeleine Gagnon-Mahony et Jacques Cotnam poursuivent dans la même veine; voir respectivement leurs études: «Angéline de Montbrun: le mensonge historique et la subversion de la métaphore blanche», *Voix et images du pays*, 1972, p. 65, et «Angéline de Montbrun: un cas patent de masochisme moral», *Journal of Canadian Fiction*, II, été 1973, p. 152-160.

<sup>8</sup> Plusieurs critiques voient l'adoption de la forme du journal dans le roman comme résultat de la lecture d'Eugénie de Guérin. Sur ce sujet, Valerie Raoul émet ceci: «It also represents a rare chronological coincidence with developments in France since it was at that time that many real journaux intimes were posthumously published and inspired a new wave of diary fiction. Angéline is depicted as being familiar with the life of Eugénie de Guérin, the author of one of the diaries published (*op.cit.*, p. 7-8); Charles Ab der Halden avait émis la même opinion en 1907 (*op.cit.*, p. 198).

d'Eugénie de Guérin et de celui d'Henriette Dessaulles. Cette hypothèse est la suivante: le journal d'Angéline de Montbrun a comme génotexte uniquement le Cahier XI, et non le *Journal* entier d'Eugénie de Guérin comme le prétend Nicole Bourbonnais<sup>9</sup>. Il s'agit donc d'établir comment la marque de l'intime pratiquée par Eugénie de Guérin est reprise par Laure Conan<sup>10</sup>. De l'axe temporel passé/présent, à l'expression du «moi» amoureux et triste, le journal d'Angéline de Montbrun se moule dans le sillon tracé par son génotexte, le Cahier XI du *Journal* d'Eugénie de Guérin. Voyons.

S'ouvrant le 7 mai 1867<sup>11</sup> et se fermant le 7 novembre de

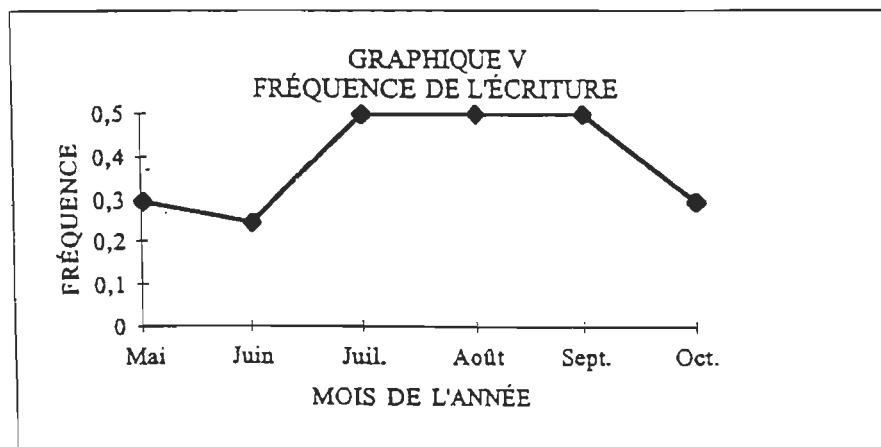
---

<sup>9</sup> Nicole Bourbonnais est une des premiers critiques à appliquer le concept de génotexte à l'étude intertextuelle du roman *Angéline de Montbrun* et du *Journal* d'Eugénie de Guérin. En s'appuyant principalement sur le «processus citationnel», elle cherche à démontrer que le roman de Laure Conan tend à «absorber», tant au plan thématique que formel, son «texte-mère», soit le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Une telle «absorption» permet d'imposer, soutient Bourbonnais, le titre de génotexte à l'oeuvre-mère: «Citations réduites, amputées, inversées témoignent non de la désinvolture de l'auteure à l'égard des textes étrangers, mais plutôt de son envie de les absorber, de les faire siens pour y inscrire sa marque et son nom» («*Angéline de Montbrun* de Laure Conan: oeuvre palimpseste», *Voix et images*, automne 1996, vol. XXI, n° 64, p. 86-87).

<sup>10</sup> Sans doute, pourrions-nous aussi parler de «filiation» entre les deux oeuvres; en ce cas, il faudrait définir cette filiation comme l'entend à ce propos Christian Klein: «Quand un auteur [...] trahit ainsi de façon créatrice une oeuvre de la tradition littéraire, il donne non seulement sa propre interprétation de cette oeuvre mais informe en même temps ses lecteurs qu'il inscrit son nouveau récit dans la filiation d'un modèle de travail» (Christian Klein, *Réécritures: Heine, Kafka, Celan, Muller: essais sur l'intertextualité dans la littérature allemande du XX<sup>e</sup> siècle*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1989, p. 30).

<sup>11</sup> Nous avons déterminé l'année du journal en faisant

la même année, le journal d'Angéline comprend 83 jours d'écriture par rapport à 185 jours effectivement écoulés. Nous obtenons donc une fréquence de  $1/2.2^e$  de jours écrits; autrement dit, Angéline écrit presque tous les deux jours. En examinant cela de près, nous remarquons encore que la fréquence s'étend d'une façon plutôt égale sur six mois d'écriture. Voilà un constat qui mérite qu'on s'y attarde. Contrairement au journal réel, ponctué par de lacunes irrégulières<sup>12</sup>, accusant par le fait même une fréquence en forme de dents de scie, le «journal» d'Angéline suit un rythme égal (voir graphique V).



coïncider les événements évoqués par Angéline de Montbrun avec les faits biographiques de la romancière. Plusieurs éléments mentionnés correspondent en effet aux faits qui ont réellement eu lieu dont l'entrée de Mina au couvent... Suivant Jean de L'Immaculée, cet événement renvoie à l'entrée de Adine Angers chez les Ursulines, le 2 février 1867 («Angéline de Montbrun», Collectifs, *Le Roman canadien-français*, coll. «Archives des lettres canadiennes», t. III, p. 109). C'est ainsi que nous avons pu établir l'année de ce journal fictif.

<sup>12</sup> À la page 170, Laure Conan met une note explicative en bas de page. Remarquons que les journaux réels ne comportent pas de notes en bas de page, puisque le journal est censé être écrit pour soi-même.

Ainsi les jours manqués sont répartis proportionnellement dans l'écriture d'Angéline. Comment expliquer une telle régularité? C'est que pour ne pas troubler la vraisemblance, Laure Conan a dû enchâsser des «trous» proportionnés à la fréquence naturelle, soit une courbe prononcée susceptible de rendre compte des hauts et des bas de la vie quotidienne. En effet, nous avons du mal à concevoir que, devant faire face à des circonstances extrêmement tragiques et traumatisantes, Angéline puisse tenir un journal tous les deux jours<sup>13</sup>! Cette régularité factice nous dit bien qu'il s'agit d'un journal fictif. Tout le contraire chez Eugénie de Guérin et Henriette Dessaulles: des circonstances difficiles dans leur vie provoquent des périodes stériles importantes dans leur *Journal* respectif. Un tel constat nous amène à énoncer la règle narrative suivante: ce qui distingue fondamentalement le journal fictif du journal réel n'est pas l'**authenticité du «moi» écrit**<sup>14</sup>, mais **l'authenticité de la structure temporelle**, autrement dit, la référentialisation chronique

---

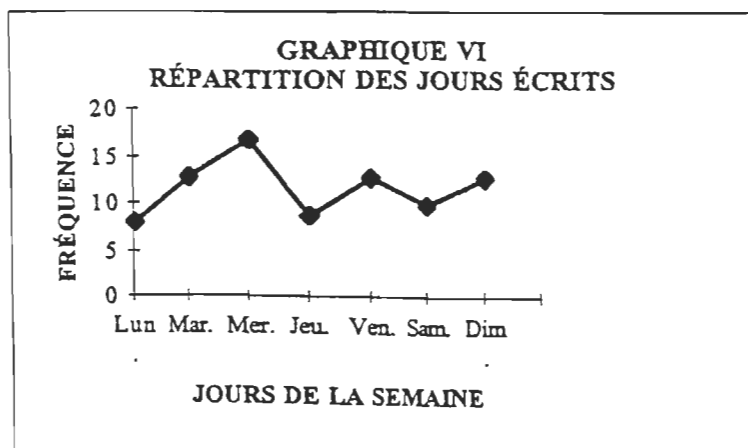
<sup>13</sup> Un cas toutefois fait exception. On relève une lacune de 13 jours dans le journal, soit du 22 octobre au 5 novembre. Voir Laure Conan, *Oeuvres romanesques*, édition préparée par Roger Le Moine, Montréal, Fides, 1974, p. 233-234.

<sup>14</sup> À ce sujet, Georges Gusdorf nous met en garde contre cette pensée simpliste: «[...] il peut arriver qu'une autobiographie prétendue en dise moins sur son auteur que des textes où il s'est livré sans le savoir, par pure inadvertance» (*Auto-Bio-graphie. Lignes de vie 2*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 138).

des événements narrés. La datation du journal fictif ne relève pas d'un enregistrement calendaire fidèle. Elle est segmentée artificiellement. Ni Eugénie de Guérin, ni Henriette Dessaulles ne sentent le besoin de segmenter leur écriture, laquelle suit **une courbe naturelle régie par le vécu quotidien**. Leur écriture repose sur une chronie à partir de laquelle se trament des événements, ce qui ne peut advenir dans un journal fictif. Poussée par le souci de la vraisemblance, Laure Conan enchâsse des «trous» réglés qui finissent par la trahir...

\*

Si la datation du journal fictif ne relève pas d'un enregistrement fidèle par rapport au calendrier, son écriture est-elle pour sa part régie par l'expérience temporelle? Peut-on encore soutenir avec Ricoeur, que sa **narrativité** refigure l'expérience humaine? La question est donc de savoir si les hauts et les bas de l'expérience quotidienne peuvent régir l'écriture du journal fictif. Si oui, la répartition des jours dans le «journal» d'Angéline devrait alors confirmer la «règle narrative» énoncée plus haut. Or, en dénombrant les 83 jours d'écriture d'Angéline, nous obtenons le résultat suivant (voir graphique VI):



Variant entre le plus haut mercredi (17 fois) et le plus bas lundi (8 fois), la répartition ne démontre aucun signe d'anomalie. Reste à voir si, tout comme Eugénie de Guérin et Henriette Dessaulles, le jour le plus élevé (le mercredi) enregistre des expériences particulières par rapport au jour le plus bas (le lundi). En parcourant tous les mercredis du journal, nous constatons qu'effectivement Angéline se porte plutôt bien ce jour, plus enthousiaste et moins mélancolique. Quoique toujours éprouvée et triste, elle se remet tranquillement de ses peines :

8 mai 1867

Je croyais avoir déjà trop souffert pour être capable d'un sentiment de joie. En bien! je me trompais. Ce matin, au lever de l'aurore, les oiseaux ont longtemps et délicieusement chanté, et je les ai écoutés avec un attendrissement inexprimable. J'ai pleuré, mais ces larmes n'étaient pas amères, et depuis cette heure, je sens en moi-même un apaisement très doux<sup>15</sup>.

<sup>15</sup> Angéline de Montbrun, «journal», mercredi le 8 mai 1867, p. 159. Et également mercredi le 22 mai 1867, Angéline évoque la sensation thérapeutique que lui procure un petit serin (*Ibid.*, p. 163).

Le sentiment de désespérance et de refus total de la vie d'ici-bas s'atténue donc quelque peu au spectacle de la nature qui parvient à consoler momentanément la jeune femme. Les souvenirs du père défunt apparaissent alors sous leur meilleur jour. Ils rappellent les bons moments passés avec l'être-aimé et compensent ainsi le sentiment de la perte:

10 juillet 1867

Le mardi d'avant sa mort, de bonne heure, nous étions montés sur le cap. Rien n'est beau comme le matin d'un beau jour, et jamais je n'ai vu le soleil se lever si radieux que ce matin-là. Autour de nous, tout resplendissait, tout rayonnait<sup>16</sup>.

Bien que le père ne soit plus, ses souvenirs demeurent et aident la diariste à traverser l'épreuve. Les mercredis se déroulent sous le signe de la paix et de la stabilité émotionnelle, traduit par la répartition élevée de ce jour.

Cependant ce n'est pas tous les jours que Angéline éprouve un tel enthousiasme. Loin de là. Bien des journées se soldent par des dépressions qui la jettent à nouveau dans l'abîme:

1<sup>er</sup> juillet 1867

La vue de ces cahiers m'a profondément touchée. J'ai pleuré longtemps. Ô le bienfait des larmes! Parfois, cette divine source tarit absolument. Alors, je demeure plongée dans une morne tristesse. [...] Je ne vis guère dans le présent, et pour ne pas voir

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, mercredi le 10 juillet, p. 186.

l'avenir, qui m'apparaît comme une morne et désolée solitude, je songe au passé tout entier disparu<sup>17</sup>.

Au lieu de procurer du bien, les souvenirs attristent le présent et assombrissent l'avenir. L'écriture des lundis reflète bien cette chute sentimentale. Même quand elle ouvre la fenêtre, ce n'est pas pour entendre les chants d'oiseaux mais pour voir le cimetière: «De ma fenêtre, je vois très bien le cimetière [...]»<sup>18</sup>. L'expérience déprimante des lundis a pour corrélation la répartition basse de ce jour. Tout ceci nous montre que le **récit est fondamentalement mimétique** et que le journal fictif, tout comme le journal réel, est régi par l'expérience temporelle<sup>19</sup>.

\*

Non seulement le journal d'Angéline refigure-t-il (au sens ricoeurien) le vécu, mais il le fait à la façon d'Eugénie de Guérin. Deux temps majeurs traversent effectivement le journal des deux diaristes: le **passé perdu** qui persiste dans le **présent** des deux «je» scripteurs. Appuyé sur l'axe temporel principal, soit le passé, le présent chez Eugénie n'est qu'un temps concomitant soutenu par le passé:

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, lundi 1<sup>er</sup> juillet, p. 182.

<sup>18</sup> *Ibid.*, lundi le 24 juin 1867, p. 177.

<sup>19</sup> Nous pourrions continuer à examiner d'autres éléments de la chronologie interne de ce journal, tels que les moments de l'écriture, les temps de l'énonciation... Cependant la fréquence et la répartition des jours nous paraissent les éléments les plus pertinents pour déterminer le rapport entre l'écriture et le temps.



27 juillet 1839

Oh! oui, viendront les jours où je n'aurai de vie que dans le passé, le passé avec toi, près de toi jeune, intelligent, aimable, sensibilisant tout ce qui t'approchait, tel que je te vois, tel que tu nous a quittés<sup>20</sup>.

C'est aussi avec le dynamisme «présent/passé» que s'ouvre encore le Cahier XI d'Eugénie de Guérin, avec une dédicace significative: «À Maurice mort, à Maurice au ciel<sup>21</sup>»! Significative parce que tout le présent de ce cahier est orienté vers le temps de Maurice, comme nous le montre l'extrait suivant:

22 juillet 1839

Sainte Madeleine aujourd'hui, celle à qui il a été beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. Que cette pensée qui m'est venue pendant la messe que nous avons entendue pour toi m'a consolée sur ton âme! [...] Mon Dieu, je me souviens de tout un temps de foi et d'amour qui n'aura pas été perdu devant vous. [...] Oh! que ce monde, cet autre monde où tu es, m'occupe<sup>22</sup>!

Le présent de l'énonciation - le 22 juillet 1839 - le jour de Sainte Madeleine n'est qu'un paravent. Rapidement il cède la place au temps de Maurice. Chaque jour de ce cahier n'est

---

<sup>20</sup> Eugénie de Guérin, *Journal. Texte complet précédé d'une lettre aux lecteurs et suivi d'une Table analytique par Mgr Émile Barthés*, Albi Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1934, p. 212. Le caractère gras est de nous.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 211.

d'ailleurs qu'un fragment de réminiscence du temps de Maurice vivant. Le glissement du présent vers le passé, qui traverse en quelque sorte le cahier entier, trouve sa plénitude dans cet énoncé: «Chaque fois que je pose la plume ici une lame me passe au coeur<sup>23</sup>». Le présent de l'énonciation que consigne la diariste est vite envahi par le passé qui emporte le coeur.

\*

C'est ce même dynamisme «présent/passé» que nous retrouvons chez Angéline de Montbrun. Rédigé tout entier dans «la maison du père», son journal s'ouvre avec le retour de la diariste à Valriant:

7 mai 1867

Il me **tardait** d'être à Valriant; mais que l'arrivée m'**a été** cruelle! que ces huit jours m'**ont été** terribles! Les souvenirs délicieux autant que les poignants me **déchirent** le coeur<sup>24</sup>.

Le présent de la diariste est tiraillé entre, d'un côté, les souvenirs délicieux et, de l'autre, ceux poignants du père. La vie présente ne trouve son salut que dans ce souvenir: «Ah! dans mes heures de faiblesse et d'angoisse, pourquoi ne me suis-je pas toujours réfugiée dans ce souvenir sacré?<sup>25</sup>». Tout

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 212.

<sup>24</sup> Angéline de Montbrun, «journal», le 7 mai 1867, p. 157. Le caractère gras est de nous.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 163.

comme Eugénie de Guérin qui rappelle la présence de Maurice, ici Angéline nous ramène sans cesse, à travers des circonstances diverses, au temps du père vivant, dont le rappel de sa chaleureuse présence connaît son point culminant dans la scène du cabinet:

7 mai 1867

La nuit après mon arrivée, quand je **crus** tout le monde endormi, je **me levai**. Je **pris** ma lampe, et bien doucement je **descendis** à son cabinet. Là, je **mis** la lumière devant son portrait et je **l'appelai**<sup>26</sup>.

Tout aussi comme chez Eugénie de Guérin, le rappel du passé est jalonné chez Angéline par les points de repère identiques: la scène de la mort de l'être-aimé, le retour de l'anniversaire de sa mort... Cette conception similaire des deux diaristes à l'égard du passé est affirmée par Angéline de Montbrun elle-même: «Le temps ne peut rien pour moi. *Comme disait Eugénie de Guérin, les grandes douleurs vont en creusant comme la mer. Et le savait-elle comme moi*<sup>27</sup>!». C'est de la même façon que les deux femmes sacrifient leur présent pour revivre un passé qui leur est cher. Le présent ne compte plus rien pour elles; et Eugénie de Guérin tout comme Angéline de Montbrun le ressentent de la même façon.

\*

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 158. Le caractère gras est de nous.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 181. L'italique est de nous.

La refiguration du passé n'est pas le seul élément partagé par les deux diaristes. L'expression textuelle avec laquelle Angéline décrit son «moi» amoureux et triste s'inspire largement de celle d'Eugénie de Guérin. Voyons de quelle façon leurs énoncés sont similaires:

Eugénie de Guérin	Angéline de Montbrun
21 juillet 1839	7 mai 1867
Maurice, es-tu loin de moi, m'entends-tu <sup>28</sup> ?	M'entendez-vous, mon père, quand je vous parle <sup>29</sup> ?

Le dialogue qu'entretient le «moi» avec le «toi» disparu se fait sous forme d'appellation et d'interrogation. Les propositions ici sont courtes et directes: elles traduisent la force du «moi» de vouloir rejoindre le «toi». L'appellation Maurice/mon père est suivie, quant à elle, de ponctuation marquant l'émotion, saisissant avec force l'attention des lecteurs. Enfin, cette proposition interrogative sert à exprimer le sentiment d'incertitude du «moi» à la recherche du «toi». Or, cette façon similaire de configurer le «moi» souffrant montre comment le texte québécois s'inscrit dans un modèle d'écriture déjà mis à l'épreuve. En effet, la reprise de la marque de l'intime d'Eugénie de Guérin ne se limite pas aux énoncés interrogatifs; elle s'étend à bien d'autres expressions du «moi», notamment au «moi» exclamatif. La proposition exclamative est très présente dans le journal

---

<sup>28</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 209-210.

<sup>29</sup> Angéline de Montbrun, «journal», p. 157.

d'Angéline de Montbrun; elle lui permet d'exprimer le sentiment de deuil qui l'habite entièrement. L'émotion, la tristesse et la douleur y sont vivement extériorisées. Voici à titre d'exemple, les énoncés exclamatifs auxquels recourent les deux diaristes pour décrire leur tristesse lors de l'anniversaire du jour de la mort de leur être cher:

Eugénie de Guérin 19 octobre 1839	Angéline de Montbrun 20 mai 1867
Oh! la <b>douloureuse date</b> [...] Il y a pour moi une si attachante tristesse dans ce retour du 19 [...] <sup>30</sup> .	<b>Douloureuse date!</b> c'est le 20 septembre que j'ai perdu mon père <sup>31</sup> .

Le point d'exclamation qui suit l'expression «Douloureuse date!» traduit expressément le vif sentiment de tristesse et de perte de la diariste. Partout le souvenir du frère/père aimé est souligné de la même façon:

Eugénie de Guérin 21 juillet 1839	Angéline de Montbrun 15 août 1867
Ô <b>mon ami!</b> Maurice <sup>32</sup> ,	Ô <b>mon père!</b> <sup>33</sup>

Les exemples de la continuation du «moi» d'Angéline de Montbrun dans le sillon d'Eugénie de Guérin pourraient encore être multipliés. Leur comparaison ne ferait cependant que doubler la force de notre démonstration. Recherchons plutôt des rapprochements possibles dans le champ lexical et voyons de quelle façon les deux diaristes exploitent le même champ

<sup>30</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 222.

<sup>31</sup> Angéline de Montbrun, «journal», p. 161.

<sup>32</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 209.

<sup>33</sup> Angéline de Montbrun, «journal», p. 198.

lexical, par exemple, celui de la description du frère mort/père mort («figure pâle», «défaite», «triste»), ou encore celui de la mort elle-même («profondeur», «mystère», «éternité»)... Comparons ces deux descriptions de la douleur du deuil:

<p>Eugénie de Guérin 27 juillet 1839 [...] les <b>douleurs</b> profondes sont comme la mer, avancent, <b>creusent</b> toujours davantage<sup>34</sup>.</p>	<p>Angéline de Montbrun Comme disait Eugénie de Guérin, les grandes <b>douleurs</b> vont en <b>creusant</b> comme la mer<sup>35</sup>.</p>
--	--

C'est presque avec les mots d'Eugénie qu'Angéline parle de son propre sentiment douloureux. Cette même douleur qui habite les deux diaristes est métaphorisée comme la mer qui creuse, qui ronge le présent.

\*

Nous croyons avoir démontré à travers l'analyse des structures temporelles et la configuration du «moi» comment Laure Conan reprend la forme de l'intime pratiquée par Eugénie de Guérin. Non seulement leur cahier est axé sur le même plan temporel, soit présent/passé, mais aussi leur «moi» est configuré de façon similaire. Angéline de Montbrun refigure,

---

<sup>34</sup> Eugénie de Guérin, *Journal*, p. 212. Le caractère gras est de nous.

<sup>35</sup> Angéline de Montbrun, «journal», p. 181. Le caractère gras est de nous.

par le biais de son «moi», «l'idéal féminin» incarné par Eugénie de Guérin. En ce sens le Mythe est intensément vécu au niveau de la fiction. Mais qu'en est-il dans la vie réelle? Le «moi» vertueux, sacrifiant et pieux d'Eugénie de Guérin correspond-il au «moi» de la femme canadienne-française? Le modèle vit-il dans la vie comme dans la fiction?

\* \* \*

## 2. Le mythe dans la vie

*Angéline de Montbrun* marque la fin d'un idéal féminin. De fait, les années 1880 annoncent une transformation rapide des conditions féminines. Les oeuvres charitables et les associations féminines prolifèrent et multiplient ainsi la présence de la femme dans la vie sociale et culturelle. Un changement de l'image féminine se fait alors sentir. À cette présence de plus en plus visible de la femme dans la société s'ajoute l'avènement de la voix féminine<sup>36</sup> dans la presse écrite<sup>37</sup>. Conçues en effet principalement par des femmes, de

---

<sup>36</sup> Les célèbres propos de Frances Harper en 1893, maintes fois cités par les féministes, illustrent bien le sentiment féminin de l'époque: «Nous voici aujourd'hui au seuil de l'âge de la femme» (cités par Sara, M. Evans, *Les Américaines: histoire des femmes aux États-Unis*/ traduit de l'américain par Brigitte Delorme, Paris, Belin, 1991, p. 247).

<sup>37</sup> De tels changements coïncident aussi avec la période de transition que connaît la presse écrite. Du journal d'opinion au service des idéologies, au journal à grand tirage, la presse subit une véritable métamorphose, comme le démontre Jean de Bonville (*La Presse québécoise de 1884 à 1914: genèse d'un média de masse*, Québec, PUL, 1988, p. 205). Avec l'apparition du quotidien à un sou à la fin du

nouvelles rubriques journalistiques sont créées, qui incitent la femme à s'exprimer plus ouvertement<sup>38</sup>. Avec énergie et enthousiasme, les femmes s'ouvrent donc à ces pages écrites enfin pour elles; plus d'une ne craint d'ailleurs d'y étaler même son «moi». Ainsi se dessine une tribune publique propre au féminin. Dorénavant, cette voix intime, jadis occultée par le devoir et le sacrifice, n'est plus renfermée dans le journal intime; elle sort de l'ombre et cherche à s'affirmer sur la place publique.

\*

Ce changement important dans l'expression du «moi» féminin rend compte des mutations sociales qui font éclater au grand jour la question des femmes. Plus que jamais, le rôle de la femme traditionnelle et vertueuse du type d'Eugénie de Guérin s'émousse sur la poussée des revendications féminines et, surtout, à cause des nouvelles possibilités de travail qui s'offrent alors à la femme<sup>39</sup>. Ces années d'effervescence

---

XIX<sup>e</sup> siècle, le journal à grand tirage n'est plus en effet un objet de luxe réservé aux élites; il devient un moyen de communication accessible à presque toutes les couches sociales. La progression rapide des tirages appelle une réorientation du contenu susceptible d'atteindre un plus grand lectorat. Ainsi sont conçues de nouvelles rubriques destinées à attirer des lectrices provenant de classes diverses.

<sup>38</sup> Un tel phénomène traverse l'Occident entier et atteint le Québec autour des années 1900. Les Américaines et les Canadiennes anglaises en sont en quelque sorte les pionnières. De fait, aux États-Unis vers les années 1890, «la vie publique, à l'exception de l'arène électorale, sembl[e] se remplir de femmes» (Sara, M. Evans, *op.cit.*, p. 244).

<sup>39</sup> À ce sujet voir Marie Lavigne, Yolande Pinard et Dorothy



féminine voient en quelque sorte émerger un «nouvel air féminin»: la femme égale à l'homme, instruite et publique..., qui fait valoir sa féminité à travers des thématiques rebelles à celles dans lesquelles on cherche encore à la confiner (la piété, le dévouement et l'abnégation de soi, etc.). Ce «nouvel air féminin» se répand autant dans les journaux intimes que dans les pages féminines<sup>40</sup>. Ainsi se dessine une nouvelle destinée féminine marquée par une nouvelle conception de la fonction et du rôle de la femme dans la famille et dans la société.

\*

Si le mariage et le devoir maternel sont en effet synonymes de sacrifice et de dévouement chez Eugénie de Guérin<sup>41</sup>, il en va tout autrement pour la femme nouvelle. La

---

Suzanne Cross, *Travailleuses et féministes: les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, 432 p; Denise Lemieux et Lucie Mercier, *Les Femmes au tournant du siècle, 1880-1940: maternité et quotidien*, Québec, IQRC, 1989, 400 p.; ainsi que Francine Barry, *Le travail de la femme au Québec: l'évolution de 1940 à 1970*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, 80 p.

<sup>40</sup> Les pages féminines de la presse écrite et les journaux intimes ne sont pas évidemment les seuls lieux d'épanouissement du nouveau «moi» féminin. Maintes femmes font leur entrée dans d'autres genres littéraires, tels la nouvelle, le conte pour enfants, la poésie et le roman. Sous le couvert de la fiction, qui offre une plus grande latitude au plan créatif et symbolique, les femmes osent parler de leur «moi» profond. C'est notamment le cas en France. Dès 1908, on recense 738 romancières dans les catalogues de librairie (Jean de Bonnefon, cité par Yves Olivier-Martin, *Histoire du roman populaire en France de 1840 à 1980*, Paris, Albin Michel, 1980, p. 236). Pour le Québec, voir la note *infra*. p. 303.

<sup>41</sup> Curieusement malgré son statut de célibat, Eugénie de Guérin est considérée comme une femme très maternelle. De fait, elle a repoussé les propositions de mariage non par

raison et le sens du devoir qui ont primé jadis dans le choix de mariage se voient supplanter vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par le sentiment du cœur. Les femmes des années 1890 voient en l'amour et en le mariage une réalisation d'elles-mêmes. Sur ce sujet, les propos d'Anna de Gonzague sont des plus significatifs. Institutrice dans le Rang Saint-Benoît de la paroisse de Saint-Michel-des-Saints, Anna n'est pas pressée de se marier et d'assumer sa tâche maternelle. Elle s'amuse à noter dans son journal les visites que lui rendent ses «cavaliers» sans toutefois se sentir attirée par eux. À la différence d'Eugénie de Guérin qui ne laisse aucune trace dans son *Journal* de son sentiment envers ses prétendants, Anna échappe ici et là quelques remarques brûlantes à l'endroit de «M. L...», réitérant néanmoins son plaisir de voir l'homme lui faire la cour. Sa manière de refuser la demande de mariage que lui fait George Gouvin manifeste encore son indépendance d'esprit:

Pour moi je suis décidée à ne pas me marier à présent. [...] les sentiments changent avec le temps. Croyez-moi cher ami si je refuse toute relation d'amour soit par écrit ou autrement c'est [*sic*] dépend absolument de moi<sup>42</sup>.

Cette attitude ferme et froide fait preuve de la volonté d'Anna de vouloir décider de sa propre destinée. Si Eugénie de

---

révolte, mais par attachement sentimental à son frère Maurice.

42 Lettre d'Anna de Gonzague à M. George, le 19 avril 1893, *Journal*, Archives de l'Université Laval, Fonds Anna de Gonzague, p. 31.

Guérin et les femmes traditionnelles se montrent soumises et résignées dans la vie, ce n'est pas le cas d'Anna de Gonzague: «c'est [sic] dépend absolument de moi», dit-elle.

\*

À ce «moi» féminin épris d'indépendance correspond une nouvelle vision du devoir maternel. Le devoir divin de la femme, tant prêché par Eugénie de Guérin, subit en quelque sorte, autour des années 1880, de profonds changements. Les propos intimes de Gaëtane de Montreuil à ce sujet sont des plus éclairants. Si elle condamne celles qui délaissent leur foyer au profit des sorties mondaines, elle n'est pas pour autant la défenderesse acharnée de la femme gardienne de la maison:

Ah! je ne suis pas rétrograde ni ennemie du progrès et j'aime la femme capable de porter haut la lumière de son sexe; celle qui sait forcer l'homme, cet orgueilleux, à compter avec elle; mais sitôt qu'elle s'éloigne, qu'elle se détache complètement de l'alcôve où dorment des chérubins blancs et roses, elle me paraît sortir de son rôle. [...] Vive l'épouse qui sait être l'égale de son mari sans ambition de devenir son maître; vive la mère qui sait concilier les devoirs de la maternité et les obligations mondaines [...] <sup>43</sup>.

\*

Le devoir maternel tant exalté par les promoteurs du

---

<sup>43</sup> Gaëtane de Montreuil, *Journal*, p. 234.

*Journal* d'Eugénie - rappelons-nous des extraits dans *L'Écho* - est donc sérieusement compromis. L'amour maternel et l'attachement au foyer - vertus fondamentales de la femme - doivent dorénavant composer avec la recherche des plaisirs: «vive la mère qui sait concilier les devoirs de la maternité et les obligations mondaines»... À ce relâchement du devoir de mère, s'ajoute aussi l'affaiblissement de la foi. La piété inébranlable d'Eugénie de Guérin - clé de voûte de la continuation des valeurs chrétiennes - soulève des interrogations. Voici encore une réflexion de Gaëtane de Montreuil après son séjour parmi les religieuses du Monastère du Précieux-Sang:

Je songeais à l'héroïsme de ces chastes filles s'arrachant, dans la pleine floraison de leur jeunesse, aux séductions d'un avenir riche de sourires et de tentantes promesses, pour aller s'enfermer, avec Dieu Seul, dans le silence du cloître; abdiquant leur part des fêtes du monde, renonçant à elles-mêmes pour vivre ignorées [...] <sup>44</sup>.

Devant la vie remplie de promesses et de riches sourires, il paraît de plus en plus difficile d'arracher à la femme nouvelle ce voeu de dévouement total qu'aurait bien prononcé une Angéline de Montbrun. La vie de cloître, si élevée et si grandiose aux yeux d'Eugénie de Guérin, est mise dans la balance qui penche du côté de la vie. Le modèle d'Eugénie de Guérin pieuse, maternelle et, surtout, oublieuse de soi, semble plus que jamais être désuet.

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 180.

\*

Ces changements profonds amènent par ailleurs la femme à redéfinir son devoir familial de même que sa place au sein de la famille. Ainsi pense la chroniqueuse et fondatrice du *Coin du feu*, Joséphine Marchand-Dandurand, qui écrit à propos de la nouvelle condition de la femme:

Son devoir ne consiste pas en une aveugle et stupide obéissance non plus qu'à s'abaisser inutilement et retenir le respect qui lui est dû. [...] Dans un ménage bien assorti, la femme est l'égale de son conjoint<sup>45</sup>.

Obéissance, soumission et abnégation, ces vertus tant louées par les promoteurs du *Journal*, se voient contester. La différence fondamentale entre la femme traditionnelle et la femme émancipée de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle réside dans le renoncement de celle-ci à l'abnégation de son «moi». Désireuse d'accorder une plus grande place à son «moi», elle voit dans le sacrifice constant qu'exigent les rôles d'épouse et de mère, un abus qui lui est dorénavant inacceptable. Voilà le sens profond que recèlent les propos de Joséphine Marchand-Dandurand. Ils expriment bien le vœu des milliers de lectrices réclamant une double reconnaissance familiale et sociale.

---

<sup>45</sup> Joséphine Marchand-Dandurand, *Nos travers*, Montréal, C.O. Beauchemin, 1901, p. 79.

Ces relâchements de devoirs et de vertus féminines vont encore de pair avec la pénétration de la femme dans la sphère publique. Si Eugénie de Guérin n'écrit qu'un journal intime et des lettres privées, Joséphine Marchand-Dandurand, elle, aime écrire pour le public: «J'ai écrit une comédie qui sera jouée dans une quinzaine de jours. Je me sens toute étonnée de mon audace<sup>46</sup>». Ce qui est significatif ici, c'est qu'elle n'est pas la seule à prendre ainsi la parole sur la place publique. Les années 1880-1930 voient naître toute une génération de romancières, de conteuses et de dramaturges<sup>47</sup>... en train de conquérir l'espace public avec leur plume: «[...] nous jouerons dimanche prochain, à pareille heure, ma petite comédie devant un grand public<sup>48</sup>», écrit encore Joséphine Marchand-Dandurand. Le «moi» n'est plus reclus dans la sphère privée; il s'ouvre à «un grand public». Bref, cette génération de femmes romancières et chroniqueuses joue un rôle de première importance dans la transformation du modèle féminin. Par leurs oeuvres, ces femmes diffusent les idées féministes de leur temps.

---

<sup>46</sup> Joséphine Marchand-Dandurand, *Journal*, le 30 janvier 1881.

<sup>47</sup> Voir à ce sujet le numéro spécial de *L'Almanach de la langue française*, Éditions Albert Lévesque (Montréal, 1936, 168 p.), intitulé «La femme canadienne-française», qui décrit la génération des femmes des années 1900 s'adonnant à l'écriture littéraire; voir tout spécialement le «Bottin bio-bibliographique» établi par Robert Rumilly; on n'y compte pas moins de 30 noms d'auteures féminines sur un total de 183 écrivains et écrivaines.

<sup>48</sup> Joséphine Marchand-Dandurand, *Journal*, le 30 juillet 1882, p. 10.

\*

Voilà l'avènement de la nouvelle femme. La sphère privée, ce haut lieu de transfert des valeurs traditionnelles et chrétiennes, est donc mise à rude épreuve. Une femme qui travaille à l'extérieur du foyer et qui étale son «moi» sur la place publique ne correspond plus à l'image de la femme vertueuse tant promue à travers le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Maints hommes voient d'ailleurs en la femme émancipée un relâchement des vertus féminines: la femme doit s'en tenir à son «type primitif», ne cesse de répéter Mgr Louis-Adolphe Pâquet dans une de ses études sur le féminisme<sup>49</sup>. En s'affichant ainsi publiquement, les femmes des années 1890 rejettent «l'idéal féminin» au profit de l'épanouissement de leur «moi». Leur discours tout comme leur aspiration constituent un antimythe au Mythe d'Eugénie de Guérin. Il ne s'agit plus de tenir un journal intime nécessairement, mais de vivre son «moi» et d'exprimer son intimité différemment.

\* \* \*

### 3. Le chant de la mort

Les élites traditionnelles voient naturellement ce

---

<sup>49</sup> Voir à ce sujet Monseigneur Louis-Adolphe Pâquet, «Le féminisme», *Études et appréciations. Nouveaux mélanges canadiens*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1919, p. 3-43; J. Burnichon, «La femme américaine», *Études*, vol. 67, janvier-avril 1896, p. 529-555.

nouveau modèle féminin comme un chaos subversif. Indisposées par le relâchement des devoirs féminins, ainsi que par l'étalage du «moi» sur la place publique, elles ne tardent guère à fourbir leurs armes contre tous ceux et celles qui se réclament de tels changements. Le modèle d'Eugénie de Guérin reste, à leurs yeux, la seule et unique destinée possible de la femme. Aussi assiste-t-on, grâce à toute une série de promotions, de parutions d'extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin dans les revues catholiques ou d'obédience conservatrice, à une nouvelle campagne en faveur de la femme chrétienne. Sous la direction de Laure Conan, la revue *La Voix du Précieux-Sang* fait ainsi paraître entre 1894 et 1898, huit extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin. Sont particulièrement mis en évidence, les vertus d'Eugénie, sa foi et son dévouement maternel. Voyons quelques-uns de ces extraits qui illustrent le sentiment maternel et aussi l'univers spirituel d'Eugénie de Guérin:

#### Aux mères

Si j'avais un enfant à élever, comme je le ferais doucement, gaiement, avec tous les soins qu'on donne à une délicate petite plante. Puis je leur parlerais du bon Dieu avec des mots d'amours [...]<sup>50</sup>.

Quels passagers rapides nous sommes, mon Dieu! Oh! que ce monde est court! La terre n'est qu'un pas de

---

<sup>50</sup> Extrait du *Journal* d'Eugénie de Guérin, le 14 février 1838, *La Voix du Précieux-Sang*, t. II, avril 1896-mars 1898, p. 242. Dans la même rubrique, on trouve aussi plusieurs autres textes féminins notamment ceux de Marie de l'Incarnation, de Mme Craven et de Marie Édmée Pau.



transition<sup>51</sup>.

La maternité - la raison d'être de la femme - est associée ici à la piété. Une femme maternelle est aussi une femme pieuse. Son amour maternel et sacrificiant la hisse, telle la Vierge-Marie, au-dessus de toutes les femmes. Cette image chrétienne de la mère, oubliée par les féministes, retrouve ici sa gloire. Il est grand temps de rappeler aux femmes leur juste place! Le devoir maternel constitue en effet un argument efficace pour maintenir la femme dans la voie de la tradition. Ainsi pour Henri Bourassa, la place de la femme est à la maison; sa fonction réside dans la sainte et féconde maternité<sup>52</sup>. La vie extérieure et, par-dessus tout, le travail en dehors du foyer s'avèrent dangereux pour les femmes, car ils les éloignent de leur milieu naturel.

\*

À la publication d'extraits du *Journal* d'Eugénie, s'ajoute une adaptation du modèle féminin traditionnel aux exigences de l'heure. Dans un article destiné aux jeunes filles, Adolphe-Basile Routhier trace ainsi le portrait de la jeune fille canadienne à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle: elle est

---

51 Extrait du *Journal* d'Eugénie de Guérin, le 31 décembre 1839, *La Voix du Précieux-Sang*, t. I, avril 1894-mars 1896, p. 18.

52 Henri Bourassa, *Femmes-hommes ou hommes et femmes? Études à bâtons rompus sur le féminisme*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1925, p. 44.

pieuse, instruite, maternelle, élégante mais sans luxe<sup>53</sup>... Ce contour manifestement similaire à celui d'Eugénie de Guérin laisse toutefois sentir quelques assouplissements, démontrant une volonté d'adapter les désirs des jeunes filles aux changements sociaux qui marquent la fin du siècle. C'est dans un même état d'esprit qu'Armand de Rigaud<sup>54</sup> introduit le modèle de Marie Bashkirtseff<sup>55</sup> auprès des jeunes filles canadiennes-françaises des années vingt. Dans son article intitulé «Une figure de jeune fille<sup>56</sup>», l'auteur tente d'interpréter la vie et le *Journal* de Marie Bashkirtseff sous un regard moderne. Ainsi le goût du plaisir et les idylles tissées avec un jeune homme de son âge n'empêchent en rien la jeune fille d'être sincère et chaste: «Sans doute quelques amours effleurèrent le cœur de Marie, mais ce cœur resta vierge et ne fut à la merci de personne<sup>57</sup>». Malgré une vie mondaine et active, son cœur serait demeuré aussi vierge que celui d'Eugénie de Guérin. On peut en douter...

\*

---

53 A.B. Routhier, «La jeune fille moderne», *Le Coin du feu*, décembre 1894, p. 355.

54 Il s'agit sans nul doute d'un pseudonyme.

55 Sur l'avènement du modèle de Marie Bashkirtseff, voir l'étude de Colette Cosnier, *Marie Bashkirtseff. Un portrait sans retouches*, Paris, Pierre Horay, 1985, 344 p. Le nouvel air qu'inaugure le journal de cette femme dans l'histoire des journaux intimes féminins est également relevé par Gusdorf: «la jeune héroïne, seule contre tous, brise le tabou; elle dit ce qu'on n'a jamais dit» (Georges Gusdorf, *op.cit.*, p. 227).

56 Armand de Rigaud, «Une figure de jeune fille», *La Revue moderne*, 15 juin 1922, p. 10.

57 *Ibid.*, p. 11.

L'avènement de ce modèle en France vers les années 1890, puis sa pénétration au Québec, attestent la préoccupation des hommes face au changement de l'image de la jeune fille<sup>58</sup>. À l'aube d'un siècle nouveau, il est en effet impérieux de trouver des modèles susceptibles de mieux encadrer les jeunes filles. À la différence d'Eugénie de Guérin, qui n'a connu que son Cayla et sa foi chrétienne, Marie a fréquenté des hommes et a connu le luxe, le loisir et l'émancipation, tout comme les jeunes filles de son temps. Au-delà des différences, Marie tout comme Eugénie, partagent, aux dires de ses adeptes, le même idéal: la vertu et la piété. Or, c'est précisément l'image que l'on veut proposer aux jeunes filles.

La croisade contre la femme émancipée s'avère de plus en plus difficile à mesure qu'on avance dans le temps. À l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, sous la poussée de l'industrialisation et de l'urbanisation, la société canadienne-française subit, elle aussi, à l'instar des autres sociétés occidentales, des changements radicaux. Plus encore, l'appel à la main-d'oeuvre féminine durant le premier conflit mondial donne à la femme

---

<sup>58</sup> Les années 1880 voient effectivement paraître une série d'études portant sur le corps, la pensée et le comportement des jeunes filles. Parmi celles qui ont marqué l'esprit du temps, retenons le *Guide de la jeune fille: recueil de prières et de conseils* (Montréal, Beauchemin, 1891, 584 p.); *L'âme de l'adolescent* (Paris, PUF, 1907, 271 p.) de Pierre Mendousse et *Oeuvres de protection de la jeune fille* (Paris, Librairie Bloud, 1908, 63 p.) de Gustave Hue.

l'occasion de sortir de sa sphère traditionnelle: «Le discours d'après-guerre est empreint de nostalgie. Quelque chose a été perdu<sup>59</sup>», écrit avec justesse Andrée Lévesque. Ce changement profond de l'image de la femme ramène, encore une fois, en avant-scène le modèle d'Eugénie de Guérin. D'où le renouveau de la promotion de son *Journal*. De 1920 à 1946, son *Journal* et ses *Lettres* connaissent de nombreuses rééditions<sup>60</sup>, qui sont partout disponibles dans les librairies. Ces éditions et rééditions françaises font aussi leur entrée au Québec et attirent l'attention des lecteurs<sup>61</sup>. Plus que jamais, les études élogieuses envahissent les revues et journaux prestigieux. En 1930 un des biographes des de Guérin, Victor Giraud, décrit ainsi cet engouement: «Eugénie de Guérin est parmi les favorisés de ces années d'après-guerre. Jamais on n'a tant parlé d'elle; jamais on n'a tant écrit sur elle [...]»<sup>62</sup>. Devant l'écroulement de la condition féminine traditionnelle, on s'accroche plus que jamais au modèle

---

<sup>59</sup> Andrée Lévesque, *La Norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1989, p. 21.

<sup>60</sup> Il est assez difficile de connaître le nombre exact de ces éditions et rééditions. Nous sommes néanmoins certaine qu'elles dépassent les centaines. Voir les éditions recensées dans la *Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1941)*, t. VII, Paris, Éditions de la chronique des lettres françaises, 1941, p. 346-363; *La Librairie française. Catalogue général des ouvrages en vente au 1<sup>er</sup> janvier 1930*, p. 1070; *La Librairie française. Catalogue général des oeuvres parues du 1<sup>er</sup> janvier 1933 au 1<sup>er</sup> janvier 1946*, p. 658.

<sup>61</sup> Plusieurs institutions québécoises possèdent aujourd'hui encore des éditions des oeuvres d'Eugénie de Guérin parues entre 1925 et 1940, citons, entre autres, les bibliothèques des universités de Montréal, de McGill, d'Ottawa, de Laval...

<sup>62</sup> Victor Giraud, «Les rêves écroulés d'Eugénie de Guérin», *Revue des Deux Mondes*, t. 58, 1930, p. 934.

d'Eugénie de Guérin pour relancer le mythe de la femme «Ange gardien».

\*

C'est dans cet espoir de faire encore durer le Mythe que les Éditions Fides rééditent en 1946 le *Journal*<sup>63</sup> d'Eugénie de Guérin. La préface des éditeurs est significative; à leurs yeux, le *Journal* d'Eugénie

[...] constitue un excellent recueil de leçons de vie et on ne saurait croire tout le bien qu'il peut opérer. On en conseillera avec avantage la lecture aux jeunes filles à la veille d'entrer dans la vie<sup>64</sup>.

L'enjeu de la réédition québécoise du *Journal* est clair: maintenir les jeunes filles dans le mode de vie d'Eugénie de Guérin. Jugeant que leur avenir est menacé par les changements qui secouent alors la société québécoise de l'heure, on s'empresse donc de réanimer le modèle d'Eugénie de Guérin vieux de quelques quatre-vingt-dix ans! Hélas! rien n'y fait. L'image vertueuse de la diariste du Cayla pourrait, espère-t-on alors, garder les jeunes filles dans le moule de la femme vertueuse et chrétienne. Sa vie passée tout entière à la maison, ponctuée de devoirs et de sacrifices, s'avère, croit-

---

<sup>63</sup> Relevons également une erreur chronologique dans la préface au *Journal*: le couronnement de l'Académie a eu lieu en 1863, soit quinze ans après la mort d'Eugénie et non vingt ans après sa mort (*Journal*, p. 7-8).

<sup>64</sup> Préface aux éditions Fides du *Journal*.

on encore, un exemple à imiter. À l'antipode de la femme qui s'affiche, qui sort de sa sphère, Eugénie de Guérin incarne la femme qui sait rester dans la sienne: «Elle ne connut de l'amour que le culte voué à son frère. Elle n'écrivit pas dans les revues; elle ne fit pas jouer d'oeuvre sur la scène [...]»<sup>65</sup>.

Dans un sentiment de solidarité et d'espoir, des dizaines de journaux et de revues<sup>66</sup> se joignent tout naturellement aux Éditions Fides pour célébrer cette image éternelle de la femme vertueuse. *Le Devoir* voit dans le *Journal* d'Eugénie la seule solution possible à l'avenir de la jeune fille:

Nous nous trompons fort, ou peu de livres publiés de notre temps exerceront sur les âmes une influence plus douce et plus pure. En parlant ainsi nous pensons aux plus délicates, à celles qui souffrent, à celles qui songent, à celles qui s'agitent et se consument dans une lutte pénible et stérile entre leurs rêves et les vulgaires réalités d'une existence commune<sup>67</sup>.

Le *Journal* d'Eugénie de Guérin redevient, pour un très court

---

<sup>65</sup> Jean-Charles Bonenfant, «Radio-Canada-Émission à la France», le 1<sup>er</sup> avril 1946. Nous remercions Paul-Aimé Martin, l'ancien directeur et fondateur des Éditions Fides, de nous avoir fait parvenir le document.

<sup>66</sup> Voir à ce sujet *La Presse*, le 13 juillet 1946 p. 32; *L'Action catholique*, le 20 avril 1946; *Revue de l'Université d'Ottawa*, octobre 1946; *Notre temps*, le 20 avril 1946; *Le Patriote*, le 24 mai 1946; *Le Devoir*, le 22 juin 1946.

<sup>67</sup> D. C., «Le *Journal* d'Eugénie de Guérin», *Le Devoir*, le 22 juin 1946, p. 6.

temps, la source de l'éternel Mythe de la femme chaste et vertueuse. C'est en s'abreuvant à cette source que les jeunes filles des années 1940 trouveront la paix de l'âme; à toutes celles qui souffrent ou qui s'agitent, la compagnie d'Eugénie de Guérin sera un baume:

Tout est finement analysé à la lumière de la foi chrétienne, la seule manière d'ailleurs de bien comprendre la vie. On y voit tout le bien qu'une jeune fille peut faire même en restant à l'intérieur de ce royaume qu'est sa maison<sup>68</sup>.

La foi chrétienne et la vie de femme à l'intérieur de la maison, voilà la destinée à suivre pour toutes les jeunes filles canadiennes-françaises.

\*

Le renouveau du Mythe d'Eugénie de Guérin à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle est une réaction contre la femme émancipée. De fait, deux courants antagonistes s'affrontent: celui qui prône la consolidation sociale de la femme chrétienne et celui qui annonce l'avènement de la femme moderne<sup>69</sup>. La confrontation de ces deux courants marquent, il va sans dire, la lutte intense des modèles féminins sur la place publique. Or, face à l'élan inéluctable de la femme à la recherche

---

<sup>68</sup> A. L., «*Journal: Eugénie de Guérin*», *Revue Dominicaine*, vol. LIII, t. I, juin 1947, p. 379.

<sup>69</sup> Voir à ce propos Claude Quiguer, *Femmes et machines de 1900: lecture d'une obsession modern style*, Paris, Klincksieck, 1979, 439 p.

d'indépendance et d'émancipation, la vie et l'oeuvre d'Eugénie de Guérin prennent un sens quelque peu tragique. Malgré l'effort éperdu de vouloir ramener la femme vers l'antique modèle dont les origines remontent loin dans les cultures judéo-chrétienne et gréco-romaine, on se rend bien compte que la bataille est presque perdue d'avance:

On est enclin à se demander si le *Journal* d'Eugénie de Guérin peut encore attirer des lecteurs en plein vingtième siècle après toutes les transformations que le monde a connues<sup>70</sup>.

Ainsi à mesure qu'avance la société québécoise vers une société laïcisée et industrialisée, «l'idéal féminin» que préconisent les promoteurs du *Journal* rencontre de moins en moins de partisans et de partisanes. L'univers campagnard d'Eugénie de Guérin, sa piété et son dévouement ne correspondent plus à la situation de la femme du XX<sup>e</sup> siècle. Les années 1940, et particulièrement la réédition des Éditions Fides, marquent la fin d'un modèle qui a duré presque cent ans.

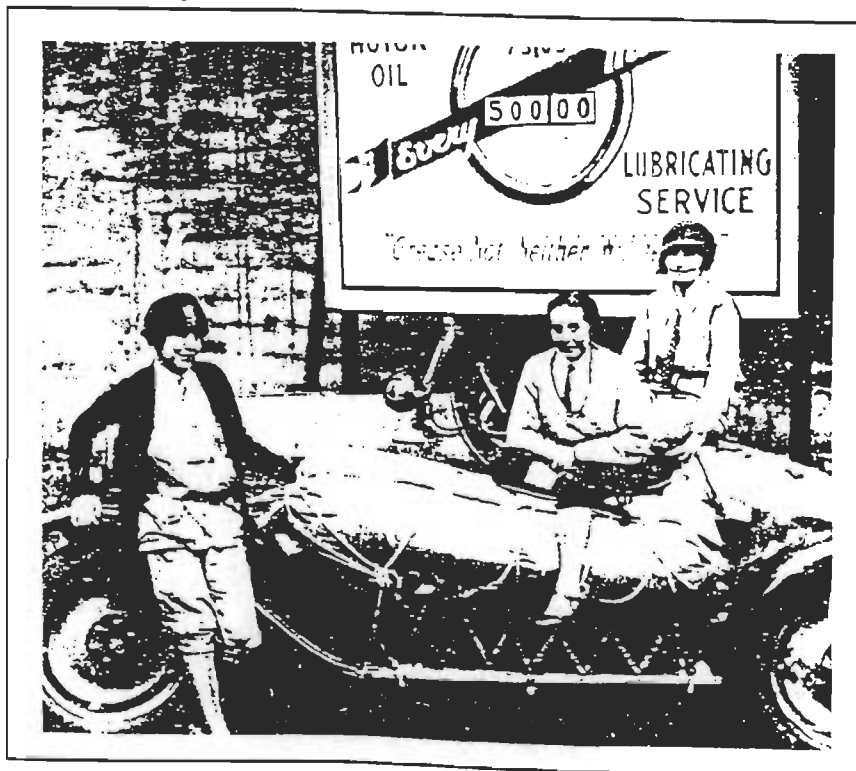
---

<sup>70</sup> A. L., *op.cit.*, p. 379.





Source : *Annales de Notre-Dame*, vol. 9, no 3, mars 1924, p. 77.



Les Flappers. Source : Sara M. Evans, *Les Américaines*, p. 300.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

### DE LA FEMME ANGÉLIQUE À LA FEMME LAÏQUE

Le parcours littéraire et culturel du *Journal* d'Eugénie de Guérin de Paris à Montréal au cours des années 1860 est à la fois révélateur et significatif. Révélateur parce qu'il nous montre comment un texte privé, soutenu par des instances littéraires et religieuses, peut connaître la célébrité. Significatif, car les années 1860 ne sont pas seulement les moments culminants de l'épanouissement du journal intime comme genre littéraire en France, mais surtout une période cruciale pour le maintien des valeurs traditionnelles<sup>1</sup>, alors

---

<sup>1</sup> Faut-il rappeler le retentissement qu'a eu dans le monde catholique la parution le 8 décembre 1864 de l'encyclique *Quanta cura* du Pape Pie IX (1846-1878) et de son «Syllabus» sur «les principales erreurs du temps». Divisé en dix sections, il identifie et condamne la plupart des idées modernes - naturalisme, rationalisme, socialisme... - qui séduisent alors bien des esprits de l'époque. À titre d'exemple, voici comment l'évêque du diocèse de Trois-Rivières, Mgr Thomas Cook, exhorte ses prêtres à faire connaître le contenu du «Syllabus» auprès de leurs paroissiens: «Je n'ai pu vous adresser, en même temps que mon Mandement qui publiait l'Encyclique du 8 décembre dernier, la traduction du «Syllabus» ou liste des propositions condamnées que Sa Sainteté a jointe à l'Encyclique. Je vous transmets aujourd'hui ce document, en vous exprimant le désir qu'il soit lu au prône, en entier ou en partie, suivant l'opportunité. Vous pourrez aussi, et particulièrement l'utiliser, durant les exercices du Jubilé, dans les instructions que vous

bousculées par des progrès et des changements sociopolitiques à l'échelle planétaire. Certes, l'événement médiatique que provoque la parution en 1855 de l'édition privée du *Journal* d'Eugénie de Guérin, en France d'abord, puis dans d'autres pays européens et nord-américains, n'a rien sans doute de comparable avec la publication deux ans plus tard de *Madame Bovary* (1857) de Gustave Flaubert ou des *Fleurs du mal* de Baudelaire. Un fait demeure néanmoins: c'est à titre de modèle d'écriture et de récit exemplaire d'une femme éminemment chrétienne que le *Journal* d'Eugénie de Guérin connaîtra la célébrité littéraire dans de nombreux pays catholiques et chrétiens du monde occidental.

\*

Historiquement, le *Journal* d'Eugénie est d'abord un événement dans l'histoire de l'édition française. Depuis sa sortie en 1855, à Caen, chez l'éditeur Guillaume Stanislaus Trébutien, jusqu'à sa réédition en 1946, à Montréal, par les Éditions Fides, le *Journal* connaît des centaines d'éditions et rééditions dont il est difficile d'évaluer le tirage. L'intuition des éditeurs - Barbey d'Aurevilly et Trébutien - de réorienter le texte du *Journal* en faisant ressortir les

---

donnez à vos paroissiens pour les mettre en garde contre celles de ces funestes erreurs qui commencent à s'introduire malheureusement parmi notre peuple [...]» («Circularaire au Clergé», Évêché de Trois-Rivières, 1<sup>er</sup> mars 1865», *Syllabus, ou résumé des principales erreurs du temps*, Trois-Rivières, Atelier typographique de H. R. Dufresne, 1865, p. 2).

qualités privées et féminines de l'auteure, fut des plus heureuses. À titre de professionnel et d'écrivain de métier, ils ont su marier l'image de la femme pure et chaste à celle de la femme chrétienne, images qui feront du *Journal* une sorte de «bréviaire» non seulement pour toutes les jeunes filles de leur temps, mais aussi pour toutes celles qui allaient connaître les rêves et les désillusions des années 1900.

Mais c'est l'édition de 1862 du *Journal* qui fera la fortune à la fois de l'oeuvre elle-même et de celle de la femme chrétienne que fut Eugénie de Guérin. Les interventions opportunes des éditeurs dans et autour du *Journal* font en sorte d'attribuer une qualité pérenne à l'oeuvre et à son auteure. Comme le remarque d'ailleurs à l'époque Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly cristallise cette pérennité dès 1855 dans sa «Notice» à l'édition *Reliquiae*: «M. Barbey d'Aurevilly, dans sa Notice, nous l'a montrée comme une muse antique ou mieux comme une vierge chrétienne, tenant embrassé son frère [...]»<sup>2</sup>. Vierge chrétienne tenant son frère dans ses bras! Voilà posée l'image séculaire qui séduira bien des coeurs et des esprits. Elle renvoie au Mythe antique d'Antigone et à ses vertus fondamentales: pureté, charité, maternité, respect des traditions religieuses. D'emblée, cette image mythique plaît à toutes les sociétés chrétiennes qui croient devoir maintenir la femme dans son rôle de mère et d'épouse respectueuses des

---

<sup>2</sup> Sainte-Beuve, «Eugénie de Guérin» (le 9 février 1856), *Causeries du Lundi*, vol. 12, Paris, Garnier frères, 1870, p. 246.

valeurs ancestrales.

\*

D'un journal privé qui n'intéresse que son frère, au journal modèle pour les jeunes filles, la destinée des «cahiers» d'Eugénie de Guérin semble singulière, mais sûrement pas étonnante. Au cours de cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, traversée par des enjeux sociaux majeurs, le maintien du modèle de la femme chrétienne est une priorité pour ceux qui veulent la protéger contre les «libertés modernes<sup>3</sup>» du temps. Entre le modèle laïque vers lequel s'orientent de plus en plus la plupart des sociétés du XIX<sup>e</sup> siècle et le modèle chrétien qui perd sensiblement son emprise<sup>4</sup> sur les âmes, le *Journal* d'Eugénie de Guérin s'avère un recours ultime. Plus encore, il est à la naissance d'une sorte de quête de l'intime qui va se manifester à travers les formes d'écriture autobiographique les plus diverses. Ainsi se succèdent tout au long de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une série de journaux célèbres: le journal de Marie-Édmée Pau (1845-1871), celui de Mme Craven (1808-?), celui de Marie Bashkirtseff (1858-1884)... Tous sont corrigés, épurés et réorientés en

---

<sup>3</sup> Voir sous ce titre l'article «La liberté moderne et les libertés chrétiennes», paru dans le quotidien *Le Monde* (Paris) et reproduit dans *L'Écho de la France*, vol. 9, juillet-août 1869, p. 145-152.

<sup>4</sup> Mgr Félix Dupanloup, *De la haute éducation intellectuelle*, Paris, C. Douniol, 1861-1866, 3 vols; voir le compte rendu de cet ouvrage dans *L'Écho de la France*, vol. III, novembre 1866, p. 295-302 et décembre 1866, p. 443-451.

fonction des besoins du temps pour mieux séduire les jeunes filles qui se trouvent trop souvent sollicitées par le modèle laïque. Eugénie de Guérin est un de ces célèbres modèles féminins capables d'apporter des réponses à l'éducation des jeunes filles des sociétés européennes et nord-américaines aux prises avec les mêmes agissements sociaux, les mêmes tiraillements entre la tradition et le progrès industriel, qui entraînent fatalement la dissolution de la structure familiale traditionnelle et, du même coup, la destinée de la femme vertueuse et chrétienne.

\*

Le modèle d'Eugénie de Guérin n'est donc pas l'apanage de la société française. Partout en Occident, et notamment en Amérique du Nord, on l'accueille avec enthousiasme. De Paris à Londres, de Londres à New-York, puis de New-York à Montréal, c'est justement l'image universelle et pérenne de la femme domestique et privée qui sous-tend la célébrité d'Eugénie dans les sociétés obsédées par l'«idéal féminin». Son image de femme pieuse, humble et respectueuse de l'autorité paternelle est en honneur sous la plume des plus grands penseurs, écrivains et critiques littéraires de l'époque: Sainte-Beuve, Mgr Félix Dupanloup, évêque d'Orléans et la plupart des chefs du catholicisme libéral du XIX<sup>e</sup> siècle... La force évocatrice d'une telle image atteint aussi l'Amérique du Nord. L'écrivain américain Henry James voit en Eugénie de Guérin le modèle

parfait de la femme chrétienne. Sa première présentation du *Journal* d'Eugénie à son public anglais et américain en 1861 débute ainsi:

Nothing is more likely to remove such misconceptions than the knowledge of such a **family interior** as the memoirs of Mdlle. de Guérin show us, in which delicacy, **purity**, and the practice of **little household** charities seem as native to the daily life as they could be in the most blameless English home<sup>5</sup>.

De fait, malgré la différence de culture, la vie et l'oeuvre d'Eugénie de Guérin inspirent au célèbre auteur américain la même compréhension des vertus de la femme chrétienne: «family interior», «purity» et «little household», voilà les angles de vision sous lesquels James interprète le modèle d'Eugénie de Guérin. L'auteur de *The Bostonians* n'est cependant pas le seul écrivain protestant à exalter ainsi la vie champêtre au Cayla, voire à en faire le miroir de la femme victorienne de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. De Londres à New-York, la promotion anglo-saxonne du *Journal* ne dévie guère de la représentation culturelle lancée dès le début par James. Au cours de la première Grande Guerre, un critique américain, Gamaliel Bradford, répète encore après tant d'autres:

She lived a solitary, an almost eremitical life, utterly secluded from the contact, and almost from the knowledge, of the great world. [...] She did not

---

<sup>5</sup> Henry James, «Eugénie de Guérin», *The National Review* (Londres), t. XII, 1861, p. 148. Le caractère gras est de nous.

complain of the solitude, she loved it. She was born in it, grew up in it, and wished to die in it<sup>6</sup>.

En résumé, la vie exemplaire d'Eugénie de Guérin vient à la rescousse de la destinée de la femme victorienne. Dès 1861, James suggère que le mode de vie pratiqué par Eugénie de Guérin peut convenir à la femme anglaise ou américaine: «[...] the *Journal* might have been kept, and the life lived, by hundreds of English ladies<sup>7</sup>». Quatre ans plus tard, lors de l'apparition de la traduction anglaise du *Journal*, des milliers d'Anglaises et d'Américaines reconnaissent également en Eugénie de Guérin leur propre destinée. Modèle de vie pour les Françaises, Eugénie de Guérin cristallise aussi en elle la condition familiale ou sociale de la femme traditionnelle, quelle que soit sa nationalité ou sa culture.

\*

La promotion au Québec du *Journal* s'inscrit dans le même sillon. Aux prises avec des changements similaires qui menacent l'équilibre social établi, la société canadienne-française veut défendre, elle aussi, les valeurs qui lui sont chères. À l'instar des sociétés européennes et américaine, elle vit une mutation profonde qui, aux yeux de ses élites dirigeantes, l'entraîne fatalement vers les mêmes précipices.

---

<sup>6</sup> Gamaliel Bradford, «Eugénie de Guérin», *Portraits of Women* (1916), New York, Books for Libraries Press, 1969, p. 179.

<sup>7</sup> Henry James, «Eugénie de Guérin», *The National Review*, p. 148.



Dès sa première heure de circulation au Québec, le *Journal* fait déjà l'objet d'attention particulière de la part des instances littéraires qui voient en Eugénie de Guérin le modèle parfait de la femme catholique et chrétienne. La revue *L'Écho de la France* donne, la première, le ton en publiant des extraits du *Journal* dans ses numéros de décembre 1865 et de janvier 1866. Puis, vers la fin de l'année 1866, précisément le 25 octobre 1866, l'abbé Henri-Raymond Casgrain s'informe auprès d'Octave Crémazie, alors en exil à Paris, s'il est au courant de la célébrité récente d'Eugénie de Guérin. Captivé par la personnalité d'Eugénie, qui lui rappelle sans doute sa propre mère<sup>8</sup>, Casgrain se rend lui-même jusqu'au Cayla en 1867 pour méditer sur la tombe de celle en qui il voit le modèle de la femme canadienne d'autrefois.

\*

Le parcours du *Journal* d'Eugénie de Guérin de Paris à Montréal, peut être aussi considéré comme un **objet de référence historique**. Non seulement cette traversée s'est

---

<sup>8</sup> Le portrait intime que Casgrain trace en 1860 de sa mère (née Anne-Elisabeth Baby) dans «Le tableau de la Rivière-Ouelle» (*Oeuvres complètes*, t. I, p. 13-47) nous dévoile en effet son attachement profond à celle-ci. Ce lien d'amour filial est également confirmé dans une lettre de Elisabeth Baby à Marie de Guérin: «Avec quel indéfinissable plaisir je l'ai entendu raconter sa visite à ce château du Cayla [...]. J'ai partagé l'émotion que mon fils a éprouvée en entrant dans cette chambrette habitée par elle, et ses sentiments lorsqu'il a écrit sur cette table sur laquelle elle-même a tracé de si suaves pensées» (Lettre à Marie de Guérin, le 7 novembre 1867, *L'Amitié guérinienne*, n° 125, printemps 1977, p. 12).

concrétisée dans de multiples éditions françaises et anglaises, mais aussi dans des échanges épistolaires, voire dans des discours idéologiques, dont le contenu renvoie par le fait même à ce que le comparatisme littéraire appelle communément la «construction d'une référence interculturelle<sup>9</sup>». Or, une telle référence remplit une fonction bien précise à l'intérieur de toute culture d'accueil. Outre son rôle de légitimation d'une littérature nationale, elle met en évidence les circuits culturels et les réseaux intellectuels, à partir et à travers lesquels, se produisent la transposition, le métissage, les emprunts de méthodes et la réception de formes littéraires et esthétiques. Le *Journal* d'Eugénie de Guérin constitue à sa façon l'un de ces «objets de référence» dans le complexe et continue le processus de transfert de la littérature française vers l'Amérique du Nord entre les années 1850 et 1950.

La constitution du *Journal* d'Eugénie comme «objet de référence historique» s'est tout particulièrement façonnée à l'aide de multiples correspondances publiques et privées. Ces correspondances permettent de voir jusqu'à quel point le découpage de l'espace littéraire en nations ou en régions est parfois bien trompeur. Rappelons quelques-unes de ces

---

<sup>9</sup> Pour une étude complète de cette notion, voir l'étude de Michel Espagne et Michael Werner (sous la direction de), *Philologiques III. Qu'est-ce qu'une littérature nationale? Approches pour une théorie interculturelle du champ littéraire*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1994, 510 p.

correspondances qui sont au coeur même de la fortune littéraire du *Journal* d'Eugénie de Guérin: celle d'abord entre Barbey d'Aurevilly et Trébutien, dont le contenu nous révèle le dessous du «montage» publicitaire auquel on soumet l'oeuvre; celle entre Matthew Arnold et le même éditeur Trébutien, qui nous explique la façon dont le poète s'est procuré le *Journal* d'Eugénie de Guérin; celle aussi entre l'abbé Henri-Raymond Casgrain et Octave Crémazie, qui atteste la place de New-York dans la diffusion des sources littéraires européennes vers le Canada français autour des années 1860; celle pareillement entre Casgrain et Marie de Guérin, qui nous montre les efforts accomplis par le bon abbé pour promouvoir au Québec le *Journal* d'Eugénie; celle enfin inédite que nous avons découverte entre l'éditeur Louis Ricard et l'Évêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, qui confirme notre hypothèse sur les enjeux de la promotion du *Journal* au Québec vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

\*

Ainsi les transferts culturels ne se résument jamais à la simple transmission d'une mode littéraire ou esthétique. Ils s'enracinent aussi dans des transferts économiques, sociaux et institutionnels<sup>10</sup> de l'heure ou encore se greffent la plupart

---

<sup>10</sup> Voir à ce sujet l'important article de Frédéric Barbiez, «Les échanges de librairie entre la France et l'Allemagne (1840-1914)», Michel Espagne et Michael Werner (sous la direction de), *Transferts: les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*,

du temps sur des systèmes d'échanges, de communication interculturelle qui déjouent, à cause des intérêts, les frontières des États ou les interdits prononcés par les pouvoirs religieux ou politiques. Le parcours culturel et littéraire du *Journal* d'Eugénie de Guérin témoigne, pour sa part, et ce d'une façon convaincante, de la place stratégique de New-York dans la communication euro-nord-américaine au XIX<sup>e</sup> siècle. De fait, la métropole américaine demeure un relais incontournable tant pour les élites intellectuelles québécoises que canadiennes. Le parcours triangulaire du *Journal* (Paris-Londres, Londres-New-York, New-York-Montréal) démontre encore les relations croisées que tissent entre elles les cultures à un moment précis de leur histoire. Le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle n'y échappe pas. Il participe activement à ces relations interculturelles le plus souvent en concurrence les unes les autres. Il y est même, malgré lui, obligé d'y participer, s'il veut se nourrir de cette culture française dont il se réclame. Dans le réseau de la librairie internationale, New-York se présente effectivement comme la porte d'entrée la plus proche pour l'importation du livre français, voire pour la diffusion de ses propres productions littéraires et intellectuelles. L'abbé Casgrain n'y publie-t-il pas en 1871, dans la langue de Shakespeare, son «Pèlerinage au Cayla»? Que le *Journal* d'Eugénie de Guérin y soit alors publié, quelque douze ans plus tôt, lui aussi en anglais,

voilà un fait historique qui, ajouté à beaucoup d'autres, place la ville de New-York au coeur du mouvement du commerce international du livre français du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Plus encore, c'est le rayonnement de la littérature française dans le monde - voire la place dominante qu'elle y occupe autour des années 1860 - qui est également attesté.

\*

La consécration internationale du *Journal* d'Eugénie de Guérin comme chef-d'oeuvre de l'intime a pour effet de donner une forme littéraire et esthétique à la pratique du journal intime. La recommandation de sa lecture auprès des jeunes filles françaises fixe pour ainsi dire un modèle à imiter, et ce, tant au plan du contenu que formel. De fait, les grandes thématiques qui traversent le texte d'Eugénie de Guérin sont reprises, enrichies et diversifiées dans les journaux de jeunes filles que publient les éditeurs avides de succès de librairie. L'analyse comparative entre le *Journal* d'Eugénie de Guérin et ces journaux met tout particulièrement en évidence l'intertextualité d'un discours féminin à travers lequel se dessinent des emprunts structurels, narratifs, identitaires... Des diaristes comme Marie Tassart, Mathilde Savarin et Thérèse Bobillier, reprennent non seulement les mêmes épanchements

---

<sup>11</sup> Voir à ce sujet Georges-Hippolyte Cherrier, «Avis à l'éditeur» (1853) pour l'édition du roman *Charles Guérin* de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau», reproduit dans Guildo Rousseau, *Préfaces des romans québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 31-33.

autobiographiques, mais aussi les mêmes récurrences figuratives et expressives: la piété excessive, l'obsession de la mort, l'amour fraternel, le retour des anniversaires, l'axe temporel..., voilà autant de filiations qui confirment le caractère pluri-textuel du *Journal* d'Eugénie de Guérin.

Ce phénomène d'intertextualité entre Eugénie de Guérin et ses émules françaises, européennes ou nord-américaines constitue le coeur de notre TROISIÈME PARTIE. Du «journal» de Marichette dans *Charles Guérin* au «journal» de l'héroïne d'*Angéline de Montbrun* de Laure Conan, une expression québécoise de l'intime féminin se reconnaît dans celle véhiculée par le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Marichette et Angéline établissent une continuité historique. Leur forme de l'intime s'inscrit dans cette expérience de l'intime pratiqué par une Marie de l'Incarnation ou une Élisabeth Bégon.

L'intertextualité et l'interculturalité du *Journal* d'Eugénie de Guérin ont aussi comme **matrice** la structure temporelle du récit. À la lumière de l'herméneutique narrative de Paul Ricoeur, nous avons émis et démontré l'hypothèse d'un rapport d'interdépendance entre l'écriture diariste et le temps quotidien vécu. Pour nous l'écriture du journal intime refigure sans cesse les hauts et les bas du vécu à travers la fréquence narrative, la répartition des jours écrits, le temps de l'énonciation... C'est pourquoi avons-nous, à titre d'exemple, fait l'analyse comparative de la chronologie

interne des journaux d'Eugénie de Guérin et d'Henriette Dessaulles. La tenue de leur journal respectif met en relief les constants et les variants des deux écritures. Ce sont en effet, l'expérience quotidienne du temps et sa configuration dans leur journal qui fondent l'identité narrative entre Henriette et Eugénie. Autrement dit, leur façon de refigurer narrativement leur «moi» intime, comme le postule d'ailleurs Ricoeur: «[...] le faire narratif re-signifie le monde dans sa dimension temporelle<sup>12</sup>». Ce constat du pouvoir du temps vécu sur l'écriture rend compte de la nature même de tout récit: **le récit mime l'agir humain par le biais du temps**, soutient encore Ricoeur. Par lui, et grâce à lui, se manifeste l'événement qui donne corps au temps linguistique, porteur à son tour de l'expression du temps vécu.

Notre analyse de la matrice temporelle du «journal» de l'héroïne d'*Angéline de Montbrun* contribue elle aussi à rendre opératoire l'herméneutique narrative de Paul Ricoeur. Tout comme le journal réel, le journal fictif obéit lui aussi aux lois fondamentales du temps narratif. Ce n'est pas en effet l'authenticité du «moi» écrit qui donne au journal fictif sa valeur de récit, mais sa structure temporelle; mais dira-t-on, la datation du journal fictif n'est nullement soumise au comput du temps réel et les jours écrits sont toujours segmentés artificiellement? Ces deux objections sont longuement analysées par Paul Ricoeur qui soutient que tout

---

<sup>12</sup> *Temps et récit I*, p. 152.

récit mime et refigure l'agir humain<sup>13</sup>.

L'examen du «journal» d'Angéline de Montbrun met aussi en relief son rapport intertextuel avec son génotexte, le Cahier XI d'Eugénie de Guérin. Fondé sur l'axe temporel passé/présent, le «journal» d'Angéline reprend littéralement l'axe temporel du Cahier XI d'Eugénie, où le temps de l'énonciation du «moi» se noie dans le temps énoncé du «toi»... Plus encore, la configuration du «moi» souffrant d'Angéline s'inscrit à maints égards dans le sillon du «moi» de sa consœur française. Pour tout dire, la vie de Félicité Angers (Laure Conan) recoupe à maints égards celle de la Châtelaine du Cayla. Ce qui nous paraît regrettable et qui nous a empêché d'aller plus loin dans le rapprochement intertextuel des deux femmes, c'est le manque de documents historiques sur la romancière québécoise. Nous ne sommes pas sûre si Félicité Angers a réellement tenu un journal. Si oui, la disparition de ce journal fait disparaître en même temps toute trace susceptible d'éclairer davantage la personnalité de l'auteure, ainsi que la genèse de son roman *Angéline de Montbrun*<sup>14</sup>. Plusieurs de ses correspondances sont aussi

---

<sup>13</sup> Le récit et sa refiguration de l'agir humain par le biais du temps humain sont également très finement analysés par Jacques Brès dans son ouvrage *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994, p. 43-71.

<sup>14</sup> Le manque de plusieurs lettres de Félicité Angers à Mère Catherine Aurélie de la communauté du Précieux-Sang nous empêche de connaître les véritables motifs qui poussent Laure Conan à écrire son roman. Dans sa lettre du 24 mars 1881 à la romancière, Mère Aurélie lui confie qu'elle aimerait en connaître plus; elle pose ainsi la question à Félicité: «Serait-ce une indiscretion de vous demander le



détruites à dessein, gardant à jamais secret l'univers agité de cette femme talentueuse et amoureuse déçue. De fait, sa correspondance avec Mère Catherine Aurélie (1833-1905) du Précieux-Sang ne nous apprend rien de sa vie intime, ni de sa formation littéraire<sup>15</sup>... Les seuls textes qui nous permettent de comprendre l'imaginaire de Laure Conan, ce sont bien ses oeuvres elles-mêmes. À travers elles, se manifeste l'intertextualité fondatrice du destin «génotextuel» du «moi» d'Angéline.

\*

Cette configuration de l'image angélique de la femme à travers Angéline de Montbrun est l'une des dernières représentations littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle. À l'aube des années 1900, un vent de revendications féminines et de réformes sociales bouleverse la destinée féminine<sup>16</sup>. La piété,

---

titre de votre ouvrage?». Nous remercions Mère Lucille Gamache du Centre Aurélie-Caouette de nous avoir fait parvenir une copie de cette correspondance.

<sup>15</sup> Les lettres qui restent aujourd'hui de la correspondance de Félicité Angers ne nous apprennent rien sur sa vie personnelle et d'écrivaine. Les quelques lettres clés dans lesquelles Félicité aurait évoqué les détails de son amour avec le député Pierre-Alexis Tremblay ont été soigneusement détruites.

<sup>16</sup> Voir à ce propos: Gabriel d'Azumbuja, *La jeune fille et l'évolution moderne*, Paris, Bloud, [1900?], 62 p. et *Ce que le christianisme a fait de la femme*, Paris, Librairie Bloud et Barral, 1899, 62 p.; Luddovic de Contenson, *Les Syndicats professionnels féminins*, Paris, Bloud, 1910, 64 p.; René Gonnard, *La Femme dans l'industrie*, Paris, Colin, 1906, 283 p.; Pierre du Maroussem, *La Question ouvrière*, Paris, A. Rousseau, 1891-1894, 4 vol.; Gustave Hue, *Les Oeuvres de protection de la jeune fille*, Paris, Librairie Bloud, 1908, 63 p.; Mgr Spalding, *L'Éducation supérieure des femmes*, traduit de l'anglais par l'abbé Félix Klein,

le dévouement et le devoir de mère et d'épouse connaissent un relâchement sans précédent. Puis, survient la guerre 1914-1918, qui crée une conjoncture socio-économique favorable aux revendications féminines. Dorénavant, l'instruction, la libre profession et l'indépendance économique font partie de nouvel idéal des femmes. D'où la relance dès la fin de la guerre du *Journal* d'Eugénie de Guérin avec toute panoplie d'arguments sur la vie de famille et sur le bonheur d'être au foyer. Mais en vain! La mère féconde et nourricière, la soeur aimante et l'épouse obéissante incarnées par Eugénie de Guérin rencontrent de moins en moins d'adeptes.

\*

La fortune littéraire du *Journal* d'Eugénie de Guérin d'abord en France, puis aux États-Unis et au Canada français rend compte des enjeux littéraires et sociaux qui sous-tendent au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la «Bataille des modèles féminins». Des deux côtés d'Atlantique s'affrontent dans une lutte quasi quotidienne et, avec parfois de moyens immenses, des adversaires tenaces: d'un côté, les esprits conservateurs, partisans du modèle séculaire de la femme chrétienne; de l'autre, les partisans, disons plutôt les partisanes, du modèle de la femme laïque - *émancipée* (mot alors à la mode) -

---

Paris, Librairie Bloud et Barral, 1900, 63 p. Pour l'Amérique du Nord, on consultera avec intérêt l'ouvrage de Suzanne L. Bunkers et Cynthia Anne Huff (éd.), *Inscribing the Daily: Critical Essays on Women's Diaries*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1996, 296 p.

qui mord à l'appât de nouveaux privilèges que lui souffle à l'oreille le féminisme revendicateur. Une telle «bataille» se fait au nom d'un «type féminin» qui dépasse la spécificité nationale ou culturelle. Par delà les frontières culturelles, le Mythe d'Eugénie de Guérin renvoie aux vertus fondamentales exigées à l'endroit de la femme par les sociétés chrétiennes, qu'elles soient protestantes, anglicanes ou catholiques... À l'heure où ces vertus reculent devant l'avance des progrès technologiques, de l'urbanisation et de l'industrialisation, il n'est donc rien d'étonnant que certaines classes dirigeantes, tant des sociétés européennes que nord-américaines, s'accrochent avec désespoir à l'image d'Eugénie de Guérin; seule, à leurs yeux, la vie exemplaire de la diariste du Cayla peut encore contrer les «idées modernes» dont la diffusion met en péril le vieil édifice social issu de la société du Moyen-Âge<sup>17</sup>. **Femme angélique ou femme laïque** - l'une incarnant les Temps Anciens, l'autre les Temps Modernes, voilà les deux éternelles et incompatibles espérances que l'histoire retiendra sans doute de la fortune littéraire du *Journal* d'Eugénie de Guérin.

---

<sup>17</sup> Voir à ce propos la célèbre conférence de l'abbé Joseph-Apollinaire Gingras, prononcée devant les membres de l'Institut canadien de Québec le 10 mars 1880. Aux yeux de l'abbé, tous les péchés du monde moderne proviennent d'une même source satanique: «la déclaration des droits de l'homme» issue des «principes de 89» («Le Bas-Canada entre le Moyen-Âge et l'âge moderne» (Québec, De l'Imprimeur du «Canadien», 1880, p. 1).

## BIBLIOGRAPHIE

## I SOURCES

## 1- Oeuvres d'Eugénie de Guérin

Guérin, Eugénie de, *Journal. Texte complet précédé d'une lettre aux lecteurs et suivi d'une Table analytique par Mgr Émile Barthés*, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, 1934, 423 p.

Guérin, Eugénie de, *Lettres à Louise de Bayne (1830-1834)*. Textes inédits précédés d'une lettre au lecteur et suivis d'une table analytique par Émile Barthés, Paris, J. Gabalda et fils, 1924, t. I, 467 p.; t. II, 1925, 397 p.

Guérin, Eugénie de, *Lettres à son frère Maurice (1824-1839)*, par Émile Barthés, Paris, J. Gabalda et fils, 1929, 117 p.

Barthés, Émile, *Eugénie de Guérin d'après des documents inédits*, Albi, Imprimerie coopérative du sud-ouest, t. I et II, 1929.

Barthés, Émile, *Eugénie de Guérin. Lettres à sa famille et à diverses (1839-1848)*, t. II, Albi imprimerie coopérative du Sud-Ouest, 1962, 523 p.

## 2- Oeuvres d'Eugénie de Guérin parues en anglais

*Journal of Eugénie de Guérin*, edited by G.S. Trébutien, London, New York, Alexandre Strahan, 1866, 460 p.

3- Extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin parus au Québec

*L'Écho de la France*:

«...Le malheur des nids était un de mes chagrins d'enfance [...]» (décembre 1865)

*La Voix du Précieux-Sang*:

«Quels passagers rapides nous sommes, mon Dieu! [...]»

«Presque tout ce que l'on fait pour la créature est perdu,  
[...].»  
«Il est des souvenirs qui déchirent l'âme [...].»  
«Le coeur a des besoins que Dieu seul contente.»

*La Voix du Précieux-Sang*, t. II, avril 1896-mars 1898:

«Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, nous voyons s'en  
aller ceux que nous connaissons [...].»  
«Savez-vous que nous sommes bien aveugles, bien insensés  
[...].»  
«Si j'avais un enfant à élever, comme je le ferais  
doucement [...].»  
«Les petits fils qui nous rattachent à la vie [...].»  
«C'est notre sort à tous: il faut être jeté en terre et  
pourrir [...].»

#### 4- Oeuvre de Maurice de Guérin

Guérin, Maurice de, *Journal, lettres et poèmes*, Paris, G.S.  
Trébutien, 1863, 474 p.

#### 5- Journaux intimes contemporains

##### 5.1 Québécois

Dessaulles, Henriette, *Journal (1874-1881): édition critique*  
par Jean-Louis Major, Montréal, Presses de l'Université  
de Montréal, 1989, 669 p.

Gonzague, Anna de, *Journal (1892-1898)*, Archives de  
l'Université Laval.

Groulx, Lionel, *Mes Mémoires (1878-1920)*, Montréal, Fides,  
1970, vol. I, 437 p.

Lacoste, Marie-Louise, *Journal (1864-1866)*, Montréal, Éditions  
de la Coste, 1994, 39 p.

Marchand-Dandurand, Joséphine, *Journal intime (1879-1925)*,  
manuscrit dactylographié, Archives nationales du Canada.

Montreuil, Gaëtane de, «Journal» (1897?-1902), *Oeuvres*  
*complètes*, textes dactylographiés et annotés par Réginald  
Hamel, Montréal, Université de Montréal, 1969, vol. VI,  
p. 150-314.

##### 5.2 Américain

Smalley, J.C., *Les jeunes converties, ou, Mémoires des trois soeurs, Debbie, Helen et Anna Barlow*, traduit de l'anglais par l'abbé Hercule Beaudry, Montréal, Sénécal, 1866, 195 p.

## 6- Journaux et périodiques dépouillés

Français: *L'Amitié guérinienne* (1933-1997).

Québécois: *La Revue canadienne, La Gazette de Québec, L'Écho de la France, La semaine littéraire du courrier des États-Unis, Le Monde illustré, La Voix du Précieux-Sang, Le Journal de Françoise, La Mémoire de la Société royale du Canada.*

## 7- Journaux et périodiques consultés

Français: *Revue contemporaine, Le Figaro, Revue des deux Mondes.*

Américains et anglais: *Catholic World, Cornhill Magazine, Edinburgh Review, National Review.*

## II ÉTUDES SUR EUGÉNIE DE GUÉRIN

### 1- Françaises

Bannour, Wanda, *Eugénie de Guérin une chasteté ardente*, Paris, Albin Michel, 1983, 346 p.

Balde, Jean, *Jeunes filles de France. D'Eugénie de Guérin à Hélène Boucher*, Paris, Éditions Spes, 1937, p. 9-102.

Barbey D'Aurevilly, Jules, *Les oeuvres et les hommes*, Genève, Slatkine Reprints, t. V, 1968, 343 p.

Barbey D'Aurevilly, Jules, *Memoranda* (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>), Paris, Typographie François Bernouard, 1927, 442 p.

Barbey D'Aurevilly, Jules, *Correspondance générale I* (1824-

- 1844), Paris, *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 1980, 254 p.
- Barbey D'Aurevilly, Jules, *Correspondance générale IV* (1854-1855), Paris, *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 1984, 350 p.
- Barbey D'Aurevilly, Jules, *Correspondance générale V* (1856), Paris, *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, 1985, 263 p.
- Brunel, Pierre, *Histoire de la littérature française*, Paris, Bordas, t. 2, 1972, p. 385-745.
- Burel, Abbé H., *Une âme soeur d'Eugénie de Guérin*, Paris, Haton, 1902, 275 p.
- Cély, Claude (sous la direction de), *Lectures guériniennes*, Colloque international (15-17 juillet 1988), Montpellier, Université de Montpellier, 1989, 274 p.
- Chaigne, Louis, *Notre littérature vivante*, Paris, Liget, t. V, 1959, 342 p.
- Chawaf, Chantal, *Le corps et le verbe*, Paris, Presses de la Renaissance, 1992, 294 p.
- Claveau, A, «Les réputations posthumes de Maurice et d'Eugénie de Guérin», *Revue contemporaine*, t. XXXI, 1863, p. 367-384.
- Colleville, Comte de, *Un cahier inédit du Journal*, Paris, Mercure de France, 1911, 224 p.
- Colleville, Comte de, *Figures de femmes. Eugénie de Guérin intime*, Paris, P.J. Bédouchaud, 1907, 224 p.
- Dodille, Norbert, *Le texte autobiographique de Barbey d'Aurevilly*, Genève, Droz, 1987, 313 p.
- Duhamélet, Geneviève, *La vie et la mort d'Eugénie de Guérin*, Paris, Bloud et Gay, 1925, 248 p.
- Duhamélet, Geneviève, *Vie d'Eugénie de Guérin*, Paris, O.E.I.L., 1984, 234 p.
- Giraud, Victor, *La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin*, Paris, Plon, 1928, 255 p.
- Giraud, Victor, «Les rêves écroulés d'Eugénie de Guérin», *Revue des deux Mondes*, t. 58, 1930, p. 934-944.
- Giraud, Victor, *Pastels féminins*, Paris, Hachette, 1939, 214 p.



- Goyau, Lucie Félix-Faure, *Vers la joie Âme païenne, âmes chrétiennes*, Paris, Perrin et Cie, 1914, 279 p.
- Gautier, Léon, «Pensées d'Eugénie de Guérin», *Revue du monde catholique*, t. 5, 1863, p. 62-68.
- Houbre, Gabrielle, «De François-René et Lucile à Maurice et Eugénie», *Autrement*, n° 112, 1990, p. 108-115.
- James, Francis, *Feuilles dans le vent*, Paris, Mercure de France, 1914, 469 p.
- Lefranc, Abel, *Maurice de Guérin d'après des documents inédits*, Paris, Honoré Champion, 1910, 317 p.
- Madaule, Jacques, *La Reconnaissances III*, Lille, Desclée de Brouwer, 1946, 422 p.
- Mauriac, François, *La vie de Jean Racine. Suivi de Mes Grands Hommes*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1983, 265 p.
- Maze-Senicier, Georges, *Eugénie de Guérin*, «Science et religion», n° 675, Paris, Bloud et Cie, 1913, 64 p.
- Picard, Louis, *Une vierge française: Émilie de Vialar*, Paris, Éditions de la Bonne Presse, 1925, 341 p.
- Prat, A., *Eugénie de Guérin*, Coll. «Femmes de France», n° 6, Paris, Lethielleux, 1910, 124 p.
- Praviel, Armand, *Provinciaux*, Paris, La Renaissance du Livre, 1923, 193 p.
- Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XII, Paris, Garnier, 1870, 516 p.
- Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XV, Paris, Garnier, [s. d.], 462 p.
- Zyromski, Ernest, *Eugénie de Guérin*, Paris, A. Colin, 1921, 215 p.
- Zyromski, Ernest, *Deux grandes âmes au XIX<sup>e</sup> siècle: Eugénie de Guérin; Rosa Ferruci*, Tours, Mame, 1901, 95 p.

## 2- Anglaises

- Arnold, Matthew, «Eugénie de Guérin», *Cornhill Magazine*, n° 7, 1863, p.784-800.

- Arnold, Matthew, *Essays in criticism*, London and Cambridge, Macmillan and Co., 1865, 302 p.
- Bradford, Gamaliel, *Portraits of women*, New York, Books for libraries Press, 1916, 202 p.
- Cerny, Gabriel, «Three Women of our time. Eugénie de Guérin-Charlotte Brontë-Rahel Lévin», *The Catholic World*, vol. 3, 1865, p. 834-845.
- Colquhoun, J.C., «Eugénie de Guérin», *The Contemporary Review*, vol. IV, January-April 1867, p. 218-236.
- Forsyth, W., «Eugénie de Guérin», *Edinburgh Review*, vol. CXX, p. 249-267.
- Harper, George Mclean (1928), «Eugénie de Guérin and Dorothy Wordsworth», *Spirit of Delight*, New York, Books for Libraries Press, 1969, p. 28-50.
- James, Henry, «Eugénie de Guérin», *The National Review*, t. XII, 1861, p. 145-151.
- James, Henry, «Eugénie de Guérin», *London Quarterly Review*, vol. 26, 1865, p. 191-217.
- James, Henry, «Eugénie de Guérin», *The Nation*, vol. I, 1865, p. 752-753.
- James, Henry, *Notes and Review*, New York, Duster House, 1921, 227 p.
- Liebich, Louise, «Eugénie de Guérin», *Month*, n° 104, 1904, p. 158-166.
- Parr, Harriet, *Maurice and Eugénie de Guérin*, London, 1870, 253 p.
- Vannah, Kate, «Eugénie de Guérin», *The Catholic World*, n° 43, 1886, p. 695-702.

### 3- Québécoises

- Casgrain, Henri-Raymond, *Les Miettes*, Québec, P.G. Delisle, 1869, 71 p.
- Casgrain, Henri-Raymond, «Un pèlerinage au Cayla», *Oeuvres complètes*, Montréal, Beauchemin et Valois, t. I, 1884, p. 217-236.

- Casgrain, Henri-Raymond, «Étude sur Angéline de Montbrun», in: Guildo Rousseau, *Préfaces des romans québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Sherbrooke, Cosmos, 1970, P. 66-74.
- Landon, Émile, «La littérature intime. Le Journal d'Eugénie de Guérin», *Le Chercheur*, 1888, p. 361-374.
- Leclaire, Alphonse, «L'attrait du bon livre», *Revue canadienne*, t. XV, 1878, p. 178-188.
- Robert, Z.-M., «Journal D'Eugénie de Guérin», *Enseignement secondaire*, vol. 25, 1946, p. 555.

### III HISTOIRE LITTÉRAIRE

#### 1- Littérature française

- Baldensperger, Fernand et Horace Sidney Craig, *La critique et l'histoire littéraire en France au dix-neuvième et au début du vingtième siècles*, Paris, Brentano's, 1945, 244 p.
- Butor, Michel, *Répertoire II: études et conférences (1959-1963)*, Paris, Minuit, 1964, 301 p.
- Castex, P.-G., et P. Surer, *Manuel des études littéraires françaises XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1968, 310 p.
- Collectifs, *Cent ans de littérature française 1850-1950*, Paris, SEDES, 1987, 358 p.
- Combe, Dominique, *Les genres littéraires*, Paris, Hachette, 1994, 175 p.
- Frgonard, Marie-Madeleine, *Précis d'histoire de la littérature française*, Paris, Didier, 1981, 111 p.
- Gusdorf, Georges, *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1976, 451 p.
- Hazard, Paul, *La Pensée européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle: de Montesquieu à Lessing*, Paris, Fayard, 1963, 470 p.
- Jasinski, René, *À travers le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Minard, 1975, 450 p.

- Mauzi, Robert (sous la direction de), *Précis de la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1990, 280 p.
- Michel, Arlette et Coll., *Littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1993, 501 p.
- Molho, Raphael, *La critique littéraire en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Buchet/Chastel, 1963, 243 p.
- Pichois, Claude, *Littérature française. De Chateaubriand à Baudelaire (1869-1920)*, vol. 7, Paris, Arthud, Poche, 1990, 445 p.
- Saulnier, Verdun-Louis, *La littérature française du siècle romantique (depuis 1802)*, Paris, PUF, 1948, 135 p.
- Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier Frères, vol. 12, 1870, 516 p.; vol. 15, 1926, 462 p.
- Starobinski, Jean, *La relation critique: essai*, Paris, Gallimard, 1970, 341 p.
- Tadie, Jean-Yves, *Introduction à la vie littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bordas, 1984, 146 p.
- Van Tieghen, Paul, *Le Romantisme dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, 1969, 536 p.

## 2- Littérature québécoise

### 2.1 Études sur Angéline de Montbrun

- Bourbonnais, Nicole, «Angéline de Montbrun de Laure Conan: oeuvre palimpseste», *Voix et images*, automne 1996, p. 80-94.
- Conan, Laure, *Angéline de Montbrun*, préface Bruno Lafleur, Montréal, Fides, 1950, 191 p.
- Cotnam, Jacques, «Angéline de Montbrun: un cas patent de masochisme moral», *Journal of Canadian Fiction*, II, été 1973, p. 152-160.
- Des Ormes, Renée, «Laure Conan: un bouquet de souvenirs», *La Revue de l'Université Laval*, n° 5, janvier 1952, p. 383-391.
- Dumont, Micheline, *Laure Conan*, Montréal, Fides, 1961, 95 p.

Dumont, Micheline, «Laure Conan (1845-1924)», *The Clear Spirit: twenty canadian women and their times*, Toronto, University of Toronto, 1966, 301 p.

Gagnon-Mahony, et Madeleine, «Angéline de Montbrun: le mensonge historique et la subversion de la métaphore blanche», *Voix et images du pays*, vol. V, 1972, p. 57-69.

Le Moine, Roger, «Laure Conan et Pierre-Alexis Tremblay», *Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-juin 1966, p. 258-271 et juillet-septembre 1966, p. 500-538.

Le Moine, Roger (éd.), *Oeuvres romanesques I Un amour vrai. Angéline de Montbrun*, Montréal, Fides, 1974, 241 p.

## 2.2 Histoire littéraire québécoise

Bisson, Laurence A., *Le Romantisme littéraire au Canada français*, Paris, Droz, 1932, 285 p.

Boivin, Aurélien et Coll., *Questions d'histoire littéraire, mélanges offerts à Maurice Lemire*, Québec, Nuit blanche, 1996, 301 p.

Brunet, Manon (sous la direction de), *Henri-Raymond Casgrain, épistolier: réseau et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Nuit blanche, 1995, 297 p.

Beaudoin, Réjean, *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française (1850-1890)*, Montréal, Boréal, 1989, 209 p.

Collectifs, *Le roman canadien-français. Évolution, témoignages, bibliographie*, coll. «Archives des lettres canadiennes», t. III, Montréal, Fides, 1977, 514 p.

Collectifs, *Les littératures de langues européennes au tournant du siècle: lectures d'aujourd'hui. Série C. L'Optique Nord-Américaine, Cahier I, «La perspective critique québécoise»*, Ottawa, 1985, 123 p.

Dorion, Gilles, *Présence de Paul Bourget au Canada*, Québec, PUL, 1977, 241 p.

Dorion, Gilles (éd.), *Les Meilleurs romans québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1996, 2 v.

Dostaler, Yves, *Les infortunes du roman dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Hurtubise, 1977, 175 p.

Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal,

- Boréal, 1993, 393 p.
- Dumont, Fernand et Jean-Charles Falardeau, *Littérature et société canadiennes-françaises*, Québec, PUL, 1964, 272 p.
- Étienne, Gérard, «Coup d'oeil sur la culture littéraire de Québec au XIX<sup>e</sup> siècle», *Lettres et écritures*, vol. V, n° 1, 1968, p. 5-16.
- Fortin, Nicole et Jean Morency, *Littérature québécoise: les nouvelles voix de la recherche*, actes du quatrième colloque interuniversitaire des jeunes chercheur(e)s en littérature québécoise, tenu à l'Université Laval en juin 1992, Québec, Nuit blanche, 1994, 208 p.
- Gagnon, Claude-Marie, «La Censure au Québec», *Voix et images*, vol. IX, n° 1, 1983, p. 103-117.
- Galarneau, Claude et Maurice Lemire (sous la direction de), *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Québec, IQRC, 1988, 269 p.
- Gagnon, Jean, «Les livres de récompense et la diffusion de nos auteurs de 1856 à 1931», *Cahiers de bibliologie I*, 1980, p. 3-24.
- Grandpré, Pierre, D., *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1967-1969, 4 v.
- Grenon, Michel (sous la direction de), *L'Image de la Révolution française au Québec: 1789-1989*, LaSalle, Québec, Hurtubise HMH, 1989, 269 p.
- Halden, Charles ab der, *Nouvelles études de littérature française*, Paris, F.R. de Rudeval, 1907, 377 p.
- Hayne, David M. (éd.), *La Critique littéraire*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, 353 p.
- Hayward, Annette et Agnes Whitfield (sous la direction de), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, 422 p.
- Hudon, Jean-Paul, *L'abbé Henri-Raymond Casgrain, l'homme et l'oeuvre*, (thèse, Ph.D.), Ottawa, Université d'Ottawa, 1978.
- Lafortune, Monique, *Le roman québécois: reflet d'une société*, Laval, Mondia, 1985, 333 p.
- Lafortune, Monique, *Les romans québécois du XIX<sup>e</sup> siècle: le roman historique et le roman d'aventures*, Laval, Mondia, 1995, 68 p.

- Lafortune, Monique, *La littérature du terroir: une littérature identitaire*, Laval, Mondia, 1994, 86 p.
- Lamonde, Yvan, *La librairie et l'édition à Montréal: 1776-1920*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1991, 198 p.
- Lamonde, Yvan, *Les bibliothèques de collectivités à Montréal (17e-19e siècle)*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1979, 139 p.
- Lamonde, Yvan et Esther Trépanier, *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, IQRC, 1986, 319 p.
- Lanctot, Gustave, *L'oeuvre de la France en Amérique du Nord Montréal-Paris*, Montréal, Fides, 1951, 188 p.
- Léger, Jules, *Le Canada français et son expression littéraire*, Paris, librairie Nizet et Bastard, 1938, 211 p.
- Lemire, Maurice et Denis Saint-Jacques (sous la direction de), *La vie littéraire au Québec*, t. I, II et III Québec, PUL, 1991-.
- Lemire, Maurice, *La littérature québécoise en projet au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1993, 276 p.
- Lemire, Maurice, *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*, Montréal, Fides 1981, 171 p.
- Lemire, Maurice, *Formation de l'imaginaire littéraire québécoise (1764-1867)*, Montréal, L'Hexagone, 1993, 280 p.
- Lemoynes, Jean, *Convergences*, Montréal, Hurtubise, 1961, 324 p.
- Lantier, Pierre et Guildo Rousseau (sous la direction de), *La culture inventée*, Québec, IQRC, 1992, 326 p.
- Martin, Gérard, *Bibliographie sommaire du Canada français, 1854-1954*, Québec, [s. n.], 1954, 104 p.
- Mativat, Daniel, *Le métier d'écrivain au Québec: (1840-1900): pionniers, nègres ou épiciers des lettres?*, Montréal, Triptyque, 1996, 510 p.
- Moisan, Clément (sous la direction de), *L'histoire littéraire: théories, méthodes, pratiques*, Québec, PUL, 1989, 284 p.
- Milhot, Laurent, *La Littérature québécoise*, Paris, PUF, Coll. «Que sais-je?», n° 1579, 127 p.

- Milot, Louise et Jaap Lintvelt, *Le roman québécois depuis 1960. Méthodes et analyses*, Sainte-Foy, PUL, 1992, 320 p.
- Pelletier, Jacques (sous la direction de), *Le Social et le littéraire: anthologie*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1984, 367 p.
- Plante, Jean-René, *L'Échec de la littérature québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle*, (Thèse, Ph. D.), Université McGill, 1982.
- Provost, Honorius, «L'abbé Henri-Raymond Casgrain et ses relations d'amitié», *La Revue de l'Université Laval*, vol. VIII, n° 9, mai 1954, p. 791-810.
- Robert, Lucie, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, PUL, 1989, 272 p.
- Robidoux, Réjean, *Fonder une littérature nationale: notes d'histoire littéraire*, Ottawa, Éditions David, 1994, 208 p.
- Rousseau, Guildo, *Préfaces des romans québécois du XIX<sup>e</sup> siècle*, Sherbrooke, Cosmos, 1970, 111 p.
- Rousseau, Guildo, *L'images des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1981, 360 p.
- Raymond, abbé Joseph, «La religion et la littérature», *Revue canadienne*, t. XI, 1874, p. 601-607.
- René, Dionne, *Le Québécois et sa littérature*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1984, 458 p.
- Saint-Jacques, Denis (sous la direction de), *L'acte de lecture*, Québec, Nuit blanche, 1994, 305 p.
- Tougas, Gérard, *La littérature canadienne-française*, Paris, PUF, 1974, 270 p.
- Vaillancourt, Pierre-Louis (éd.), *La perspective critique québécoise*, Ottawa, Research Group 1900, 1985, 123 p.
- Wyczynski, Paul et Coll., *L'Essai et la prose d'idées au Québec: naissance et évolution d'un discours d'ici, recherche et érudition, forces de la pensée et de l'imaginaire, bibliographie*, Montréal, Fides, 1985, 921 p.

### 3- Littérature et idéologie au Québec



- Bernard, Jean-Paul, *Les idéologies québécoises au 19<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Boréal Express, 1973, 149 p.
- Bouchard, Gérard et Serge Courville (sous la direction de), *La construction d'une culture: le Québec et l'Amérique française*, Sainte-Foy, PUL, 1993, 445 p.
- Bouchard, Gérard et Yvan Lamonde (sous la direction de), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Fides, 1995, 418 p.
- Dumont, Louis, *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Seuil, 1983, 272 p.
- Dumont, Fernand, *Idéologies au Canada français: 1850-1900*, Québec, PUL, 1971, 317 p.
- Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, 394 p.
- Gagnon, Édouard, *La censure des livres*, thèse (Ph.D.) sur microfiche, Université Laval, 1945.
- Lebuis, Claude, *La censure éditoriale, sélection et révision des manuscrits littéraires* thèse (M.A.) sur microfiche, Université du Québec à Montréal, 1980.
- Parizeau, Gérard, *La société canadienne-française au XIX<sup>e</sup> siècle: essais sur le milieu*, Montréal, Fides, 1975, 550 p.
- Roy, Fernande, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Boréal, 1993, 127 p.
- Vattier, Guy, *Essai sur la mentalité canadienne-française*, Paris, Champion, 1928, 350 p.

#### IV LITTÉRATURE DE L'INTIME

##### 1- Littérature de l'intime en France

- Blanchot, Maurice, *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, 308 p.
- Bonnat, Jean-Louis et Mireille Bossis, *Les correspondances:*

*problématique et économie d'un «genre littéraire»*, actes du Colloque international «Les correspondances», Nantes, Université de Nantes, 1983, 474 p.

- Bossis, Mireille (sous la direction de), *La lettre à la croisée de l'individu et du social*, Paris, Kimé, 1994, 254 p.
- Beugnot, Bernard, «Débats autour du genre épistolaire, réalité et écriture», *Revue d'histoire littéraire de France*, mars-avril 1974, p. 195-202.
- Bourget, Paul, *La maladie du journal intime, Nouvelles pages de critique et de doctrine*, Paris, Plon, 1922, t. II, p. 15-26.
- L'abbé Calhiat, Henry, *Élisabeth de Prades. Sa vie - son journal, ses funérailles*, Tours, Alfred Cattier, 1890, 210 p.
- Dauriac, Fernande (éd.), *Journal de Marie Lenéru*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1945, 401 p.
- Collectifs, *La lettre et le récit*, Paris, Bertrand-Lacoste, 1992, 127 p.
- Colloque, *Intime intimité intimisme*, Lille, Université de Lille III, 1976, 216 p.
- Cosnier, Colette, *Marie Bashkirtseff. Un portrait sans retouches*, Paris, Pierre Horay, 1985, 344 p.
- Didier, Béatrice, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1976, 205 p.
- Didier, Béatrice, «Autoportrait et journal intime», *Corps écrit*, n° 5, 1983, p. 167-182.
- Del, Litto, V. (sous la direction de), *Le journal intime et ses formes littéraires*, Genève, Droz, 1978, 330 p.
- Démoris, René, *Le Roman à la première personne*, Paris, A. Colin, 1975, 497 p.
- Duchêne, Roger, «Réalité vécue et réussite littéraire: le statut particulier de la lettre», *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1971, n° 2, p. 177-194.
- Duchêne, Roger, *Écrire au temps de Mme de Sévigné*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1982, 242 p.
- Girard, Alain, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1963, 638 p.
- Gusdorf, Georges, *Lignes de vie, 1, Les Écritures du moi*,

- Paris, Odile Jacob, 1991, 431 p.
- Gusdorf, Georges, *Auto-Bio-graphie. Lignes de vie 2*, Paris, Odile Jacob, 1991, 504 p.
- Henriot, E., *La Manie du journal intime et le roman autobiographique*, Monaco, Impr. de Monaco, 1924, 39 p.
- Josua, Jean-Pierre, «Le journal intime comme forme d'expression de la vie religieuse», *La vie spirituelle*, janvier-février, 1983, p. 15-23.
- Lavaud, Suzanne, *Marie Lenéru. Sa vie - son journal - son théâtre*, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1932, 281 p.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, 357 p.
- Lejeune, Philippe, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980, 332 p.
- Lejeune, Philippe, *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986, 346 p.
- Lejeune Philippe, «Le je des jeunes filles», *Poétique*, n° 94, avril 1993, p. 229-251.
- Lejeune Philippe, «Le Journal de Marguerite», *Le récit d'enfance. Enfance et écriture*, actes du colloque de NVL/CRALEJ, Paris, Éditions du Sorbier, 1993, p. 41-62.
- Lejeune, Philippe, *Le moi des demoiselles*, Paris, Seuil, 1993, 455 p.
- Madelénat, Daniel, *La biographie*, Paris, PUF, 1984, 222 p.
- Marty, Éric, *L'écriture du jour. Le journal d'André Gide*, Paris, Seuil, 1985, 266 p.
- Mireille, Calle-Graber, «Journal intime et destinataire textuel», *Poétique*, n° 59, septembre 1984, p. 389-391.
- Pachet, Pierre, *Les Baromètres de l'âme: naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990, 140 p.
- Perrot, Michelle, «Journaux intimes. Jeunes filles au miroir de l'âme», *Adolescence*, vol. IV, n° 1, printemps 1986, p. 29-36.
- Planté, Christine, *La petite soeur de Balzac*, Paris, Seuil, 1989, 374 p.
- Perrot, Michelle et George Ribeill, *Le journal intime de Caroline B.*, Paris, Montalba, 1985, 252 p.

- Rousset, Jean, *Formes et signification*, Paris, Corti, 1964, 200 p.
- Rousset, Jean, «Le journal intime, texte sans destinataire?», *Poétique*, 1983, p. 435-443.
- Rousset, Jean, *Le lecteur intime. De Balzac au journal*, Paris, J. Corti, 1986, 220 p.
- Rousset, Jean, *Narcisse romancier, essai sur la première personne dans le roman*, Paris, José Corti, 1973, 159 p.
- Rousset, Jean, «La monodie épistolaire: Crébillon fils», *Études littéraires*, août 1968, p. 167-174.
- Raoul, Valerie, *Distinctly narcissistic: diary fiction in Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, 307 p.
- Raoul, Valerie, *The French fictional journal: fictional narcissism-narcissistic fiction* (thèse, Ph. D.), University of Toronto, 1978.
- Scarpetta, Guy, «Écrire l'intime», *L'Impureté*, Paris, Grasset, 1985, p. 284-291.
- Vier, Jacques, «Mémoires, journaux, correspondances», *Histoire de la littérature française*, Paris, Colin, 1970, t. 2, p. 884-932; et p. 996-1001.
- Voisine, Jacques, «De la confession religieuse à l'autobiographie et au journal intime entre 1760-1820», *Neohelicon*, 1974, n° 3-4, p. 337-357.
- Zeldin, Théodore, «Biographie et psychologie sous le Second Empire», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXI, janvier-mars 1974, p. 58-74.

## 2- Littérature de l'intime au Québec

- Hébert, Pierre, *Le journal intime au Québec, structure, évolution, réception*, Montréal, Fides, 1988, 209 p.
- Hébert, Pierre, «Pour une évolution de la littérature personnelle au Québec: l'exemple du journal intime», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, vol. 9, 1985, p. 13-37.
- Hébert, Pierre, «Jalons pour une narratologie du journal intime: le statut du récit dans le journal d'Henriette

- Dessaulles», *Voix et images*, 37, automne 1987, p. 140-156.
- Major, Jean-Louis, «Journaux fictifs/fiction diaristique», *Voix et images*, n° 58, 1994, p. 200-204.
- Melançon, Benoît et Pierre Popovic (sous la direction de), *Les femmes de lettres. Écriture féminine ou spécificité générique?* Actes du colloque tenu à l'Université de Montréal le 15 avril 1994, Montréal, CULSEC, 1994, 162 p.
- Raoul, Valerie, «Moi (Henriette Dessaulles), ici (au Québec), maintenant (1874-1880): articulation du journal intime féminin», *The French Review*, vol. LIX, n° 6, mai 1986, p. 841-848.
- Van Roey-Roux, Françoise, *La littérature intime au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 254 p.
- Van Roey-Roux, Françoise, «La littérature intime au Québec 1760-1945», *Histoire littéraire du Québec*, 1979, p. 82-88.
- Vigarello, Georges, «*Les Vertiges de l'intime*», *Esprit*, n° 62, février 1982, p. 68-78.
- Verdun, Chistyl, «La religion dans le journal d'Henriette Fadette: 1874-1880», *Atlantis*, vol. 8, n° 2, 1983, p. 51-61.

## V ÉTUDES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

### 1- Littérature comparée

- Guyard, M.-F., *La littérature comparée*, Paris, PUF, Coll. «Que sais-je?», n° 499, 1961, 145 p.
- Jost, François (éd.), *Actes du IV<sup>e</sup> congrès de l'Association internationale de littérature comparée*, Fribourg 1964, The Hague, Mouton, 1966, 2 vol.
- Jost, François, *Essais de littérature comparée*, Europaena 1<sup>e</sup> série, t. II, 1968, 429 p.
- Lacant, Jacques et Charles Dedeyan, *De Shakespeare à Michel Butor: mélanges offerts à Monsieur Charles Dedeyan*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1985, 154 p.

Marino, Adrian, *Comparatisme et théorie de la littérature*, Paris, PUF, 1988, 390 p.

Pichois, Cl. et A.-M. Rousseau, *Qu'est-ce que la littérature comparée*, Paris, A. Colin, 1983, 172 p.

Trousson, Raymond, *Un problème de littérature comparée: les études de thèmes. Essai de méthodologie*, Paris, Lettres modernes, 1965, 111 p.

## 2- Intertextualité

Belleau, André, «Du dialogisme bakhtinien à la narratologie», *Études françaises*, n° 23, 1988, p. 9-17.

Best, Janice, «Dégradation et génération du récit», *Poétique* novembre 1990, p. 483-498.

Bruce, Donald Michael, *De l'intertextualité à l'interdiscursivité: évolution d'un concept théorique*, Ottawa, Bibliothèque Nationale du Canada, service des thèses canadiennes, 1989, 4 microfiches.

Colloque, *Le plaisir de l'intertexte: formes et fonctions de l'intertextualité: roman populaire...*, Frankfurt am Main, P. Lang, 1986, 370 p.

Dällenbach, Lucien, «Intertexte et autotexte», *Poétique*, n° 27, 1976, p. 282-296.

Eigeldinger, Marc, *Mythologie et intertextualité*, Genève, Slatkine, 1987, 278 p.

Grawitz, Madeleine, «L'interdisciplinarité», *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1996, p. 305-309.

Klein, Christian, *Réécritures: Heine, Kafka, Celan, Müller: essais sur l'intertextualité dans la littérature allemande du XX<sup>e</sup> siècle*, Grenoble, Presse universitaires de Grenoble, 1989, 186 p.

Miraglia, Anne Marie, *L'écriture de l'Autre chez Jacques Poulin*, Québec, Les Éditions Balzac, 1989, 243 p.

Todorov, Tzvetan, *Écrits du Cercle de Bakhtine*, Paris, Seuil, 1981, 315 p.

## 3- Réception littéraire

- Brunet, Manon, «*Pour une esthétique de la production de la réception*», *Études françaises*, n° 3, 1983-1984, p. 65-82.
- Collectifs, *La réception de l'oeuvre littéraire*, Wrocław, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 1983, 314 p.
- Jauss, Hans Robert, *Pour une esthétique de réception*, Paris, Gallimard, 1978, 305 p.
- Joubert, Anna, *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette, 1990, 240 p.
- Schober, Rita, «Réception et historicité de la littérature», *Revue des sciences humaines*, t. LX, n° 189, janvier-mars 1983, p. 7-20.
- Stierle, Karlheinz, «Réception et fiction», *Poétique*, n° 39, septembre 1979, p. 299-320.
- Zumthor, Paul, *Performance, réception, lecture*, Longueuil, Le Préambule, 1990, 129 p.

#### 4- Narratologie

- Adam, Jean-Michel, *Le texte narratif. Précis d'analyse textuelle*, Paris, Nathan, 1985, 239 p.
- Adriaanse, H. J., *Paul Ricoeur. L'herméneutique à l'école de la phénoménologie*, Paris, Beauchesne, 1995, 346 p.
- Buhler, Pierre et J.-F. Habermacher (sous la direction de), *La Narration: quand le récit devient communication*, postface de Paul Ricoeur, Genève, Labor et Fides, 1988, 310 p.
- Bal, Mieke, *Narratologie*, Paris, Klincksieck, 1977, 199 p.
- Brès, Jacques, *La Narrativité*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1994, 201 p.
- Chiss, Jean-Louis, Filliolet, Jacques et Dominique Maingueneau, *Linguistique française: initiation à la problématique structurale*, Paris, Hachette, 1992-1993, vol. I et II.
- Collectifs, *Langue, discours, société pour Émile Benveniste*, Paris, Seuil, 1975, 400 p.
- Genette, Gérard et Tzvetan Todorov (sous la direction de), *Théorie des genres*, Paris, Seuil, 1986, 205 p.

- Greimas, A. J. et J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, t. I, 1979, 424 p., t. II, 1986, 272 p.
- Maingueneau, Dominique, *Le contexte de l'oeuvre littéraire*, Paris, Dunod, 1993, 196 p.
- Maingueneau, Dominique, *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 1996, 93 p.
- Maingueneau, Dominique, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1993, 203 p.
- Maingueneau, Dominique, *L'énonciation en linguistique française: embrayeurs, temps, discours rapporté*, Paris, Hachette, 1993, 127 p.
- Ricoeur, Paul, *Débat autour du livre de Paul Ricoeur*, Paris, Cahier recherches, 1984, 31 p.
- Riffaterre, Michael, *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, 1971, 364 p.
- Tiffeneau, Dorian (sous la direction de), *La Narrativité*, Paris, Éditions de CNRS, 1980, 271 p.
- Vanderveken, Daniel, *Les actes de discours: essai de philosophie du langage et de l'esprit sur la signification des énonciations*, Bruxelles, Mardaga, 1988, 226 p.

## 5- Temps et récit

- Adam, Jean-Michel, *Linguistique et discours littéraire. Théorie et pratique des textes*, Paris, Larousse, 1976, 354 p.
- Angenot, Marc et Edmond Cros (sous la direction de), *Théorie littéraire: Problèmes et perspectives*, Paris, PUF, 1989, 395 p.
- Barthes, Roland, *Le degré zéro de l'écriture: suivi de: Éléments de sémiologie*, Paris, Gonthier, 1964, 181 p.
- Benveniste, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, 356 p.
- Bonnafoy, Claude, *Panorama critique de la littérature moderne*, Paris, P. Belfond, 1981, 445 p.



- Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, 285 p.
- Genette, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991, 151 p.
- Hamburger, Käte, *Logique des genres littéraires*, Paris, Seuil, 1986, 312 p.
- Jacob, André, *Temps et langage*, Paris, A. Colin, 1967, 410 p.
- Jaubert, Anna, *La lecture pragmatique*, Paris, Hachette, 1990, 240 p.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'implicite*, Paris, A. Colin, 1986, 404 p.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'Énonciation, de la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, 1980, 290 p.
- Maurel, Anne, *La critique*, Paris, Hachette, 1994, 155 p.
- Richard, Jean-Pierre, *Littérature et sensation*, Paris, Seuil, 1954, 286 p.
- Ricoeur, Paul, *Temps et récit* t. I, II et III, Paris, Seuil, 1983-1985.
- Schaeffer, Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire?* Paris, Seuil, 1989, 185 p.
- Schaeffer, Jean-Marie, «Le récit fictif», *Études romanesques 2 modernité fiction déconstruction*, Paris, Lettres modernes, 1994, p. 33-58.
- Todorov, Tzveton, «Les catégories du récit littéraire», *Communication*, n° 8, 1966, p. 125-151.
- Weinrich, Harold, *Le Temps*, traduit de l'allemand par Michèle Lacoste, Paris, Seuil, 1973.

## VI HISTOIRE DES FEMMES

### 1- Histoire des femmes en France

- Acker, Paul, *Oeuvres sociales des femmes*, Paris, Plon, 1908, 292 p.
- Colloque international d'histoire religieuse, *Les catholiques*

*libéraux au XIX<sup>e</sup> siècle*, actes du Colloque international d'histoire religieuse de Grenoble des 30 septembre - 3 octobre 1971, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1974, 595 p.

Duby, Georges et Michelle Perrot (sous la direction de), *Histoire des femmes en Occident, Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Plon, t. IV, 1991, 640 p.

Mgr Dupanloup, *Lettres sur l'éducation des filles et sur les études qui conviennent aux femmes*, Paris, Gervain, 1879, 275 p.

Bordeaux, Michelle et Coll., *Madame ou Mademoiselle? Itinéraires de la solitude féminine XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Montalba, 1984, 301 p.

Knibiehler, Yvonne, *De la pucelle à la minette. Les jeunes filles de l'âge classique à nos jours*, Paris, Temps actuels 1983, 259 p.

Lévy, M.-F., *De mères en filles: l'éducation des Françaises: 1850-1880*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, 190 p.

Mayeur, Françoise, *L'Éducation des filles en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1979, 207 p.

Mayeur, Françoise et Jacques Gadille (sous la direction de), *Éducation et images de la femme chrétienne en France au début du XX<sup>ème</sup> siècle*, Lyon, Éditions L'Hermès, 1980, 212 p.

Rabaut, Jean, *Histoire des féminismes français*, Paris, Stock, 1978, 427 p.

Thouzery, Paul, *La femme au XIX<sup>e</sup> siècle: ce qu'elle est, ce qu'elle doit être*, Paris, Achille Faure, 1866, 224 p.

## 2- Histoire des femmes au Canada anglais et aux États-Unis

Basch, Françoise, *Les femmes victoriennes: roman et société (1837-1867)*, Paris, Payot, 1979, 357 p.

Basch, Françoise, *Rebelles américaines au XIX<sup>e</sup> siècle: mariage, amour libre et politique*, Paris, Klincksieck, 1990, 224 p.

Bunkers, Suzanne L., et Cynthia Anne Huff (ed), *Inscribing the*

*daily: critical essays on women's diaries*, Amherst, Massachusetts, University of Massachusetts Press, 1996, 296 p.

Crété, Liliane, *La femme au temps de Scarlett: les Américaines au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Stock, 1990, 424 p.

Gerson, Carle, *Canada's early women writers: texts in English to 1859*, Ottawa, ICREF, 1994, 50 p.

Gilmore, Leigh, *Autobiographics: a feminist theory of women's self-representation*, New York, Cornell University Press, 1994, 255 p.

Hurting, Marie-Claude, Michèle Kail et Hélène Rouch (sous la direction de), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, Éditions du CNRS, 1991, 281 p.

Hellerstein, Erna Olafson, et Coll., *Victorian Women: a documentary account of women's lives in nineteenth-century England, France, and the United States*, Stanford, Stanford University Press, 1981, 534 p.

Klinck, Carl F. (sous la direction de), *Histoire littéraire du Canada. Littérature canadienne de langue anglaise*, traduit de l'anglais par Maurice Lebel, Québec, PUL, 1970, 1105 p.

Millett, Kate, *La Politique du mâle*, traduit de l'américain par Élisabeth Gille, Paris, Stock, 1983, 461 p.

Sara, M., Evans, *Les Américaines: histoire des femmes aux États-Unis/* traduit de l'américain par Brigitte Delorme, Paris, Belin, 1991, 604 p.

### 3- Histoire des femmes au Québec

Barry, Francine, *Le travail de la femme au Québec: l'évolution de 1940 à 1970*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, 80 p.

Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992, 646 p.

Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1986, 315 p.

- Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid, «Recettes pour la femme idéale: femmes/familles et éducation dans deux journaux libéraux: *Le Canada* et *La Patrie* (1900-1920)», *Atlantis*, vol. 10, n° 1, 1984, p. 46-60.
- Fahmy-Eid, Nadia et Francine Barry, *Maîtresse de maison maîtresse d'école. Femmes, familles et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 413 p.
- Gagnon, Mona-Josée, *Les femmes vues par le Québec des hommes*, Montréal, Éditions du Jour, 1974, 159 p.
- Gérin-Lajoie, Marie, «Le retour de la mère au foyer», *Semaine sociale du Canada*, XI<sup>e</sup> session, «L'ordre social chrétien», Montréal, École sociale populaire, 1932, p. 196-212.
- Jean, Michel, *Québécoises du XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Éditions du Jour, 1974, 306 p.
- Lavigne, Marie et Coll., *Travailleuses et féministes: les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, 432 p.
- Lemieux, Denise et Lucie Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940: maternité et quotidien*, Québec, IQRC, 1989, 400 p.
- Lévesque, Andrée, *La norme et les déviantes. Des femmes au Québec pendant l'entre-deux-guerres*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1989, 232 p.
- Marchand-Dandurand, Joséphine, *Nos travers*, Montréal, Beauchemin & fils, 1901, 232 p.
- Paradis, Suzanne, *Femme fictive, femme réelle. Le personnage féminin dans le roman canadien-français 1884-1966*, Québec, Garneau, 1966, 330 p.
- Perrier, l'abbé Philippe, «La jeune fille d'aujourd'hui», *L'Action française*, vol. XVI, n° 3, septembre 1926, p. 163-170.
- Thivierge, Nicole, *Écoles ménagères et instituts familiaux: un modèle féminin traditionnel*, Québec, IQRC, 1982, 475 p.
- Tessier, Albert, «Le type féminin idéal», *Paysanna*, vol. 3, n° 4, juillet 1940, p. 12-13 et p. 18.

#### 4- Femme et littérature

- Adam, Juliette (éd.), *La femme au 19<sup>e</sup> siècle*, Paris, L. Levi-s. Messinger, 1983, 249 p.
- Andersen, Marguerite et christine Klein-Lataud, *Paroles rebelles*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992, 334 p.
- Bellerive, Georges, *Brève apologie de nos auteurs féminins*, Québec, librairie Garneau, 1920, 137 p.
- Drapeau, Renée-Berthe, *Féminins singuliers*, Montréal, Triptyque, 1986, 118 p.
- Le Goff, Jacques et René Remond (sous la direction de), *Histoire de la France religieuse*, t. III, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles, Paris, Seuil, 1991, 557 p.
- Massé, Sylvie, *Les stratégies de discours et l'écriture des femmes au tournant du siècle: l'expression implicite d'une parole hétérogène*, Québec, GRMF, 1993, 130 p.
- Mercier, Michel, *Le roman féminin*, Paris, PUF, 1976, 248 p.
- Pierrard, Pierre, «Le roman pieux ou d'édification en France au temps de "l'ordre moral" (1850-1888)», *La religion populaire*, Paris, Éditions du CNRS, 1979, p. 229-235.

## VII INSTRUMENTS DE RECHERCHE

### 1- Répertoires bibliographiques et index consultés

- Bibliographie analytique de la critique littéraire au Québec*, 1981.
- Bibliographie de la littérature française de Moyen-Âge à nos jours*, 1966, 1967 et 1974.
- Bibliographie des auteurs modernes de langue française (1801-1941)*, 1941.
- Bibliographie de la littérature française*, 1954.
- Bibliographie der französischen literaturwissenschaft*, 1990 et 1991.
- Catalogue alphabétique de la bibliothèque de la législature de*

*la Province de Québec, 1903.*

*Essay and general literature index (1900-1933), 1934 et 1955.*

*La Presse Québécoise: des origines à nos jours, 1973-*

*Poole's index to periodical literature, 1963 et 1971.*

## 2- Dictionnaires et Encyclopédies consultés

*Dictionnaire de biographie française, 1933-*

*Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord, 1989.*

*Dictionnaire des grandes oeuvres de la littérature française, 1992.*

*Dictionnaire des lettres françaises le XIX<sup>e</sup> siècle, 1971, 2 vol.*

*Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, 1978-*

*Dictionnaire des oeuvres et des thèmes de la littérature française, 1972.*

*Dictionnaire littéraire des femmes de langue française: de Marie de France à Marie NDiaye, 1996.*

*Dictionnaire pratique des auteurs québécois, 1976.*

*Encyclopédie de la littérature française, 1952.*

## ANNEXE I

### Tableau chronologique du parcours du *Journal de Paris à Montréal*

- 1805  
Naissance d'Eugénie de Guérin, le 29 janvier, au Château du Cayla.
- 1810  
Naissance de son frère Maurice de Guérin, le 4 août au Cayla.
- 1834  
Le 13 septembre, début du *Journal* d'Eugénie de Guérin.
- 1839  
Décès de Maurice de Guérin, le 17 juillet au Cayla.
- 1840  
Parution du *Centaure* de Maurice de Guérin dans *La Revue des Deux Mondes*, préfacé par George Sand.
- 1841  
Le 3 octobre, fin du *Journal* d'Eugénie de Guérin.
- 1848  
Mort d'Eugénie de Guérin, le 31 mai au Cayla.
- 1855  
Publication des *Reliquiae* d'Eugénie de Guérin sous les soins de G.S. Trébutien et de Barbey d'Aurevilly, Caen, imprimerie Hardel.
- 1856  
La promotion française du *Journal* débutée avec l'étude de Sainte-Beuve dans *Causeries du Lundi*.  
Des dizaines d'études élogieuses sur Eugénie de Guérin envahissent par la suite les revues et journaux français.
- 1858  
Première étude sur les Guérin en langue anglaise, par Miss H.M.Carey: «*Maurice and Eugénie. The Poet's Child*», *Échoes from the harps of France*.
- 1861  
Première étude d'Henry James sur Eugénie de Guérin dans *The National Review*.
- 1862  
Première édition publique de l'oeuvre d'Eugénie de Guérin intitulée *Journal et Lettres*, publiés par G.S. Trébutien.

1863

Couronnement du *Journal* par l'Académie française.  
 De multiples rééditions et réimpressions du *Journal* et des *Lettres* en France confirment la fortune littéraire d'Eugénie de Guérin et de ses oeuvres.  
 Les passages du *Centaure* traduits en anglais par Matthew Arnold paraissent dans *The Fraser's magazine*.  
 Correspondance entre Matthew Arnold et G.S. Trébutien.  
 Parution de l'étude de Matthew Arnold sur «Eugénie de Guérin» dans *Cornhill Magazine*.  
 Félicité Angers lit Eugénie de Guérin.

1864

Parution de l'étude W. Forsyth sur Eugénie de Guérin dans *The Edinburgh Review*.  
 Casgrain lit l'étude de Forsyth et apprend les nouvelles d'Eugénie de Guérin.

1865

Parution de la traduction du *Journal* en anglais à Londres et à New York.  
 Première apparition des extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin au Québec dans la revue *L'Écho de la France*.  
 Traduction et parution de l'étude de Gabriel Cerny: «Three Women of our time. Eugénie de Guérin, Charlotte Brontë et Rahel Lévin» dans la revue new-yorkaise *The Catholic World*.  
 Parution de la deuxième étude d'Henry James sur Eugénie de Guérin dans *The London Quarterly Review*.  
 Parution de la troisième étude d'Henry James sur Eugénie de Guérin dans *The Nation*.

1866

Reproduction de l'étude de Gabriel Cerny dans *L'Écho de la France*.  
 Première mention d'Eugénie de Guérin par Casgrain dans sa lettre à Crémazie datée du 25 octobre.

1867

Pèlerinage de Casgrain au Cayla, chez feu Eugénie de Guérin.  
 Étude de J. C. Colquhoun sur Eugénie de Guérin dans *The contemporary Review*.  
 Début de la correspondance entre Casgrain et Marie de Guérin.

1868

Reproduction de l'étude de Mme Desrivières sur Eugénie de Guérin dans *L'Écho de la France*.

1869

Le *Catalogue de la Bibliothèque de Législature de la Province de Québec* fait l'état de l'existence du *Journal*



(1862) et des *Lettres* (1863, 1865, 1869).  
Parution de l'étude de Casgrain «Un Pèlerinage au Cayla» dans *Les Miettes*.

1870

Parution de l'étude d'Harriet Parr intitulée *Maurice and Eugénie de Guérin* à Londres.  
Mort de l'éditeur Trébutien.

1871

Étude d'Agnes Lambert sur Trébutien dans *The Month*.  
Parution de la traduction de l'étude de Casgrain à New York: «A pilgrimage to Cayla» dans *The Catholic World*.

1878

Alphonse Leclaire cite le *Journal* d'Eugénie de Guérin comme exemple de bon livre.  
Vente du *Journal* par la librairie Rolland.

1884

Comparaison entre Eugénie de Guérin et Laure Conan par Casgrain dans sa préface à *Angeline de Montbrun*.

1888

Reproduction de l'étude d'Émile Landon sur Eugénie de Guérin dans la revue *Le Chercheur*.

1894-1898

Extraits du *Journal* d'Eugénie de Guérin dans *La Voix du Précieux Sang*.

1933-

Fondation de la revue *L'Amitié guérinienne*, bulletin trimestriel des amis des Guérin.

1934

Parution de l'édition critique du *Journal* par Mgr Émile Barthés.

1946

Parution de l'édition québécoise du *Journal* chez les Éditions Fides.